This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

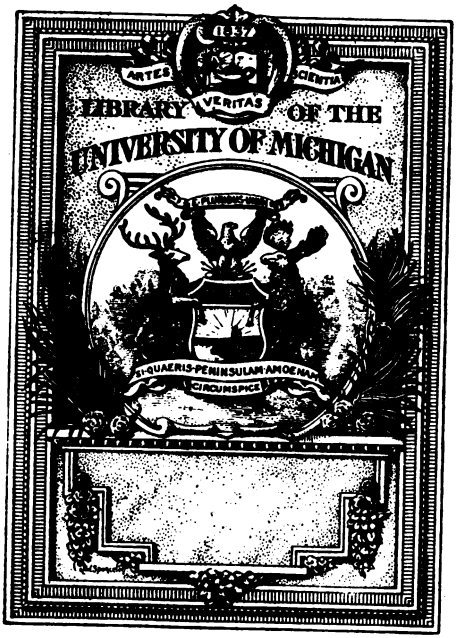
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
Q6
1739
v. 2

LE

THÉATRE

DE MONSIEUR

QUINAULT.

TOME II.

Ce Livre se vend

CHEZ

P. GANDOUIN, Quay des Augustins, à la belle Image.

NYON Pere, Quay de Conty, à Sainte Monique.

VALLEYRE, ruë de la Vieille Bouclerie, à l'Annonciation.

HUART, ruë Saint Jacques, à la Justice.

NYON Fils, Quay des Augustins, à l'Occasion.

CLOUSIER, ruë Saint Jacques, à l'Ecu de France.

PRAULT Fils, Quay de Conty, à la Charité.

DE POILLY, Quay de Conty; aux Armes d'Angleterre.

DAMONNEVILLE, Quay des Augustins, à l'Image S. Etienne.

QUINAULT,

LE

THEATRE

DE MONSIEUR

QUINAULT,

Philippe

CONTENANT 45-766

SES TRAGEDIES, COMEDIES,

ET OPERAS.

NOUVELLE EDITION,

Enrichie de Figures en taille-douce.

TOME II.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. D. CC. XXXIX.

Avec Appprobation & Privilege du Roi.

TABLE

des Piéces contenuës dans le deuxiéme Tome.

LE MARIAGE DE CAMBISE, *Tragi-Comedie.*

STRATONICE, *Tragi-Comedie.*

LES COUPS DE L'AMOUR & DE LA FORTUNE, *Tragi-Comedie.*

LE FEINT ALCIBIADE, *Tragi-Comedie.*

AMALASONTE, *Tragedie.*

LE FANTOSME AMOUREUX, *Tragi-Comedie.*

LE MARIAGE DE CAMBISE.

TRAGI-COMEDIE.

Representée en 1656.

ACTEURS.

GOBRIAS, Huiſſier de Prexaſpe.
DARIUS, fils de Palmis.
MEGABISE, Capitaine Perſan.
PREXASPE, favori de Cambiſe.
OTANE, Capitaine Perſan.
CAMBISE, Roi de Perſe.
ARSACE, Capitaine des Gardes de Cambiſe.
PALMIS, Princeſſe favorite de la mere de Cambiſe.
MELANTE, confidente de Palmis.
ATOSSE, fille de Palmis, ſœur de Cambiſe.
ARISTONNE, ſœur de Cambiſe, fille de Palmis.
PHEDIME, confidente d'Atoſſe.
LADICE, confidente d'Ariſtonne.
SUITE.

La Scene eſt à Memphis.

LE MARIAGE DE CAMBISE.

TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

GOBRIAS, DARIUS en habit de Berger.

GOBRIAS, *pouſſant Darius hors d'un cabinet.*

SORS, Berger inſolent; le Favori du Roi
Ne ſouffre point chez lui des hommes tels que toi.

DARIUS.

Des hommes tels que moi, dont tu fais peu de conte;
Souffrent de tels mépris ſans recevoir de honte.

Mon ame en cet affront n'a rien à partager,
Tu me connois trop peu pour pouvoir m'outrager.
Dans ce rebut honteux rien de moi ne s'engage,
Et l'habit d'un Berger reçoit seul tout l'outrage.
Mon cœur t'est inconnu, mais pour en juger mieux,
Tâche d'en découvrir quelque chose en mes yeux.
Prens soin d'y remarquer quelqu'éclat qui te porte.
Mais déja sans m'entendre il a fermé la porte.

Gobrias rentre, & ferme la porte du cabinet.

SCENE II.

DARIUS seul.

C'Est ainsi qu'à la Cour, par un sort rigoureux,
Qui n'a que du mérite est rarement heureux,
Et qu'au gré des flatteurs, que la faveur excite,
Qui n'a que du bonheur a toujours du mérite.
La fortune en ces lieux tenant tout abbatu,
Usurpe tout l'honneur qu'on doit à la vertu:
Et, par de faux brillans, fait beaucoup moins connoître
Ce que les hommes sont, que ce qu'ils feignent d'être.
Il ne faut pas aussi se rebuter d'abord;
Tâchons encor d'entrer, voici quelqu'un qui sort.

SCENE III.

MEGABISE, DARIUS.

MEGABISE.

Evitons le péril où Prexaſpe s'expoſe,
Avertiſſons le Roi du deſſein qu'il propoſe,
Allons ſans differer.

DARIUS.

Ah, de grace, Seigneur!
Si jamais la pitié pût toucher votre cœur,
Pour implorer ſecours contre une violence,
Juſqu'où l'on voit Prexaſpe ordonnez que j'avance,
Daignez prendre ce ſoin.

MEGABISE.

Je n'en ai pas le tems,
Et j'ai des ſoins ailleurs beaucoup plus importans.

SCENE IV.

DARIUS ſeul.

Ainſi des courtiſans le cœur bas & farouche,
Ne prend autre interêt que celui qui le touche,
Et dans ſes propres ſoins chacun d'eux attaché,
Par ce qui touche autrui ne peut être touché.

SCENE VI.

CAMBISE, MEGABISE, PREXASPE, OTANE, DARIUS, ARSACE, GOBRIAS, Suite.

CAMBISE.

QUel sujet vous anime, & qu'a fait ce Berger?

DARIUS.

Seigneur, mon impuissance est ce qui les anime;
Ma mauvaise fortune ici fait tout mon crime:
Et leur mépris pour moi vous fait voir que pour eux
C'est être criminel, que n'être pas heureux.

AMBISE.

Vous recevrez de moi plus qu'ils ne vous refusent,
Vous êtes Darius, ou tous mes sens s'abusent.
Oüi, vous l'êtes, sans doute, & ce déguisement
Ne vous peut à mes yeux cacher entierement.
La grandeur de votre ame en un sort si contraire,
Découvre malgré vous son brillant caractere;
Et de votre vertu tous les traits glorieux,
A travers votre feinte, éclatent dans vos yeux.

DARIUS.

Je n'osois pas, Seigneur, concevoir l'esperance
D'être connu de vous après deux ans d'absence.

CAMBISE.

Vos craintes me font tort, vos ſervices paſſez
Ont trop touché mon cœur pour en être effacez.
C'eſt par votre valeur que l'Egypte conquiſe
Avec toute l'Aſie à mes loix eſt ſoûmiſe,
Je me vois dans Memphis maître de l'Univers,
Amaſis ne vit plus, ſon fils eſt dans mes fers;
Et dans cet heureux ſort, je n'ai point d'avantage
Que ma gloire ne doive à votre grand courage.
Mais après tant de ſoins, dont le fruit m'eſt ſi doux,
Je ne puis m'empêcher de me plaindre de vous.
Par votre éloignement, & trop prompt & trop rude,
Vous m'avez malgré moi covert d'ingratitude,
Vous me jugiez ingrat, ſi vous prétendiez moins
Que d'avoir votre part du ſuccès de vos ſoins;
Et ne me pouviez faire une plus grande offenſe,
Que de vous dérober à ma reconnoiſſance.

DARIUS.

Les Dieux d'ingratitude ont excepté les Rois;
Un Sujet dès qu'il naît releve de leurs droits:
Et quoi qu'on faſſe après de plus conſidérable,
Tant que l'on eſt vivant on leur eſt redevable.
Si je vous rends beaucoup, je vous dois encor plus.
J'ai hazardé pour vous les jours qui vous ſont dûs,
Et j'ignore quel prix il faut que l'on ſouhaite
Pour avoir eſſaié d'acquiter une dette.
Quelques heureux ſuccès qui vous ſoient arrivez,
Ce n'eſt qu'à la fortune à qui vous les devez;
Et ma témérité ne ſeroit pas commune,
De me faire payer ces ſoins de la fortune.
Quand même vous devriez récompenſer ma foi,
Quand tout votre bonheur ne ſeroit dû qu'à moi,

La vertu que j'aurois dans un dégré ſuprême,
Auroit dû ne chercher de prix qu'en elle-même ;
Et quelque bien d'ailleurs qui me fût préſenté,
Mon cœur, s'il l'eût reçû, ne l'eût plus mérité.
Je ne ſai point de prix digne qu'on le préfere,
Au plaiſir d'avoir fait ce que l'on a dû faire,
Et le charme commun d'un ſalaire accepté
Auroit de ce plaiſir ſoüillé la pureté.
Je me voi cependant réduit par ma diſgrace,
A vous venir ici demander une grace.

CAMBISE.

Parlez, de ce malheur je ne puis m'affliger,
Puiſque je ne pourrois ſans lui vous obliger.

DARIUS.

Au fonds du bois prochain, dans un lieu de retraite,
Dont j'ai trouvé toujours la douceur ſi parfaite,
Tandis que je chaſſois, avec trop de rigueur,
On vient de m'enlever & ma mere & ma ſœur.

CAMBISE.

O Ciel !

DARIUS.

Ne croyez pas, Seigneur, que j'appréhende,
Que votre ordre autoriſe une audace ſi grande.
Vous l'ignorez....

CAMBISE.

Non, non, jugez-en autrement,
On a ſuivi mon ordre en cet enlevement ;
Mais n'appréhendez pas que je cherche à leur nuire,
Déja dans ce Palais je les ai fait conduire,
Elles changent d'habits, & dans quelques momens
Votre mere viendra ſavoir mes ſentimens.
Je lui veux annoncer un bonheur pour ſa fille,
Et je prétends ſi haut porter votre famille,
Que vous verrez des Rois de votre ſort jaloux,
Et n'aurez que les Dieux ſeuls au-deſſus de vous.

Pour vous rendre d'abord ma faveur confirmée,
Je vous fais Général de toute mon armée.

PREXASPE.

Vous n'avez pas, peut-être encor conſideré,
Seigneur, que de ce rang vous m'avez honoré.

CAMBISE.

Il n'importe, & de plus, quoique Prexaſpe die,
Je vous fais Gouverneur de toute la Lidie,

PREXASPE.

De toute la Lidie! oubliez-vous, Seigneur,
Que votre Majeſté m'en a fait Gouverneur?

CAMBISE.

Il m'en ſouvient, Prexaſpe, & c'eſt ſans injuſtice,
Que de votre débris je veux qu'il s'agrandiſſe;
Vous lui devez ceder mes faveurs aujourd'hui,
Et dès ce même inſtant tous vos biens ſont à lui.

DARIUS.

Diſpenſez-moi....

CAMBISE.

Souffrez un choix ſi légitime,
On ne refuſe rien d'une main qu'on eſtime;
Et je ſerois autant outragé que ſurpris,
Si vos refus pour moi témoignoient vos mépris.
Prexaſpe a mérité ſa diſgrace & ma haine,
Dans ſon appartement ſouffrez que l'on vous méne.
Arſace, prenez ſoin, qu'il ſoit mis à l'inſtant
Dans un état conforme au deſtin qui l'attend.

SCENE VII.

PREXASPE, CAMBISE, MEGABISE, OTANE, Suite.

PREXASPE.

Où me vois-je réduit !

CAMBISE.

Quoi, Prexaſpe murmure !
Puiſqu'il eſt mécontent, Gardes, qu'on s'en aſſure ;
Mais faites publier que ce n'eſt que ſur lui
Que mon juſte courroux doit s'étendre aujourd'hui,
Et qu'il laiſſe impunis ceux que ſes artifices
Par crainte ou par eſpoir ont rendu ſes complices.

PREXASPE.

Contre la trahiſon le murmure eſt permis,
Je découvre un perfide entre mes vrais amis ;
On m'a trahi, Seigneur, & dans cette ſurpriſe
Sans me plaindre de vous j'accuſe Megabiſe.

CAMBISE.

Il eſt vrai qu'il m'a dit qu'en lâche raviſſeur
Vous deviez enlever la Princeſſe ma ſœur,
Mais une ſœur, qui trouve en moi bien plus qu'un frere,
Elle, qu'avec le ſang l'amour m'a rendu chere,
Et que, ſuivant des loix qui peuvent m'excuſer,
Les Mages aſſemblez m'ont permis d'épouſer.

Enfin j'ai ſçû de lui, qu'en quittant cette Ville
Vous étiez en Scythie aſſuré d'un azile ;
Mais vous devez ſavoir, qu'en de tels attentats
Il eût été perfide à ne vous trahir pas.
On eſt toujours fidelle alors qu'on ſert ſon maître ;
Et c'eſt manquer de foi, qu'en avoir pour un traître.
Le murmure eſt permis contre la trahiſon,
Mais n'accuſez que vous, & vous aurez raiſon.

PREXASPE.

Mon crime n'eſt pas tel qu'on vous le fait paroître ;
Si je ſuis criminel, je ſuis forcé de l'être,
On doit moins m'accuſer que me plaindre en ce jour.

CAMBISE.

Et qui peut vous forcer à me trahir ?

PREXASPE.

L'Amour :
Oüi, Seigneur, oüi l'Amour, ce démon tout de flâmes,
Que ne reſpecte point la liberté des ames.
Ce Dieu, qui ſur le Trône aſſujettit les Rois,
Me force d'être amant ſans conſulter mon choix,
Et m'impoſe en tyran la contrainte cruelle,
D'être ſujet ingrat, pour être Amant fidelle.

CAMBISE.

Dans nos cœurs par degrez l'amour devient puiſſant,
Il y naît, & toujours il eſt foible en naiſſant ;
Et s'il a de la force au moment qu'il nous bleſſe,
Il ne la peut tirer que de notre foibleſſe.
Il eſt vrai qu'on ſe flatte, & qu'ordinairement
Les foibleſſes d'amour excuſent aiſément ;

Mais la moindre foibleſſe & la plus excuſable,
Lors qu'elle offenſe un Roi, rend un ſujet coupable.
De ce premier devoir, rien ne peut exempter,
L'Amour eſt une erreur qu'on a peine à quitter;
Mais à l'égard des Rois par un droit légitime,
Tout crime eſt puniſſable, & toute erreur eſt crime.

PREXASPE.

Vos droits ſont abſolus dans ce rang glorieux,
Mais n'en abuſez pas.

CAMBISE.

J'en rendrai compte aux Dieux.
Que l'on garde en lieu ſûr ce ſujet téméraire.
Déja de Darius je voi venir la Mere.

SCENE VIII.

CAMBISE, PALMIS, MELANTE.

CAMBISE.

MAis quelle eſt ma ſurpriſe, ô Ciel! m'eſt-il permis,
De croire que je voi la Princeſſe Palmis?
Palmis, qui de ma Cour s'eſt jadis retirée,
Quand la Reine ma mere au tombeau fut entrée,
Et qui depuis dix ans, qu'elle ne paroît plus,
A toujours fait retraite en des lieux inconnus.

PALMIS.

Seigneur, ſi de mon ſort il faut vous rendr compte,
Mon nom eſt aſſez beau pour l'avoüer ſans honte;

Et l'exil volontaire, où j'ai borné mes vœux,
Pour être dénié n'a rien d'assez honteux.
Oüi, vous voyez Palmis, cette même Princesse,
Que Cassandane aimoit avec tant de tendresse;
Cette Reine admirable ayant perdu le jour,
Je ne pus rien trouver de charmant à la Cour,
Et mes justes ennuis m'ôterent toute envie,
D'avoir après sa mort quelqu'attache à la vie.
Mais contrainte de vivre encor pour mes enfans....
Je quittai pour le moins le monde & les vivans;
Et par un choix conforme à mes sentimens sombres,
Je cherchai dans les bois du repos & des ombres.

CAMBISE.

C'est trop plaindre une Reine, & c'est trop vous bannir,
Une autre vous rappelle, & doit vous retenir.

PALMIS.

Je sai que votre sœur par les mains d'Hymenée,
Au gré de votre amour, doit être couronnée,
Elle peut m'arrêter, & pour moi dans ces lieux
Le sang de Cassandane est toujours précieux.

CAMBISE.

Mon Hymen de plus près touche votre famille,
Et mon amour pour Reine a choisi votre fille.

PALMIS.

Aristonne pour Reine! Auriez-vous le dessein
D'ôter à votre sœur le Sceptre, & votre main?
Quand suivant vos desirs, par un arrêt propice,
Les Mages ont permis que l'Hymen vous unisse.

CAMBISE.

Tandis que leurs conseils ont semblé résister,
J'ai senti mon amour sans cesse s'augmenter,

Mais cette passion dont j'eus l'ame occupée,
Ayant tout surmonté, s'est enfin dissipée;
Comme un foible ruisseau dès sa source mourant,
Qui, s'il est arrêté, se transforme en torrent,
Et qui calmant bientôt sa violence extrême,
L'obstacle dissipé, se dissipe lui-même.

PALMIS.

Je m'étonne, Seigneur, que cet hymen pour vous,
En devenant permis n'ait plus rien qui soit doux;
Que l'amour vous noircisse alors qu'il vous anime,
Et cesse de vous plaire en cessant d'être crime.

CAMBISE.

Non, je fuis cet hymen, qu'on m'a permis à tort,
Parce qu'avec le crime il a trop de rapport.
Les Mages pour me plaire ont avec artifice,
En déguisant nos Loix, voilé mon injustice.
Leurs raisons m'ont permis l'inceste en mes Etats,
Mais ma propre raison ne me le permet pas;
Et ne craignant plus rien du côté de la terre,
Je regarde le Ciel, & je crains le tonnerre.
Je ne puis oublier, pour ma tranquilité,
L'Oracle que rendit le Dieu de la clarté,
Lorsque, ma sœur naissant, il annonça la flâme
Qu'elle devoit un jour allumer dans mon ame,
Et nous prédit des maux qui ne pourront finir,
Si par les nœuds d'hymen nous nous laissons unir.
Ce n'est pas que mon ame en des erreurs nourrie,
Se fût d'un si grand mal facilement guérie,
Si l'amour par un coup, & plus doux, & plus beau,
N'eût fermé cette plaie avec un trait nouveau.
Pour guérir de ma sœur l'atteinte violente,
Ma raison se trouvoit encor trop impuissante,
Lorsqu'une autre beauté fit pour ma guérison
Ce que n'avoit encor pû faire ma raison.

Votre

Votre fille étouffant mes ardeurs criminelles,
Purifia mes feux par des flammes nouvelles,
Me fit aimer ſans crime, & m'apprit qu'en ce jour,
L'amour ſeul dans mon cœur pouvoit vaincre l'amour.
Les miens m'avoient quitté dans l'ardeur d'une chaſſe,
Quand le Ciel me l'offrit pour finir ma diſgrace;
Elle étoit endormie, & ſans ſe faire voir
Ses yeux firent d'abord éclater leur pouvoir.
Je ſentis lors couler dans mon ame charmée,
Mille torrens de feux d'une ſource fermée.
Mon cœur fut au devant d'un coup ſi glorieux,
Qui ne coûta pas même un régard à ſes yeux;
Mais de ce feu naiſſant la douceur fut troublée,
Par mes premiers ſoupirs elle fut éveillée,
Et fuiant auſſi tôt, ſans vouloir m'écouter,
Je la vis diſparoître, & ne pus l'arrêter.
Aiant ſçu toutefois le lieu de ſa retraite,
Suivant les mouvemens de mon ame inquiete,
Avec les ſiens ici je l'ai fait amener,
Pour les combler d'honneurs, & pour la couronner.

PALMIS.

Mon intérêt me porte à conſentir ſans peine
Que votre amour l'éleve au rang de Souveraine;
Mais le vôtre m'engage à ne vous celer pas
Qu'en l'élevant ſi haut, vous deſcendrez trop bas;
La nature a ſes droits, mais dans cette avanture,
Le devoir me défend ce que veut la nature.
Je ſuis mere & ſujette, & ces noms oppoſez,
Rendent mon cœur douteux, & mes vœux diviſez.
Mais l'ordre du deſtin, que ſeul je conſidere,
Me fit être ſujette, avant que d'être Mere,
Et je ne puis ſouffrir qu'un indigne lien,
Souille le ſang Roïal, pour honorer le mien.

CAMBISE.

Votre ſang ſort des Rois, mais fut-il moins illuſtre,
Sans me rien dérober, j'en puis croître le luſtre.
Et le fils de Cirus ſans rien faire de bas,
Peut partager ſa gloire, & ne l'amoindrir pas.
Comme le Dieu du jour, que la Perſe révere,
Détruit l'obſcurité ſans perdre ſa lumiere,
Et n'eſt pas moins brillant alors que ſes raïons
Répandent ſon éclat ſur ce que nous voyons.
Un Roi, qui juſtement s'en peut dire l'image,
Ne perd rien de ſa gloire alors qu'il le partage,
La honte qui détruit ne le peut attaquer,
Et ſa grandeur conſiſte à la communiquer.

PALMIS.

Tout le crime eſt pour moi, ſi cet hymen s'acheve.

CAMBISE.

C'eſt trop vous abaiſſer, quand un Roi vous éleve.
On peut être modeſte en de pareils ſuccès,
Mais ce n'eſt l'être plus, que l'être avec excès.

PALMIS.

Je crains que votre feu....;

CAMBISE.

Quoi, que pouvez-vous craindre?
Que s'il eſt ſans obſtacle il ne vienne à s'éteindre?
Qu'un bien ſi glorieux pour vous ne ſoit trop haut?
Et qu'il ne vous échape en l'acceptant trop tôt?
Non, allez de mes feux avertir Ariſtonne,
Et qu'un ſi grand bonheur n'ait rien qui vous étonne,
Je ne changerai point ce que j'ai propoſé.

SCENE IX.

PALMIS, MELANTE.

PALMIS.

QUe je ſuis malheureuſe, & qu'il eſt abuſé !
Que mon ſort eſt cruel, & ma douleur profonde ;
Que je crains qu'Ariſtonne à ſes feux ne réponde !

MELANTE.

Bien que de Darius elle penſe être ſœur,
L'amour qu'elle a pour lui doit chaſſer votre peur.

PALMIS.

Il n'eſt pas encor tems, qu'on ceſſe de lui taire,
Qu'elle en peut-être amante, & qu'il n'eſt point ſon frere.
Peut être es-tu trompée, & par quelque faux jour,
Sa tendreſſe à tes yeux a paſſé pour amour.

MELANTE.

Je l'ai bien obſervée, & ſans beaucoup d'adreſſe
On diſcerne aiſément l'amour de la tendreſſe.
Mais feriez-vous pas mieux de découvrir au Roi
Ce qui doit l'empêcher de prétendre à ſa foi ?

PALMIS.

Non, je connois trop bien ſon humeur violente ;
Plus un obſtacle croît, plus ſon deſir augmente.
Tout l'eſpoir qui me reſte, eſt de nous dérober
Au crime, que ſur nous il veut faire tomber ;
Et ſi je vois durer l'amour qui le poſſede,
Une ſecrette fuite eſt mon dernier remede.
Mais voyons Ariſtonne, & ſans rien déclarer ;
Au deſſein que je forme, allons la préparer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ATOSSE, ARISTONNE, PHEDIME, LADICE.

ATOSSE.

QUoi ! vous paroiſſez triſte, & ſemblez mécontente,
Au milieu des faveurs que le ſort vous préſente ?
Et par des ſentimens qui n'ont guéres d'égaux,
Vous recevez des biens comme on reçoit des maux.

ARISTONNE.

Mon cœur accoutumé parmi la ſolitude,
Aux plaiſirs des grandeurs ſent fort peu d'habitude.
La préſence d'un bien ne donne de plaiſir,
Qu'autant que ſon abſence a cauſé de deſir,
Et quelque grand bonheur que le deſtin m'envoie,
M'ayant fait peu d'envie, il m'en vient peu de joie.
Ma mere qui connoît la Cour, & ſes revers,
Vient de m'entretenir ſur tant d'honneurs offerts
Et par des mots obſcurs m'a fait aſſez comprendre
Que du rang où je monte il faut bien tôt deſcendre,

Et que tous les préſens que la fortune fait,
Sont des biens apparens, & des maux en effet.
Pour vous, qu'une naiſſance auguſte & peu commune
A placée au-deſſus des coups de la fortune;
Et que les nœuds d'amour, joints aux liens du ſang,
Vont affermer au Trône en un glorieux rang;
Vous devez du deſtin être aſſez ſatisfaite,
Pour goûter une joie & ſolide & parfaite,
Puiſque vous auriez tort dans cette illuſtre Cour
De craindre la fortune, ou d'accuſer l'amour.

ATOSSE.

Il eſt vrai, qu'à mes yeux la Couronne eſt charmante,
Mais je n'oſe toucher la main qui la préſente;
L'amour veut des tranſports qui ſont bien différens
De la ſimple amitié qu'on doit à ſes parens.
L'inſtinct qui vient du ſang, & qui jamais ne change,
Ne peut ſans ſe corrompre endurer de mêlange,
Et l'amour de ſes droits jaloux au dernier point,
Auroit honte d'unir ce que le ſang a joint.
Cambiſe m'eſt ſicher, qu'il ne peut plus me plaire,
Le nom d'amant en lui répugne au nom de frere,
Son hymen quoique beau me doit être odieux,
Il bleſſe la nature, il offenſe les Dieux;
Et quelqu'appas qu'on trouve en un rang ſi ſublime,
Je l'acheterois trop s'il me coûtoit un crime.
Malgré la paſſion que j'ai pour la grandeur,
Depuis peu, ſans regret, je lui vois moins d'ardeur,
J'aime à le voir guérir: mais ma plus grande joie
Vient d'un vaillant Guerrier que le Ciel nous renvoie,
D'un Héros, dont la grace égale la valeur,
Et dont j'ai déja ſû que vous êtes la ſœur.
Ce que ſes ſoins pour nous ont fait de magnanime,
M'a contrainte pour lui de prendre tant d'eſtime,

Que ſachant qu'il vous touche avec des nœuds ſi doux,
Je ne puis m'empêcher d'en prendre auſſi pour vous.

ARISTONNE.

Je n'obtiendrois jamais une faveur ſi chere,
Si je ne la devois au mérite d'un frere ;
Mais vous lui faites tort auſſi ſi vous doutez,
Qu'il demeure inſenſible aux traits de vos bontez.
Je me ſens obligée à rendre témoignage,
Qu'il m'a parlé de vous avec tant d'avantage,
Que je ne penſe pas, Madame, qu'aujourd'hui
Vous puiſſiez ſouhaiter plus d'eſtime de lui.

ATOSSE.

Mais ne vous a-t'il point, dans l'ardeur qui l'anime,
Rien témoigné pour moi de plus que de l'eſtime ?

ARISTONNE.

Je veux bien l'avoüer.....

ATOSSE.

L'aveu m'en ſera doux.

ARISTONNE.

Il a tout le reſpect qu'on peut avoir pour vous.

ATOSSE.

Quoi, rien que du reſpect ?

ARISTONNE.

Quoi ? que peut-il plus faire
Pour n'être point ingrat, & pour vous ſatisfaire ?
De toutes vos bontés il n'eſt pas informé,
De ceux que l'on eſtime, on veut être eſtimé :
On a juſqu'au reſpect, quand il eſt légitime.
Mais qui demande plus, a plus que de l'eſtime.
Vous ne répondez point ?

ATOSSE.

Ah, que vous me preſſez !

ARISTONNE.

En ne me diſant rien, vous m'en dites aſſez.
On a beau déguiſer une flamme ſecrette,
Les yeux ſont éloquens quand la bouche eſt muette.

Vos regards malgré vous disent que j'ai raison.

ATOSSE.

Vous triomphez de moi par une trahison ;
Pour mieux l'exécuter tous mes sens se soulévent ;
Ma voix l'a commencée, & mes regards l'achévent.

ARISTONNE.

Cet amour vous fait honte, & vous en rougissez.

ATOSSE.

Ma rougeur ne vient pas de ce que vous pensez.
Ce qui me fait rougir, en avoüant que j'aime,
Est l'aveu de l'amour, plûtôt que l'amour même.
Darius est aimable, & mon esprit charmé,
Ne le sauroit trouver indigne d'être aimé :
Mais l'orgueil de mon rang, qui de peu s'effarouche,
Souffre plûtôt ce feu dans mon cœur qu'en ma bouche,
Et l'amour, dont le charme a pû m'assujetir,
Me semble bien plus rude à nommer qu'à sentir.

ARISTONNE.

Ne craignez rien de moi, je vous promets, Madame,
De ne découvrir point le secret de votre ame.

ATOSSE.

C'est vouloir me servir, que lui vouloir cacher,
L'aveu que vous venez ici de m'arracher.
Il m'est avantageux que votre frere ignore,
La conquête d'un cœur qui se défend encore,
Et je dois souhaiter qu'il ne puisse sçavoir,
Et quelle est ma foiblesse, & quelle est son pouvoir.
Je croi que toutefois vous ne pourrez vous taire.
Mais je sens bien déja que vous m'êtes si chere,
Que quand vous lui pourriez faire tout deviner,
J'aurois fort peu de peine à vous le pardonner.

ARISTONNE.

Ah ! n'apprehendez pas qu'en rompant le silence,
J'abuse de l'honneur de votre confidence.

Ce frere qui m'eſt cher, malgré des nœuds ſi doux,
N'aprendra rien de moi qui ſoit honteux pour vous.
Ce que vous m'avez dit ſuffira pour m'inſtruire.

ATOSSE.

Je ſçai bien que j'ai dit ce que j'ai dû vous dire.
Mais ſachez que quiconque en ma peine ſe voit,
Ne dit pas ce qu'il veut, en diſant ce qu'il doit,
Et qu'en un trouble égal à celui qui me touche,
Le cœur parle ſouvent autrement que la bouche.

ARISTONNE.

Dites-moi donc, Madame.

ATOSSE.

Ariſtonne, il ſuffit;
Vous en ſavez aſſez, je n'en ai que trop dit.

SCENE II.

ARISTONNE, LADICE.

ARISTONNE.

AH Ladice! eſt-il rien d'égal à ma diſgrace!

LADICE.

De quels maux voyez-vous, que le ſort vous menace?
Madame, juſqu'ici vous vous plaignez à tort.

ARISTONNE.

Les maux dont je me plains ne viennent pas du ſort,
J'eus toujours pour mon frere une extrême tendreſſe,
Apprens qu'il eſt aimé.

LADICE.

De qui?

ARISTONNE.

De la Princeſſe.

LADICE.

Elle l'aime.

LADICE.

Et quel mal vous vient de cet amour ?
Eſt-il un plus grand bien pour lui dans cette Cour ?

ARISTONNE.

Tu ne ſçais rien encor. Ce qui me deſeſpere,
C'eſt qu'elle me choiſit pour le dire à mon frere.

LADICE.

Hé bien, ſi vous l'aimez, vous devez vous hâter ;
Une heureuſe nouvelle eſt bien douce à porter.

ARISTONNE.

Hélas !

LADICE.

Vous ſoûpirez, & demeurez muette.
Votre peine a ſans doute une cauſe ſecrete ;
Mais vous me la cachez, & je connois qu'enfin
Pour moi votre cœur change avec votre deſtin.

ARISTONNE.

Je ne perdrai jamais la juſte confiance
Que j'eus toujours en toi dès ma plus tendre enfance,
Et tu peux à la Cour, ainſi que dans nos bois,
Deſſus le même cœur prendre les mêmes droits.
Mais ne t'étonne pas, ſi dans mon trouble extrême,
Je te tais un malheur que je cele à moi-même ;
Et ſi ma bouche ici n'oſe te déclarer
Un ſecret que mon cœur s'efforce d'ignorer.
Il faut céder pourtant au remords qui m'accable,
A trop cacher ſon mal, on le rend incurrable ;
Il faut qu'il ſoit connu pour le pouvoir guérir,
Et pour le bien connoître, il faut le découvrir.
Du péril où je ſuis, ſois donc juge ſévere,
Tu ſçais qu'avec ardeur j'aimai toujours mon frere,
Mais je crains bien pour lui d'avoir eu plus d'ardeur
Que le frere n'en doit attendre de la ſœur.
A peine je ſortois de l'âge le plus tendre,
Qu'un inſtinct tout nouveau pour lui me vint ſurprendre,

Il me fut tout-à-coup plus cher auparavant,
Je ſentois plus de joie à le voir plus ſouvent :
Bien que notre ſéjour fût triſte & ſolitaire,
Je le trouvois charmant quand j'y voyois mon frere;
Et nos jeux les plus doux, malgré tous leurs appas,
Me ſembloient ennuieux lorſqu'il n'en étoit pas.
Pour lui paroître aimable, & lui devenir chere,
J'eus un empreſſement qui n'eſt pas ordinaire ;
Par je ne ſçai quel ſoin aveugle & curieux,
J'affectois d'être propre, & de plaire à ſes yeux,
Je voulois qu'il paſſât l'amitié fraternelle,
Et qu'il ne me loüât jamais que d'être belle.
Je l'appellois mon frere avec peine, entre nous;
Ce beau titre à mon gré n'étoit pas aſſez doux,
Et le nom de ſa ſœur, par un choix qui m'étonne,
Me plaiſoit moins de lui, que le nom d'Ariſtonne,
J'avois beau lui parler, ſous le mot d'amitié,
De ce que je ſentois je cachois la moitié ;
Et tout pour exprimer, mon cœur dans ma foibleſſe,
N'étoit guére content du terme de tendreſſe.
Tu vis mon deſeſpoir, lorſque par un beau choix,
Il quitta pour la guerre, & nos jeux, & nos bois,
Et tu vis mes plaiſirs, lorſque poſant les armes,
Il quitta pour nos bois, & la Cour & ſes charmes ;
Mais quand pour m'embraſſer, il me tendit les bras,
J'eus ce que pour un frere une ſœur ne ſent pas,
Je parlai de tendreſſe, & ſentis autre choſe ;
Je rougis malgré moi, ſans en ſçavoir la cauſe ;
Et les premiers tranſports qui ſurprirent mes ſens,
Me ſemblérent trop doux pour n'être qu'innocent.
Que te dirai-je enfin, ſitôt que la Princeſſe
M'a découvert pour lui le tourment qui la preſſe,
J'ai ſenti que d'abord cette inclination
A pour elle en mon cœur mis de l'averſion ;
Mais cette averſion n'a pas été ſemblable
A celle qui fait voir ce qu'on hait haïſſable,

Je l'ai vuë, au contraire, avec beaucoup d'appas
Que devant mon dépit je n'y remarquois pas ;
Et suivant un caprice à peine concevable,
J'ai semblé la haïr de la voir trop aimable.
Voilà ce qui toujours rend mon cœur interdit ;
Ce n'est pas amitié, je te l'ai déja dit.
Dis, dis-moi ce que c'est, si tu le peux connoître ;
Si ce n'étoit amour, enfin que pourroit-ce être ?

LADICE.

C'est de l'amour, Madame, il n'en faut point douter ;
A ce feu criminel vous deviez résister
Et si vous prétendiez sauver votre innocence,
Il falloit avec soin l'éteindre en sa naissance.

ARISTONNE.

Ah ! devant que ce monstre à ce point fût venu,
Je l'aurois étouffé si je l'avois connu.
Mais, hélas ! en naissant, cette ardeur criminelle,
Se cacha sous le nom d'amitié fraternelle ;
J'étois injuste amante, & suivant mon erreur,
Je croiois seulement n'être que bonne sœur.
Pour me surprendre mieux, l'amour dans sa naissance,
Prit de la piété l'ombre, & la ressemblance,
Et plus j'aimois mon frere avec un feu si noir,
Plus je croiois alors faire bien mon devoir.
J'ai pris jusqu'à présent par la même imposture,
Les mouvemens d'amour pour ceux de la nature ;
Et jusqu'ici mon cœur par le sang abusé,
S'est fait une vertu d'un crime déguisé.

LADICE.

Pour vous guérir, Madame, il faut qu'avec adresse
Vous rendiez votre frere amant de la Princesse ;
Et vous devez sur tout, pour votre commun bien,
Lui cacher votre amour, & l'instruire du sien.

ARISTONNE.

Ce moien est fort sûr, mais il n'est pas possible.
Je veux que Darius pour moi soit insensible ;

Mais je ſouhaite auſſi, ſans ſçavoir bien pourquoi,
Qu'il le ſoit pour toute autre, auſſi-bien que pour moi ;
Et promettre aujourd'hui de l'avertir qu'on l'aime,
Ce ſeroit t'abuſer, & m'abuſer moi-même.

LADICE.

Mais que prétendez-vous ?

ARISTONNE.

Lui dire mon erreur ;
Afin que ſon mépris m'en donne de l'horreur.
Juſqu'à ce jour pour moi ſes ſoins & ſes careſſes,
Ont fait croître pour lui mon crime, & mes foibleſſes,
Et quand par la douceur mon mal ſemble s'aigrir,
Je veux par ſon contraire eſſayer de guérir.
Je ferai de mon crime une ſi noire image,
Que pour moi ſon dédain ira juſqu'à l'outrage ;
Et que malgré ſon charme, il faudra que mon cœur
Convertiſſe en dépit tout ce qu'il a d'ardeur.
C'eſt le dernier remede au tourment qui me preſſe,
Et comme mon amour provient de ſa tendreſſe,
Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'eſpere à mon tour,
Que ſa haine excitée éteindra mon amour :
Je ne puis autrement être jamais guérie,
Mon frere vient ici, laiſſe-nous, je te prie,
Je prétens étaler tout mon crime à ſes yeux ;
Mais Ladice, en ſecret, je m'expliquerai mieux
Et dans l'aveu du mal qu'il faut que je ſurmonte,
Plus j'aurois de témoins, & plus j'aurois de honte.

SCENE III.

DARIUS, ARISTONNE.

DARIUS.

VOus m'obligez, ma Sœur, d'éloigner ce témoin,
Jamais de vous parler je n'eus tant de besoin,
Et jamais pour m'ôter tout prétexte à me taire,
L'éloignement d'un tiers ne fut si nécessaire.
Mon cœur cherche à s'ouvrir, & j'en dois arracher
Un secret, qui me pese, & qui vous doit toucher.

ARISTONNE.

Mon frere, un même soin nous presse l'un & l'autre
Mon cœur cherche à s'ouvrir aussi-bien que le vôtre,
Et j'en dois arracher avec même souci
Un secret qui me pese, & qui vous touche aussi.

DARIUS.

Commencez donc, ma sœur, à parler la premiere,
J'ouvrirai mieux mon ame ensuite toute entiere,
Et m'expliquant d'abord j'apprehende qu'après
Vous ne me vouliez plus découvrir vos secrets.

ARISTONNE.

Parlez, & m'épargnez de semblables contraintes,
Comme j'ai vos desirs, mon frere, j'ai vos craintes;
Et j'apprehende aussi, que vous me pourriez bien
Taire votre secret, si j'avois dit le mien.
Ne voulez-vous donc pas.....

DARIUS.

Ah, ce discours m'étonne!
Puis-je ne vouloir pas, ce que veut Aristonne
Je veux donc vous déplaire, & vais vous offenser.

ARISTONNE.

Ah, vous m'en dites plus que je n'en dois penser!

Vous pouvez m'offenſer, mais je ſens bien mon frere,
Que difficilement vous me pourrez déplaire.

DARIUS.

Flattez moins un ingrat qui vous ofe trahir.
Je vais vous irriter, & vous m'allez haïr.

ARISTONNE.

Juſqu'au dépit pour vous j'irai bien avec peine:
Mais je ne puis jamais aller juſqu'à la haine.

DARIUS.

Vous ſçavez qu'Ariſtonne eſt avant dans mon cœur,
Et que frere jamais n'a tant aimé ſa ſœur.

ARISTONNE.

Je ſçai votre tendreſſe, & ſens pour me confondre,
Que je n'y réponds pas comme j'y dois répondre.

DARIUS.

La tendreſſe en mon cœur n'eſt pas ſeule en ce jour,
J'ai beaucoup plus encor, enfin j'ai de l'amour.

ARISTONNE.

Helas!

DARIUS.

Vous vous plaignez déja de ma foibleſſe?

ARISTONNE.

Vous avez de l'amour! ah! c'eſt pour la Princeſſe.
Plus cette paſſion va croître & s'établir,
Et plus votre amitié pour moi va s'affoiblir,
Vous m'allez oublier pour ſonger à lui plaire,
Et plus vous l'aimerez, moins je vous ſerai chere.

DARIUS.

Je benirois le ſort, s'il nous étoit ſi doux,
J'ai de l'amour, ma ſœur, mais helas, c'eſt pour vous.

ARISTONNE.

Ciel!

DARIUS.

Vous êtes ſurpriſe, & vous la devez être,
Mais mon mal eſt trop grand pour ne le pas connoître,

En vain mon lâche amour, afin d'être ſouffert,
Du voile de tendreſſe en naiſſant s'eſt couvert,
Il ne s'en peut cacher dans ſa grandeur extrême,
Et par ſon trop de force il ſe trahit lui-même ;
Il ſe fait voir ſans ombre, à travers mon erreur,
Mais, il ne ſe fait voir que pour me faire horreur ;
Et ne peut achever par cette flamme obſcure,
D'offuſquer les clartés que j'ai de la nature,
Je ne ſens pas encor, qu'en mon cœur combattu
Mon crime ai pû détruire un reſte de vertu,
Et je ſens que pour peu, que votre ſoin m'anime,
Ce reſte de vertu peut détruire mon crime
Comme d'un feu commun je ne ſuis pas noirci,
Ce que je veux de vous n'eſt pas commun auſſi,
Avec la même ardeur, qu'un amant ordinaire
Veut ne déplaire pas, j'aſpire à vous déplaire,
Mon amour eſt un monſtre, & je viens vous l'offrir.
Plûtôt pour l'étouffer, qu'afin de le nourrir ;
Tout contraire aux amans, qui cherchent de l'eſtime,
Je ne veux rien de vous qu'un mépris légitime,
Et loin d'oſer comme eux prétendre à des faveurs,
Je vous viens pour tout bien demander des rigueurs.
J'avois crû juſqu'ici qu'en un amour extrême,
C'eſt afin d'être aimé, qu'on dit toujours qu'on aime,
Mais je ſens que malgré l'amour qui ma trahi,
Je dis que je vous aime, afin d'être haï.
Haiſſez donc ſans peine un amant déteſtable,
A force de bontés vous m'avez fait coupable,
Et ne pouvez prétendre, après m'avoir ſurpris,
De me rendre innocent, qu'à force de mépris.
De l'éclat de vos yeux tout mon crime procede :
Comme ils firent mon mal, qu'ils faſſent mon remede,
Et puiſque mon erreur vint de les voir trop doux,
Afin de la détruire, armez-les de courroux.

Soyez-moi rigoureuſe, ou par grace, ou par peine;
Afin de me punir, donnez-moi votre haine.
Ou ſi le ſang vous porte encore à me chérir,
Donnez-moi votre haine afin de me guérir.
Mais quoi vous ſoupirez, & ne m'oſez rien dire!

ARISTONNE.

Ah que ne dit-on pas alors que l'on ſoupire!

DARIUS.

Pour dire que l'on aime un cœur s'explique ainſi:
Pour dire que l'on hait, ſoupire-t-on auſſi?
Deux contraires tranſports agiroient-ils de même?

ARISTONNE.

Je ne ſai comme on hait, & ſai trop comme on aime.

DARIUS.

Vous aimez! Ah, mon cœur à peine s'y réſout,
Haïſſez moi beaucoup, mais n'aimez rien du tout.
Qu'aucun ne ſoit aimé, quand je renonce à l'être.

ARISTONNE.

Vous me connoiſſez mal.

DARIUS.

Faites-vous donc connoître.

ARISTONNE.

Puis-je m'exprimer mieux, qu'en n'oſant m'exprimer,
Et ne vous haïr pas, n'eſt-ce pas vous aimer?

DARIUS.

Vous m'aimeriez, ma ſœur?

ARISTONNE.

Il eſt trop vrai, mon frère;
C'étoit l'aveu ſecret que j'avois à vous faire.
Nous eſperions tous deux de nous faire haïr,
Et par le même eſpoir nous nous voyons trahir,
Nous ſommes impunis, pour vouloir même peine,
Nous nous ſommes tous deux trouvez dignes de haine;
Mais un charme cruel, que j'accuſe à mon tour,
Ne nous a fait trouver capables que d'amour.

DARIUS.

Ainſi donc nos deux cœurs, qu'un feu commun poſſede,
Ont pour fuir même mal cherché même remede;
Et tous deux entraînez par un malheur égal,
Cherchant même remede, ont trouvé même mal.

ARISTONNE.

Oüi, notre union ſeule à nos deſirs s'oppoſe,
Nous nous refuſons tout, en voulant même choſe.
Nos cœurs ſe font la guerre, en faiſant même effort,
Et ne s'accordent rien pour être trop d'accord.

DARIUS.

Je dois avoir regret d'une telle avanture,
Mais l'amour eſt toûjours ſi doux de ſa nature,
Que toute la vertu, dont je me ſuis armé,
A peine à m'inſpirer du regret d'être aimé.

ARISTONNE.

C'eſt un crime en ce lieu qu'une vertu tremblante,
Plus le péril accroît, plus il faut qu'elle augmente;
Si nous n'avons la haine, ayons-en les effets,
Craignons-nous, fuions-nous, ne nous voïons jamais.

DARIUS.

Ne nous voyons jamais! ô ſentence trop dure!

ARISTONNE.

Quoi, vous y réſiſtez! & vôtre cœur murmure!

DARIUS.

Mon cœur de la moitié n'eſt point encore ſi bas;
J'en murmure, Ariſtonne, & n'y réſiſte pas.
Je connois que l'abſence eſt l'unique remede,
Que je puis oppoſer au mal qu'il nous poſſede:
Quand pour avoir trop vû l'on s'eſt laiſſé charmer,
C'eſt en ceſſant de voir, qu'on peut ceſſer d'aimer.
Mais quoique l'on connoiſſe, & quoique l'on préſume
Ce remede toujours eſt rempli d'amertume;
Et quand mon foible cœur tâche à s'y préparer,
S'il n'y réſiſte pas, il en peut murmurer,

Mon trouble augmente au point, qu'il faut que je
vous laisse.
Si j'avois vos appas vous auriez ma foiblesse;
Et vous seriez sensible à de semblables coups,
Si vous perdiez en moi, ce que je perds en vous.

ARISTONNE

Ah! pour peu que mon frere encore m'entretienne
Peut-être ma foiblesse égalera la sienne;
Et peut-être pour peu que je l'ose l'écouter,
Je n'aurai pas la force après de le quitter.

DARIUS.

Je sai votre vertu, rien ne la peut confondre.

ARISTONNE.

Et qui m'en répondra, si je n'ose en répondre?

DARIUS.

Quoi! sans me dire rien vous fuyez?

ARISTONNE.

Oüi, je fuis.
Que vous pourrois-je dire en l'état où je suis?
Mes tendresses pour vous ne sont plus légitimes;
Et je tâche en fuyant de m'épargner des crimes.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PALMIS, DARIUS.

PALMIS.

QUai-je appris, Darius? L'on vient de m'avertir
Que vous vous préparez ſans mon ordre à partir.
Quel bizarre caprice aujourd'hui vous arrache
A la faveur d'un Prince où l'honneur vous attache,
Et qui repend ſur vous avec tant de ſplendeur,
Et toute ſon eſtime, & toute ſa grandeur ?

DARIUS.

Chacun me croit heureux, le ſort m'eſt favorable;
Mais qui n'eſt pas content, eſt toujours miſerable.
On a beau nous combler, & de biens & d'honneur,
Nos déſirs peuvent ſeuls regler notre bonheur;
Et de quelques faveurs dont un Roi nous honore,
N'avoir pas ce qu'on veut c'eſt n'avoir rien encore.
Un eſprit tant qu'il ſouffre & n'eſt pas ſatisfait,
Reçoit comme des maux tous les biens qu'on lui fait,
Et pour un cœur qui ſuit un charme qui l'attire,
Il n'eſt plus d'autre bien que celui qu'il déſire.

PALMIS.

Mais où trouverez-vous un plus glorieux sort ?
Et qu'allez-vous chercher ?

DARIUS.

Je vais chercher la mort.

PALMIS.

La mort ! mais en quels lieux trouverez-vous la guerre ?
Une profonde paix calme toute la terre.

DARIUS.

On a beau de la guerre avoir éteint l'ardeur,
On la trouve partout quand on l'a dans le cœur ;
Et je ne sens que trop qu'une paix si profonde,
Ne calme point mon ame en calmant tout le monde.

PALMIS.

Quel désespoir jamais fut plus hors de saison ?
Accablé de bonheur, perdez-vous la raison ?

DARIUS.

Ah ! c'est ce désespoir qui vous paroît funeste,
Qui peut seul vous prouver que la raison me reste.

PALMIS.

Si la raison vous reste au moins je reconnoi
Qu'il ne vous reste plus de tendresse pour moi.
Devez-vous justement quitter sans repugnance,
Une Mere qui fonde en vous son espérance ?
Et fuir, sans témoigner des sentimens plus doux,
Une sœur qui vous aime ?

DARIUS.

Ah ! que me dites-vous ?

PALMIS.

Se peut-il qu'Aristonne à partir vous dispose ?
De vos ennuis secrets seroit-elle la cause ?

DARIUS.

Vous l'avez deviné ; cette sœur que je fuis,
Me contraint à partir, & fait tout mes ennuis.

PALMIS.

Vous vous aimiez beaucoup, quelle fureur soudaine
Fait à tant d'amitié succeder tant de haine ?

DARIUS.

Je ne hai point ma sœur, & je ne pars d'ici,
Que parce que je l'aime, & qu'elle m'aime aussi.

PALMIS.

Vous devez vous aimer, l'union fraternelle
Doit rendre entre vous deux la haine criminelle.

DARIUS.

Nous devons nous haïr, & le nœud fraternel
Rend entre nous encor l'amour plus criminel.

PALMIS.

L'amour ! que dites-vous ?

DARIUS.

Des vérités cruelles :
Mais c'est trop déguiser nos erreurs mutuelles,
Et d'un titre innocent mon forfait revêtu,
N'a que trop abusé du nom de la vertu.
Il faut que ma raison par un soin légitime,
Cesse au moins d'être aveugle, en discernant mon crime,
Et que mon lâche cœur, qui ne l'a sçu bannir,
En vous le déclarant commence à s'en punir.
J'ai confondu l'amour avecque la nature,
Souillé tout votre sang par une flamme impure,
Voulu joindre deux cœurs pour jamais séparés,
Et par d'indignes nœuds en rompre de sacrés.
Pour me faire haïr d'une sœur trop aimée,
Je l'ai de tout mon crime avec soin informée,
J'ai cru trouver en elle un Juge rigoureux ;
Mais helas ! le succès a bien trahi mes vœux ;
Et mon cœur accablé par une autre injustice,
Où je cherchois mon Juge, a trouvé mon complice.
Notre amour est égal, & notre unique espoir
Est de cesser d'aimer en cessant de nous voir.
Nous cherchons à guérir, & chacun se dispose,
S'il ne peut fuïr le mal, d'en fuir au moins la cause.
Le plaisir d'être aimé rend les amans heureux,
Et c'est ce qui nous rend miserables tous deux ;

Leur charme eſt notre peine, & par un ſort barbare
L'amour qui les unit eſt ce qui nous ſépare.

PALMIS.

Ne ſongez plus, mon fils, à cet éloignement,
Soyez toujours aimé, ſoyez toujours amant.

DARIUS.

Moi, le frére & l'amant d'une beauté ſi chere!

PALMIS.

Oüi, ſoiez ſon amant, vous n'êtes point ſon frere.

DARIUS.

Je ne ſuis point ſon frere! Eſt-il vrai? mais helas,
Si vous m'avez trompé, ne me détrompez pas.
Un crime qu'on ignore eſt toujours excuſable,
Et qui n'eſt qu'abuſé, n'eſt qu'à demi coupable.
Je ne ſuis point ſon frere! Ah! ce bien eſt ſi grand,
Qu'on doit peu s'étonner de ce qu'il me ſurprend.

PALMIS.

Ma foi vous en doit être un certain témoignage,
Mais gardez d'abuſer d'un ſi grand avantage,
Il m'importe beaucoup que vous ſoyez diſcret,
Et qu'Ariſtonne ſeule ait part à ce ſecret.

DARIUS.

S'il n'eſt pas ignoré de l'objet que j'adore,
Il m'importe fort peu que tout autre l'ignore.
Mais n'étant point ſon frere, & croyant vos avis,
Je dois ne croire plus que je ſois votre fils.

PALMIS.

Ah! c'eſt ce qu'à preſent je dois encor vous taire.

DARIUS.

Sans être votre fils vous m'êtes plus que mere,
Me donner ce que j'aime en m'ôtant mon erreur
Sans étoufer ma flamme, en étoufer l'horreur,
Faire d'un feu ſi noir une ardeur légitime,
Faire ceſſer enſemble, & ma peine, & mon crime,
Me rendre ma vertu ſans m'ôter mon amour,
C'eſt plus faire pour moi que me donner le jour.

PALMIS.

De tout ce qui vous ſert j'ai voulu vous inſtruire,
Et ne vous dirai rien de ce qui peut vous nuire.

DARIUS.

Mais d'Ariſtonne encor vous ne m'avez rien dit.

PALMIS.

Vous n'êtes point ſon frere, & cela vous ſuffit.

SCENE II.

DARIUS ſeul.

IL me ſuffit ſans doute en un trouble ſemblable,
De devenir content, ſans demeurer coupable;
Et c'eſt aſſez pour être, & content, & charmé,
D'être libre d'aimer, & certain d'être aimé.
Cherchons vîte Ariſtonne; en un tel avantage,
On redouble ſa joye alors qu'on la partage,
Quand on aime beaucoup, par un lien ſacré,
On doit moins vivre en ſoi qu'en l'objet adoré;
Et le plus grand plaiſir que l'amour abandonne,
Eſt moins celui qu'on prend, que celui que l'on donne.
Hâtons-nous de trouver cette chere beauté,
Pour ajoûter ſa joie à ma felicité.
Il eſt tems maintenant que mon amour s'apprête.

SCENE III.

PREXASPE, DARIUS, Gardes.

PREXASPE.

AH! Seigneur, à vos pieds j'apporte ici ma tête.

DARIUS.

Que faites-vous, Prexaspe!

PREXASPE.

Un juste & triste effort,
Seigneur, le Roi vous rend arbitre de mon sort.
Suivant son ordre exprès de votre seule envie,
Doit aujourd'hui dépendre ou ma mort ou ma vie;
Et craignant tout d'un Juge irrité contre moi,
Vous apporter ma tête est tout ce que je doi.

DARIUS.

Oüi, je suis irrité, mais c'est de votre crainte.
J'ai souffert vos mépris sans en former de plainte,
Mais l'injuste fraieur, dont vous êtes surpris,
M'outrage beaucoup plus, que n'ont fait vos mépris.
Vous m'avez méconnu sans mériter de blâme,
L'erreur fut de vos yeux, & non pas de votre ame;
Mais quand vous me craignez dans un rang glorieux,
L'erreur est de votre ame & non pas de vos yeux.
Méconnoître des traits qui changent d'ordinaire,
N'étoit pour m'outrager qu'une erreur trop legere;
Mais méconnoître un cœur qui ne sauroit changer
C'est un crime trop grand pour ne pas m'outrager.

PREXASPE.

Ma vie est en vos mains, qui peut vous satisfaire.

DARIUS.

Non, pour moi votre vie est encore trop chere,

Et

Et malgré votre erreur & votre indignité,
Puis qu'elle eſt en mes mains elle eſt en ſûreté.

PREXASPE.

Quoi ! je pourrois.....

DARIUS.

Allez ; vous pouvez tout prétendre,
Dans cet appartement vous n'avez qu'à m'attendre :
J'eſpere vous montrer, quand j'aurai vû le Roi,
Qu'on trouve rarement un ami tel que moi.
Rien ne s'oppoſe plus à ce que je deſire.

SCENE IV.

ATOSSE, DARIUS, PHEDIME.

ATOSSE.

QUoi ! ſans me regarder Darius ſe retire ?

DARIUS.

Je vai.....

ATOSSE.

Où donc ? Parlez, ſi vos yeux en ſont crus ;
Votre ame eſt interdite, & vos déſirs confus.

DARIUS.

Je vais trouver ma ſœur, & je ſens qu'en mon ame
L'amour.

ATOSSE.

Hé bien, l'amour.

DARIUS.

Je me confonds, Madame.

ATOSSE.

Vous voulez feindre, en vain, votre cœur vous trahit ;
Et me confirme encor ce que vos yeux m'ont dit.

DARIUS.

Je vai me retirer pour fuir votre colere :
Cette confusion doit ici vous deplaire.

ATOSSE.

Non, rien ne vous oblige à détourner vos pas ;
Votre confusion ici ne déplaît pas ;
D'un secret qui me touche elle sert à m'instruire,
Et m'en apprend bien plus que vous n'en croyez dire.

DARIUS.

Que pourriez-vous sçavoir ?

ATOSSE.

Que vous êtes charmé ?
Je sai de plus.

DARIUS.

Quoi donc ?

ATOSSE.

Que vous êtes aimé,
Votre sœur mieux que moi n'en est pas informée,
Je connois la beauté dont votre ame est charmée.

DARIUS.

Dieu ! que me dites-vous, quoi vous la connoissez !

ATOSSE.

Vous nommer votre sœur, c'est vous en dire assez.

DARIUS.

Et vous savez l'amour de la beauté que j'aime ?

ATOSSE.

Oüi, je lis dans son cœur comme dans le mien même,
Et sur sa passion, suis si digne de foi,
Qu'elle même n'en peut répondre mieux que moi.
D'Aristonne & de vous je sai l'intelligence,
Elle-même a voulu m'offrir sa confidence,
Je l'ai vuë en secret, & je découvre ici
Qu'en secret en ce jour vous l'avez vuë aussi.

DARIUS.

Je l'avouë, il est vrai vous savez tout, Princesse,
Mais hélas ! qu'aurez-vous pensé de ma foiblesse ?

Mon téméraire amour vous aura fait horreur.

ATOSSE.

Au contraire avec soin, j'excuse votre erreur.
La naissance entre vous a mis un grand obstacle,
Je sçai que pour le vaincre il vous faut un miracle;
Mais l'obstacle entre vous fut-il encore plus grand,
Un miracle est aisé quand l'amour l'entreprend.

DARIUS.

Vous avez de mon sort l'entiere connoissance,
Oüi, je ne suis heureux que par cette assurance:
Je ne doi mon salut qu'à cette espoir charmant.

ATOSSE.

Vous aimez donc beaucoup?

DARIUS.

Ah! j'aime infiniment,
Pour celle que je sert ma flamme est immortelle,
Le Ciel n'a rien produit de plus aimable qu'elle,
Et de tous ceux qu'amour a soûmis à sa loi,
Aucun ne fut jamais plus amoureux que moi.
Comme ce rare objet, à qui rien ne ressemble;
A des autres beautez tous les charmes ensemble,
Mon cœur, qui pour se rendre a fait un si beau choix,
A des autres amans tous les feux à la fois.

ATOSSE.

Votre sœur vous pourra dire mieux que moi-même,
Combien vos feux sont chers à celle qui vous aime.

DARIUS.

Laissez-moi donc la voir.

ATOSSE.

N'ayez aucun souci,
Je l'ai faite avertir que je l'attens ici.
Je voi que pour parler d'une flamme si belle,
Vous êtes avec moi moins libre qu'avec elle:
Assurez-vous pourtant que j'y prens intérêt.

DARIUS.

Vos bontez. Mais, Madame, Aristonne paroît.

SCENE V.

ARSACE, DARIUS, ATOSSE, ARISTONNE, PHEDIME, LADICE.

ARSACE *à Darius.*

LE Roi veut vous parler, venez en diligence.

DARIUS.

J'irai.

ARSACE *à Darius.*

Mais il attend avec impatience ;
Seigneur, pour l'obliger n'arrêtez point.

DARIUS.

Hélas !
Qu'en trouvant la fortune on trouve d'embarras !
Et que j'éprouve bien à mon déſavantage,
Qu'une grande faveur n'eſt qu'un grand eſclavage.

SCENE VI.

ATOSSE, ARISTONNE, PHEDIME, LADICE.

ATOSSE.

J'Ai ſçû de votre frere, avant que de vous voir,
Un ſecret que de vous je déſirois ſavoir.
Après ce qu'il m'a dit, je n'ai rien à vous dire.

ARISTONNE.

Quoi donc ! que savez-vous ?

ATOSSE.

Tout ce que je desire,
Que je fais dans son cœur ce qu'il fait dans le mien,
Enfin je sai qu'il m'aime.

ARISTONNE.

Et le savez-vous bien ?

ATOSSE.

Oüi, je n'ai plus besoin que l'on m'en éclaircisse,
Je n'en saurois douter sans lui faire injustice.
Jamais fidelle amant ne s'est mieux exprimé,
Pour montrer sa tendresse aux yeux qui l'ont charmé.
L'aveu plein de respect de l'amour qui le touche,
A bien eu de la peine à sortir de sa bouche ;
Mais cet aveu n'est pas ce qui m'instruit le mieux,
Et sa bouche en a dit beaucoup moins que ses yeux.
Vous saviez mon secret, Aristonne ; & je pense
Que déja par vos soins il en a connoissance.

ARISTONNE.

Ah ! plûtôt.

ATOSSE.

C'est à tort que vous vous effrayez ;
Peut-être avez-vous fait mieux que vous ne croyez.
Ne desesperez pas qu'un heureux hymenée
Ne puisse unir son sort avec ma destinée,
Darius peut prétendre, & mon cœur & ma foi.
Adieu continuez de lui parler de moi.

SCENE VII.

ARISTONNE, LADICE.

ARISTONNE.

LAdice, qu'ai-je appris ?

LADICE.

Quel nouveau soin vous presse ?

ARISTONNE.

Hélas ! Darius change, il aime la Princesse.

LADICE.

Mais à quoi donc enfin voulez-vous l'obliger ?

ARISTONNE.

A n'aimer rien, Ladice, & non pas à changer.

LADICE.

Perdez de votre amour ces soins illégitimes ;
D'un amour criminel tous les effets sont crimes.

ARISTONNE.

Ah ! ne résiste point à mon dépit qui naît.
Il sert à ma vertu tout criminel qu'il est.
Ainsi que mon amour, mon dépit est un crime,
Mais mon dépit s'oppose à l'amour qui m'anime ;
Et l'un combattant l'autre enfin suivant mes vœux,
J'espere qu'ils pourront se détruire tous deux.

LADICE.

Oubliez-le en effet, puisqu'il en aime une autre,
Un si prompt changement doit exciter le vôtre.

ARISTONNE.

Il le doit, mais mon cœur ne s'y résout pas bien.

LADICE.

Mais que voulez-vous donc ?

ARISTONNE.

Hélas ! je n'en ſai rien,
Mon cœur, ſi de ce nœud il faut qu'il ſe détache,
Veut bien que je le quitte, & non qu'on me l'arrache.
Ou plûtôt, il voudroit, à le bien conſulter,
Qu'il pût m'être permis de ne le pas quitter.
Je ſai bien que mon ſang qui frémit & s'allarme,
Me défend de prétendre à l'objet qui me charme;
Mais je ſens que l'amour, comme un bizarre enfant,
Se plaît à s'attacher à ce qu'on lui défend.
Moins un bien eſt permis, plus il y voit de charmes,
Il ne le peut quitter ſans ſoûpirs & ſans larmes,
Mais juſqu'au déſeſpoir il ſe ſent emporté,
S'il voit aux mains d'un autre un bien qu'il a quitté.
Quand d'un premier amour on s'eſt laiſſé ſurprendre,
Il eſt preſque impoſſible après de s'en défendre,
Mais en effet, crois-tu qu'on me doive blâmer ?
Il eſt bien mal-aiſé de vivre ſans aimer.
Et dans une retraite à la nôtre ſemblable,
Il eſt aiſé d'aimer ce qu'on voit ſeul aimable.

LADICE.

Oüi, n'ayant vû qu'un frere, encor juſqu'aujourd'hui,
On peut vous excuſer ſi vous n'aimez que lui.

ARISTONNE.

Ah ! que fais-tu, Ladice, & que m'oſes-tu dire ?
Ne vois-tu pas que c'eſt aider à me ſéduire ?
Qu'ici mon amour parle, & non pas ma raiſon,
Et que ta complaiſance eſt une trahiſon ?
Oppoſe-toi plûtôt au torrent qui m'entraîne,
Regarde mon amour avec des yeux de haine.
Ne l'examine plus que pour le condamner,
Et prens-en de l'horreur afin de m'en donner.

LADICE.

Je condamne toujours un amour ſi profane,
Mais ſi vous le gardez, en vain je le condamne,
Si vous avez deſſein de ne le plus ſouffrir,
Condamnez-le vous-même, & le faites mourir.

ARISTONNE.

Hé bien, je le condamne, hé bien, il faut qu'il meure.

LADICE.

Plût au Ciel !

ARISTONNE.

C'eſt fait, il mourra tout-à-l'heure.
Oüi, je veux à l'inſtant, pour finir mes forfaits,
Contraindre mon amour d'expirer pour jamais.

LADICE.

Le pourrez-vous ?

ARISTONNE.

Hélas !

LADICE.

Vous ſoûpirez, Madame.
L'amour ſans doute encor eſt vivant dans votre ame.
Ce ſoûpir vous apprend qu'il n'y ſauroit mourir.

ARISTONNE.

Va, mon amour eſt mort, c'eſt ſon dernier ſoûpir.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CAMBISE, DARIUS.

CAMBISE.

NE vous défendés plus de ma reconnoissance ;
Je vous dois ma grandeur, je vous dois ma puissance,
Et quand avecque vous je partage ces biens,
Je vous en dois encor la part que j'en rentiens.
Mais si, quand je partage avec vous ma Couronne,
Vous ne souhaitez pas les biens que je vous donne,
Peut-être qu'au milieu de ces biens présentez,
Je ne vous donne pas ceux que vous souhaitez.
Parlez, & soyez sûr que pour me satisfaire,
Je ne vous veux laisser aucun souhait à faire ;
Et que mon cœur, qui doit sa gloire à votre bras,
Ne peut être content, si vous ne l'êtes pas.

DARIUS.

Vous me comblez, Seigneur, d'une bonté trop grande,
Je reçois des faveurs plus que je n'en demande ;

Et mérite si peu de si rares bienfaits,
Que je ne puis sans crime en former les souhaits.
Dans le rang glorieux où votre soin me place,
Si j'ose encor de vous souhaiter quelque grace,
Seigneur, c'est en faveur d'un ami malheureux,
Qui seroit innocent, s'il n'étoit amoureux.
J'ai reçu tous ses biens, souffrez qu'il les reprenne,
Prexaspe est trop puni, puisqu'il a votre haine;
Et l'heureux Darius, sans être intéressé,
Puisqu'il a votre estime est trop récompensé.

CAMBISE.

Votre vertu me charme, & mon cœur qui l'admire,
Ne se peut opposer à ce qu'elle désire.
Oüi, qu'il entre en ses biens, & qu'il en use mieux,
Mais qu'il s'éloigne au moins quelque tems de mes yeux.

DARIUS.

Pour ce sujet ingrat, après son injustice,
L'exil est une grace, & non pas un supplice,
C'est plus qu'en sa faveur je n'osois espérer.

CAMBISE.

Auriez-vous quelque chose encore à désirer?

DARIUS.

Mon plus ardent désir, & ma plus forte envie,
Sont de vous consacrer & mes soins, & ma vie.

CAMBISE.

Ah, Darius! Cette offre a pour moi tant d'appas,
Qu'il ne m'est point permis de ne l'accepter pas,
Votre soin, qui pour moi fut toujours salutaire,
Jamais à mon repos ne fut plus nécessaire;

Vous pouvez seul remplir mes souhaits les plus doux,
Et faire plus pour moi, que je n'ai fait pour vous.

DARIUS.

C'est donc avec raison maintenant que j'avouë,
Que de mon heureux sort il faut que je me louë.
Oüi, Seigneur, à présent je puis me dire heureux;
Non de ce que le sort surpasse tous mes vœux;
Mais de ce qu'aujourd'hui la Fortune propice
M'offre l'occasion de vous rendre service.

CAMBISE.

Que cette ardeur fidele a de charmes pour moi!
J'attens un grand service ici de votre foi:
Mais dans ce zele ardent, je commence à connoître
Qu'il vous coûtera peu, quelque grand qu'il puisse être.

DARIUS.

Oüi, j'ai pour l'entreprendre un zele tout de feu:
Me coûtât-il la vie, il me coûtera peu.
Quelque grand qu'il puisse être, il me sera facile,
J'en ferois un serment, s'il n'étoit inutile;
Je fais ce que je dis sans autre engagement,
Et ma parole enfin vaut toujours un serment.

CAMBISE.

Je le sçai, Darius, & je vous rends justice.
Devons fideles soins j'attends un grand service;
Mais il ne vous impose aucune dure loi,
Il est aisé pour vous, & n'est grand que pour moi.

DARIUS.

Dites donc à quels soins il faut que je m'emploie;
En retarder l'aveu, c'est retarder ma joye.

CAMBISE.

Sçachez que mon pouvoir n'a pû me garantir,
Du plus cruel tourment qu'on puisse ressentir.

Mon cœur tremble & se plaint, lui qui fit tant le brave,
Mon Trône au lieu d'un Roi, ne porte qu'un Esclave.

DARIUS.

Qui peut causer, Seigneur, un si grand changement ?

CAMBISE.

L'amour qui m'a forcé de devenir amant.

DARIUS.

Mais que desirez-vous ?

CAMBISE.

Ce qu'un amant desire.
Ce mot seul de mes vœux vous doit assez instruire:
On ne cherche qu'à plaire alors qu'on est charmé,
Et qui se dit amant, dit qu'il veut être aimé.

DARIUS.

Il n'est pas mal aisé de faire qu'on vous aime;
Et vous n'avez, Seigneur, besoin que de vous-même.
Ce bien vous est trop sûr pour l'attendre de moi:
Pour être aimé sans peine, il suffit d'être Roi;
L'éclat avantageux qui sort de sa Couronne,
Jette un charme brillant sur toute sa personne;
S'il a quelque défaut, il s'en trouve voilé;
S'il a quelque mérite, il en est redoublé.
Le cœur qui de l'amour se sçait le mieux défendre,
Si-tôt qu'un Roi l'attaque, est ravi de se rendre.
Quand on est sur un Trône, on est toujours charmant.
Et lorsque l'on peut tout, on peut plaire aisément.

CAMBISE.

Au contraire, l'amour, qui fuit ce qui le gêne,
Entre les inégaux, s'arrête avecque peine;

Les inégalitez cauſent toujours des maux ;
Un amour mutuel veut des deſtins égaux.
Il faut un doux rapport de ſoins & de fortune,
Pour former en deux cœurs une chaîne commune ;
Sans lui jamais l'amour ne peût être excité,
Et ce rapport toujours naît de l'égalité.
Plus je voi de hauteur au Trône où je commande,
Et plus je me voi loin du cœur que je demande.
Le haut rang où m'adore une ſuperbe Cour,
Eſt plus propre à cauſer le reſpect que l'amour.
Et de l'aimable objet, à qui mon cœur s'engage,
L'amour ſeul peut me plaire, & le reſpect m'outrage.
Le devoir pour aimer n'eſt qu'un empêchement,
Ce qui contente un Roi déſeſpere un amant :
Il faut pour être heureux être aimé quand on aime ;
Et l'amour pour ſon prix ne veut que l'amour même.

DARIUS.

Je voi peu la Princeſſe, & n'oſe préſumer
Que je puiſſe ſervir à vous en faire aimer.

CAMBISE.

Je n'aime plus ma ſœur, que rien ne vous étonne ;
J'aime la vôtre.

DARIUS.

O Dieux, vous aimez Ariſtonne.

CAMBISE.

Je la veux couronner.

DARIUS.

Vous me rendez confus.
Mais ſi vous conſultez...

CAMBISE.

Je ne conſulte plus.
Sans moi l'amour a ſçû la rendre ſouveraine,
Régner deſſus un Roi, c'eſt être déja Reine :

Mon cœur est sa conquête, elle en peut disposer ;
Et qui donne son cœur ne peut rien refuser.

DARIUS.

Considerez, Seigneur....

CAMBISE.

Considerez vous-même
Que cet hymen m'épargne une injustice extrême ;
Et que le juste amour que j'ai pour votre sœur,
A d'un feu criminel purifié mon cœur.

DARIUS.

Si j'osois m'expliquer sur une ardeur si grande...

CAMBISE.

Votre conseil n'est pas ce que je vous demande,
J'aime, & je cherche à plaire, & dans un soin pareil,
J'ai besoin du secours, & non pas du conseil :
Ne vous obstinez point à combattre une flâme,
Que des nœuds immortels ont unis à mon ame.
Je ne puis plus guérir d'un mal si plein d'appas ;
Et quand je le pourrois, je ne le voudrois pas.
Je n'ai pas encore eu l'aveu de votre mere,
Mais comme elle à mes vœux ne soyez point contraire.
Vous allez par mon ordre ici voir votre sœur,
Du plaisir de régner vantez-lui la douceur,
Dites-lui bien l'amour que sa beauté me donne,
Présentez-lui mon cœur, avecque ma Couronne.
Mais faites, s'il se peut, que cet objet vainqueur
Estime ma Couronne un peu moins que mon cœur.

DARIUS.

Pour la faire répondre à votre ardeur extrême,
Seigneur, vous feriez mieux de lui parler vous-même ;

La chaleur de l'amour n'eſt que dans un Amant,
L'ami le plus fideſſe en parle froidement.
La vive expreſſion d'un tourment qui nous touche,
N'a pas le même effet ſortant d'une autre bouche;
Un tiers toujours l'altere, & l'on doit préſumer
Qu'il faut feindre l'amour pour le bien exprimer.

CAMBISE.

Vous vous expliquerez mieux que moi, ce me ſemble,
La grandeur & l'amour s'accordent mal enſemble.
Ce qui fait la grandeur, eſt ce que l'amour fuit:
Il ne ſçauroit ſouffrir les témoins, ni le bruit;
Quand il eſt ſur un Trône, il n'agit qu'en contrainte.
Plus il ſe trouve haut, plus il conçoit de crainte;
Et cet Enfant timide, & ſans diſcernement,
Par un trop grand éclat s'éfarouche aiſément.
Ariſtonne vous aime?

DARIUS.

Oüi, Seigneur, je confeſſe
Que pour frere jamais ſœur n'eut plus de tendreſſe.

CAMBISE.

Il me ſuffit, voyez l'objet qui m'a charmé.
On eſt aiſément crû, lorſque l'on eſt aimé.
Ce ſervice eſt bien grand, mais enfin je l'eſpere,
J'en ai votre parole.

DARIUS.

Il faut y ſatisfaire.
Je vous obéirai, quoiqu'il puiſſe arriver.

SCENE II.

ARSACE, CAMBISE, DARIUS.

ARSACE *à Cambiſe.*

PAr votre ordre, Ariſtonne, ici vient vous trouver.

CAMBISE.

Qu'elle entre ſeule, & vous prenez ſoin de l'attendre,
J'entre en ce cabinet d'où je veux vous entendre.

DARIUS.

Nous entendre !

CAMBISE.

Oüi, je veux d'ici vous écouter
Pour vous ôter tout lieu de me pouvoir flatter
Votre entretien ſecret m'apprendra ſans rien feindre,
Ce qu'il faut que j'eſpere, ou ce que je dois craindre.

SCENE III.

DARIUS ſeule.

IL faut donc m'oppoſer à mes vœux les plus doux !
O devoir trop funeſte, où me réduiſez-vous ?
Que ce qu'on nomme honneur coûte cher d'ordinaire,
Que l'amour eſt charmant, & la vertu ſévere,
Et qu'un Amant aimé ſe trouve combattu
Lorſqu'il doit immoler l'amour à la vertu !
Dieux ! Ariſtonne vient ! Que ma diſgrace eſt grande,
Si j'obtiens ce qu'il faut ici que je demande.

Amour, je vai parler contre mon plus grand bien,
Fais pour me rendre heureux qu'on ne m'accorde rien.

SCENE IV.

DARIUS, ARISTONNE.

DARIUS.

COmment, si près de moi passer sans me rien dire ?

ARITONNE.

Vous ne me cherchez pas.

DARIUS.

Quoi, ma sœur se retire,
Sans vouloir m'écouter ?

ARISTONNE.

Je voudrois le pouvoir.
Mais le Roi promptement m'ordonne de le voir ;
Je crains de lui déplaire & de le faire attendre.

DARIUS.

Si vous lui voulez plaire, il ne faut que m'entendre.

ARISTONE.

Après tant de bienfaits qu'il a versé sur nous,
Le dessein de lui plaire est mon soin le plus doux.

DARIUS.

Je parle ici pour lui, n'en soyez point en doute,
Il l'ordonne, écoutez.

ARISTONNE.

J'obéis, & j'écoute.

DARIUS.

Ce que je dois vous dire est un bonheur si grand,
Qu'il peut charmer le cœur le plus indifferent ;
Et vous devez sçavoir, connoissant ma tendresse,
Dans un si grand bonheur combien je m'interesse.

ARISTONNE.

Pour moi votre tendresse a passé mon espoir,
Mais ce n'est pas de vous ce que je dois sçavoir ;
Parlez-moi du bonheur que vous devez m'apprendre.

DARIUS.

Je sçai qu'en l'annonçant, je m'en vai vous surprendre :
Mais je ferois coupable à vous le déguiser ;
Ma sœur, le Roi vous aime, & vous veut épouser.

ARISTONNE.

Ah, Ciel !

DARIUS.

Je sçavois bien que vous seriez surprise,
Mais négligerez-vous une telle prise ?
Pourriez-vous n'aimer pas à voir dessous vos loix
Le cœur impérieux du plus puissant des Rois ?
Et ne vous laisser point charmer de l'avantage,
De régner sur un Prince à qui tout rend hommage ?

ARISTONNE.

Mon cœur, qui de cette offre, à lieu de s'étonner
Se sent trop interdit pour se déterminer.
Pour consulter mon ame, elle est trop en tumulte ;
Souffrez que ce soit vous ici que je consulte,
Et que votre esprit libre, avec tranquilité,
Sur ma confusion jette quelque clarté.
Mon destin tout entier à votre choix se livre ;
Donnez-moi vos conseils ; je suis prête à les suivre :
Par eux votre amitié pour moi se fera voir ;
Je croi que vous voudrez ce que je dois vouloir.

DARIUS.

Ah ! ma sœur, quand on veut sçavoir s'il faut qu'on aime,
On ne doit demander de conseil qu'à soi-même :
En amour nos desirs sont seuls notre vainqueur,
Et rien n'est jamais tant à nous que notre cœur.

ARISTONNE.

Mon cœur est trop confus pour voir ce qu'il doit faire,
Je le mets en vos mains, disposez-en, mon frere.
Mettez-y le dessein d'aimer, ou de haïr ;
Il suivra votre choix, dussiez-vous le trahir.

DARIUS.

Apprenez que mon cœur dans la tendresse extrême,
Plutôt que vous trahir se trahira lui-même.

ARISTONNE.

Votre conseil m'en peut instruire en peu de tems.

DARIUS.

Vous le souhaitez donc ?

ARISTONNE.

C'est tout ce que j'attens.

DARIUS.

Régnez, c'est le conseil, que seul vous devez croire ;
Un grand cœur doit toujours s'attacher à la gloire,
Pour elle avec raison, on peut tout dédaigner,
Et la plus grande gloire, est celle de régner.
Un Prince, à qui tout cede, & que chacun révere,
Sur un trône éclatant, ne doit pas vous déplaire.
Afin qu'il vous éleve au pouvoir souverain,
Pouvez-vous faire moins, que lui donner la main ?
Et puis-je justement m'empêcher de vous dire,
Qu'il est doux d'accorder un cœur pour un empire ?

ARISTONNE.

J'ai promis de vous croire, assurez donc le Roi
Que l'hymen qu'il souhaitte, a des charmes pour moi.

DARIUS.

Quoi, vous l'épouserez ?

ARISTONNE.

C'est à quoi je m'engage.
Que pouvez-vous de moi souhaitter davantage ?

DARIUS.

Enfin vous consentez à l'avoir époux ?

ARISTONNE.

Oüi, j'y consens, mon frere, & pour l'amour de vous.
Que le Dieu des Perſans vange ſur moi l'outrage
Que je ferai ſouffrir à ſa plus noble image,
Si jamais je réſiſte, & ſi toujours le Roi
Ne peut abſolument diſpoſer de ma foi.

DARIUS.

S'être engagée au Roi pour m'être favorable !
Quelle faveur, grands dieux !

SCENE V.

CAMBISE, DARIUS.

CAMBISE *ſortant de l'endroit où il écoutoit.*

Elle eſt incomparable,
J'eſtime les Etats, par vos travaux conquis,
Beaucoup moins que le cœur que vos ſoins m'ont acquis ;
Et ce petit empire, où ma gloire ſe fonde,
M'eſt plus cher mille fois que l'empire du monde.
Quel bonheur eſt le mien !

DARIUS.

Seigneur, il eſt ſi grand,
Qu'à peine il vous étonne autant qu'il me ſurprend.

CAMBISE.

Vous me faites trop voir qu'une ardeur peu commune
Intereſſe votre ame en ma bonne fortune.

DARIUS.

Ah! c'eſt bien juſtement, que vous avez penſé
Que dans votre heureux ſort je ſuis intereſſé.
Tout le bien qu'Ariſtonne accorde à votre flâme,
N'a gueres plus touché votre cœur que mon ame;
Et je doute, Seigneur, qu'à l'offre de ſa foi
Vous-même vous ſoyez plus ſenſible que moi.

CAMBISE.

Ah! c'eſt pouſſer trop loin l'excès de votre zele,
Dieux! Que ne dois-je point à cette ardeur fidelle!
Pour le prix de vos ſoins je vous donne ma ſœur.

DARIUS.

La Princeſſe!

CAMBISE.

Oüi, je veux vous en voir poſſeſſeur;
Je ne ſçaurois payer ce bien par aucun autre:
Et je vous dois ma ſœur, puiſque j'obtiens la vôtre.

DARIUS.

Ah! c'eſt trop....

CAMBISE.

C'eſt le moins que vous doive un grand Roi;
Et ſi c'eſt trop pour vous, ce n'eſt pas trop pour moi.
Ce reſpect, qui réſiſte à ma reconnoiſſance,
Choque un juſte deſir, & me tient lieu d'offenſe.
Je veux que dès ce ſoir un lien immortel
Nous uniſſe tous quatre au pied d'un même autel;
Je vais y donner ordre.

SCENE VI.

DARIUS seul.

O fortune infidelle!
Qui par tant de douceur me devient si cruelle;
Je te défie encor de me tyranniser,
Ta malice est à bout, tu viens de l'épuiser.
Pour accabler un cœur qui n'est pas ordinaire,
Une atteinte commune eût été trop légere;
Et ne me trouvant pas sensible à tes rigueurs,
Tu m'as fait rencontrer ma peine en tes faveurs.
Tu combles de mépris tous ceux que tu menaces,
Tu fais des malheureux à force de disgraces;
Mais tu m'as voulu nuire en me comblant d'honneur,
Et m'as fait misérable à force de bonheur.
Et toi, dont la bonté fait mon plus grand martyre,
Grand Roi, qui m'as ravi tout le bien où j'aspire,
Et qui me veux ôter par une dure loi,
Jusqu'à la liberté de me plaindre de toi:
Pardonne ce murmure à ma douleur extrême;
Pourquoi, pour m'aimer trop, me prends-tu ce que j'aime?
Et pour dernier surcroît de peine & d'embarras,
Pourquoi me donnes-tu ce que je n'aime pas?
Je n'ai point de desir pour des faveurs si hautes;
Je ne veux pour tout bien que le cœur que tu m'ôtes.
Ce que je n'aime pas ne me peut être un bien;
Donne-moi ce que j'aime, ou ne me donne rien.
Le bonheur où je tends d'une ardeur peu commune,
Dépend de l'Amour seul, & non de la Fortune.

SCENE VII.

ATOSSE, DARIUS, PHEDIME.

ATOSSE.

Quoi ! Darius murmure ?

DARIUS.

Oüi, pour vous & pour moi,
Madame, hâtez-vous d'aller trouver le Roi.

ATOSSE.

Mais quel eſt le malheur, dont votre eſprit s'allarme ?

DARIUS.

Le Roi veut vous ôter le ſeul bien qui vous charme,
Il adore Ariſtonne, & forme le deſſein
De vous ôter le ſceptre, en lui donnant la main.

ATOSSE.

J'attendrai ce malheur ſans peine & ſans colere.
Le ſceptre eſt bien charmant, mais Cambiſe eſt mon frere ;
Et quelque ſoit ce bien, vous devez préſumer
Que ce n'eſt pas le ſeul qui me puiſſe charmer.

DARIUS.

Si ce danger pour vous n'eſt pas conſidérable,
Devenez plus ſenſible à celui qui m'accable.

ATOSSE.

Parlez ; que craignez-vous ?

DARIUS.

De mortelles douleurs :
Trop de bonheur m'expoſe au plus grand des malheurs.
Apprenez que le Roi, croyant m'être propice,
Veut qu'aujourd'hui l'hymen avec moi vous uniſſe.

Je ne puis obéir à ce juſte devoir.
Mon cœur ne ſçauroit plus être en votre pouvoir ;
Ariſtonne peut ſeule à mes yeux être belle.
Vous ſçavez que je l'aime, & ne puis aimer qu'elle ;
Et je ſuis obligé de ne vous point cacher,
Que toutes vos beautés ne me pourroient toucher.
Allez vous oppoſer à ce malheur inſigne,
Privez-moi d'un honneur dont je ne ſuis pas digne ;
Et tâchez d'empêcher par vos juſtes refus
Qu'on me force à donner un cœur que je n'ai plus.

SCENE VIII.

ATOSSE, PHEDIME.

ATOSSE.

IL n'aime que ſa ſœur, dit-il, & me mépriſe.
Ah ! mon dépit, Phedime, égale ma ſurpriſe.
Et ſon coupable aveu m'a déja fait changer
Les ſoins d'en être aimé, à ceux de m'en venger.

PHEDIME.

Pour vous en bien venger, vous ne ſçauriez mieux faire
Que de gagner un ſceptre, en épouſant un frère.

ATOSSE.

J'épouſerois le Roi ſans doute avec plaiſir,
Mais le ſang qui nous joint, m'en ôte le déſir ;
Et la ſeule vengeance où mon cœur ſe diſpoſe,
Eſt d'achever l'hymen où Darius s'oppoſe.

PHEDIME.

Quoi ! vouloir qu'avec vous un ingrat ſoit uni ?

ATOSSE.

Oüi, je veux qu'il m'épouſe, afin qu'il ſoit puni.

Epouſer

Épouſer par contrainte une femme odieuſe,
Des peines d'un amant eſt la plus rigoureuſe ;
Et pour punir l'ingrat qui m'oſe rebuter,
C'eſt le plus grand tourment que je puiſſe inventer.
Si je ſuis malheureuſe, il ſera miſerable,
Ma peine par ſon mal deviendra ſupportable.
Il faudra, ſi par force il m'épouſe aujourd'hui,
Qu'il ſouffre autant pour moi, que j'ai ſouffert pour lui.
Auſſi-bien que l'amour, la vengeance a des charmes ;
Les pleurs qu'il m'a coûté, lui coûteront des larmes,
Et j'aurai le plaiſir d'arracher à ſon cœur,
Pour des ſoûpirs d'amour, des ſoûpirs de douleur.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PALMIS, ARISTONNE, MELANTE, LADICE.

PALMIS.

IGnorez-vous encor ce que le Roi propose?

ARISTONNE.

A recevoir ma foi je ſçai qu'il ſe diſpoſe.

PALMIS.

Mais n'avez-vous pas ſçû, que pour la recevoir
Il prétend vous conduire au temple dès ce ſoir?

ARISTONNE.

Oüi, je ſçai qu'animé d'un amour ſans exemple,
Il veut que dès ce ſoir on nous uniſſe au temple.

PALMIS.

Une ſecrette fuite eſt l'unique moyen
Qui puiſſe vous ſouſtraire à ce fâcheux lien.
Fuyons diligemment.

ARISTONNE.

Quoi! fuir une Couronne!
Et vouloir mépriſer la main qui me la donne?

PALMIS.

Quoi, ne vouloir pas fuir un honneur si fatal!

ARISTONNE.

Quoi, voir un si grand bien, & le fuir comme un mal!

PALMIS.

Pour les ambitieux les Couronnes sont belles,
Mais il est d'autres biens pour les amans fidéles:
Et je ne pense pas que de l'ambition
Votre cœur faille encor sa forte passion.
Darius est aimable, & l'on m'a fait entendre
Que pour lui vous avez un sentiment fort tendre;
Et qu'à bien discerner cet instinct tout de feu,
Si ce n'est pas amour, au moins il s'en faut peu.

ARISTONNE.

Quiconque vous l'a dit, ne vous a point trompée;
Mais cette indigne erreur s'est enfin dissipée.
Ma raison dans mon ame a pris son premier rang,
Et les liens d'amour cedent aux nœuds du Sang.

PALMIS.

Darius peut sans crime aspirer à vous plaire:
L'amour peut vous unir, il n'est point votre frere.

ARISTONNE.

Mais que m'apprenez-vous?

PALMIS.

Que vous pouvez l'aimer.
Je l'en avois instruit pour vous en informer.

ARISTONNE.

Helas!

PALMIS.

Vous soupirez! Voulez-vous que je croye
Qu'un avis si charmant vous donne peu de joye?

ARISTONNE.

De cet avis fatal Darius informé,
Devient plus que jamais indigne d'être aimé.

PALMIS.

Mais à l'hymen du Roi pourriez-vous bien prétendre?

ARISTONNE.

Je m'y suis engagée, & ne m'en puis défendre.
Ma fuite même ici ne dépend plus de moi.
On me garde, on me sert par les ordres du Roi;
On cesse d'être libre alors qu'on devient Reine,
Et le sceptre souvent pèse autant qu'une chaîne.

PALMIS.

Darius se plaindra.

ARISTONNE.

Bien loin de s'irriter,
Lui-même à cet hymen m'ose solliciter.

PALMIS.

Et l'auriez-vous pû croire?

ARISTONNE.

Il m'a si fort pressée,
Qu'à donner ma parole enfin il m'a forcée.

PALMIS.

Il n'a donc plus d'amour, puisqu'il vous cede au Roi.

ARISTONNE.

L'ingrat a de l'amour, mais ce n'est pas pour moi.
Et je ne suis pour lui dans son humeur legere,
Qu'un obstacle fâcheux dont il se veut défaire.

PALMIS.

C'est croire un peu-trop tôt que son feu soit éteint.

ARISTONNE.

C'est le plus tard qu'on peut, qu'on croit ce que l'on craint.
Une ame accoutumée à fuir ce qui la blesse,
Ne croit sentir un mal qu'au moment qu'il la presse,
Et naturellement encline à se flatter,
Quand même elle le sent, tâche encor d'en douter.

PALMIS.

Mais, quel charme a forcé Darius à se rendre ?

ARISTONNE.

Au charme des grandeurs il s'eſt laiſſé ſurprendre ;
Et je tâche en payant ſes dédains de mépris,
De me laiſſer ſurprendre à ce qui l'a ſurpris.
Il aime la Princeſſe, & la Princeſſe l'aime.

PALMIS.

La Princeſſe ! ô malheur !

ARISTONNE.

Je l'ai ſçû d'elle-même ;
Et l'ingrat qui me cauſe un ſi juſte dépit,
N'a que trop confirmé ce qu'elle m'en a dit.

PALMIS.

Pour moi, comme pour vous, cette offenſe eſt cruelle :
Mais j'eſpere arrêter cette ardeur infidelle ;
Et je vais pour détruire un deſſein ſi fatal,
Mettre un remede extrême à cet extrême mal.

SCENE II.

ARISTONNE, LADICE.

ARISTONNE.

POur le mal qui me preſſe, il n'eſt point de remede ;
Il faut qu'à ma diſgrace aveuglément je cede.
Mon choix eſt engagé, ſes ſoins ſont ſuperflus ;
Et mon dernier eſpoir eſt de n'en avoir plus.
Rien n'eſt plus rigoureux qu'une eſpérance vaine ;
Un mal qu'on n'attend pas, cauſe une double peine.

Et quiconque est réduit à n'attendre aucun bien,
Peut être encor content s'il peut n'espérer rien.

LADICE.

Mais ne serez-vous point sensible à quelque joye,
S'il faut que Darius se repente & vous voye?

ARISTONNE.

Je goûterois sans doute un plaisir infini
De le voir repentant: mais pour le voir puni,
Je voudrois le pouvoir accabler sous ma chaîne;
Je voudrois qu'il m'aimât, pour mieux sentir ma haine;
Et si son cœur pour moi peut être à souhaiter,
Je ne voudrois l'avoir que pour le rebuter.
Je lui ferois sentir, s'il s'enflammoit encore,
Combien on souffre à perdre un objet qu'on adore,
Et qu'il n'est point de mal qui ne soit enfermé,
Dans le cruel tourment d'aimer sans être aimé.
J'épouserois le Roi sans nulle répugnance,
Et même avec plaisir, au moins en apparence;
Et de peur que mon mal n'adoucît trop le sien,
Quand j'en mourrois d'ennui, l'ingrat n'en sçauroit rien.

LADICE.

Mais s'il vous est fidéle, & vous le fait connoître?

ARISTONNE.

Pourquoi me parles-tu de ce qui ne peut être?
Quand même il se pourroit qu'il m'eût gardé sa foi,
Je garderois la mienne en épousant le Roi.
Je ne puis désormais rompre cette hymenée;
Je n'ai plus à choisir, ma parole est donnée.
Darius m'a lui-même engagée aujourd'hui;
Et n'étant plus à moi, je ne puis être à lui.
Mais mon cœur irrité de sa lâche inconstance,
Le perdra sans regret. Je le vois qui s'avance:
Je sens pour lui déjà mon cœur trop adouci.
Ladice, pour ma gloire éloignons-nous d'ici.

SCENE III.

DARIUS, ARISTONNE, LADICE.

DARIUS.

Hé quoi ! toujours me fuir, sans me laisser défendre ?

ARISTONNE.

Que me demandez-vous ?

DARIUS.

Un moment pour m'entendre.

ARISTONNE.

Voulez-vous point encor me parler pour le Roi ?

DARIUS.

J'ai trop parlé pour lui, je veux parler pour moi.

ARISTONNE.

Je ne crói pas avoir le tems de vous entendre.
Tout se prépare au temple, il faut bientôt m'y rendre :
Vous sçavez qu'un hymen est un soin important.

DARIUS.

Ce que je veux vous dire, importe bien autant.
Avant que me quitter, souffrez d'en être instruite.

ARISTONNE.

Ne m'arrêtez donc guére, autrement je vous quitte.

DARIUS.

J'excuse ce mépris, qui vient de votre erreur ;
Mais cessez de me voir comme un objet d'horreur.

Il eſt tems qu'à vos yeux mon deſtin s'éclairciſſe,
Et qu'avec votre erreur votre mépris finiſſe.
Nous n'êtes point ma ſœur.

ARISTONNE.

Vous ne m'apprenez rien,
Que déja ſans vos ſoins je ne ſçache fort bien.

DARIUS.

Je ſçai quel eſt l'effort où je vous ai portée;
Vous en êtes ſurpriſe, & peut-être irritée.

ARISTONNE.

C'eſt mal connoître un cœur juſte comme le mien,
De croire qu'on l'irrite, en lui faiſant du bien.
A ſuivre vos conſeils je trouve trop de gloire,
Pour n'en conſerver pas à jamais la mémoire.
Vous ſeul à mon bonheur m'avez fait conſentir,
Et ma plus forte envie eſt de m'en reſſentir.
Vous m'avez fait choiſir le plus grand avantage,
Qu'un cœur bien élevé puiſſe prendre en partage.
Et quelque grand que ſoit ce bonheur propoſé,
Peut-être que ſans vous je l'aurois refuſé.

DARIUS.

Quelque plaiſir qu'on trouve à prendre un diadême,
Pourrez-vous ſans regret perdre un cœur qui vous aime?

ARISTONNE.

Le cœur d'un inconſtant n'eſt pas un fort grand bien;
Au moment qu'il échape, on ne perd preſque rien.
Et la poſſeſſion d'une Couronne offerte
Pourroit me conſoler d'une plus grande perte.

DARIUS.

Vous? me croire inconſtant! Connoiſſez mieux mon cœur.
Il n'a point d'autre crime ici que mon malheur.

ARISTONNE.

ARISTONNE.

Comptez-vous pour malheur l'amour de la Princeſſe ?
Non, non, excuſez-vous plûtôt ſur ſa tendreſſe.
Elle a beaucoup d'amour, de grandeur & d'apas ;
Vous ſeriez trop cruel, ſi vous ne l'aimiez pas.
Et j'aurois grand regret de vous être importune,
S'il falloit vous ôter cette bonne fortune.

DARIUS.

Si jamais. . . .

ARISTONNE.

Il ſied bien toujours d'être diſcret ;
D'elle-même pourtant j'ai ſçû tout le ſecret.

DARIUS.

Ah ! je connois d'où vient une erreur ſi cruelle ;
La Princeſſe eſt trompée & vous trompe avec elle.
Sans doute expliquant mal mes tranſports les plus doux,
Elle s'eſt appliqué ce que j'ai dit pour vous.
Mais quand je l'ai revûë elle s'eſt détrompée,
Et votre erreur peut être aiſément diſſipée.

ARISTONNE.

Vos diſcours ſur mon cœur n'auront aucun crédit ;
Ce que vous avez fait prouve ce qu'elle a dit.

DARIUS.

Hélas ! ce que j'ai fait doit vous prouver encore,
Que ce ſoupçon outrage un cœur qui vous adore.
Apprenez que le Roi m'écoutoit à l'inſtant,
Que je vous conſeillois cet hymen important ;
Et qu'un autre conſeil avec trop de foibleſſe,
Eût trahi mon devoir, ſon ordre, & ma promeſſe.

ARISTONNE.

Que vous êtes cruel de vouloir m'aſſurer
D'un amour qu'à préſent j'ai beſoin d'ignorer !

De tout ce qu'on ignore, il eſt doux de s'inſtruire :
C'eſt un deſir ardent que la nature inſpire,
Mais quoi qu'avec ardeur chacun veuille être inſtruit ;
Il eſt avantageux d'ignorer ce qui nuit.
Dans une triſte erreur mon ame ame étoit plongée,
Vous-même en d'autres nœuds vous m'avez engagée :
Du ſecours du dépit mon cœur fortifié,
Plus aiſément au Roi ſe fût ſacrifié ;
Et nul trouble pour vous n'eût jamais pû renaître ;
Dans une ame où vos ſoins ont mis un autre maître.
Laiſſez-moi, s'il ſe peut, une erreur qui me ſert;
Je ſens qu'en la perdant tout mon repos ſe pert,
Et lorſque nos erreurs au repos nous conduiſent,
On doit les préferer aux véritez qui nuiſent.
Pour grands que ſoient vos feux, tâchez de les cacher,
Ne me dites plus rien qui me puiſſe toucher.
C'eſt un bonheur charmant de ſe connoître aimée ;
A peine la douceur en peut être exprimée ;
Mais c'eſt un mal auſſi, qu'on ne peut exprimer,
De ſe connoître aimée & de n'oſer aimer.
Epargnez à tous deux des ardeurs indiſcrettes,
Laiſſez joüir le Roi du don que vous lui faites.
Ne troublez plus mon cœur après l'avoir cédé ;
Il n'eût été qu'à vous ſi vous l'euſſiez gardé,
Mais puiſque c'eſt au Roi que votre choix le céde,
Souffrez que ce ſoit lui qui tout ſeul le poſſede.

DARIUS.

N'apréhendez plus rien ni de vous ni de moi,
Je n'entreprendrai point d'ébranler votre foi,
Et quand injuſtement j'oſerois l'entreprendre,
Vous auriez de la force aſſez pour la défendre.
Faites tout ce que veut la plus ſévere loi ;
Otez-moi votre amour pour le donner au Roi :

Mais ſéparez au moins l'innocence du crime ;
Et m'ôtant votre amour, laiſſez-moi votre eſtime.
Connoiſſez que jamais ſous l'empire amoureux
On n'a conçû d'ardeur qui ne céde à mes feux ;
Et que de vos beaux yeux la pure & vive flâme
Ne s'eſt point altérée en paſſant dans mon ame.
Vos intérêts, plûtôt que les ordres du Roi,
M'ont fait en ſa faveur engager votre foi.
J'ai voulu, ſans penſer aux maux que je m'aprête,
Aux dépens de mon cœur couronner votre tête.
Et ne me repens point d'avoir contre mon bien
Fondé votre bonheur ſur le débris du mien,
D'une ardeur foible & baſſe une ame eſt animée,
Lorſqu'elle ſe préfere à la perſonne aimée ;
Et d'un parfait amour un cœur bien enflâmé,
Ne doit jamais agir que pour l'objet aimé,
Vous faire en me quittant choiſir un diadême,
C'eſt ſçavoir vous aimer beaucoup plus que moi-même.
Et vous faire pour moi quitter un bien ſi doux,
Ce ſeroit en effet m'aimer bien plus que vous,
Je n'ai pû dans un ſort confus comme le nôtre,
Prouver mieux mon amour, qu'en renonçant au vôtre.
Mais en prenant le bien qui vous eſt préſenté,
Souvenez-vous un peu de ce qu'il m'a coûté,
L'empire où je vous porte en dépit de ma flâme,
M'interdit pour jamais l'empire de votre ame ;
J'ai cédé pour vous mettre en droit de commander,
La gloire de vous plaire & de vous poſſéder :
J'ai de tous mes plaiſirs payé ce rang ſuprême,
Et j'ai pour trop aimer perdu tout ce que j'aime.

ARISTONNE.

Vos ſoins ont mal connu mes ſentimens ſecrets ;
Ils ont plûtôt trahi que pris mes intérêts,

J'aimois mieux par l'effet d'une ardeur sans seconde,
Vous voir seul sous mes loix, que d'y voir tout le monde;
Et prisois moins les biens que vous me présentez,
Que la possession du cœur que vous m'ôtez.
La douceur de regner dans une ame enflamée,
Doit céder au plaisir d'aimer & d'être aimée;
Et pour les vrais amans dans la plus belle Cour,
La fortune n'a rien de si doux que l'amour.
J'étois amante enfin, plûtôt qu'ambitieuse,
Il n'a tenu qu'à vous que je ne fusse heureuse;
Mais puisque votre choix engage ailleurs ma foi,
Mon bonheur ne peut plus dépendre que de moi.
Le Roi me sera cher pour l'amour de moi-même;
J'aimerai ce que j'ai, n'ayant pas ce que j'aime:
Je contraindrai mon cœur d'en être satisfait,
Et le devoir fera ce que l'amour eût fait.
Mais si quelque tendresse en votre ame se treuve.
J'en souhaite pourtant une derniere preuve.

DARIUS.

Dût-elle être en ma mort, l'ordre m'en sera doux;
Mon cœur, quoiqu'il vous perde, est encor tout à vous.

ARISTONNE.

Vous m'obéirez donc?

DARIUS.

Oüi, je vous en assure:
Vous n'en sçauriez douter sans me faire une injure;
Perdre la vie est moins que perdre tant d'appas.
Après ce que j'ai fait, que ne ferois-je pas?
Ordonnez donc.

ARISTONNE.

Hé bien! épousez la Princesse.

DARIUS.

Moi l'épouser?

ARISTONNE.

Oüi vous, j'en ai votre promeſſe.
Et ſans excuſe il faut lui donner votre foi,
Pour votre propre gloire, auſſi-bien que pour moi.
Tant que vous ſeriez libre, il ſeroit difficile
Que le Roi de mon cœur fût poſſeſſeur tranquile;
Et je ne croirois pas malgré ma fermeté,
Que toute ma vertu pût être en ſûreté.
Deux ames qu'une fois l'amour unit enſemble,
Ne ſe ſéparent pas ainſi que bon leur ſemble,
Et quand tous leurs liens viennent même à finir,
Il n'eſt rien plus aiſé que de les réünir.
Pour détacher nos cœurs, comme je m'y prépare,
Il ne nous ſuffit pas que le Roi nous ſépare;
Pour ne pouvoir plus prendre un nœud qui fut ſi doux,
Nous devons mettre encor la Princeſſe entre nous.
Si votre amour pour moi ſe change enfin pour elle,
Je craindrai peu d'aimer un amant infidelle;
Et ſi vous mépriſez l'amour qu'elle a pour vous,
Je pourrai bien haïr un infidele époux.

DARIUS.

Ah! voyez, ſi pour moi quelque bonté vous reſte,
A quels tourmens m'expoſe un hymen ſi funeſte?
Quel ſupplice plus grand peut-on imaginer,
Que de devoir un cœur qu'on ne peut plus donner?
Eſt-il rien plus cruel pour une ame ſincere,
Que s'engager d'aimer ce qui ne ſçauroit plaire?
Et n'eſt-ce pas un mal pire que le trépas,
D'être uni pour toujours à ce qu'on n'aime pas?

ARISTONNE.

A ſouffrir ces tourmens vous m'avez ſçû contraindre,
Quand vous les ſouffrirez, devez-vous vous en plaindre?

Et vous ferai-je tort ſi mon cœur irrité,
Vous ôte le repos que vous m'avez ôté ?
Un hymen fait par force eſt un ſupplice extrême ;
Mais vous avez voulu m'y condamner vous-même,
Et j'ai droit en l'état où vous me réduiſez,
De vous cauſer les maux que vous m'avez cauſez.

DARIUS.

Hé bien ! beauté cruelle, à ma perte animée,
Déchirez donc mon ame après l'avoir charmée ;
Et puiſque ſous vos loix j'oſe encor m'expoſer,
Regnez encor ſur moi pour me tiranniſer,
Je ne me défends plus en amant téméraire,
De tenir ma promeſſe & de vous ſatisfaire,
Mais faites-moi pouvoir ce que vous m'ordonnez ;
Comment puis-je donner ce que vous retenez ?
Rendez-moi donc mon cœur en reprenant le vôtre,
Si vous avez deſſein qu'il puiſſe être à quelqu'autre ;
Et pour aimer l'objet à qui mes vœux ſont dûs,
Donnez-moi le moyen de ne vous aimer plus,
Ceſſez de me charmer, & m'ôtez ma foibleſſe.

ARISTONNE.

Armez-vous de vertu, j'apperçoi la Princeſſe :
Préparez votre main.

DARIUS.

Ma main eſt prête, hélas !
Mais je ſens bien encor que mon cœur ne l'eſt pas.

SCENE DERNIERE.

CAMBISE, ATOSSE, PALMIS, ARISTONNE, DARIUS, LADICE, PHEDIME, MELANTE, MEGABISE, Suite.

CAMBISE.

DE notre double hymen, enfin l'heure eſt venuë,
Pour ma ſœur, Darius, votre ardeur m'eſt connuë,
Nos déplaiſirs communs enſemble vont finir;
On nous attend au Temple où l'on nous doit unir.

DARIUS.

Cet honneur ſurprenant dont j'ai l'ame interdite;
Paſſe mon eſpérance ainſi que mon mérite.

CAMBISE.

Je ſçai mieux que jamais tout ce que je vous doi:
Et veux faire pour vous autant que vous pour moi.

DARIUS.

Je crains de la Princeſſe un dépit équitable.

ATOSSE.

D'aucun dépit pour vous je ne ſuis point capable.

CAMBISE.

Et moi, j'atteſte encor le Dieu de la clarté.
Que rien n'empêchera cet hymen arrêté,
Votre mere y conſent, & le Ciel le deſire.

PALMIS.

L'écrit que j'ai fait voir de tout le peut inſtruire;

CAMBISE *donnant un Billet à Darius.*

Liſez-le, Darius, dans les mains de Palmis
Par la Reine ma mere autrefois il fut mis ;
Et dès que je l'ai vû, mon ame convaincuë,
A faire ſon devoir s'eſt enfin réſoluë.

DARIUS *lit.*

„ Dans l'eſpoir d'éviter un amour déteſtable
„ Dont le Ciel menace mon fils,
„ Pour ſa ſœur un jour trop aimable
„ Palmis prit au berceau ma fille véritable,
„ Pour ôter de la Cour ſes attraits ennemis ;
„ Et je pris en ſon lieu la fille de Palmis.

CASSANDANE.

PALMIS *à Darius.*

Ces mots vous font aſſez connoître
Qui vous devez aimer & quel ſang vous fit naître.
Pour exempter le Roi d'un ſi funeſte amour,
J'élevois avec ſoin ſa ſœur hors de ſa Cour :
Mais, malgré tous mes ſoins le ſort irrévocable
Sçait offrir à ſes yeux cet objet redoutable ;
Et s'il n'eût pas promis de vous donner ſa ſœur,
Il eût eu de la peine à l'ôter de ſon cœur.

CAMBISE *à Darius.*

Oüi, quoique reconnu pour frere d'Ariſtonne,
Ce n'eſt pas ſans effort que je vous l'abandonne ;
Malgré le ſang, l'honneur, & ce que je vous doi,
Mon cœur murmure encore en vous cédant ſa foi.
Mais ce que je vous dois, l'honneur & la nature,
L'emportent ſur mon cœur, malgré ſon vain murmure.
Le ſang qui nous unit nous ſépare à jamais,
Reprenez votre don, joüiſſez-en en paix :
Ce qu'il vous a coûté me force à vous le rendre.
Auſſi-bien vainement je voudrois y prétendre ;

Ariſtonne vous aime, & cet objet ſi doux
Ne pouvant être à moi, ne peut être qu'à vous.

DARIUS *à Ariſtonne.*

Quoi ! je puis être à vous ?

ARISTONNE.

Quoi ! j'obtiens ce que j'aime ?

CAMBISE.

Si vous êtes contens, nous le ſommes de même.
Cette illuſtre beauté ceſſant d'être ma ſœur,
Peut recevoir ſans crime & mon ſceptre & mon cœur ;
Elle m'offre ſa main, & ſans beaucoup de peine,
Dans mes premiers liens ſon pouvoir me ramene :
Rendons-nous dans le Temple, & par des nœuds puiſſans,
Allons nous aſſurer des plaiſirs innocens.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

STRATONICE,

TRAGI-COMEDIE.

Repréſentée en 1657.

ACTEURS.

BARSINE, fille d'Eumenes & niéce d'Attale, Roi de Pergame.

CEPHISE, confidente de Barsine.

SELEUCUS, Roi de Syrie.

POLICRATE, confident de Seleucus.

ANTIOCHUS, fils de Seleucus.

TIMANTE, favori d'Antiochus.

PHILIPPE, oncle de Stratonice.

STRATONICE, fille de Démétrius, Roi de Macédoine.

ZENONE, suivante de Stratonice.

ZABAS, courtisan de Seleucus.

SUITE.

La Scene est dans Antioche.

STRATONICE
Tragi-Comedie.

STRATONICE,

TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

BARSINE seule.

O Grüeilleux mouvement des ames généreuſes,
Qui jamais ſans regner ne peuvent être heureuſes,
Paſſion des grands cœurs, dont les ſoins glorieux
Ne ſçauroient rien ſouffrir qui ſoit au-deſſus d'eux;
Superbe ambition dont l'ardeur ſans ſeconde
Ne ſe laiſſe borner que des bornes du monde;
Tu me flattois d'un rang que l'on me vient ravir,
Une autre va regner, & nous allons ſervir;
Et Stratonice enfin en Syrie arrivée,
Doit ce ſoir être au trône à mes yeux élevée.
Que me peut maintenant ſervir ton vain tranſport?
Que fais-tu dans mon cœur lorſque l'eſpoir en ſort?

Va, laiſſe-moi tomber dans un ſort plus tranquile,
Ne me tourmente plus par un ſoin inutile,
Et ſouffre dans mes maux que j'aie au moins le bien
De ne rien déſirer quand je ne puis plus rien.
Mais, ô vœux ſuperflus! c'eſt en vain que je tente
De bannir de mon cœur le ſoin qui me tourmente;
Le Ciel, de qui nous vient notre inclination,
Avec l'ame en mon ſein verſa l'ambition;
Et cette ardeur aveugle à mon ame attachée,
Par mes propres efforts n'en peut être arrachée.
En vain de ce torrent je me veux détourner,
Si je ne le veux ſuivre il ſçaura m'entraîner;
J'en veux toujours au ſceptre, & n'ai pas la puiſſance
D'en perdre le deſir quand j'en perds l'eſpérance.
Mais s'il te faut ſouffrir, au moins, cruelle ardeur,
Fais place à d'autres feux, paſſe au fond de mon cœur,
Pour arriver au trône où tu pouſſes mon ame,
Souffre qu'à ton ſecours j'appelle une autre flâme;
Et puiſque ton pouvoir eſt trop foible en ce jour,
Permets-moi d'emprunter les forces de l'amour.
Nous pourrons triompher encor avec ſes armes,
Pour tout le ſang royal mon viſage a des charmes,
Et je vois ſous mes loix également ſoûmis,
Et le Roi de Syrie, & le Prince ſon fils.
Si je veux m'abaiſſer juſqu'à feindre que j'aime,
Stratonice n'a pas encor le diadême,
Et Seleucus pour moi pourra tout aujourd'hui,
Pour peu que mes regards s'adouciſſent pour lui.
Le ſort devoit un ſceptre au ſang du grand Eumenes,
Dont toute la chaleur a paſſé dans mes veines,
Mais malgré le refus du ſort injurieux,
Je n'ai pour l'obtenir beſoin que de mes yeux.

Il eſt doux de porter au front une couronne,
Quand la faveur des dieux en naiſſant nous la donne ;
Mais il eſt bien plus doux & bien plus glorieux
De la devoir encore à ſoi-même, qu'aux dieux.

SCENE II.

CEPHISE, BARSINE.

CEPHISE.

QUoi ! vous êtes, Madame, & rêveuſe & chagrine,
Dans un jour que le Roi pour votre hymen deſtine ?
Le Prince votre amant, avec toute la Cour
Dans les murs d'Antioche eſt enfin de retour ;
Le Roi qui doit ce ſoir épouſer Stratonice,
Veut qu'avec ſon hymen le vôtre s'accompliſſe,
Et ſon unique fils qui ſera votre époux,
Devroit vous inſpirer des ſentimens plus doux.

BARSINE.

Bien que d'Antiochus je me croie adorée,
Notre union encor n'eſt pas trop aſſurée ;
Et malgré ſes deſirs, & les ordres du Roi,
Notre hymen ſe peut rompre.

CEPHISE.

Et qui le rompra ?

BARSINE.

Moi.

CEPHISE.

Vous, Madame, le rompre ?

BARSINE.

Oüi, Cephiſe, moi-même.
Le Prince a du mérite, il eſt digne qu'on l'aime,
Mais j'y trouve un défaut dont mon cœur eſt gêné.

CEPHISE.

Dieux! quel défaut, Madame?

BARSINE.

Il n'eſt pas couronné;
Et le cœur que je porte, & qu'on veut que je donne,
Croit être à trop bas prix à moins d'une couronne.

CEPHISE.

Mais vous pouviez regner en épouſant le Roi,
Avant qu'à Stratonice il engageât ſa foi.
Vous avez pû choiſir du Prince ou de ſon pere,
Vous avez à tous deux également ſçû plaire;
Et ſi le Roi pour lui n'eût pas vû vos mépris,
Il n'auroit jamais pû vous céder à ſon fils.

BARSINE.

Apprens, pour t'expliquer ce choix qu'on m'a vû faire,
Que j'aime Antiochus, & que je hai ſon pere:
Mon cœur pour Seleucus, malgré ſa paſſion,
Eſt naturellement rempli d'averſion;
Et tu ſçais que jamais un cœur n'eſt bien le maître
De ces inſtincts qu'en nous la nature fait naître.
D'abord voyant le Roi ſans femme, & déja vieux,
Et le Prince aſſuré de regner en ces lieux,
Je croyois, l'acceptant, toucher au diadême,
Fuir une main haïe, obtenir ce que j'aime,
Et ſatisfaire enfin dans mon cœur par ce choix
L'ambition, la haine, & l'amour à la fois.
Mais, hélas! cet eſpoir m'avoit bien abuſée;
Une autre a pris la main que j'avois refuſée:
Le Roi ſur la frontiere a vû Démétrius,
Où pour mieux confirmer les articles conclus,
Etant ſollicité d'entrer dans ſa famille,
Comme ſceau de la paix, il a reçû ſa fille.

S'il

S'il l'épouſe ce ſoir, juge de mon effroi :
Le Prince eſt en péril de n'être jamais Roi,
Et le Roi peut donner, pour comble de miſeres,
Des maîtres à ſon fils, en lui donnant des freres.
Entre les ſucceſſeurs d'Alexandre le Grand,
Qui de tout l'Univers fut jadis conquerant,
Je vois Demetrius dans la peur qui m'accable
Le plus entreprenant, & le plus redoutable.
Il ſoûtiendra ſa fille, & mettra ſes enfans
Après la mort du Roi dans le trône où je tends ;
Et je ferai, ſans prendre une plus haute marque,
Toujours femme d'un Prince, & jamais d'un Monarque.
Je ſens bien que mon cœur en effet eſt ſurpris
De haine pour le pere, & d'amour pour le fils ;
Mais rien n'étant plus doux que le titre de Reine,
J'ai plus d'ambition que d'amour ni de haine.
Le Prince, quoiqu'aimable, eſt indigne de moi,
Son pere a peu d'appas, mais enfin il eſt Roi ;
Et le ſceptre qu'il tient, & dont l'éclat m'emporte,
Communique ſon charme à celui qui le porte.

CÉPHISE.

C'eſt bien tard en l'état, Madame, où je vous voi,
Que vous entreprenez de regagner le Roi ;
Et vous le deviez ſuivre en ce dernier voyage,
Pour détourner plûtôt ce fatal mariage.

BARSINE.

Moi, voir Demetrius ! Et ne ſçais-tu pas bien
Qu'Antigone ſon pere a fait mourir le mien,
Et qu'il eſt de ma gloire & de la bienſéance
De haïr ſa perſonne & de fuir ſa préſence ?
Mais à voir Stratonice il faudra me forcer ;
Par elle mon deſſein doit ici commencer ;

Je veux adroitement introduire en ſon ame
Du dégoût pour le Roi dont je veux être femme ;
Et lui peindre ſon fils avec des traits ſi doux,
Qu'elle tint à bonheur de l'avoir pour époux.
Voyons pourtant le Roi, c'eſt ici ſon paſſage :
Il ſort, & vient lui-même aider à mon ouvrage.

CEPHISE.

Vous ne l'abordez pas ?

BARSINE.

Non, pour mieux réüſſir
Ce n'eſt pas mon deſſein d'abord de m'adoucir.

SCENE III.

SELEUCUS, POLICRATE, BARSINE, CEPHISE.

SELEUCUS.

QUoi ! Princeſſe, à me fuir vous ſemblez déja prête ?

BARSINE.

J'allois ſortir, Seigneur, mais le reſpect m'arrête.

SELEUCUS.

Il ne m'eſt pas nouveau de voir pour mes ennuis ;
Que vous ayez toujours à ſortir d'où je ſuis.

BARSINE.

J'allois chez Stratonice ; & quoique ſa naiſſance,
Me donne pour la voir beaucoup de répugnance,

L'appui que j'eus de vous, après mon pere mort,
M'engage pour vous plaire à faire cet effort.
J'ai crû vous obliger; mais j'ai beau me contraindre,
Il ne m'eſt pas nouveau de vous entendre plaindre.

SELEUCUS.

C'eſt de tout temps auſſi que vos ſoins les plus doux
Sont de me donner lieu de me plaindre de vous.

BARSINE.

J'ai toujours cependant tâché par quelque marque,
De montrer mon reſpect pour un ſi grand Monarque.

SELEUCUS.

Ce n'étoit pas aſſez.

BARSINE.

Auſſi je reconnois,
Que le reſpect n'eſt pas tout ce que je vous dois.
Je ſçai encor, Seigneur, quelle reconnoiſſance
Mon cœur depuis trois ans doit à votre aſſiſtance:
Quand on m'ôta mon pere en le privant du jour,
Votre bonté m'offrit azile en votre Cour.

SELEUCUS.

Je fis bien plus pour vous, dès que mes yeux vous virent,
Je vous donnai mon cœur, mes ſoûpirs vous l'apprirent;
Et vous deviez, pour ſuivre en effet mes deſirs,
Me rendre cœur pour cœur, & ſoûpirs pour ſoûpirs.

BARSINE.

Après ce grand bonheur, mon cœur eût fait un crime
De ne vous pas donner ſa plus parfaite eſtime.

SELEUCUS.

La plus parfaite estime a beau paroître au jour ;
Elle tient lieu d'outrage à qui veut de l'amour.

BARSINE.

L'excès de vos bontez d'abord dût me confondre ;
C'étoit en abuser, Seigneur, que d'y répondre.
Peut-être que l'amour que vous vouliez de moi,
Vous eût fait refuser la fille d'un grand Roi ;
Et j'aurois crû vous faire en effet un outrage,
De vous avoir fait perdre un si grand avantage.

SELEUCUS.

Ce doit m'être un bonheur que d'être son époux ;
Mais j'eusse encore été plus heureux d'être à vous ;
Et le bien que m'assure un nœud si necessaire,
Ne m'auroit jamais plû, si j'avois pû vous plaire.
Mais puisque tous mes soins n'ont fait que vous aigrir,
C'est ici le dernier qui vous reste à souffrir.
Graces à vos rigueurs, je viens enfin vous dire
Que mon cœur m'a promis de suivre un autre empire,
Qu'il ne veut plus troubler désormais vos appas,
Et quand il le voudroit qu'il ne le pourroit pas.
Voici le jour choisi pour le double hymenée,
Qui doit vous délivrer de ma flâme obstinée ;
Et vous touchez enfin aux momens desirez,
Où nous serons tous deux pour jamais séparez.
Aimez mon fils en paix, j'aimerai Stratonice ;
Elle a dequoi forcer à lui rendre justice ;
Et mes soûpirs peut-être enfin vous seront doux,
Quand vous les entendrez pour une autre que vous.

BARSINE.

Sans m'expliquer, Seigneur, agréez que j'achève
Ce que je dois au rang où votre choix l'éleve.

Je lui voudrois en vain disputer votre amour,
Et votre hymen m'oblige à lui faire ma cour.

SCENE IV.

SELEUCUS, POLICRATE.

SELEUCUS.

Elle me fuit l'ingrate, & ma foiblesse est telle
Que j'ai bien de la peine à m'irriter contre elle;
Je ne sçai quoi toujours m'empêche en sa faveur
De pouvoir à mon gré disposer de mon cœur.

POLICRATE.

Mais son dessein, Seigneur, devroit vous satisfaire;
Allant voir Stratonice elle cherche à vous plaire.

SELEUCUS.

Que tu sçais mal juger de son aversion!
L'ingrate pour me fuir cherche une occasion,
Elle en trouve un prétexte, & prend cet artifice
Plus pour ne me voir pas, que pour voir Stratonice;
Bien qu'elle se contraigne, elle croit plus avoir
De joye à m'éviter, que de peine à la voir.
Elle la doit haïr d'une haine mortelle,
Et cependant je voi qu'elle me hait plus qu'elle.

POLICRATE.

Jugez-en mieux.

SELEUCUS.

Pourquoi me flattes-tu toujours ?
Je me flatte moi-même assez sans ton secours.
Comment puis-je l'aimer, sans qu'au fond de mon ame
Quelque flatteuse erreur ne nourrisse ma flâme ?
Je ne dois point douter de ses mépris ingrats ;
Mais je serois guéri, si je n'en doutois pas.
Je la perdrois sans doute avec bien moins de peine,
Si j'étois en effet convaincu de sa haine ;
Et déja mon amour seroit hors de mon cœur,
S'il n'étoit retenu par quelque espoir trompeur.

POLICRATE.

Soit qu'elle soit ingrate, ou soit qu'elle vous aime ;
Son cœur est réservé pour un autre vous-même ;
Et du moins le perdant, il vous doit être doux
Qu'il soit à votre fils, s'il ne peut être à vous.

SELEUCUS.

Le Prince m'est bien cher : jamais, je le confesse,
Un pere pour son fils n'eut la même tendresse.
J'entre en tout ce qu'il souffre, & ne sens que trop bien
Que le sang qui l'anime, est le plus pur du mien.
Cent fois en sa faveur tu m'as entendu dire
Que je pourrois ceder jusques à mon Empire :
Mais apprens, quand on aime avec beaucoup d'ardeur,
Qu'on peut ceder plûtôt un Empire qu'un cœur.
Pour mon fils sans regret je perdrois une vie,
Dont j'ai mis dans son sein la meilleure partie ;
Mais tel, qui sans regret peut renoncer au jour,
Ne peut pas sans douleur renoncer à l'amour.
Mais ma douleur fût-elle encor plus violente,
A l'hymen de mon fils il faut que je consente :
Le voici. Qu'il est pâle, & qu'il semble agité !

SCENE V.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, POLICRATE, TIMANTE.

SELEUCUS.

QUi peut à mon abord vous rendre inquiété ?
Vous craignez mon amour, Prince, & je m'imagine
Qu'on vous a dit qu'ici je parlois à Barsine.
Mais n'apprehendez rien ni d'elle ni de moi ;
Elle vient de me fuir, Stratonice a ma foi,
Et je ne puis changer la parole donnée
D'achever mon hymen cette même journée.

ANTIOCHUS.

Quand vous pourriez changer, je sçai ce que je doi
Aux desirs de mon pere, aux ordres de mon Roi ;
Et vous pourriez me faire une plus grande injure ;
Sans craindre de ma part ni plainte ni murmure.
Ce n'est pas toutefois que j'aye apprehendé
Que vous m'ôtiez l'objet que vous m'avez cedé.
Je ne crains pas de voir manquer votre promesse :
Mais vous n'avez pas craint de voir cette Princesse ;
Et vous sçavez, Seigneur, si j'ose m'exprimer,
Qu'on doit craindre de voir ce que l'on craint d'aimer.

SELEUCUS.

Non, non, j'ai crû devoir aux yeux de la Princesse,
Faire un dernier effort pour vaincre ma foiblesse.
Je l'ai vûë, esperant, aidé par ses dédains,
De retirer mon cœur de ses ingrates mains ;

Et pour mieux affermir mon ame chancelante
Par les derniers soûpirs de ma flamme mourante,
J'ai tâché d'exhaler tous les restes d'ardeur
Qui pourroient être encor demeurez dans mon cœur.

ANTIOCHUS.

Il faut voir pour aimer; & d'où le mal procede,
C'est rarement. Seigneur, que provient le remede.
Vous croyez n'aimer plus, je n'en veux pas douter:
Mais qui croit n'aimer plus, peut souvent se flatter;
Et l'amour est un mal difficile à connoître,
Dont on n'est pas guéri toûjours quand on croit l'être.

SELEUCUS.

Dûssai-je encor aimer Barsine malgré moi,
Malgré tout mon amour vous recevrez sa foi:
Et dût votre bonheur rendre ma mort certaine,
La fin du jour sera la fin de votre peine.

ANTIOCHUS.

Ah! plûtôt qu'à ce prix j'accepte un tel bonheur,
Je renonce à Barsine, épousez-la, Seigneur.

SELEUCUS.

Non, Prince, j'ai promis d'épouser Stratonice;
Il faut que ma promesse aujourd'hui s'accomplisse;
Et c'est m'obliger peu, que de me présenter
Ce que je ne suis plus en état d'accepter.

ANTIOCHUS.

Depuis que Stratonice a vû partir son pere,
Elle n'a daigné prendre aucun soin pour vous plaire;
Et son orgueil en vous trouve si peu d'appas,
Que vous l'obligerez de ne l'épouser pas.

SELEUCUS.

L'horreur pour Stratonice en vous n'est pas nouvelle,
Sans cesse vous tâchez de m'animer contre elle;

Et votre averſion vous pouvant abuſer,
Vous n'êtes pas croyable en voulant l'accuſer.

ANTIOCHUS.

L'averſion, Seigneur, n'eſt pas ce qui m'anime;
Je rends à ſes appas ce qu'on leur doit d'eſtime.
Elle eſt belle, & ſes yeux ont des charmes pour tous;
Mais ſon cœur eſt plus fier, que ſes yeux ne ſont doux.
J'en conçois moins d'eſpoir, que je n'en prens d'allarmes,
Et ſon orgüeil me touche encor plus que ſes charmes.
Vous avez vû combien elle a pris de ſoucy,
Pour faire retarder ſon hymen juſqu'ici,
Et combien lentement nous l'avons amenée
Juſques en cette Ville aux nôces deſtinée.
Mille prétextes vains par ſes ſoins inventés,
Nous ont en tant d'endroits ſi long-tems arrêtés,
Qu'elle ſembloit aller par un fatal caprice
Au lieu de votre hymen, comme au lieu d'un ſupplice.
Plus votre ſoin eſt grand, plus ſon mépris s'accroît;
Dès que vous paroiſſez, ſa triſteſſe paroît.
Et ſi vous l'entendez quelquefois qui ſoûpire,
Ses yeux en même tems prennent ſoin de vous dire
Que ce ſoûpir funeſte échapé de ſon cœur,
Eſt bien moins un effet d'amour que de douleur.
La fierté même enfin à tel point eſt montée,
Qu'elle ne me peut voir ſans paroître irritée;
Et ſans que j'aye en rien mérité ſon courroux,
Si ce n'eſt pas l'honneur d'être ſorti de vous.

SELEUCUS.

Je rentre, & ne veux pas en oüir davantage.
Un droit inviolable à cet hymen m'engage,

Ma parole eſt donnée, il faut l'exécuter.
Et puiſque c'eſt un mal qu'on ne peut éviter,
Je le reſſens aſſez ſans que l'on m'en inſtruiſe,
Et j'ai plûtôt beſoin que l'on me le déguiſe.

SCENE VI.

ANTIOCHUS, TIMANTE.

ANTIOCHUS.

C'En eſt fait, j'ai perdu mes ſoins & mon eſpoir,
Mon pere épouſera Stratonice ce ſoir.
Stratonice!

TIMANTE.

A ce nom votre paleur augmente;
Repoſez-vous, Seigneur.

ANTIOCHUS *tombant ſur un ſiége.*

Que je ſouffre, Timante!
Et crains bien que le Ciel n'ait marqué dans mon ſort
L'heure de cet hymen pour celle de ma mort.

TIMANTE.

Le Roi n'eſt pas fort loin, & je lui vais apprendre
Le mal inopiné qui vient de vous ſurprendre.

ANTIOCHUS.

Arrête, & garde-toi de lui rien découvrir
D'un mal qu'il peut accroître, & qu'il ne peut guérir.

Il ne m'eſt pas nouveau, je l'eus pour mon ſupplice
Dès le premier inſtant que je vis Stratonice.
Ah ! que pour moi ce fut un malheureux inſtant.
Helas !

TIMANTE.

Vous ſoûpirez ?

ANTIOCHUS.

Ne m'obſerve pas tant,
Laiſſe-moi te cacher la cauſe de ma peine.

TIMANTE.

Je ſuis bien abuſé, Seigneur, ſi c'eſt la haine :
Pour haïr Stratonice, on y voit trop d'appas.
Vous changez de couleur ?

ANTIOCHUS.

Ne me regarde pas.

TIMANTE.

Je vois trop qu'à l'aimer votre ame s'abandonne.

ANTIOCHUS.

Ah ! garde-toi donc bien d'en rien dire à perſonne.

TIMANTE.

Vous voulez donc l'aimer ?

ANTIOCHUS.

Moi, vouloir être amant
De celle qui toujours me hait obſtinément !
Qui prend même plaiſir à me montrer ſa haine,
Et qui toujours me fuit, ou me ſouffre avec peine ?
Moi, la vouloir aimer ! Non, c'eſt trop me trahir ;
Non, Timante, plûtôt je la voudrois trahir.
Mais, à te dire vrai, je ſens malgré moi-même,
Que ce qu'on veut haïr eſt ſouvent ce qu'on aime.

TIMANTE.

C'eſt donc par quelque eſpoir d'avoir un jour ſa foi,
Que vous voulez contre elle aigrir toujours le Roi;
Et le dépit ardent que vous faites paroître,
N'eſt en effet qu'amour?

ANTIOCHUS.

Cela pourroit bien être;
Mais l'ingrate me hait.

TIMANTE.

En êtes-vous certain?

ANTIOCHUS.

J'en voudrois bien douter; mais, helas! c'eſt en vain.
Ses ſoins pour m'éviter chaque jour m'en inſtruiſent;
Quand je m'offre à ſes yeux, ſes regards me le diſent.
Et quand je veux parler, pour m'en inſtruire mieux,
Sa bouche avoüe encor tout ce qu'ont dit ſes yeux:
La cruelle rougit d'une fureur ſoudaine,
Et me veut hautement aſſûrer de ſa haine.
C'eſt l'ordinaire effet de l'invincible horreur,
Qui d'une belle-mere aigrit toujours le cœur,
Et qui fait qu'un beau-fils qu'un pere favoriſe,
Lui ſemble un ennemi qu'il faut qu'elle détruiſe.

TIMANTE.

Mais Barſine vous aime; & vous croit ſon amant,
Vous devez l'épouſer?

ANTIOCHUS.

C'eſt mon plus grand tourment.
Devant que j'euſſe vû l'ingrate que j'adore,
Je l'aimois, & mon cœur voudroit l'aimer encore;
Mais je ſens dans l'ardeur qui me vient enflammer,
Qu'on n'aime pas toujours ce qu'on voudroit aimer.

TIMANTE.

Du mal que vous ſouffrez la moindre connoiſſance
De l'hymen de Barſine aujourd'hui vous diſpenſe.
Le Roi vous aime trop, Seigneur, pour vous preſſer.

ANTIOCHUS.

Mon mal eſt bien plus grand que tu ne peux penſer;
Je me ſens tout de flamme, & toujours ſans relâche
Une fièvre maligne à mes humeurs s'attache.
Mon ame a ſçû par tout répandre ſa langueur,
Mon ſang a pris ſa part du trouble de mon cœur;
Et mes eſprits brûlans par leurs courſes ſoudaines,
Ont enfin fait couler mon feu juſqu'en mes veines.
Mais rougiſſant de voir ce qui me fait brûler,
J'aime encor beaucoup mieux en mourir qu'en parler:
Mon amour fait mon mal, Timante, & je m'expoſe,
En découvrant l'effet, à découvrir la cauſe.
Je me ſens ſi honteux, & j'ai tant de regret
De n'aimer plus qui m'aime, & d'aimer qui me hait,
Qu'auſſi-bien je mourrois de honte & de triſteſſe,
Si l'ingrate que j'aime avoit ſçû ma foibleſſe.
Quoi! l'orgueilleuſe auroit le plaiſir de ſçavoir
Que malgré moi mon ame eſt toute en ſon pouvoir;
Qu'elle peut ſur mon cœur beaucoup plus que moi-même;
Qu'elle me hait enfin bien moins que je ne l'aime,
Et que c'eſt en effet pour elle que je meurs!
Ah, ce ſeroit pour moi le plus grand des malheurs!
Elle n'aura jamais cette barbare joie,
Si je ne la hai pas, je veux qu'elle le croie.
Je veux, malgré l'amour dont je me ſens ſurpris,
Montrer haine pour haine, & mépris pour mépris;
Et que l'indigne ardeur dont j'ai l'ame enflammée,
Soit une honte au moins dans mon cœur renfermée.

Dûssai-je de douleur en mourir à l'instant,
Je veux voir son hymen d'un visage content,
Et conclure à ses yeux le fatal mariage,
Où je sçai qu'aussi-bien ma parole m'engage.
Je répons que Barsine aura ma main ce soir;
Mais je me sens encor trop foible pour la voir.
Rentrons.

TIMANTE.

Quoi! Vous craignez, Seigneur, de voir Barsine,
Quand votre cœur pour elle enfin se détermine?

ANTIOCHUS.

Je crains de lui montrer un peu trop de froideur;
Je répons de ma main, mais non pas de mon cœur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILIPPE, STRATONICE, ZENONE.

PHILIPPE.

IE ne permettrai point que l'hymen ſe differe,
Perdez-en le deſir, je n'y puis ſatisfaire ;
Vous ſçavez qui je ſuis.

STATONICE.

Oüi, je le ſçai, Seigneur,
Vous pouvez tout ſur moi, ma mere eſt votre ſœur,
Je ſçai qu'il faut ici par l'ordre de mon pere,
Que je vous obéiſſe & que je vous révere ;
Je ſçai qu'entre vos mains il a remis ſes droits,
Et que tous vos deſirs me ſont autant de loix.
Je ne vous preſſe pas de rompre l'hymenée,
Où pour le bien public je me vois deſtinée ;

Mais pour me disposer à recevoir ces nœuds,
Laissez-moi, s'il se peut, encore un jour ou deux,
Et daignez m'accorder ce terme pour détruire
Le trouble qui me gêne & que l'hymen m'inspire.

PHILIPPE.

Vous m'en dites beaucoup, mais j'en vois encor plus;
Vous trouvez peu d'appas sans doute à Seleucus,
Et ce trouble secret, dont vous êtes gênée,
A plûtôt pour objet l'époux que l'hymenée;
Mais ce trouble sur vous eut-il plus de pouvoir,
Il faut que Seleucus vous épouse ce soir:
L'heure en est déja prise, & ce jour seul vous reste,
Employez-le à bannir cette haine funeste.
Songez qu'il faut régner, & que l'ambition
Doit être des grands cœurs l'unique passion,
Qu'il ne faut rien haïr que ce qui vous peut nuire,
Qu'il ne faut rien aimer à moins que d'un empire;
Préparez-y votre ame, & pour donner des loix,
Hâtez-vous d'obéïr pour la derniere fois.

SCENE II.

STRATONICE, ZENONE.

STRATONICE.

QUe ne sçais-tu la peine où tu me vas réduire,
Cruel, qui veux me voir maîtresse d'un empire?
Que ne suis-tu mes vœux, & pour toute faveur
Que ne me laisses-tu maîtresse de mon cœur?

Voi, Zenone, à quel prix eſt ma haute naiſſance,
Elle ne peut laiſſer mon cœur en ma puiſſance;
Et pour avoir le droit de me faire obéir,
Je perds la liberté d'aimer & de haïr.

ZENONE.

Mais contre Seleucus quel ſujet vous anime?
Madame, il n'a pour vous fait voir que de l'eſtime.

STRATONICE.

Zenone, il eſt certain, mais le Prince ſon fils
N'a pour moi juſqu'ici fait voir que du mépris.

ZENONE.

Le Roi cherche à vous plaire avec un ſoin extrême.

STRATONICE.

Le Prince Antiochus n'en uſe pas de même.

ZENONE.

Le Roi vous aimera, bornez-y vos ſouhaits.

STRATONICE.

Mais le Prince ſon fils ne m'aimera jamais.

ZENONE.

Vous nommez tant ce fils, à vos deſirs contraire,
Qu'on diroit qu'il vous touche un peu plus que ſon pere.

STRATONICE.

Le Roi chérit le Prince, & ſon averſion
De ſon pere & de moi peut troubler l'union.
Voilà pourquoi j'en parle, & ce que j'en dois craindre.

ZENONE.

Vous n'avez pas encor ſujet de vous en plaindre;
Il eſt vrai qu'il fait voir pour vous quelque froideur,
Mais ſon indifference émeut trop votre cœur.

Croyez-moi, vous n'auriez ni regret ni colere
De ne lui plaire pas, s'il n'avoit pû vous plaire ;
Et vous pourriez le voir ſans douleur aujourd'hui
Indifferent pour vous, ſi vous l'étiez pour lui.

STRATONICE.

Quoi ! ne connois-tu pas quel ſoin & quelle peine
Je prends inceſſamment pour lui montrer ma haine ?

ZENONE.

Si vous le haïſſiez, vous n'auriez pas beſoin,
D'avoir pour le montrer tant de peine & de ſoin.

STRATONICE.

Je ne le vois jamais ſans rougir de colere.

ZENONE.

Rougir eſt de l'amour un effet ordinaire.

STRATONICE.

Mais autant que je puis je fuis toujours ſes pas.

ZENONE.

Si vous ne le craigniez, vous ne le fuiriez pas.

STRATONICE.

Hé bien, juge à ton gré de mon déſordre extrême ;
Croi que je crains d'aimer, mais ne croi pas que j'aime.

ZENONE.

Mais vous-même croyez qu'il eſt à préſumer
Que l'on aime déja dès que l'on craint d'aimer.

STRATONICE.

Le Prince aime Barſine, & je n'y puis prétendre ?
Il l'épouſe ce ſoir. Mais que vient-on m'apprendre.

SCENE III.

STRATONICE, ZABAS, ZENONE.

ZABAS.

BArsine vient, Madame, en ce lieu pour vous voir.

STRATONICE.

Barsine ? Qu'elle vienne, il la faut recevoir.

ZENONE.

Ce nom vous fait pâlir, & malgré vous, Madame,
On voit jusqu'en vos yeux le trouble de votre ame;
Mais à tort votre esprit contre elle est animé,
Le Prince, à ce qu'on dit, n'en est pas fort aimé.

STRATONICE.

Crois-tu qu'on dise vrai ? Barsine feint peut-être,
On aime quelquefois sans le faire connoître.

ZENONE.

Pourriez-vous bien y prendre un si grand interêt,
Si vous ne l'aimiez pas... Mais Barsine paroît.

SCENE IV.

STRATONICE, BARSINE, ZENONE, CEPHISE.

STRATONICE.

JE me trouve surprise, & sçachant qui vous êtes,
Je n'osois esperer l'honneur que vous me faites.

BARSINE.

Je vous connois, Madame, & je sçai qui je suis,
Le sang dont vous sortez a fait tous mes ennuis ;
Je sçai que pour détruire un puissant adversaire,
Votre Ayeul Antigone a fait mourir mon pere,
Et que de nos maisons les cruels differends
Pouvoient me dispenser des soins que je vous rends.
Mais si votre maison a détruit ma famille,
Vous prenez un époux dont je vais être fille ;
Et je dois mon respect au rang où vous montez,
Comme je dois ma haine au sang dont vous sortez.

STRATONICE.

L'hymen de Seleucus m'est un grand avantage ;
Puisque de votre haine enfin il me dégage,
Et qu'il me justifie en faveur de son rang,
Du seul crime qu'on puisse imputer à mon sang.

BARSINE.

L'hymen d'Antiochus ne m'est pas moins propice,
Puisqu'il faut qu'avec vous ce nœud sacré m'unisse ;
Et m'épargne en faveur d'un devoir plein d'appas,
La peine que j'aurois à ne vous aimer pas.

Mais je ſouhaiterois qu'un nœud ſi favorable,
Vous pût être auſſi doux qu'il doit m'être agréable;
Et pour combler mes nœux je voudrois que le Roi
Eût pour vous les appas que le Prince a pour moi.

STRATONICE.

Si le Prince vous plaît, croyez que dans ſon pere
Je ne vois rien auſſi qui ne me doive plaire,
Et que je vous ſouhaite en recevant ſa foi,
Autant d'amour pour lui que j'en ai pour le Roi.

BARSINE.

Si vous aimez le Roi, je confeſſe, Madame,
Qu'on ne peut trop loüer la force de votre ame,
Et que l'on doit avoir ſans doute en pareil ſort
Une grande vertu pour un ſi grand effort.
Si pour le Prince encor vous étiez deſtinée,
Je vous verrois l'aimer ſans en être étonnée,
Votre âge avec le ſien ayant plus de rapport,
Un peu d'amour pour lui ne ſurprendroit pas fort;
Il a des qualitez dont un cœur jeune & tendre
N'auroit pas peu de peine à ſe pouvoir défendre,
Et dont l'appas brillant, ſans qu'on dût s'étonner
Pourroit rendre l'amour qu'on lui pourroit donner.
Mais que de votre cœur vous vous rendiez maîtreſſe,
Juſques à le forcer d'avoir de la tendreſſe
Pour un Roi qui n'a rien qui puiſſe en inſpirer,
C'eſt en quoi l'on ne peut aſſez vous admirer.

STRATONICE.

Mais contez-vous pour rien l'éclat qui l'environne,
Les charmes de ſon trône, & ceux de ſa couronne,
Et toutes les douceurs du pouvoir ſouverain,
Où je vais prendre part en recevant ſa main?
Si mon choix vous ſurprend, le vôtre auſſi m'étonne;
Le Roi vous préſentoit ſon ſceptre & ſa perſonne,
Et je plains votre cœur abuſé par vos yeux,
D'avoir choiſi le Prince, ayant pû choiſir mieux.

Tout ce qu'il a d'aimable eſt aſſez ordinaire,
Ou je me connois mal en ce qui devroit plaire :
Il me cache les traits que vous trouvez ſi doux,
Ou je n'ai pas les yeux ſi pénétrans que vous ;
Et je n'y trouve rien, quoi que vous puiſſiez dire,
Qui pût juſtifier le refus d'un empire.
Il eſt vrai qu'il eſt jeune, & le Roi ne l'eſt pas.
Mais croyez-vous qu'un trône, avec tous ſes appas,
Ne doive pas paroître aux yeux d'une Princeſſe,
Plus doux & plus brillant qu'un peu plus de jeuneſſe?
Le Roi malgré ſon âge, eſt toujours un beau choix;
Un peu de cheveux gris ne ſied point mal aux Rois;
Et quand on peut atteindre à des grandeurs ſolides,
Un diadême au front efface bien des rides.

BARSINE.

Quand l'ambition ſeule occupe tout un cœur,
Je crois que hors du trône il n'eſt point de douceur;
Mais pour croire à ce point la grandeur précieuſe,
Le ciel ne m'a pas fait aſſez ambitieuſe.

STRATONICE.

Quand l'amour touche une ame, auſſi je croirois bien,
Que hors de ce qu'on aime on n'eſtime plus rien;
Mais pour aimer le Prince, & ne m'en pas défendre,
Le ciel m'a fait un cœur qui n'eſt pas aſſez tendre.

BARSINE.

Ainſi, grace au deſtin, nos cœurs ſeront tous deux
Par des biens differens également heureux :
Nulle de nous n'aura ce que l'autre ſouhaite;
Et chacune aura lieu d'être ſi ſatisfaite,
Qu'il ne pourra reſter à pas une en ſecret
Le moindre ſentiment d'envie & de regret.
Mais il faut vous laiſſer : le jour d'une hymenée
Eſt toujours, quoiqu'on die, une grande journée,
Et dans de pareils ſoins on doit s'occuper mieux
Qu'à perdre en vains diſcours un temps ſi précieux.

SCENE V.

STRATONICE, ZENONE.

STRATONICE.

HE' bien, avois-je tort, quand j'ai crû que Barsine
Pouvoit aimer le Prince à qui l'on la destine ?
Tout ce qu'elle en a dit vient de me confirmer
Qu'elle y voit trop d'appas pour ne le point aimer.

ZENONE.

Avois-je tort aussi, lorsque j'ai crû, Madame,
Que le Prince en secret avoit touché votre ame ?
Sçauriez-vous à regret qu'elle y voit des appas,
Et qu'elle l'aime enfin, si vous ne l'aimiez pas.
Vous connoissez ma foi, ne cherchez plus d'adresses.
Vous l'aimez ? Avoüez-le.

STRATONICE.

Ah ! Dieux, que tu me presses !
Je te laisse tout croire, & veux tout endurer,
Mais si je l'aime, au moins laisse-moi l'ignorer.

ZENONE.

Il est bien mal-aisé d'ignorer que l'on aime,
L'amour se fait toujours assez sentir lui-même ;
Et quand un cœur se cache un mal si plein d'appas,
Il feint de l'ignorer, & ne l'ignore pas.
Vous déguisez en vain un si cruel martyre,
Quoi ! Vous baissez les yeux, & ne m'osez rien dire ?

STRATONICE.

Qe faut-il davantage ? Avoir les yeux baissez,
Et n'oser dire rien, n'est-ce pas dire assez ?

ZENONE.

Enfin vous confeſſez que l'amour vous ſurmonte ?

STRATONICE.

D'où me pourroit d'ailleurs provenir tant de honte ?
Je ſens ce qu'en effet je ne puis exprimer,
Mais je ne ſçai pas bien encor ſi c'eſt aimer.

ZENONE.

Dieux ! que me dites-vous ?

STRATONICE.

Que veux-tu que je die ?
L'amour m'eſt inconnu, je n'aimai de ma vie ;
Mais pourtant, dans le trouble où mes ſens ſont réduits,
Je croi que quand on aime on eſt comme je ſuis.
Oüi, Zenone, en effet je commence à le croire,
Je commence à vouloir n'aimer plus pour ma gloire ;
Mais ſi de ma frayeur j'oſe te faire part,
Je crains de commencer à le vouloir trop tard.
Je crains que cette ardeur, dans mon cœur trop cachée,
Pour en pouvoir ſortir, n'y ſoit trop attachée,
Et qu'un mal ſi honteux pour l'avoir trop ſouffert,
Ne puiſſe être guéri quand il eſt découvert.
Mais quand j'aurois au cœur d'aſſez grandes foibleſſes,
Pour ne pas étouffer ces indignes tendreſſes,
Ne croi point que je manque à ſuivre mon devoir,
Ne croi point que le Roi n'ait pas ma main ce ſoir.
Je punirai ce cœur qui ne me veut pas croire,
Ce cœur, qui veut aimer aux dépens de ma gloire.
Puiſqu'il m'eſt infidelle, & qu'il veut aujourd'hui
Faire un choix malgré moi, j'en ferai malgré lui.
Puiſqu'il entreprend bien d'aimer pour mon ſupplice
Ce que je veux haïr avec tant de juſtice,

J'entreprendrai

J'entreprendrai d'aimer ce qu'il prétend haïr,
Et je le trahirai, comme il m'ose trahir.

ZENONE.

C'est donc pour ce sujet, qu'avec tant de constance
Par tout d'Antiochus vous fuyez la présence ?

STRATONICE.

Oüi, je l'ai toujours fui, de crainte qu'en effet
On ne connût que j'aime un ingrat qui me hait.

ZENONE.

Mais du Prince, en effet, connoissez-vous la haine?

STRATONICE.

Il ne s'en cache pas, tant il a l'ame vaine,
Et j'apprens tous les jours, que dès qu'il parle au Roi
Il ne peut s'empêcher de parler contre moi.

ZENONE.

Il faut donc empêcher votre amour de paroître.

STRATONICE.

Oüi, oüi, mon lâche cœur n'en fera pas le maître.
Je forcerai ma bouche en choquant ses desirs,
A ne laisser sortir aucun de ses soupirs;
Je craindrai ce qu'il veut, je fuirai ce qu'il aime;
Et s'il faut voir le Prince enfin malgré moi-même,
J'empêcherai mes yeux de prêter à mon cœur
Aucun regard qui puisse exprimer sa langueur.

SCENE VI.

ANTIOCHUS, STRATONICE, TIMANTE, ZENONE.

ANTIOCHUS *à Timante.*

Viens, suis-moi chez Barsine, allons sans plus attendre,
Je me sens de la force assez pour l'entreprendre.
Mais je vois Stratonice.

STRATONICE.

O Dieu! Le Prince sort.

ANTIOCHUS.

Evitons sa rencontre.

STRATONICE.

Evitons son abord.

ANTIOCHUS.

Montrons que je la hai.

STRATONICE.

Montrons que je l'abhorre.

TIMANTE *à Antiochus.*

Vous avancez toujours.

ZENONE *à Stratonice.*

Vous demeurez encore.

ANTIOCHUS.

Allons, retirons-nous.

STRATONICE.

Allons, sortons d'ici.

ANTIOCHUS *à Stratonice.*

Hé, quoi! vous me fuïez?

STRATONICE.

Vous me fuïez auſſi.

ANTIOCHUS.

Si je vous fuis, au moins j'apprens de votre fuite
Que ce ne doit pas être un ſoin qui vous irrite.

STRATONICE.

Votre fuite m'apprend, ſi j'évite vos pas,
Que c'eſt un ſoin auſſi qui ne vous déplaît pas.

ANTIOCHUS.

Ce ſoin ne devroit pas en effet me déplaire..
Toutesfois...

STRATONICE.

Achevez.

ANTIOCHUS.

Non, il vaut mieux me taire;
Auſſi-bien où je vois votre ſort & le mien,
Ce que je vous dirois ne ſerviroit de rien.

STRATONICE.

Je dois auſſi toujours & vous fuir & vous plaire;
Cependant...

ANTIOCHUS.

Dites tout.

STRATONICE.

Il vaut mieux ne rien dire,
Auſſi-bien en l'état où je vois notre ſort,
Ce que je vous dirois pourroit me faire tort.

ANTIOCHUS.

Si vous ſçaviez les maux que mon malheur m'envoye,
Mais ſi vous le ſçaviez vous auriez trop de joye.

STRATONICE.

Rien ne doit maintenant vous cauſer de ſoucy,
Vous allez être heureux!

ANTIOCHUS.

Vous l'allez être auſſi.

STRATONICE.

Vous épouſez ce ſoir une beauté bien chere.

ANTIOCHUS.

Ce même ſoir auſſi vous épouſez mon pere.

STRATONICE.

Je vous entends, je vois qu'aux cœurs ambitieux
Le nom de belle-mere eſt toujours odieux.
Je vous fâche en ce rang, mais je veux bien qu'on ſçache
Que cet hymen me plaît d'autant plus qu'il vous fâche,
Et que ce nom fatal, dont vous êtes jaloux,
Par l'horreur qu'il vous fait me ſemble encor plus doux.

ANTIOCHUS.

Je croi ſans ce ſecours mon pere aſſez aimable
Pour vous faire trouver cet hymen agréable.

STRATONICE.

Peut-être vous croyez que j'ai peine à l'aimer,
Et l'âge où l'on le voit vous le fait préſumer.
Mais je veux vous forcer de croire le contraire,
Je veux que vous ſçachiez qu'il m'a d'abord ſçû plaire,
Et que le Roi pour moi, malgré ſes cheveux gris,
N'auroit rien d'odieux s'il n'avoit point de fils.
Oüi, ſans rien déguiſer, Prince, je vous confeſſe
Que vous lui dérobez beaucoup de ma tendreſſe;
Que vous cauſez pour lui ce que j'ai de froideur,
Et qu'il n'a que ſon fils qui lui nuiſe en mon cœur.

ANTIOCHUS.

Vous me haïssez donc ?

STRATONICE.

J'y mets toute ma gloire,
Et mettrai tous mes soins à vous le faire croire.

ANTIOCHUS.

Achevez, & pour moi montrez tant de courroux,
Que vous me contraigniez d'en prendre aussi pour vous;
Inspirez moi l'orgüeil dont votre ame est si pleine,
Et versez dans mon cœur un peu de votre haine.

STRATONICE.

Ce n'est pas un secours dont vous ayez besoin,
Vous me haïrez bien sans que j'en prenne soin.

ANTIOCHUS.

J'y ferai mes efforts, & sans votre assistance
Mon cœur peut-être encor n'en perd pas l'espérance.

STRATONICE.

Vous en viendrez à bout, je n'en veux point douter.
Mais c'est trop vous souffrir, & c'est trop m'arrêter.
Adieu, croyez toujours que ma haine est extrême,
Prince; & si je vous hais, haïssez-moi de même.

SCENE VII.

ANTIOCHUS, TIMANTE.

ANTIOCHUS.

AH! si vous me laissez l'ordre de vous haïr,
Laissez-moi donc aussi le pouvoir d'obéir;
Cruelle, & si pour vous ma haine est nécessaire,
Pour m'empêcher d'aimer, empêchez-vous de plaire,

Vous demandez ma haine. Ah ! ne pouviez-vous mieux
Mettre aujourd'hui d'accord votre bouche & vos yeux ?
Peuvent-ils à la fois vouloir avec justice,
Et que je vous adore, & que je vous haïsse ;
Et deviez-vous prêter pour ma peine en ce jour,
Votre bouche à la haine, & vos yeux à l'amour ?
Moi vous haïr ! Hélas ! le devez-vous prétendre,
Comme si de mon choix mon cœur pouvoit dépendre ;
Et comme si l'ardeur qui fait mon désespoir
Avoit laissé pour vous ma haine en mon pouvoir ?

TIMANTE.

Quoi ! vous l'aimez encor, Seigneur ? qu'est devenuë
Cette fierté qu'en vous j'ai toujours reconnuë ?
Et l'orgueil qui regna toujours dans votre cœur,
Souffre-t-il sans dépit cette indigne rigueur ?

ANTIOCHUS.

Helas ! je voudrois bien paroître moins esclave,
Je voudrois bien braver l'ingrate qui me brave ;
Pour avoir du dépit mon cœur fait ce qu'il peut,
Mais on n'a pas toujours du dépit quand on veut.
J'ai beaucoup enduré, je sçai que l'inhumaine
Me parloit seulement pour m'exprimer sa haine,
Je souffrois des rigueurs qui devoient m'émouvoir ;
Mais, Timante, j'avois le plaisir de la voir,
Et par l'effet puissant du charme qui me touche,
Ses yeux adouciſſoient les rigueurs de sa bouche.
Je te dirai bien plus, tous les soins qu'elle a pris
N'ont pû persuader mon cœur de ses mépris ;
Je trouve aux mots cruels qu'elle m'a fait entendre
Certain charme secret que je ne puis comprendre ;

J'ai peine à m'allarmer, & sans sçavoir pourquoi
Je ne sçai quel espoir me flatte malgré moi :
Tant il est naturel, dans un malheur extrême,
De se flatter toujours, mais sur tout quand on aime.

TIMANTE.

Mais Barsine, Seigneur, vous oblige à la voir,
Si vous avez dessein de l'épouser ce soir.

ANTIOCHUS.

Je ne puis, mon mal croît, voyons plûtôt mon pere,
Afin que s'il se peut, son hymen se differe ;
Fût-ce d'un seul moment, ne m'en détourne pas,
C'est toujours d'un moment differer mon trépas.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STRATONICE, SELEUCUS, POLICRATE, ZENONE.

STRATONICE.

LE soin de notre hymen tout entier vous regarde ;
Et si vous souhaitez, Seigneur, qu'on le retarde,
Vous en êtes le maître, & dans ce sentiment,
Vous n'avez pas besoin de mon consentement.

SELEUCUS.

Si vous n'y consentez, je ne puis l'entreprendre.

STRATONICE.

Si vous le desirez, je ne puis m'en défendre,
Et vous avez déja sur moi des droits sacrez
Pour me faire vouloir ce que vous desirez.
Ne consultez que vous, differez sans rien craindre,
J'aurois bien du regret, Seigneur, de vous contraindre.

SELEUCUS.

SELEUCUS.

N'outragez point ma foi juſqu'à vous figurer
Que par froideur pour vous je cherche à differer.
Mon cœur ſuit mon devoir, & ma ſeule tendreſſe
Demande ce délai pour mon fils qui m'en preſſe.

STRATONICE.

Quoi! Ce délai, Seigneur, du Prince eſt ſouhaité?

SELEUCUS.

Lui-même avec ardeur m'en a ſollicité;
Sans lui jamais ce ſoin n'eût entré dans mon ame.

STRATONICE.

Quoi, lui-même?

SELEUCUS.

Oüi, lui ſeul, n'en doutez point, Madame.

STRATONICE.

Ah, je n'en doute point, & mon cœur interdit
En croit bien plus encor que vous n'en avez dit.
Je croi qu'auprès de vous le Prince à l'injuſtice
De me rendre toujours quelque mauvais office;
Je croi qu'il ne peut voir mon hymen qu'à regret,
Je croi que mon bonheur fait ſon tourment ſecret,
Je croi qu'il veut m'ôter ce que j'obtiens de gloire,
Je croi qu'il vous y porte.

SELEUCUS.

Ah, c'eſt un peu trop croire.

STRATONICE.

Quoi, Seigneur, dans la haine où je le vois pancher,
Prenez-vous interêt juſqu'à me la cacher?

SELEUCUS.

Non, je n'entreprens point de vous cacher ſa haine;
Je ſçai que je prendrois une inutile peine,

Puiſqu'on ne voit que trop en chaque occaſion
Les bizarres effets de cette averſion,
Et que ſon ame en eſt ſi fortement touchée,
Qu'il me déſavoüeroit ſi je l'avois cachée.
Je n'entreprens ici que de vous aſſurer
Que c'eſt un ſentiment qu'il ne peut m'inſpirer;
Que je ne trouve en vous rien qui ne doive plaire,
Que la haine du fils ne va point juſqu'au pere,
Et que cette injuſtice indigne de ſon rang
A du moins reſpecté la ſource de ſon ſang.

STRATONICE.

Si je vous plais, Seigneur, je dois être contente;
Toute autre averſion doit m'être indifferente,
Et mon ame livrée au pouvoir d'un époux,
Doit borner ſes deſirs & ſes craintes en vous.
On peut croire pourtant que ſa haine enflâmée
Auroit déja ceſſé ſi vous m'aviez aimée,
Et qu'ayant ſur un fils un pouvoir abſolu,
Il auroit pû m'aimer ſi vous l'aviez voulu.

SELEUCUS.

N'accuſez que mon fils, aſſurez-vous, Princeſſe,
Qu'il ne tient pas à moi que ſa haine ne ceſſe.
J'ai fait ce que j'ai pû pour vous en faire aimer,
Il a des ſentimens qu'on ne peut trop blâmer;
Et j'aurois empêché ſon cœur d'oſer les prendre,
Si juſques ſur ſon cœur mes droits pouvoient s'étendre
Il tient de moi le jour, il eſt deſſous ma loi,
Mais ſon ame eſt un bien qu'il ne tient pas de moi;
Les Dieux dont elle vient, par leur loi ſouveraine
L'ont faite indépendante & libre dans ſa haine;
Et le Ciel dans mes droits ne m'a point accordé
Un pouvoir que les Dieux n'ont pas même gardé.

Je l'ai pourtant réduit enfin à me promettre
De reſpecter le rang où ma main vous doit mettre ;
Mais ſon cœur, pour dompter cet aveugle tranſport ;
Demande un peu de tems pour un ſi grand effort,
Et ſi vous ſouhaitez que ſa haine finiſſe...

STRATONICE.

Non, non, puiſqu'il le veut, Seigneur, qu'il me haiſſe,
Achevez notre hymen, & ceſſons aujourd'hui
De le vouloir forcer à m'aimer malgré lui.

SELEUCUS.

Quoi, je n'obtiendrai point le délai qu'il deſire ?

STRATONICE.

Je vous l'ai déja dit, je ſuis ſous votre empire,
C'eſt de vous que dépend ce que vous demandez,
Et j'y conſentirai ſi vous le commandez.
Mais ſi votre bonté d'autre part conſidere
Le jour qu'on a choiſi, les vœux que j'oſe faire,
Et ce qu'on doit au ſang dont j'eus l'heur de ſortir,
Vous ne me voudrez pas forcer d'y conſentir.
Je conſens à ſa haine, & dois trop peu la craindre,
Pour lui vouloir donner le loiſir de l'éteindre ;
M'en faire aimer, Seigneur, ce ſeroit me trahir,
Je ne vous cele point que je le veux haïr.
Je n'y veux épargner, ni tems, ni ſoin, ni peine,
Et pour le bien haïr j'ai beſoin de ſa haine :
Souffrez qu'il la conſerve, & ſans plus conſulter
Preſſez le nœud fatal qui la peut augmenter,
Il y va de ma gloire à le haïr ſans ceſſe,
Sauvez-moi du péril d'une indigne tendreſſe ;
Et ſi vous ne voulez trahir mes juſtes vœux,
Ne nous empêchez pas de nous haïr tous deux.

SCENE II.

SELEUCUS, POLICRATE,

SELEUCUS.

CONnois-tu ma disgrace, & les peines cruelles,
Où me vont exposer leurs haines mutuelles ?
Helas ! cher Policrate, en ces extrémités
Pourrois-tu dans mon cœur jetter quelques clartés ?
Stratonice & le Prince ont un desir contraire ;
Quels droits dois-je garder ou d'époux, ou de pere ?
Et qui doit l'emporter sur mes sens interdits,
Du devoir ou du sang, d'une femme ou d'un fils ?

POLICRATE.

Seigneur, quoi que du sang la puissance soit forte,
Il faut sans balancer que le devoir l'emporte.
De ce jour pour l'hymen vous-même avez fait choix,
Et rien n'est préférable aux paroles des Rois ;
C'est au desir du Prince à respecter le vôtre,
Ou pour mieux dire, il doit jamais n'en avoir d'autre.

SELEUCUS.

Il le doit, je le sçai, mais je ne sçai pas bien
Si son desir aussi ne seroit pas le mien.

POLICRATE.

Quoi, Seigneur, cet hymen auroit pû vous déplaire,
Juſques à deſirer auſſi qu'on le differe ?

SELEUCUS.

Helas ! ſi je ſondois mon cœur ſans le flater,
J'apprehenderois bien de n'en pouvoir douter,
D'y rencontrer toujours une flâme mutine,
Et de n'y rien trouver plus avant que Barſine.
Il me ſemble en effet que mon cœur qui s'émeut,
Cherche à n'y renoncer que le plus tard qu'il peut,
Et que devant ailleurs une foi qui l'engage,
Il tâche à reculer, s'il ne peut davantage.
Pour avoir du délai je me ſuis trop preſſé,
Pour ne m'y croire pas moi-même intereſſé ;
Et le cruel refus que l'on vient de m'en faire,
Me devroit moins toucher ſi je n'étois que pere.
Je ne croyois tantôt parler que pour mon fils,
Mais je crains qu'en effet je ne me ſois mépris ;
Que je n'aye en ſecret confondu dans mon ame
L'intérêt de mon ſang, & le ſoin de ma flâme ;
Que les deſirs du Prince en de tels déplaiſirs,
N'ayent ſervi de voile à mes propres deſirs,
Et que pour l'exprimer dans mon cœur qui murmure,
L'amour n'ait emprunté la voix de la nature.
L'empire de Barſine a des charmes pour moi,
Que j'ai peine à quitter..... Mais, ô Dieux ! je la voi.

SCENE III.

SELEUCUS, BARSINE, CEPHISE, POLICRATE.

SELEUCUS.

Venez, venez m'aider, inhumaine Princeſſe,
A m'arracher de l'ame un reſte de foibleſſe.
Mon cœur, ce lâche cœur que vous ſçûtes charmer,
Malgré moi, malgré vous, oſe encor vous aimer.
Amenez, pour briſer des chaines ſi cruelles,
Des dédains redoublés, des cruautés nouvelles;
Venez armée enfin d'un excès de rigueur,
Et d'un ſurcroît de haine, au ſecours de mon cœur.

BARSINE.

Moi, vous haïr, Seigneur! Etre à ce point ingrate
Pour un Roi dont le ſoin en ma faveur éclate;
Et qui m'ayant comblé de bienfaits infinis,
M'aime encor juſqu'au point de me donner ſon fils!

SELEUCUS.

Ah! ſi ce don vous plaît, gardez-vous de me plaire,
Effaïez d'affoiblir votre charme ordinaire;
Et de peur que vos yeux ne me ſemblent trop doux,
Mêlez y quelques traits d'orgüeil & de courroux.
Irritez-moi, de peur que je ne m'attendriſſe,
Sauvez-moi ma vertu par un peu d'injuſtice;
Et n'ayant pû m'aimer, pour le moins en ce jour
Prêtez-moi vos mépris pour vaincre mon amour.

Mon cœur m'avoit promis de ſuivre un autre empire ;
Et cependant le traître eſt prêt à ſe dédire,
Et prêt à violer la foi de nos Traitez,
Si vous n'y mettez ordre avec vos cruautés.

BARSINE.

L'heur de vous obéir fait ma plus chere envie :
Demandez-moi, Seigneur, & mon ſang & ma vie,
Et tout ce que je puis juſques à mon trépas ;
Mais pour des cruautés ne m'en demandez pas,
Et daignez n'exiger de mon obéiſſance
Que des efforts au moins qui ſoient en ma puiſſance.

SELEUCUS.

Hé, quoi ! pour m'accabler avez-vous entrepris
De me refuſer tout juſques à vos mépris ?
Quoi ! n'aurez-vous pour moi jamais eu que colere,
Tant que votre rigueur à mes vœux ſut contraire ?
L'aurez-vous fait toujours éclater avec ſoin,
Et n'en aurez-vous plus lorſque j'en ai beſoin ?
Après avoir pour moi conſervé votre haine
Tandis qu'elle devoit ne ſervir qu'à ma peine,
Pourrez-vous bien la perdre ici mal-à-propos
Alors qu'elle pourroit ſervir à mon repos ?
Serez-vous à me nuire aſſez ingénieuſe,
Pour prendre une pitié pour moi ſi rigoureuſe,
Pour un bonheur paſſé me faire un mal préſent,
Et pour m'outrager même en me favoriſant ?

BARSINE.

Non, non, puiſque pour vous ma tendreſſe eſt à craindre,
Je ferai mes efforts afin de me contraindre ;
Et pour vous obéir, je cacherai, Seigneur,
Le mieux que je pourrai, les ſecrets de mon cœur.
Le ſilence à qui ſouffre eſt pourtant difficile :
La plainte eſt toujours douce, encore qu'inutile ;

Et mon sort à tel point devient injurieux,
Que je pourrois me plaindre, ou de vous ou des dieux.
Mais pour soulagement du mal qui me menace,
Je borne tous mes vœux dans une seule grace;
Si vous me l'accordez, mon sort sera plus doux,
Et je ne me plaindrai ni des dieux ni de vous.

SELEUCUS.

Je ne suis pas encore en etat d'entreprendre
De vous refuser rien que vous puissiez prétendre.
Parlez & demandez, bien, dignité, grandeur;
Demandez tout enfin, mais exceptez mon cœur.
Ma foi l'engage ailleurs, je le dois à ma gloire,
Ne le demandez pas si vous me voulez croire;
Ou plutôt, pour tout dire, & pour vous retenir,
Ne le demandez pas, de peur de l'obtenir.

BARSINE.

La faveur que j'attens ne sera pas si grande,
Le seul droit d'un refus est ce que je demande;
Et tout ce que je veux, c'est qu'il me soit permis
De ne pas épouser le Prince votre fils.

SELEUCUS.

Vous n'aimez pas mon fils! Est-il bien vrai, Princesse?

BARSINE.

Il est trop vrai, Seigneur, excusez ma foiblesse.
Ce don venant de vous doit m'être precieux:
Si mon cœur m'en croyoit, il plairoit à mes yeux;
Et mon ame à ce Prince auroit été donnée,
Si son destin ailleurs ne l'eût point entraînée.
Mais forcée à faillir, j'aime mieux en effet
Etre ingrate à demi, que l'être tout-à-fait:
Je tâche à m'arrêter à la moitié du crime;
Et croi devoir plutôt par un soin légitime
Lui refuser un cœur qui fuit d'autres appas,
Que d'oser le promettre, & ne le donner pas.

SELEUCUS.

Si vous avez un cœur pour le Prince invincible,
Pour quels autres appas peut-il être ſenſible ?
Que je connoiſſe au moins qui vous pouvez aimer.

BARSINE.

Ah ! ne me preſſez point de vous en informer,
En diſant ce ſecret je ne puis que vous nuire ;
Et ſi vous m'en preſſez, j'ai peur de vous le dire.

SELEUCUS.

Pour quelque Roi voiſin gardez-vous votre amour ?

BARSINE.

Non, mes vœux ne vont pas plus loin que votre cour.

SELEUCUS.

Timante, après mon fils, tient la premiere place.
Eſt-ce lui qui vous plaît ?

BARSINE.

Sa naiſſance eſt trop baſſe.

SELEUCUS.

Ce n'eſt pas moi, du moins ? Vous vous taiſez ?

BARSINE.

Helas !
Si ce n'étoit pas vous, je ne me tairois pas.

SELEUCUS.

Vous m'aimeriez, Princeſſe ? Ah ! dieux, le puis-je croire ?
Vos dédains ne ſont pas ſortis de ma mémoire ;
Et mon cœur engagé par un droit abſolu,
N'auroit été qu'à vous ſi vous l'aviez voulu.

BARSINE.

Et ne ſçavez-vous pas quelle eſt la peine extrême
Qu'une fille a toujours pour avoüer qu'elle aime,
Et que ce ſexe fier, qui ſe rend à regret,
Refuſe bien ſouvent ce qu'il veut en ſecret ?
J'ai toujours ſcû le prix d'un cœur tel que le vôtre ;
Et quand j'ai refuſé ce bien qu'obtient une autre,

Je n'ai pas crû le perdre, & j'osois me flatter
De l'espoir de me voir contraindre à l'accepter.
Mais cet espoir cessa lorsque je vis votre ame,
Pour plaire à votre fils, renoncer à ma flâme :
Car enfin qui renonce à l'objet de son feu,
Ou n'aime point du tout, ou n'aime que bien peu.
Le ciel sçait quels tourmens mon ame dépitée
Souffrit pour vous quitter, quand vous m'eutes quittée,
Et quel furent alors les efforts que je fis
Pour m'arracher au pere, & me promettre au fils.
Oui, voyant qu'à ce fils vous me vouliez soumettre,
Je lui promis mon cœur. Mais l'ai-je dû promettre,
Et dois-je être forcée à lui tenir ma foi,
Si j'ai promis un bien qui n'étoit pas à moi ?
Puisqu'il veut être à vous, souffrez qu'il y demeure,
Je ne demande point de fortune meilleure ;
Endurez ma foiblesse, & dispensez ma foi
D'achever un hymen qui me comble d'effroi.
Dégagez-moi, Seigneur, de l'injustice extrême
De ne pouvoir aimer ce qu'il faudra que j'aime ;
Et vous-même, rompez des nœuds mal assortis,
De peur de dérober mon cœur à votre fils.
Mais enfin, si ma voix trop foiblement vous touche,
Mes yeux pour vous fléchir se joignent à ma bouche ;
Et pour avoir le droit de n'aimer point ailleurs,
Je confonds à vos pieds ma priere & mes pleurs.

SELEUCUS.

Ah ! levez-vous, Madame, & retenez vos larmes,
Vos yeux, pour me toucher, ont assez de leurs charmes ;
Et ces brillans auteurs des troubles que je sens,
Sans le secours des pleurs ne sont que trop puissans.
Vous n'avez pas besoin des larmes qu'ils répandent,
J'accorde à vos désirs tout ce qu'ils me demandent ;

Et crains d'accorder même à vos charmans appas
Ce que peut-être encor vous ne demandez pas.

BARSINE.

Ah ! Seigneur, quand on suit ce que la gloire inspire,
On ne demande pas tout ce que l'on désire.
Je n'ai garde d'avoir assez de vanité
Pour demander le cœur que vous m'avez ôté :
Il est en d'autres mains, & je ne puis prétendre
Que vous l'en retiriez afin de me le rendre.
Je céde à Stratonice, elle peut mieux que moi
Obtenir & garder l'amour d'un si grand Roi ;
Mieux que moi vous paroître utile, illustre & belle,
Et je ne puis, Seigneur, que vous aimer mieux qu'elle.

SELEUCUS.

Ah ! c'est un bien encor qui me peut éblouir.
Pourquoi me l'offrez-vous si je n'en puis jouir,
Et s'il faut m'affliger comme d'un mal extrême,
Du bonheur d'être aimé de la beauté que j'aime ?
J'ai beau presser pourtant mon cœur que vous charmez,
De sentir du regret de ce que vous m'aimez,
Je ne puis empêcher, quelque soin que j'emploie,
Qu'il n'en prenne en secret une maligne joye.
Je me trouve en péril, par un aveu si doux,
De renoncer à tout pour me donner à vous,
De trahir mon devoir, ma gloire & mon empire.
Helas ! si vous m'aimez, deviez-vous me le dire ?
Ou plutôt, s'il est vrai que vous m'aimiez sans fard,
Princesse, deviez-vous me le dire si tard ?
Que n'avez-vous fait voir l'ardeur qui vous anime,
Alors que je pouvois y repondre sans crime ?
Quand vous pouviez me rendre heureux innocemment....
Mais, qui fait avancer Zabas si promptement ?

SCENE IV.

SELEUCUS, BARSINE, ZABAS, POLICRATE, CEPHISE.

ZABAS.

PHilon, un Etranger qui ſert chez Stratonice ;
Seigneur, & qui ſous moi vous a rendu ſervice,
Vous demande en ſecret audience à l'inſtant,
Afin de vous donner un avis important.

SELEUCUS.

Je n'ai pas maintenant le loiſir de l'entendre ;
Vous-même, prenez ſoin que l'on le faſſe attendre.

BARSINE.

Non, non, Seigneur, pour moi ne vous arrêtez pas :
Je vais me retirer, allez-y de ce pas.
Puiſque l'avis importe, il faut vous en inſtruire.

SELEUCUS *à Zabas.*

Je paſſe au cabinet, vous l'y pouvez conduire.

SCENE V.

BARSINE, CEPHISE.

CEPHISE.

SAns cet avis funeſte à contre-tems venu,
Votre adreſſe, Madame, auroit tout obtenu.

BARSINE.

Apprens que cet avis que tu nommes funeſte,
Du deſſein commencé doit achever le reſte ;
Et que cet Etranger qui vient parler au Roi,
Eſt un reſſort nouveau qui n'agit que pour moi.
Il nâquit dans Pergame, & ſujet de mon pere,
Il s'eſt toujours fait voir empreſſé pour me plaire :
Et ſoit dans notre Cour, ou près de Seleucus,
C'eſt à mes ſoins qu'il doit les biens qu'il a reçus.
N'ayant pas rencontré Stratonice chez elle,
J'ai remarqué tantôt cet homme plein de zéle ;
Tu me l'as-vû long-tems entretenir tout bas,
Il doit par un menſonge aider à mes appas.
Il vient pour dire au Roi, qu'il ſçait que Stratonice
N'a pour lui que mépris, que haine & qu'injuſtice ;
Qu'elle a pris pour le Prince un amour ſi puiſſant,
Qu'elle ne peut cacher les ennuis qu'elle ſent ;
Qu'enfin c'eſt un ſecret qu'il a ſçû d'elle-même,
Et que la connoiſſant dans cette peine extrême,
Il n'eſtimeroit pas ſon ſilence innocent,
Et qu'il croit la ſervir, même en la trahiſſant.
Juge quel grand ſuccès de cet avis doit naître,
Enſuite par mon ordre il ne doit plus paroître ;
De peur qu'en le preſſant il ne ſe confondît,
Et ne ſoûtint pas bien tout ce qu'il auroit dit.

CEPHISE.

Stratonice & le Prince ont fait voir tant de haine,
Que le Roi ne croira cet amour qu'avec peine.

BARSINE.

On eſt aiſément crû, quand on flatte un amant;
Mais le Roi n'en eut-il qu'un ſoupçon ſeulement,
Il voudra retarder cette union funeſte;
Et ſi j'obtiens du tems, j'obtiendrai bien le reſte.

CEPHISE.

Mais ne brûlez-vous point pour le Prince en ſecret,
Et pourrez-vous enfin le perdre ſans regret?

BARSINE.

Ah! ne m'en parle pas, n'éveille point ma flâme;
Il n'eſt plus pour l'amour de place dans mon ame.
L'ambition l'emporte, & ce mouvement fier
N'a pas trop pour lui ſeul de mon cœur tout entier.
Je vois ma deſtinée au point d'être concluë,
Laiſſe-moi ſans foibleſſe en attendre l'iſſuë;
Et permets à mon ame après tant de revers,
De voir ce que j'obtiens ſans voir ce que je pers.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIMANTE, ANTIOCHUS.

TIMANTE.

QUoi, vous voulez sortir en l'état où vous êtes ?

ANTIOCHUS.

Oüi, c'est avec tes soins en vain que tu m'arrêtes,
Sçachons si ma priere enfin a réüssi.

TIMANTE.

Mais votre fiévre augmente ?

ANTIOCHUS.

Et mon amour aussi.
Mon corps brûle, il est vrai, mais ce qu'il a de flâme
N'est qu'un écoulement des ardeurs de mon ame ;
Et toute ma foiblesse, & toute ma langueur,
Ont leur terme en mon sang, & leur source en mon cœur.

TIMANTE.

Stratonice, aussi-tôt que le Roi l'aura vûë ;
A retarder l'hymen se sera résoluë.

ANTIOCHUS.

Ah ! ce n'eſt pas aſſez encor pour me guérir,
Et c'eſt mourir plus tard, mais c'eſt toujours mourir.

TIMANTE.

Quels ſont donc vos deſirs ?

ANTIOCHUS.

Mon cœur d'abord s'obſtine
A vouloir s'exempter de l'hymen de Barſine ;
Mais ce ſoulagement n'eſt pas en mon pouvoir ;
Et ſi c'eſt mon deſir, ce n'eſt pas mon eſpoir.
L'ordre du Roi mon pere, & ma foi qui m'engage,
M'empêchent d'eſperer un ſi grand avantage.

TIMANTE.

Il n'eſt rien dont ici vous ne veniez à bout,
Le Roi vous aime aſſez pour vous accorder tout.

ANTIOCHUS.

Quand mon pere pourroit rompre cet hymenée,
Pourroit-il contenter cette ardeur forcenée,
Qui ne peut ſans ma mort ſouffrir entre ſes bras
Une ingrate que j'aime, & qui ne m'aime pas ?
Pour me guérir, Timante, il faut qu'il me la céde,
Et tu ſçais ſi je puis eſperer ce remede.

TIMANTE.

Hazardez-vous, Seigneur, d'avoüer votre feu.

ANTIOCHUS.

Le trépas m'eſt plus doux cent fois que cet aveu ;
Et ſi par toi mon pere en avoit connoiſſance,
Tu n'éviterois pas ma haine & ma vengeance.
Mais quand j'obtiendrois tout, & quand même le Roi
En faveur de mes feux voudroit trahir ſa foi,

La

La cruelle beauté qui fait ma deſtinée,
Ne ſe donneroit pas quand il l'auroit donnée ;
Et quand il m'offriroit ce charme de mes yeux,
N'en étant point aimé, je n'en ſerois pas mieux.
Pour me guérir, Timante, il faudroit l'impoſſi-
ble,
Il faudroit que l'ingrate à mes maux fût ſenſible,
Il faudroit l'émouvoir, il faudroit l'attendrir,
Et ne le pouvant pas, Timante, il faut mourir.
C'eſt l'unique remede au tourment qui me preſſe,
Mais j'aperçois le Roi, cachons bien ma foibleſſe.

SCENE II.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, TIMANTE.

SELEUCUS.

PRince, je vous cherchois, & j'ai ſans perdre tems
A vous communiquer des ſecrets importans.
Ce qui de mes tourmens fait maintenant le pire,
C'eſt que je n'ai pour vous rien d'agréable à dire ;
Et que vous ſouffrirez beaucoup à m'accorder
Ce que pour mon bonheur je viens vous deman-
der ;
Vous ſçavez bien, mon fils, avec quelle tendreſſe
Dans vos moindres ennuis mon ame s'intereſſe :
Vous avez vû combien je me ſuis affligé
Du chagrin invincible où vous êtes plongé ;
Vous ſçavez que pour vous, par un effort extrême
J'ai trahi mon amour en cedant ce que j'aime ;

Et qu'il eſt rare encor de voir juſqu'à ce jour
Le ſang & la raiſon l'emporter ſur l'amour.
Enfin, Antiochus, vous pouvez bien comprendre
Que j'aurai dans vos maux beaucoup de part à prendre,
Et que mon cœur touché le premier de vos coups,
En vous faiſant ſouffrir, ſouffrira plus que vous.

ANTIOCHUS.

Seigneur, le noir chagrin qui toujours me dévore,
Ne vous a rien ôté, puiſque je vis encore;
Et vous devant la vie & le jour que je voi,
Tant que j'en joüirai, vous pourrez tout ſur moi.

SELEUCUS.

Mais êtes-vous, mon fils, armé d'un grand courage?
M'en pourrez-vous donner un puiſſant témoignage?
Vous ſentez-vous capable enfin d'un grand effort?

ANTIOCHUS.

Oüi, fut-il mille fois plus cruel que la mort.

SELEUCUS.

Hé bien, s'il faut vous dire à quels vœux je m'obſtine,
Ceſſez, Prince, ceſſez de prétendre à Barſine.

ANTIOCHUS.

Quoi, vous m'ordonneriez de n'y prétendre rien?

SELEUCUS.

Cet ordre eſt bien cruel, mon fils, je le ſçai bien;
Mais ſçachez que Barſine eſt pour vous ſans tendreſſe;
Si je romps votre hymen, c'eſt elle qui m'en preſſe.
Votre amour s'en émeut? Mais après ſon refus,
Prince, ſi vous m'aimez, il faut ne l'aimer plus;

Il faut faire ceder l'amour à la nature.
Cet effort eſt bien grand, votre cœur en murmure,
Mais enfin, ſi mon fils n'eſt ingrat aujourd'hui,
Il doit faire pour moi ce que j'ai fait pour lui.

ANTIOCHUS.

Il eſt juſte, & déja mon cœur ſans peine incline
A vous ſacrifier mon amour pour Barſine;
Et quand j'y trouverois mille fois plus d'appas,
En étant mépriſé, je ne l'aimerois pas.

SELEUCUS.

Ah! que vous m'obligez de vaincre cette flâme!
Je reconnois mon ſang à cette grandeur d'ame,
J'admire cet effort de généroſité,
Et je ſçai ce qu'il vaut, par ce qu'il m'a coûté.
Mais après ce ſuccès, oſerois-je vous dire
Que ce n'eſt pas encor tout ce que je deſire?
Helas! c'eſt un bonheur qui paſſe mon eſpoir.

ANTIOCHUS.

Vous pouvez l'eſpérer s'il eſt en mon pouvoir.

SELEUCUS.

Je n'oſe pas le croire, & j'ai peine à prétendre
Que même vous puiſſiez le vouloir entreprendre;
L'honneur en ſeroit grand, mais vous ſerez ſurpris,
Et vous ne voudrez point d'honneur à ſi haut prix.
Je tremble à m'expliquer, & tremble avec juſtice,
Car enfin pourriez-vous épouſer Stratonice?

ANTIOCHUS.

Epouſer Stratonice! Ah, Seigneur!

SELEUCUS.

Ah, mon fils!
Je vous le diſois bien que vous ſeriez ſurpris.

Le désordre qu'on voit sur tout votre visage ;
Des troubles de votre ame est un sûr témoignage ;
Votre bouche se taît, mais vos regards confus
A son défaut déja m'expliquent vos refus.

ANTIOCHUS.

Je suis surpris sans doute, & ne m'en puis défendre ;
Mais quand j'obéirois, qu'en pourriez-vous attendre ?
Stratonice pour moi superbe au dernier point,
Quand j'offrirois mon cœur, ne le recevroit point.

SELEUCUS.

Ce prétexte est mal pris, Stratonice vous aime.

ANTIOCHUS.

Elle m'aime ?

SELEUCUS.

Oüi, mon fils, & d'un amour extrême.
Par le fidele aveu de Philon qui la sert,
Ce secret vient de m'être à l'instant découvert.

ANTIOCHUS.

Philon a pû vous faire un rapport infidele.

SELEUCUS.

D'abord sans hésiter, j'ai crû cette nouvelle ;
Mais je viens d'ordonner pour mieux être éclairci,
Et que l'on s'en assure, & qu'on l'amene ici.

ANTIOCHUS.

Si Stratonice m'aime, il n'est rien d'impossible ;
Elle est fille, elle est belle, & mon cœur est sensible.
Il ne m'est plus permis, Seigneur, de la haïr,
Et mon cœur vous doit trop pour vous désobéir.

SELEUCUS.

O d'un cœur généreux effort incomparable !
Que de ce dernier bien je vous suis redevable !

Mon fils, vous m'assurez l'objet de mon amour,
Et j'ai moins fait pour vous en vous donnant le jour.
Mais remettons ailleurs à vous en rendre grace,
Il faut bien-tôt ici que Stratonice passe;
Sans son oncle Philippe elle a dans ce moment
Sorti pour voir Barsine en son appartement.
Laissez-moi l'engager au choix que je desire.

ANTIOCHUS.

Elle vient, j'obéis, Seigneur; & me retire.

SCENE III.

STRATONICE, SELEUCUS, ZENONE.

STRATONICE.

LE Prince en me voyant est promptement rentré,
Mais il m'a fait plaisir de s'être retiré;
Et s'il souffre au moment qu'à ses yeux je me montre,
Je souffre pour le moins autant à sa rencontre.

SELEUCUS.

Le soin qu'il prend, Madame, à tort vous est suspect,
Sa haine paroît moins ici que son respect;
Le Prince a l'ame fiere, & non pas inhumaine,
Son cœur même est plus propre à l'amour qu'à la haine,

Et mieux que je n'ai crû, reconnois aujourd'hui
Les secrettes bontez que vous avez pour lui.

STRATONICE.

Qui, moi ? J'aurois pour lui quelques bontez secrettes ?

SELEUCUS.

Il reçoit sans mépris l'honneur que vous lui faites,
Et son averſion, dont vous vous allarmez,
Finira maintenant qu'il sçait que vous l'aimez.

STRATONICE.

Moi, l'aimer ! Quoi, le Prince eſt aſſez vain pour croire
Qu'il me fait oublier mon devoir & ma gloire ?
Quoi, ce fils indigné de vous voir mon époux,
Préſume d'uſurper ce qui n'eſt dû qu'à vous,
D'exciter dans mon ame un amour téméraire,
Et d'arracher mon cœur juſqu'aux mains de ſon Pere ?
Il m'eſtime donc lâche aſſez pour me trahir,
Juſqu'à l'oſer aimer quand il m'oſe haïr ?
Il penſe donc me rendre à ce point inſenſée ?
Ah ! je lui ferai bien perdre cette penſée,
Je ſçaurai le convaincre à force de mépris,
Qu'en croyant que je l'aime il s'eſt beaucoup mépris.
Et ſon ame fut-elle encor cent fois plus vaine,
Je l'empêcherai bien de douter de ma haine.

SELEUCUS.

Votre eſprit, de ſcrupule & de crainte agité,
Doute peut-être encor de ma ſincerité ;
Et je veux, prévenant votre aveu par un autre,
Que mon ſecret vous aide à découvrir le vôtre.
Si l'amour eſt un crime ailleurs qu'en un époux,
Il ne me trouve pas plus innocent que vous ;
Comme vous je rougis d'une erreur qui m'eſt chere.
Si mon fils vous a plû, Barſine a ſçû me plaire,

Et ce seroit vous faire une trop dure loi,
De condamner en vous ce que je souffre en moi.
Mon erreur rend ici la vôtre légitime,
Nous nous justifions par un mutuel crime,
J'autorise vos feux aimant d'autres appas,
Et serois criminel si vous ne l'étiez pas.

STRATONICE.

Quoi, sans être content du tort que vous me faites,
Vous me croyez coupable à cause que vous l'êtes?
Et me faisant injure en me manquant de foi,
Vous voulez que le crime en tombe encor sur moi?
Préférez-moi Barsine, au Prince destinée,
Et violez la foi que vous m'avez donnée;
Mais si cette injustice a pour vous tant d'appas,
Pour la commettre au moins ne me l'imputez pas.

SELEUCUS.

Pourquoi vous obstiner à cacher votre flâme?
C'est un soin inutile, on m'a tout dit, Madame.

STRATONICE.

Tout dit? Hé! qui, Seigneur?

SELEUCUS.

Un fidéle témoin,
Qui sçait votre secret, & qui n'est pas fort loin.
J'ai tout sçû de Philon.

STRATONICE.

Je confondrai ce traître.

SELEUCUS.

On va me l'amener, vous l'allez voir paroître.

SCENE IV.

POLICRATE, STRATONICE, SELEUCUS, ZENONE.

POLICRATE.

SEigneur, brûlant de voir votre ordre executé,
J'ai couru chez Philon assez bien escorté ;
Mais je n'ai pris d'abord qu'une peine inutile :
Ce traître étoit déja sorti de cette Ville.
Ayant sçû toutefois qu'il n'étoit pas fort loin,
J'ai conduit mon escorte avec un si grand soin,
Que nous l'avons atteint, le suivant à la trace,
Sur le pont de Daphné sous qui l'Oronte passe.
Alors reconnoissant qu'il vouloit fuir en vain,
Il s'est en cet endroit arrêté tout soudain ;
Et s'écriant, pressé de sa propre injustice,
Je suis un imposteur qui mérite un supplice,
De crainte, de remords, & de rage emporté,
Dans le courant du fleuve il s'est précipité.
J'ai fait ramer après, mais malgré mon envie,
Où l'a trouvé si tard, qu'on l'a trouvé sans vie.

STRATONICE.

Ainsi, graces aux Dieux, la mort d'un imposteur
Prouve mon innocence, & fait voir votre erreur.

SELEUCUS.

Vous me voyez rêver pour tâcher de connoître
Qui peut à ce mensonge avoir poussé ce traître.

STRATONICE.

Sçachant l'amour qu'ailleurs on vous a sçû donner,
Vous êtes le premier qu'on pourroit soupçonner ;
Mais le respect qu'en moi le nom d'époux imprime,
Me force à n'oser pas vous imputer ce crime ;

Et

Et ce soupçon qu'arrête un nom déja si doux,
Tombe sur votre fils, n'osant tomber sur vous.
Je vois où contre moi l'aversion l'engage;
Pour rompre notre hymen il met tout en usage,
Et n'a point eu d'horreur des moyens les plus bas,
Pour pouvoir m'arracher du trône & de vos bras.

SELEUCUS.

Je connois mieux mon sang, la gloire en est trop pure
Pour se pouvoir souiller d'une lâche imposture.

STRATONICE.

Le cœur de votre fils est pour moi plein d'horreur,
Et le sang le plus pur tient des taches du cœur;
Mais vous, ni votre fils n'aurez plus lieu de croire
Que j'aie aucune ardeur qui soit contre ma gloire.

SELEUCUS.

Vous êtes innocente, il est vrai, mais, hélas!
Je vous devrois bien plus si vous ne l'étiez pas;
En choisissant mon fils, vous finiriez ma peine.

STRATONICE.

Je me dois toute à vous, & je lui dois ma haine;
Et quand bien je n'aurois ni haine, ni dépit,
Mon choix seroit toujours celui qu'on m'a prescrit.
C'est un malheur pour moi qu'une beauté plus rare,
De votre ame séduite, à ma honte, s'empare;
Et que sans nul respect du sacré nom d'époux,
Vous vous donniez ailleurs, quand je me donne à vous.
C'est trahir votre foi, Seigneur, mais cette offense
Du soin de mon devoir n'a rien qui me dispense;
Et mon cœur, quelque fruit qu'il puisse en recueillir,
Vous doit suivre à bien faire, & non pas à faillir.
Vous l'aurez tout entier, comme si pour une autre
Je n'avois jamais sçû que vous m'ôtez le vôtre;
Et peut-être ayant fait pour vous ce que je doi,
Ferez-vous quelqu'effort pour être tout à moi.

SELEUCUS.

Hé bien, puiſqu'à ce choix vous êtes obſtinée,
Il faut, Madame, il faut achever l'hymenée;
Et n'ayant pas le droit d'y renoncer ſans vous
Puiſque vous le voulez, je ſerai votre époux.
A vous donner ma main ma parole m'engage,
Vous aurez dès ce ſoir ce funeſte avantage;
Mon cœur tâchera même à remplir mon devoir,
Et ſera tout à vous s'il eſt en mon pouvoir;
Mais ſi devant vos yeux ma crainte oſe paroître,
J'ai bien peur qu'en effet je n'en ſois pas le maître,
Et que l'objet fatal qui l'a trop ſçû toucher,
Fût-il entre vos mains, ne l'en vienne arracher.
Qu'il vous ſouvienne au moins, ſi ce tort vous anime,
Qu'il n'a tenu qu'à vous de m'épargner ce crime;
Et que ſentant mon cœur touché d'autres appas,
J'ai fait ce que j'ai pû pour ne vous trahir pas.

SCENE V.

ZENONE, STRATONICE.

ZENONE.

HE' quoi! vous préferez, ſans que rien vous allarme,
Le Roi qui vous déplaît, au Prince qui vous charme;
Et votre ame en effet ſenſible à ſes appas,
Voit ce qu'elle aime offert, & ne l'accepte pas?

STRATONICE.

Pouvois-je l'accepter ſans une honte extrême?
Le Prince a des appas, on me l'offre, & je l'aime;

Mais il ne m'aime pas, & toute ma fierté
Auroit été trahie à l'avoir accepté.
Zenone, voudrois-tu que j'euſſe la foibleſſe
De faire à cet ingrat connoître ma tendreſſe,
D'être à lui ſans lui plaire, & par un choix trop bas
De lui donner un cœur qu'il ne demande pas?

ZENONE.

Mais à choiſir le Roi quel ſoin vous autoriſe?
Auſſi-bien que le fils le pere vous mépriſe,
Et du moins ayant vû leurs mépris confirmez,
Vous deviez faire choix de ce que vous aimez.

STRATONICE.

Que tu ſçais mal juger des ſoins qui me retiennent!
Les mépris ſont cruels de quelque part qu'ils viennent;
Mais ils le ſont bien moins pour un cœur enflâmé
D'un objet qui déplaît, que d'un objet aimé.
Ce qui nous touche peu, ne nous offenſe guére;
Mais quand un mépris vient d'une perſonne chere,
Un cœur qui les reçoit, & qui s'y vient offrir,
Comme il eſt plus ſenſible, en a plus à ſouffrir.
Quand bien j'aurois choiſi l'ingrat qui me ſurmonte,
Que m'eut produit ce choix, qu'un ſurcroit à ma honte?
Je dépends, tu le ſçais, d'un oncle ambitieux,
Qui veut par mon hymen que je regne en ces lieux;
Et ſi je vois le Prince, après ſon impoſture,
Je ne dois plus penſer qu'à venger cette injure,
Et qu'à le mettre enfin hors d'état aujourd'hui
De m'imputer jamais des foibleſſes pour lui;
Je veux lui faire voir tant d'orgüeil, tant de haine.

ZENONE.

Il vient, vous rougiſſez.

STRATONICE.

Ne t'en mets point en peine;
J'ai ſurmonté ma flâme, & ce peu de rougeur
En eſt un reſte encor qui s'enfuit de mon cœur.

SCENE VI.

ANTIOCHUS, STRATONICE, ZENONE, TIMANTE, ZABAS.

ANTIOCHUS.

MAdame, pardonnez au trop d'impatience
Qui me fait de mon ſort chercher la connoiſſance,
Je ſens quelque rayon & de joie & d'eſpoir,
Et je croi que le Roi vous aura fait ſçavoir....

STRATONICE.

Oüi, Prince, je ſçai tout.

ANTIOCHUS.

Vous ſçavez donc la peine....

STRATONICE.

Oüi, je ſçai à quel point vous méritez ma haine;
Je ſçai ce qu'attendoit mon cœur encor douteux,
Pour vous pouvoir haïr autant que je le veux;
Je ſçai où contre moi la haine vous emporte,
Mais ſçachez que la mienne eſt encore plus forte,
Et que malgré vos ſoins les effets feront foi
Que vous ne ſçavez pas ſi bien haïr que moi.

SCENE VII.

ANTIOCHUS, ZABAS, TIMANTE.

ANTIOCHUS.

AH! ſi je ne le ſçai, vous pourrez me l'apprendre,
Inſtruit par vos dédains, j'oſe encore prétendre
D'enchérir à mon tour ſur votre ingrat courroux,
Et me pouvoir vanter de haïr mieux que vous.
Mon violent dépit ſçaura ſi loin s'étendre....
Mais la ſuperbe fuit, & ne peut plus m'entendre.
Vous, témoins des tranſports dont je ſuis agité,
N'êtes-vous point ſurpris de cette indignité?
N'êtes-vous point confus de l'air dont l'inhumaine
M'a fait voir tant d'orgüeil avecque tant de haine?
Et ne ſeriez-vous pas encore plus ſurpris,
Si j'étois inſenſible à de ſi grands mépris?

ZABAS.

Seigneur, il eſt certain que jamais injuſtice
Ne ſçauroit égaler celle de Stratonice,
Et que votre grand cœur après ce traitement
Ne peut faire éclater trop de reſſentiment.
Vous n'avez dit d'abord rien qui ne lui dût plaire;
C'eſt ſans nulle raiſon qu'elle a tant de colere,
Votre plainte eſt fort juſte, & ſon cœur violent
A tort de s'emporter....

ANTIOCHUS.

Taiſez-vous, inſolent.
Stratonice a raiſon, & j'ai tort de m'en plaindre,
Oſez-vous en médire où je ſuis ſans rien craindre?
Allez, lâche flatteur, apprendre à parler mieux,
Et gardez bien jamais de paroître à mes yeux.

SCENE VIII.

ANTIOCHUS, TIMANTE.

ANTIOCHUS.

AH ! Timante, je ſens, quoique je puiſſe faire,
Que mon amour revient & chaſſe ma colere,
Ou plutôt je ſens bien à ce ſoudain retour
Que ma colere même eſt changée en amour.
Qu'ai-je fait, malheureux? Ah! que je ſuis coupable!
Bien loin de reſpecter cette ingrate adorable,
J'ai ſuivi mon orgueil & me ſuis emporté
Juſques à murmurer contre ſa cruauté.
Que dis-je, murmurer ? J'ai bien eu l'aſſurance
D'aller juſqu'au dépit & juſqu'à l'inſolence ;
Et tous mes ſentimens ont bien pû ſe trahir
Juſqu'à la menacer même de la haïr.
Ah! ſouffre que je coure, en l'ardeur qui m'anime,
Implorer à ſes pieds le pardon de mon crime.
Il revient ſur ſes pas.
Hé quoi ! ſans m'arrêter, ſans faire aucun effort,
Timante m'abandonne à mon lâche tranſport ;
Et peut ſouffrir qu'aux pieds d'une fiere Princeſſe,
Je m'en aille étaler ma honte & ma foibleſſe ?

TIMANTE.

Votre amour eſt ſi fort, qu'y vouloir réſiſter,
Seigneur, c'eſt vous déplaire enſemble & l'augmenter.

ANTIOCHUS.

Non, non, c'eſt quand tu vois que ma foibleſſe eſt grande
Qu'il me faut du ſecours, & que je t'en demande.
Aide-moi, cher Timante, à bannir ſans retour
De mon ame outragée un ſi honteux amour ;

Retrace à mon eſprit, pour l'aigrir davantage,
De ce dernier mépris l'inſupportable image :
Fais-moi reſſouvenir de toute la fierté
Qu'a témoigné pour moi cette ingrate beauté ;
Sur tout empêche bien que mon cœur ne l'oublie,
Ce cœur qui fait le brave, & dont je me défie ;
Et qui ſçachant fort bien qu'elle oſe le trahir,
Tâche de l'oublier de peur de la haïr.

TIMANTE.

Mais tout votre viſage & s'altere & ſe trouble ;
Sortez d'ici, Seigneur, votre mal y redouble.

ANTIOCHUS.

Fais-moi fuir mon amour, allons où tu voudras ;
Mais où peut-on aller où l'amour n'aille pas ?

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BARSINE, CEPHISE.

BARSINE.

NOn, la mort de Philon ne m'a point allarmée ;
En s'avoüant coupable, il ne m'a point nommée ;
Et quand on ſçauroit tout, le Roi même aujourd'hui
Imputeroit mon crime à mon amour pour lui.
Il eſt tems d'achever le bonheur où j'aſpire ;
Allons prendre une main qui nous donne un Empire.
Déja je touche au Trône, & je me puis flatter
Que le degré qui reſte eſt facile à monter.
Il me ſemble pourtant que ſi près d'être heureuſe
Mon ardeur pour regner n'eſt guére impétueuſe ;
Que je vais chez le Roi ſans nul empreſſement,
Et que je monte au Trône un peu bien lentement.

CEPHISE.

Si proche du grand bien que le Ciel vous envoie,
Madame, vous montrez en effet peu de joie.

BARSINE.

D'où me pourroit venir cette indigne langueur?
Seroit-ce point l'amour qui s'émeut dans mon cœur?
C'eſt le Prince; oüi, c'eſt lui, c'eſt ce fils téméraire
Qui s'obſtine en mon ame à combattre ſon pere;
Et qui d'un cœur ingrat ſe voulant reſſentir,
Tâche à le déchirer avant que d'en ſortir.
Mais, quelque fort qu'il ſoit, il faut pourtant qu'il ſorte.
L'ambition ſur moi ſe trouve encor plus forte.
C'eſt le ſoin des grands cœurs, & véritablement
L'amour, des cœurs oiſifs n'eſt que l'amuſement.
A l'hymen d'un grand Roi bornons notre eſpérance;
Hâtons-nous d'avancer..... Mais lui-même il avance.

SCENE II.

SELEUCUS, BARSINE, CEPHISE.

SELEUCUS.

AH, Princeſſe!

BARSINE.

Seigneur, quel trouble vous ſurprend?

SELEUCUS.

Il n'en fut jamais un plus juſte ni plus grand.
C'eſt un crime en ce lieu pour moi que la conſtance.
Je perds tout mon bonheur, mon unique eſpérance.

Je ſens percer mon cœur, & tarir à mes yeux
Le plus pur de mon ſang & le plus précieux.

BARSINE.

Seroit-ce bien le Prince ?

SELEUCUS.

Il eſt trop vrai, Madame ;
Ce fils qui m'eſt ſi cher, eſt prêt à rendre l'ame ;
Et plus mourant que lui, je viens par ma douleur
Eſſaier d'émouvoir votre ame en ſa faveur.

BARSINE.

Son mal me touche plus que je ne le puis dire.

SELEUCUS.

Il ne tiendra qu'à vous d'empêcher qu'il n'expire.

BARSINE.

Son ſalut eſt certain, ſi je le puis cauſer.

SELEUCUS.

Jugez par ce recit ſi j'ai pû m'abuſer.
Dès le premier avis envoyé par Timante,
Que le Prince tomboit dans une fiévre ardente,
Accablé de douleur, avec empreſſement
J'ai paſſé tout émû dans ſon appartement.
Il étoit en foibleſſe, & ſa langueur mortelle
Eût touché de pitié l'ame la plus cruelle ;
Et l'euſſiez-vous haï, l'excès de ſes malheurs
A vos yeux comme aux miens eût arraché des pleurs.
Je l'ai trouvé ſans force & ſans marque de vie ;
Son viſage étoit pâle, & ſa fraîcheur ternie ;
Ses lévres conſervoient encor quelque couleur.
Mais par l'effort mourant d'un reſte de chaleur,
Deſſus ſa bouche ſeule un dernier trait de flâme
Sembloit avoir laiſſé les traces de ſon ame.
Il étoit étendu ſans aucun ſentiment,
Son poulx-même déja perdoit le mouvement.

Il ne lui reſtoit rien de ſa vigueur premiere ;
Ses yeux, quoiqu'entr'ouverts, n'avoient plus de lumiere,
Et dans leurs feux éteints on remarquoit d'abord
L'abſence de la vie & l'ombre de la mort.
De mon fils toutefois l'ame preſque envolée
A ſemblé tout-à coup par mes cris rappellée ;
Et la vie & le jour que j'ai ſçû lui donner,
N'ont par reſpect, ce ſemble, oſé l'abandonner.
Ses ſens ſont revenus ; mais ſa vûë agitée
Ne s'eſt ſur nul objet de long-tems arrêtée ;
Et preſſé d'expliquer ſes maux & ſes déſirs,
Son cœur n'a répondu que par de longs ſoûpirs ;
Mais qui, tout déguiſés qu'ils ayent eſſayé d'être,
Pour des ſoûpirs d'amour ſe ſont faits reconnoître.
A ma vûë, emporté d'un trouble ſans égal,
Il n'a pû me cacher que je ſuis ſon rival :
Son tranſport l'a forcé de m'avoüer lui-même
Qu'il meurs pour me ceder la Princeſſe qu'il aime,
Qu'il l'a donne au devoir ; mais qu'au moins ſon amour
Le force, en la perdant, de perdre auſſi le jour.
Après ces mots ſa fiévre a paru redoublée,
Je n'ai rien ſçû de plus, ſa raiſon s'eſt troublée.
A prendre aucun repos il n'a pû conſentir,
Et même de ſa chambre il a voulu ſortir.
Mais le peu qu'il m'a dit trop clairement s'explique,
Son mal eſt un effet de notre amour tragique ;
Et je viens vous preſſer par les nœuds les plus doux,
De ſauver par pitié mon fils qui meurt pour vous.
Auſſi-bien Stratonice à nos vœux eſt contraire :
Accordez-vous au fils, ne pouvant être au pere ;
Et lui donnant la main pour ſortir du tombeau,
De mon ſang qui s'éteint ranimez le plus beau.
Si mon amour vous plaît dans cet autre moi-même,
C'eſt la meilleure part de mon cœur qui vous aime ;

Et tout ce qu'en effet j'ai d'eſprits aujourd'hui,
N'eſt qu'un reſte de ceux qui ſont paſſez en lui.

BARSINE.

Ce fils vous eſt ſi cher, qu'il ne m'eſt pas poſſible,
En apprenant ſon mal, d'y paroître inſenſible :
Ma pitié même ira, ſçachant vos déplaiſirs,
Juſqu'à ſacrifier mon cœur à ſes déſirs,
Si votre amour pour moi, devant qu'on nous uniſſe,
Peut aller juſqu'à rompre avecque Stratonice.

SELEUCUS.

Quoi, trahir mon devoir pour conſerver mon fils !
Ah ! n'en êtes-vous pas un aſſez digne prix ?
Pour racheter ſa vie & païer ſon remede,
Ne m'en coûte-t-il pas aſſez quand je vous cede ;
Et ſans trahir ma foi pour lui ſauver le jour,
Ne fais-je pas aſſez de trahir mon amour ?

BARSINE.

Si votre foi vous preſſe, afin d'y ſatisfaire,
En l'état qu'eſt le Prince, obtenez qu'on differe ;
Et vous pourrez après trouver facilement
Un prétexte plauſible à rompre entierement.
Si votre ame à ce choix ne ſe peut pas ſoûmettre,
Pour le Prince, Seigneur, je ne puis rien promettre ;
Je ſouffre que d'un fils vous faſſiez mon époux,
Et lui cediez un cœur qui veut n'être qu'à vous.
Mais enfin mon amour plus tendre que le vôtre,
Ne ſçauroit vous ſouffrir entre les bras d'un autre ;
Et peut bien, pour vous plaire & vous tout accorder,
Se réſoudre à vous perdre, & non à vous ceder.

SELEUCUS.

Il faudra differer ; mais cependant, Princeſſe,
Montrez-vous à mon fils avec quelque tendreſſe.

BARSINE.

Je ferai mes efforts, Seigneur, pour obéir.

SELEUCUS.

Allons..... Mais juſqu'ici quel bruit ſe fait oüir &

SCENE III.

ANTIOCHUS, SELEUCUS, BARSINE, POLICRATE, TIMANTE.

ANTIOCHUS *fuyant ceux qui le suivent, & se voulant tuer.*

C'Est trop souffrir, mourons.

SELEUCUS *lui ôtant son epée.*

Respecte au moins ton pere,
Qui mourra de ta mort.

ANTIOCHUS.

Seigneur, qu'allez-vous faire?

SELEUCUS.

Conserver de mon sang la plus belle moitié.

ANTIOHCHUS.

Que vous m'êtes cruel avec votre pitié!
Pourquoi m'empêchez-vous, Seigneur, de le répandre,
Ce sang que je vous dois & que je veux vous rendre?
Ce sang impétueux que vous m'avez donné,
Qui contre mon repos est toujours mutiné;
Ce sang qui de mon cœur s'est rendu le complice,
Ce sang qui ne sert plus qu'à nourrir mon suplice,
Et qui par la fureur d'un amour violent
S'est changé tout entier en un poison brûlant;
Car enfin desormais je ne le puis plus taire
Cet amour qui me brûle, & qui me désespere;

Et qu'échapé des miens, ſans ce que je vous doi,
J'aurois au moins forcé de mourir avec moi.

SELEUCUS.

Pers, mon fils, pers enfin cette funeſte envie,
Loin de mourir d'amour, tu dois aimer la vie.

ANTIOCHUS.

Qui, moi, mourir d'amour? Ah! ne le croyez pas,
Ce mal pour grand qu'il ſoit cauſe peu de trépas;
Et je ne penſe point que par quelque baſſeſſe,
On m'ait pû ſoupçonner d'avoir tant de foibleſſe.

SELEUCUS.

L'amour eſt un beau crime, & ſa douce langueur
N'eſt pas une foibleſſe indigne d'un grand cœur.

ANTIOCHUS.

Quoi! vous vous obſtinez à croire encor que j'aime?

SELEUCUS.

Vous venez à l'inſtant de le dire vous-même.

ANTIOCHUS.

Ah! je n'ai donc pas ſçû, Seigneur, ce que j'ai dit:
Pour parler ſainement j'étois trop interdit,
Mon mal m'avoit fait perdre & raiſon & mémoire;
Et quoi que j'aie dit, on ne m'en doit pas croire.

SELEUCUS.

Je ſçai trop que Barſine a charmé tous vos ſens.

ANTIOCHUS.

Barſine? Hé bien, Seigneur croyez-le, j'y conſens.
Croyez que je l'adore, & que je meurs pour elle,
Que la peur de la perdre à mon cœur eſt mortelle,
Qu'elle cauſe mes maux, mes langueurs, mes ennuis,
Je veux bien l'avouer en l'état où je ſuis.

SELEUCUS.

Ceſſez d'être agité d'une crainte inutile,
Quand le mal eſt connu, le remede eſt facile.
Conſolez-vous, je veux contenter vos deſirs,
Finir tous vos chagrins, vous combler de plaiſirs;
Pour Stratonice enfin ma bonté vous diſpenſe,
De vous faire jamais la moindre violence,

Son cœur, loin qu'il vous aime, ose vous mépriser,
Et vous ne devez plus craindre de l'épouser.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SELEUCUS.

Vous vous plaignez ?

ANTIOCHUS.

C'eſt du mal qui me preſſe ;
Mais ce n'eſt rien, Seigneur, & cette douleur ceſſe.

SELEUCUS.

Je ſçai bien que pour vous ce n'eſt pas faire aſſez,
De vous faire éviter ce que vous haiſſez ;
Je vous donne de plus, par un effort extrême,
Barſine qui vous charme, encore que je l'aime,
Mon ſoin l'a diſpoſée à vous rendre ſon choix,
Et mon cœur vous la céde une ſeconde fois.
Jouiſſez d'un bonheur qui jamais ne finiſſe ;
Mais qui vous trouble encor ?

ANTIOCHUS.

J'apperçois Stratonice.

SCENE DERNIERE.

PHILIPPE, STRATONICE, SELEUCUS, ANTIOCHUS, BARSINE, ZENONE, CEPHISE, POLICRATE, TIMANTE.

PHILIPPE.

SEigneur, l'inſtant arrive à mon eſpoir ſi doux,
Où l'hymen doit unir Stratonice avec vous.
Et chacun, comme moi, brûle d'impatience
Qu'un nœud ſi ſaint confirme une heureuſe alliance.

SELEUCUS.

C'eſt un bien que le Prince en péril d'expirer
Avec trop de raiſon m'oblige à différer.

STRATONICE.

Quoi! le Prince eſt-ſi mal?

ANTIOCHUS.

Non, Princeſſe inhumaine,
Je me porte fort bien, n'en ſoyez point en peine.
En vain déja ma mort flatte votre deſir,
Vous n'aurez pas ſi-tôt ce funeſte plaiſir;
Des portes du trépas Barſine me ramene,
Je vivrai malgré vous & malgré votre haine;
Je vivrai pour joüir long-temps d'un ſort bien doux;
Mais enfin je vivrai pour une autre que vous.

STRATONICE

Je vous excuſe, Prince, & commence à connoître
Que vous êtes plus mal que vous ne croyez être.
Ce tranſport contre moi, ſans reſpect, ſans raiſon,
Marque un redoublement plus qu'une guériſon;
Et dans ce triſte état, quoique vous puiſſiez faire,
J'aurai plus de pitié pour vous que de colere.

ANTIOCHUS.

Vous croyez que je ſouffre? Ah! perdez cet eſpoir,
Si je ſens quelque peine, elle vient de vous voir;
Mais afin que votre ame en ſoit mieux convaincuë,
Pour ne ſouffrir plus rien je veux fuir votre vûë.

Il parle à ceux qui veulent lui aider à marcher.

Non, non, ne m'aidez pas, ne prenez aucun ſoin,
Aidé de mon dépit je n'en ai pas beſoin.
Je vais....

Il tombe aux pieds de Stratonice.

STRATONICE.

Vous tombez, Prince?

ANTIOCHUS.

Oüi, ſuperbe Princeſſe.
Oüi je tombe à vos pieds, & céde à ma foibleſſe;

Mais

Mais croyez que du moins cette indigne langueur,
M'a mis en cét état ſans l'aveu de mon cœur.

STRATONICE.

Prince, je le veux croire, & pour toute vengeance
Vous épargner le ſoin d'éviter ma préſence.
Je vois qu'elle vous nuit, & les cœurs généreux
Ne prennent pas plaiſir de nuire aux malheureux.

Elle veut ſe retirer.

ANTIOCHUS.

Hélas! qu'elle revienne, elle emporte mon ame;
Je n'en puis plus, Timante.

Il tombe en foibleſſe.

SELEUCUS.

Ah! revenez, Madame;
Si vous vous éloignez, mon fils s'en va mourir,
Par pitié de mes pleurs, venez le ſecourir.
Voyez de quel ſuccès mon attente eſt ſuivie,
Déja votre retour a rappellé ſa vie.

ANTIOCHUS.

Ah! qu'il eſt mal-aiſé de pouvoir un ſeul jour
Déguiſer ſans mourir un violent amour!
Que mes maux vengent bien l'ingrate qui me touche;
Que mon cœur eſt puni de l'orgüeil de ma bouche;
Et qu'alors que l'on veut cacher des feux ardens,
Les feintes du dehors coûtent cher au dedans!
Helas! Que j'ai ſouffert un rigoureux ſupplice,
Pour ne pas avoüer que j'aime Stratonice!

STRATONICE.

Quoi, Seigneur, vous m'aimez?

ANTIOCHUS.

Quoi, je ſuis entendu,
Et ce nouveau tourment m'étoit encore dû?

Hé bien donc, il eſt vrai, je vous aime, inhumaine;
Contentez votre orgüeil, contentez votre haine;
Triomphez de mon cœur que vous avez ſéduit,
Triomphez de la honte où vous m'avez réduit,
Joüiſſez à longs traits de la douceur funeſte
De voir ſouffrir l'objet que votre cœur déteſte;
Goûtez votre vengeance, & pour la ſentir mieux
Songez que mon tourment eſt un coup de vos yeux.
Si ce n'eſt pas aſſez, s'il faut ma vie entiere,
Ne vous ennuyez pas, vous n'attendrez plus guere;
Et je ſens que mon cœur avec vos yeux d'accord,
Vous va donner bien-tôt le plaiſir de ma mort.
Dans mes derniers ſoûpirs trouvez au moins des charmes.
Mais qu'apperçois-je? ô Dieux, vous répandez des larmes!
Princeſſe, eſt-ce pitié dont vos ſens ſont émûs?

STRATONICE.

Ce ne peut être moins, & c'eſt peut-être plus.

ANTIOCHUS.

Si vous me dites vrai, que ma mort eſt heureuſe!
Quoi, grace à mes malheurs, Princeſſe généreuſe,
Je ne ſuis plus haï de ce cœur irrité?

STRATONICE.

Il n'eſt pas même sûr que vous l'ayez été.
Je ſçai que juſqu'ici j'ai fait tout mon poſſible
Pour vous paroître fiére, inhumaine, inſenſible;
Et qu'il ne m'eſt jamais rien échapé pour vous,
Que des marques d'orgüeil, de haine & de courroux.
Mais Prince, vous ſçavez, par votre expérience,
Qu'on ſe trompe ſouvent à croire l'apparence,

Et venez fraîchement d'éprouver en ce jour
Que ce qui semble haine, est quelquefois amour.

ANTIOCHUS.

Que par ces mots charmans ma mort est adoucie!

STRATONICE.

Et qui vous presse encor d'abandonner la vie?
Vous n'êtes point haï.

ANTIOCHUS.

Cet aveu m'est bien doux,
Mais, Princesse, le Roi doit être votre époux;
Si je ne vis pour vous, je ne sçaurois plus vivre,
La foi de nos Traitez à mon pere vous livre;
Et quoi qu'en ma faveur je vous voie attendrir,
Je vous aime, & vous pers, c'est assez pour mourir.
Tout est perdu pour moi si je pers ce que j'aime.

STRATONICE.

Ah! Prince, je voudrois dépendre de moi-même;
Mais remise au pouvoir de mon oncle aujourd'hui,
Je ne puis être à vous qu'en m'obtenant de lui.

PHILIPPE.

Ne soyez point flatté d'une espérance vaine,
Stratonice est venuë ici pour être Reine,
Prince, au Roi de Syrie, elle a promis sa foi;
Vous l'aimez, je vous plains, mais vous n'êtes pas Roi.
Si vous étiez au rang où l'on voit votre pere;
Mon ordre à vos desirs ne seroit pas contraire;
Vous avez des vertus, vous avez des appas,
Mais il lui faut un Sceptre, & vous n'en avez pas.

SELEUCUS.

Non, vous vivrez, mon fils, & vous vivrez pour elle,
Je prétends couronner une flâme si belle;
Et puisqu'il faut régner pour être son époux,
Mon Sceptre ne m'est pas si précieux que vous.

BARSINE.

Quoi, Seigneur, lui ceder la puiſſance ſuprême?

SELEUCUS.

Oüi, j'eſtime mon fils plus que mon Diadême,
La nature m'engage, au mépris de mon rang,
A dépoüiller mon front pour conſerver mon ſang.
Et la peine où je ſuis doit être plus légere
A ceſſer d'être Roi, qu'à ceſſer d'être pere.

BARSINE.

De grace, encore un coup, Seigneur, conſiderez.

SELEUCUS.

La nature l'emporte, & ſes droits ſont ſacrez;
Mon fils entre au tombeau, s'il ne monte à l'Empire;
Et pour me rendre heureux, votre cœur peut ſuffire.
Mais, Dieux! Quelle froideur témoignez-vous pour moi?

BARSINE.

Seigneur, pour dire tout, je ſuis fille de Roi.
Il me ſeroit honteux de vivre ici ſujette,
Si vous quittez le ſceptre, agréez ma retraite;
Mon oncle régne encor à Pergame aujourd'hui,
Et je vai maintenant retourner près de lui.

SELEUCUS.

Allez, ingrate, allez, je pers enfin ma flâme,
Rien ne vous retient plus, vous ſortez de mon ame,
Je dédaigne aiſément qui m'oſe dédaigner,
Et ne veux point d'un cœur qui n'aime qu'à régner.

ANTIOCHUS.

Pour conſerver ma vie au déſeſpoir offerte,
Il vous en coûte trop, ſouffrez plûtôt ma perte.

LEUCUS.

Rien ne me coûte trop pour vous ſauver le jour,
Régnez, & poſſedez l'objet de votre amour.

Mais mon consentement ne vous doit point suffire.

PHILIPPE.

Puisqu'il régne, Seigneur, je suis prêt d'y souscrire,
Faites que Stratonice approuve aussi ses feux.

STRATONICE.

Puisqu'il a votre aveu, le mien n'est pas douteux.

ANTIOCHUS.

Que ces mots sont puissants, adorable Princesse!
Par ce charmant aveu déja tout mon mal cesse;
Je ressens tout-à-coup ma santé de retour,
Et ne puis plus mourir que de joye & d'amour.

SELEUCUS.

De son mal en effet aucun signe ne reste,
Allons en rendre grace à la bonté céleste,
Et par des nœuds sacrez qui confirment la paix,
Venez tous deux au Temple être unis pour jamais.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LES COUPS DE L'AMOUR ET DE LA FORTUNE.

TRAGI-COMEDIE.

Repréſentée en 1657.

ACTEURS.

ROGER, parent d'Aurore.

GUSMAN, Ecuyer de Roger.

STELLE, sœur d'Aurore.

LE COMTE D'URGEL.

AURORE, Comteſſe de Barcelonne.

LOTHAIRE, Comte de Rouſſillon.

DIANE, sœur de Roger.

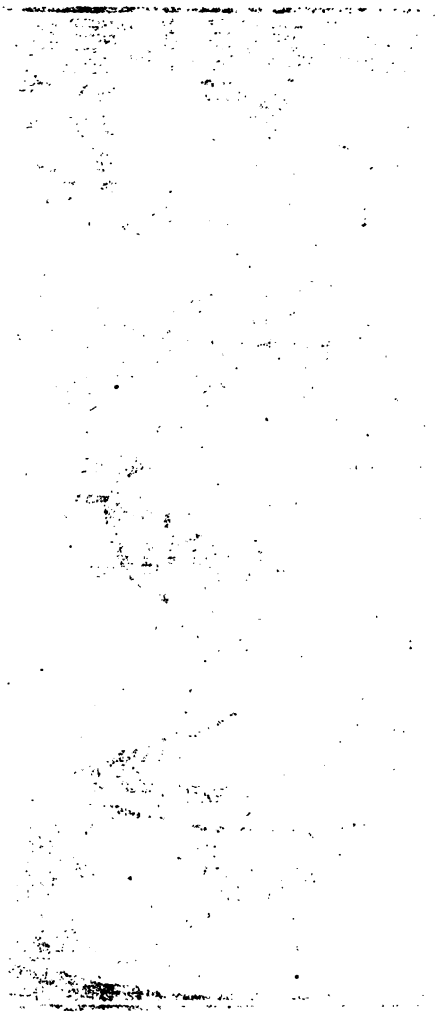
LAZARILLE, Ecuyer de Lothaire.

ELVIRE, Suivante d'Aurore.

CARLOS, Soldat de l'Armée d'Aurore.

SUITE.

La Scene eſt à Barcelonne.



Les Coups
DE L'AMOUR
et de la
FORTUNE.
Tragi-Comedie.

LES COUPS DE L'AMOUR ET DE LA FORTUNE.

TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

GUSMAN, ROGER.

GUSMAN.

AH ! Seigneur, par quel sort vous trouvai-je en ces lieux ?

ROGER.

Ah ! Gusman, quel destin te présente à mes yeux ?

GUSMAN.

J'allois dans la Castille, & ma course étoit vaine.
Que vous m'épargnez bien des pas & de la peine !

Je partois pour vous joindre où je vous ai laiſſé,
Et mon voyage eſt fait plûtôt que commencé.

ROGER.

Depuis que je t'attends ſix Lunes ſont paſſées.

GUSMAN.

Si j'ai failli, Seigneur, mes fautes ſont forcées,
J'étois dans Barcelonne en état de partir,
Quand par mer & par terre on la fit inveſtir;
Et dans ce jour marqué pour une conférence,
J'allois prendre la poſte & faire diligence.

ROGER.

Hé bien, en quel état eſt Diane ma ſœur?

GUSMAN.

Près la Princeſſe Aurore elle eſt dans la faveur:
J'ai pour vous de ſa part une lettre importante,
Qui vous promet des biens qui paſſent votre attente.

ROGER *lit.*

„ Mon frere, tout l'Etat ſe trouve déſolé,
„ L'injuſtice y fait voir l'innocence affligée;
„ Par les Troupes de Stelle, Aurore eſt aſſiegée;
„ Venez la ſoûtenir dans ſon Trône ébranlé.
„ C'eſt elle à qui le Sceptre appartient juſtement,
„ Vous ſortez de ſon ſang, vous la devez défendre:
„ Partez, & quelque emploi que vous puiſſiez prétendre,
„ Il ne vous coûtera qu'un ſouhait ſeulement.
DIANE.

GUSMAN.

Voulez-vous occaſion plus belle?

ROGER.

Tu m'apportes ſans doute une bonne nouvelle,
Je ſuis comblé de joye, & béni ton abord.

GUSMAN.

J'apporte un autre avis qui vous déplaira fort.

ROGER.

Quoi, quel avis ?

GUSMAN.

Tenez pour maxime assurée,
Que la plus grande joye a le moins de durée.

ROGER.

Que sçais-tu ?

GUSMAN.

Que qui suit la Fortune & l'Amour
Gagne, perd, rit, & pleure au moins six fois par jour.

ROGER.

Dis-moi tout promptement, ta morale me choque.

GUSMAN.

Sçachez que Léonor de votre amour se mocque,
Qu'avec elle Dom Juan doit être marié,
Et qu'il vous coupe enfin l'herbe dessous le pié.

ROGER.

Il faut s'en consoler.

GUSMAN.

Qui vous a fait si sage ?

ROGER.

Depuis six mois entiers je sçai qu'elle est volage ;
J'appris de Dom Bernard, qui vient chercher emploi,
Son amour pour Dom Juan, & ses mépris pour moi ;
Et laissant lors agir mon dépit & l'absence,
Mon changement de près suivit son inconstance.

GUSMAN.

Tant mieux, je n'aurai plus de poulets à porter,
Perdre beaucoup d'amour, c'est beaucoup profiter.

ROGER.

La Fortune, Gusman, ne m'est pas si propice :
En sortant d'un malheur j'entre en un précipice ;

Une Beauté nouvelle a troublé ma raiſon,
Et l'Amour ſeulement m'a changé de priſon.

GUSMAN.

Quoi, depuis mon départ ?

ROGER.

Dans un combat tragique
Des troupes de Caſtille & de celles d'Afrique,
Le Prince d'Aragon s'étant trop avancé,
Se trouvoit ſans ſecours, & ſe ſentoit bleſſé,
Lorſqu'avec quelques gens dont j'avois la conduite
A ceux qui le preſſoient je fis prendre la fuite ;
Mais dans ma tente à peine étoit-il arrivé,
Que je le vis mourir après l'avoir ſauvé ;
Et qu'au point d'expirer d'une voix demi-morte,
Me donnant ce portrait, il parla de la ſorte.
„ N'ayez après ma mort rien à me reprocher,
„ Recevez de mes mains ce que j'ai de plus cher,
„ De l'objet que je ſers, c'eſt la charmante Idole.
A ces mots trois ſoûpirs couperent ſa parole,
Et me firent douter en ce dernier effort
Qui terminoit ſa vie, ou l'amour ou la mort.
Ainſi vint dans mes mains cette image fatale ;
Et dès que j'obſervai les charmes qu'elle étale,
Tous les feux dont ce Prince avoit ſenti l'ardeur,
Abandonnant ſon ame entrérent dans mon cœur.

GUSMAN.

Votre amour, ſi j'oſois dire ce que je penſe,
Avecque la folie a grande reſſemblance.
Quoi, des traits qu'un pinceau vous a ſçû figurer,
Vous cauſent des langueurs, & vous font ſoûpirer ?
Et quelque peu d'émail, de couleur & de gomme
Font un ſi grand déſordre au cœur d'un ſi grand homme ?
Quand on perd la raiſon l'on a vos ſentimens,
Voilà ce que vous ſert d'avoir lû des Romans.

ROGER.

Bien qu'à ce beau portrait j'adreſſe mon hommage,
Ce n'eſt pas ce que j'aime, il n'en eſt que l'image;
J'aime un autre chef-d'œuvre, & je ſuis enchanté
De l'objet qu'en ces traits l'art a repreſenté.
Juge ſi ſa beauté mérite qu'on l'adore.

GUSMAN.

Je reconnois les traits de la Princeſſe Aurore.

ROGER.

Ne dois-je pas aimer un objet ſi charmant?

GUSMAN.

Mais vous ne l'avez vû qu'en portrait ſeulement.
La Princeſſe au berceau fut portée en Eſpagne,
Lorſqu'on la rapella nous étions en campagne;
Et depuis quinze mois qu'on la voit de retour,
L'on ne vous a point vû paroître en cette Cour.

ROGER.

L'Amour ſurprend nos cœurs, & ſçait plus d'une voie
Pour y porter ſes feux & troubler notre joie.
Aurore a tous les droits, comme tous les appas,
Des Dieux que l'on adore & que l'on ne voit pas.
Je ſçai qu'elle eſt aimable, & mon ame charmée
Ainſi que ſa peinture en croit la Renommée,
Cette prompte couriere avecque ſoin m'apprit
Les charmes de ſon ame & ceux de ſon eſprit,
Quand les viſibles traits dont le Ciel l'a pourvuë
Dans ce portrait fatal s'offrirent à ma vuë;
Et ce fut lors qu'Amour, ce maître ſi ſçavant,
En forma dans mon cœur un portrait tout vivant.
Juge dans ſon parti, combien je m'intereſſe,
Elle eſt ma Souveraine, & de plus ma maîtreſſe,
Je ſuis à la ſervir engagé doublement,
Et comme ſon Sujet, & comme ſon amant.

GUSMAN.

Mais comme bon Sujet, & comme Amant fidele
Vous deviez moins tarder à vous rendre auprès d'elle.

ROGER.

Je n'ai pas dû partir qu'il ne me fût permis
D'abandonner l'emploi que l'on m'avoit commis.
Enfin j'arrivai hier ſans me faire connoître,
Pour ſervir au repos des lieux qui m'ont vû naître ;
Et dedans Barcelonne enfin j'allois entrer
Alors que le hazard nous a fait rencontrer.

GUSMAN.

Vous venez juſtement quand la guerre s'acheve ;
Et l'on doit aujourd'hui convenir d'une tréve.
Enfin, ſçachez...

ROGER.

Je ſçai que tu peux bien ſçavoir
Qu'en ce lieu les deux Sœurs ſe doivent entrevoir,
Que la Paix ou la Guerre y doit être concluë.
Mais Stelle vient ; dans peu nous en ſçaurons l'iſſuë.

SCENE II.

STELLE, LE COMTE, ROGER ; GUSMAN.

STELLE.

JE connois ma ſœur, Comte, & n'attends point d'accord,
Il faudra que la guerre explique notre ſort ;

Je ne puis lui céder le rang de Souveraine,
Et pour vivre sujette elle a l'ame trop vaine.
Mais avant qu'en venir aux derniers démêlez,
Je consens à la voir, puisque vous le voulez.

LE COMTE.

Je n'abuserai plus de votre confiance,
Si le Paix n'est concluë en cette conférence:
Nous l'obtiendrons par force, & tous les miens sont prêts
De périr avec moi suivant vos interêts.

STELLE.

Vos soins n'obligent pas une Princesse ingrate.

LE COMTE.

Le seul bien de vous plaire est l'espoir qui me flate.
Vous avoir pû servir, c'est avoir combatu
Pour la même justice & la même vertu.
Votre seule beauté dont j'adore l'empire,
Peut prétendre à régner sur tout ce qui respire;
Et de tout l'Univers auroit le premier rang,
S'il pouvoit s'acheter au prix de tout mon sang.

STELLE.

Fermez d'autres souhaits, il n'est point de Couronne
Que je n'aime toujours moins que votre personne;
Et si notre parti demeuroit le vainqueur,
Vous auriez une place au trône & dans mon cœur.
Mais Aurore s'approche, & ce bruit m'en assure:
Voyons si le succès suivra ma conjecture.

ROGER.

Gusman, que j'ai de trouble en voyant tant d'appas!

GUSMAN.

Puisqu'ils vous font du mal ne les regardez pas.

ROGER.

Ce mal me ſemble doux, j'aime ſa violence.

GUSMAN.

Ah ! Vous extravaguez.

ROGER.

Obſerve le ſilence.

SCENE III.

AURORE, LOTAIRE, STELLE, LE COMTE, ROGER, GUSMAN.

AURORE.

MA ſœur, pour notre accord nos communs Députez.
Déja ſans aucun fruit ont fait pluſieurs Traitez.
Je ſçai quelque pouvoir qu'une Princeſſe donne,
Que ſon meilleur Agent peut moins que ſa perſonne,
Et j'ai cru qu'il falloit en ces lieux nous trouver,
Soit pour rompre l'accord ou ſoit pour l'achever.
Je ne celerai pas d'une adreſſe inutile
Que j'ai beaucoup d'horreur pour la guerre civile;
Je ne puis ſans remors voir pour nous déſunis
Le frere, le germain, & le pere & le fils;
Et le ſceptre en ma main affermi par les armes
Ne peut coûter du ſang ſans me coûter des larmes.

Eſſayons d'étouffer notre diviſion,
Ecoutons la juſtice & non l'ambition.
En fuyant des grandeurs par le ſang affermies,
Commençons d'être ſœurs, ceſſons d'être ennemies.

STELLE.

Je ſouhaite, ma ſœur, ce que vous ſouhaitez;
Pour moi comme pour vous la paix a des beautez:
Ce fut avec regret que j'entrepris la guerre
Contre ma propre ſœur, & dans ma propre terre;
Et ce ſera toujours avec raviſſement
Qu'on me verra ſigner notre accommodement.
Cet Etat m'appartient par droit héréditaire,
Vous ſçavez les amour du Comte notre pere;
Notre mere commune ayant ſçû l'embraſer,
Ils s'aimerent long-tems avant que s'épouſer;
Et chacune de nous ſçait bien qu'elle fut née,
Vous pendant leurs amours, moi depuis l'hymenée:
Ainſi, grace au deſtin des choſes d'ici bas,
Je me vois légitime, & vous ne l'êtes pas;
Et vous ſçavez qu'enfin nos Loix & nos maximes
Donnent tout l'héritage aux enfans légitimes.
Cependant comme ſœur, je ſçai ce que je doi,
De la ſeule amitié je veux ſuivre la loi;
Et bien que tout l'Etat doive être mon partage,
Je vous offre la paix ave un appanage.

AURORE.

Cette offre eſt trop injuſte, & je puis me vanter
Que j'ai droit de la faire, & non de l'accepter.
Le Trône du feu Comte appartient à l'aînée,
De votre mere propre avant vous je fus née;
Et l'hymen ſuccedant à leurs feux clandeſtins,
Autoriſa nos droits & jugea nos deſtins.
Vous condamnez à tort l'auguſte Marguerite,
De qui toute l'Europe admira le mérite;

Et lui devant le jour, avez-vous bien l'orgueil
D'attaquer sa vertu jusques dans le cercüeil ?
J'étois encore à naître, alors que notre mere
Reçut secrettement la foi de notre pere ;
Et puisque sur la foi l'hymen se doit fonder,
Je nâquis légitime & dois lui succeder.
Vous sçavez que ce Prince avoit encore à peine
Reçû le dernier coup de la parque inhumaine,
Que les Grands du païs de sa perte troublés
Furent incontinent au Palais assemblés.
Là chacun de nos droits eut connoissance entiere ;
Chacun du Prince mort me nomma l'héritiere,
Condamna votre brigue, & vous dut enseigner
Que je suis votre aînée, & que je dois regner.
Mais bien que vous sçachiez que malgré l'artifice
J'ai toute l'équité, vous toute l'injustice ;
Que par mes mains le Sceptre a droit d'être occupé ;
Que s'il étoit à vous, il seroit usurpé ;
Et qu'enfin je ne puis vous souffrir qu'avec honte
Sur un Trône où nos Loix ordonnent que je te monte ;
Quelque juste que soit ce point d'honneur fatal,
Je l'immole au repos de mon païs natal.
Je veux par ma tendresse étouffer votre haine,
Et vous traiter en sœur, & non en Souveraine.
Mon amitié s'accorde à ne plus contester
Ce que mon droit d'aînesse a lieu de vous ôter.
Enfin, suivant les Loix que le sang nous inspire,
Unissons nos esprits, & partageons l'Empire.

ROGER *bas*.

Gusman, peut-on former de plus justes souhaits ?

GUSMAN *bas*.

Pouviez-vous mieux venir pour voir faire la paix ?

STELLE.

J'admire votre adresse, & bien plus votre audace,
Vous parlez d'un partage ainsi que d'une grace.

Il semble que ce soit seulement par pitié
Que de mon propre Etat vous m'offrez la moitié ;
Je suis de ce païs légitime Princesse.
Il m'est indifferent que votre haine cesse,
Votre amitié m'outrage, & je n'y prétens rien
Puisqu'elle doit coûter la moitié de mon bien.
Je prétens disposer de tout mon héritage.
On brise une Couronne alors qu'on la partage :
Le Trône en me portant, a le poids qu'il lui faut ;
Et s'il vous soûtenoit, il tomberoit bientôt.
Ainsi que mon bon droit votre injustice éclate
Dans cet injuste Arrêt dont votre orgueil se flate ;
Votre puissante brigue, & vos riches presens
Des Juges assemblés firent vos partisans ;
Et j'aurois obtenu les mêmes avantages,
Si j'avois lâchement mandié leurs suffrages.

AURORE.

Vous accusez à tort des Juges innocens,
Mes légitimes droits furent mes partisans ;
Et si leur jugement vous a peu satisfaite,
Accusez-en le Ciel qui vous fit ma cadette.

STELLE.

Le peuple à qui le Ciel a concedé les droits
D'interpreter les dieux & de créer les Rois,
Par ses émotions a bien dû vous apprendre
Qu'il révoque l'Arrêt que vous avez fait rendre,
Que votre soin ne sert qu'à vous faire haïr,
Et que ce n'est qu'à moi que l'on doit obéir.

AURORE.

Sçachez que si le peuple à mon regne s'oppose,
Ses mouvemens font voir l'équité de ma cause.
C'est un monstre privé de tout discernement,
Qui cherche le désordre avec aveuglement,
Et qui s'émeut toujours, tant son audace est grande,
Contre les Souverains dont il faut qu'il dépende.

Mais enfin ſon courroux ne doit pas m'allarmer ;
Avec un ſeul regard je puis le déſarmer.

STELLE.

Dans votre injuſte orgüeil ſoyez moins obſtinée ;
La Couronne jamais ne vous fut deſtinée.
Mon pere, ainſi qu'un fruit d'une honteuſe amour ;
Dès vos plus tendres ans vous bannit de la Cour ;
Et comme ſon opprobre, & non comme ſa fille,
Vous fit ſecretement élever en Caſtille.
Vous le ſçavez, ma ſœur, & m'oſez diſputer
Ce païs dont la Loi vous doit deshériter ;
Et qui par un inſtinct que le Ciel lui ſuggere,
Ne vous peut regarder que comme une Etrangere.

AURORE.

Ce païs m'a vû naître, & me doit regarder
Comme celle aujourd'hui qui lui doit commander.
Qui ſçaura que je fus en Caſtille élevée,
Sçaura que pour le Trône on m'avoit réſervée :
C'eſt-là que l'on peut voir ſur un Trône brillant
Ce que la politique a de plus excellent ;
C'eſt-là qu'avec la plume on force des murailles ;
Que dans un cabinet on gagne des batailles,
Et c'eſt-là qu'on eut ſoin de me faire enſeigner
Des ſecrets pour vous vaincre, & l'art de bien regner.

STELLE.

Chez cette nation qui ſe croit indomptable,
Vous n'avez rien acquis qu'un faſte inſupportable.
Si vous pouviez regner en ces lieux juſtement,
Mon pere l'eût marqué dedans ſon Teſtament.

AURORE.

S'il eût jugé qu'un jour vous m'euſſiez traverſée,
Il eût mieux expliqué ſa derniere penſée.
Mon droit ſur la Couronne eſt ſi juſte & ſi clair,
Qu'il n'a pas crû devoir ſeulement en parler ;

Et l'Arrêt ſurvenu vous doit faire connoître
Que c'eſt pour m'obéir que le Ciel vous fit naître.

STELLE.

De cet Arrêt le ſort me pourra conſoler,
Ma main à mon épée en prétend appeller.
Nous ſçaurons qui de nous doit régir cette terre,
Et nos Juges ſeront la fortune & la guerre.

AURORE.

Par ces Juges ſouvent contre toute équité,
Le parti le plus juſte eſt le plus mal traité:
Mais quoiqu'en ce deſſein votre eſpoir ſe propoſe,
Vous devez craindre encor de perdre votre cauſe.
Pour vous chaſſer d'ici je ne manquerai pas
De fidéles ſujets ni de braves ſoldats.
J'engage en mon parti des Princes redoutables,
Et je trouve des Rois qui me ſont favorables.

STELLE.

N'avez-vous ſouhaité de me voir en ces lieux,
Que pour faire éclater votre audace à mes yeux?
Loin d'attendre de vous cet orgueil qui m'étonne,
J'ai crû venir ici reprendre ma Couronne.
Je prétens régner ſeule & régler votre ſort:
Si vous n'y conſentez, ne parlons plus d'accord.

AURORE.

Hé bien, je vous déclare une guerre mortelle;
Je ſçaurai vous punir, ſœur ingrate & rebelle.

LE COMTE D'URGEL.

Vous concevez, Madame, un eſpoir bien hautain,
Le ſuccès de la guerre eſt toujours incertain;
Et lorſqu'on eſt réduit à garder une place,
Il n'eſt pas tems d'uſer d'orgueil & de menace.
C'eſt à Stelle à préſent que l'eſpoir eſt permis
De ne voir plus la peur qu'entre ſes ennemis.

Je ſuis Prince, Madame, & je porte une épée
Qui peut lui redonner ſa Couronne uſurpée.

LOTHAIRE.

Pour un Comte d'Urgel vous parlez un peu haut;
Vous futes repouſſé dans le dernier aſſaut,
Et l'on pourra forcer votre valeur extrême
A s'exercer bien-tôt dans votre païs même.

STELLE.

Comte de Rouſſillon, aurez-vous ce pouvoir?

AURORE.

Un jour à vos dépens vous le pourrez ſçavoir.

GUSMAN *bas.*

Ma foi, nous nous battrons.

ROGER *bas.*

Coulons-nous dans la preſſe;
Pour entrer dans la Ville avecque la Princeſſe.

STELLE.

Il faut nous ſéparer, pour conclure la paix
Je vous irai trouver juſqu'en votre Palais.

AURORE.

Je viendrai vous revoir.

STELLE.

Vous n'avez qu'à m'attendre.

AURORE.

Songez à décamper.

STELLE.

Songez à vous défendre.

LE COMTE.

Nous vous verrons, Lothaire.

LOTHAIRE.

Oüi, pour votre malheur.

STELLE.

Craignez notre pouvoir.

AURORE.

Craignez notre valeur.

STELLE.

Je puis vaincre aiſément.

AURORE.

Tremblez, tremblez encore.

LE PARTI DE STELLE.

Vive Stelle, ſoldats.

LE PARTI D'AURORE.

Vive plûtôt Aurore.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AURORE, DIANE.

AURORE.

DIANE, c'en eſt fait, il faut vaincre ou périr;
Ce n'eſt plus qu'à la force où je dois recourir.
J'ai pris mille chevaux, & Lothaire s'apprête
Pour les faire ſortir & combattre à leur tête.

DIANE.

Lothaire peut beaucoup, il vous aime & vous plaint,
Vos malheurs & vos yeux l'ont doublement atteint;
Et c'eſt un grand ſecours qu'un Prince magnanime,
Quand la pitié le touche, & quand l'amour l'anime.
Si j'oſe toutefois vous parler librement,
Vous le traitez, Madame, un peu bien froidement:
Depuis que ſa valeur à vous ſervir s'emploie,
J'ai bien vû que ſes ſoins vous donnent peu de joie;
Et qu'un aſtre contraire à ſon affection
Dans votre ame pour lui jette l'averſion.

AURORE.

AURORE.

Ma couſine, entre nous je le dirai ſans peine,
D'une autre paſſion mon ame eſt toute pleine.
Lothaire vient trop tard, ſes ſoins ſont ſuperflus,
On ne peut diſpoſer de ce que l'on n'a plus,
Et l'amour plus ſouvent dans nos cœurs prend naiſſance
Par inclination, que par reconnoiſſance.
Tu ſçais bien qu'à Madrid dans un âge charmant
Le Prince d'Aragon fut mon premier amant;
Et je t'ai confeſſé que cette même flâme
Qu'il prit dedans mes yeux, retourna dans mon ame:
Je me trouvai ſenſible, & reçûs à mon tour
Cette langueur qui plaît & qu'on appelle amour.

DIANE.

Ce Prince eſt mort enfin, & ſa mort vous convie
D'éteindre votre flamme auſſi bien que ſa vie.
Laiſſez, laiſſez en paix le dépôt d'un cercüeil,
Six mois pour un amant ſont un aſſez long düeil.
Sur ce qui n'eſt plus rien, que pouvez-vous prétendre?
Voulez-vous conſerver des feux pour de la cendre?

AURORE.

Je ſçai ſon avanture, & je n'ignore pas
Qu'en un combat funeſte il reçut le trépas:
Mais quand pour ſes malheurs mes yeux verſent des larmes,
L'amour veut que mon cœur brûle encor pour ſes charmes.
Deux mois après ſa mort dans un jour aſſez beau,
Où nous fumes baigner au bord d'un clair ruiſſeau,
Je trouvai ce portrait, dont la chere impoſture
Sembloit du Prince mort exprimer la peinture;

Et rencontrant des traits qui m'avoient pû charmer ;
L'image de ce Prince eut droit de m'enflâmer.
Mais admire, Diane, en quelle erreur étrange
De mon cruel destin le caprice me range ;
Depuis que dans mes mains ce portrait est venu,
Cet objet qui m'est cher, n'a pû m'être connu ;
Et tout ce qui me flatte, est qu'en cette occurrence
D'un Prince que j'aimois, j'aime la ressemblance.
Enfin voilà le charme où mon cœur s'est rendu.

DIANE *regardant le portrait.*

Je connois ce portrait.

AURORE.

O Dieux !

DIANE.

Je l'ai perdu.

AURORE.

Toi, Diane ?

DIANE.

Oüi, Madame, & ce fut, ce me semble,
Un jour qui fut choisi pour nous baigner ensemble.
Je puis vous éclaircir touchant l'original ;
Votre empire, Madame, est son païs natal.
L'éclat de sa naissance & de ses destinées,
Peut donner jalousie aux Têtes couronnées.
Il est fameux & brave, autant qu'il est charmant.
C'est un homme admirable.

AURORE.

Enfin c'est ton amant ;
Et par une avanture imprévûë & fatale,
Pour confidente ici j'aurai pris ma rivale.
Tu vantes sa conquête, & je dois présumer
Que tu l'estimes trop pour ne la pas aimer.

DIANE.

De cet homme en effet la personne m'est chere.

AURORE.

Mais quel est-il enfin ?

DIANE.

Madame, c'eſt mon frere.

AURORE.

Ton frere ! dis-tu vrai, me voudrois-tu flatter ?

DIANE.

Ce portrait eſt de lui, vous n'en pouvez douter.
Je l'avois pour le rendre avec un peu d'adreſſe
Aux mains de Leonor autrefois ſa maîtreſſe.
Mais j'en perdis l'envie, ayant vû clairement
Qu'elle avoit partagé les feux d'un autre amant ;
Et que mon frere après cette atteinte imprévûë,
Etoit loin de ſon cœur autant que de ſa vûë.

AURORE.

Mais l'aime-t-il encor ?

DIANE.

Je n'en ai rien appris :
Il perdroit ſon amour s'il ſçavoit ſes mépris.
Il avoit pris déja quelque emploi dans la guerre,
Quand vous vîntes revoir votre natale terre ;
Et depuis n'étant point revenu dans ces lieux,
Il n'a pas eu l'honneur de paroître à vos yeux.

AURORE.

En quel lieu peut-il être ?

DIANE.

Il eſt près de Seville,
Qui commande un grand corps des troupes de Caſtille.

AURORE.

Auprès de nous, Diane, il faut le rappeller,
Je brûle de le voir. Mais qui vient nous troubler ?

SCENE II.

ELVIRE, DIANE, AURORE.

ELVIRE.

DOm Roger de Moncade à la porte nous preſſe
De l'admettre à baiſer les mains de votre Alteſſe.

DIANE.

Mon frere ?

AURORE.

Quel bonheur ! Qu'il entre promptement.
L'émotion ſe joint à mon raviſſement.
Il vient ; à ſon abord mon trouble renouvelle.
Qu'il eſt bien fait, Diane.

SCENE III.

AURORE, DIANE, ROGER, ELVIRE, GUSMAN.

ROGER *à part à Guſman.*

AH ! Guſman, qu'elle eſt belle ;
Haut. Madame ; avec reſpect je viens vous préſenter
Un bras qui pour vous plaire oſera tout tenter ;
Et qui, ſi vous ſouffrez de vous en voir ſervie,
Pour ſervir votre Etat négligera ſa vie.

Je dois rougir, Madame, en tenant ce discours ;
Ce que je vous présente est un foible secours.
Si j'étois Souverain j'aurois l'ame charmée
De vous offrir mon bras en tête d'une armée ;
Bien qu'à mes sentimens mes destins soient meilleurs
De prendre ici des loix, que d'en donner ailleurs.

AURORE.

Soyez le bien-venu, guerrier incomparable,
Dont j'ai tant souhaité le retour favorable ;
J'ai du plaisir de voir mes souhaits exaucez
Plus que je ne puis dire, & que vous ne pensez.
Vous dissipez ma crainte en prenant ma querelle.

ROGER.

Je ne fais le devoir que d'un sujet fidele.

AURORE.

Vous sortez de mon sang, & je sçai vos exploits,
Des sujets tels que vous peuvent devenir Rois.
Mais faites-nous sçavoir toutes vos avantures,
Nous en avons reçû des nouvelles mal sûres :
Sur-tout n'oubliez rien depuis votre départ ;
Je suis votre parente, & j'y dois prendre part.

ROGER.

Je résiste à l'honneur qu'il vous plaît de me faire ;
Si j'osois obéïr je pourrois vous déplaire.
De vous rien déguiser c'est mal faire ma cour,
Pour parler de ma vie il faut parler d'amour ;
Et vouloir à vos yeux étaler ma foiblesse,
C'est perdre le respect qu'on doit à votre Alteſſe.

AURORE *à Diane.*

Il aime Leonor.

DIANE.

Il la devroit haïr.

AURORE *à Roger.*

C'est me bien respecter que me bien obéïr.
Est-ce un illustre objet qui cause vos allarmes ?
Faites-nous par avance un récit de ses charmes.

ROGER *à part.*

Amour, en ma faveur daigne lui révéler
Que c'eſt de ſes appas que je vais lui parler.
Haut. J'adore une beauté ſi charmante & ſi rare ;
Qu'en ſes moindres attraits mon jugement s'égare.
On connoît à ſon air doux & majeſtueux,
Que ſans doute elle ſort, ou des Rois, ou des Dieux.
Son port ſeul doit ravir, jamais Reine Amazone
Avecque tant d'éclat n'a paru ſur le trône ;
Sa taille eſt admirable, & ſon divin aſpect
Inſpire également l'amour & le reſpect.
Son teint, où la nature a paru ſi ſçavante,
Eſt des plus belles fleurs la peinture vivante ;
Et porte en même temps avec trop de rigueur
De la neige à la vûë, & des flâmes au cœur.
L'or de ſes beaux cheveux qui tant de cœurs enlace,
Mêle agréablement le déſordre & la grace ;
Et s'émouvant par fois, vient baiſer ſans deſſein
Les roſes de ſa jouë, & les lys de ſon ſein.
Ses yeux noirs & brillans par leurs vives lumieres,
Trouvent l'art d'éblouir les ames les plus fieres,
Et par des traits charmans qu'on ne ſçauroit parer,
N'ont qu'à ſe faire voir pour ſe faire adorer.

AURORE *à Diane.*

Leonor dans ces traits n'eſt que trop bien dépeinte ;
Mon dépit eſt ardent, & ma flâme eſt éteinte.

à Roger.

Ce merveilleux objet vous doit beaucoup charmer.

ROGER.

Mes fortes paſſions ne peuvent s'exprimer ;
Depuis que j'ai reçû ſes atteintes charmantes,
Les plus rares beautez me ſont indifférentes.

AURORE.

Enfin ne parlez plus touchant cette beauté,
Vous m'en avez plus dit que je n'ai ſouhaité.

ROGER.

Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je fait ?

AURORE.

Ce qui me doit déplaire.

ROGER.

Quoi ! mon amour, Madame ?

AURORE.

A causé ma colere.

ROGER.

Vous connoissez donc bien de qui je suis épris ?

AURORE.

Vos discours indiscrets me l'ont assez appris.

ROGER.

Je vous ai fait, sans doute, un aveu téméraire,
Mais qui sçait bien aimer, ne sçait pas bien se taire.

AURORE.

Roger pour votre bien vous feriez beaucoup mieux
D'éteindre pour jamais ce feu pernicieux.

ROGER.

Jusques à le cacher je pourrai me contraindre,
Mais je mourrai, Madame, avant que de l'éteindre.

AURORE.

Votre peu de respect me fâche au dernier point.

ROGER.

Arrêtez.

AURORE.

Je ne puis. Toi, ne me quitte point.

ROGER.

Veüillez entendre encor deux mots en ma défense.

AURORE.

J'ai trop oüi parler d'un amour qui m'offense.

SCENE IV.

ROGER, GUSMAN, LOTHAIRE, LAZARILLE.

LAZARILLE *bas à Lothaire.*

A Ce que je connois, Roger eſt mal en Cour.

LOTHAIRE *bas à Lazarille.*

Sans doute à la Princeſſe il a parlé d'amour.

GUSMAN *à Roger.*

Vous voilà bienheureux !

LAZARILLE *bas à Lothaire.*

Voyez comme il ſoûpire.

LOTHAIRE *bas à Lazarille.*

Obſerve avec quel art je lui ferai tout dire :

Haut à Roger.

Seigneur, dans ce moment je tiens mon ſort bien doux,
De m'avoir fait choiſir même parti que vous ;
Vous connoîtrez dans peu juſqu'à quel point j'honore
Le premier des Héros, & le parent d'Aurore.
Je ſçai votre valeur & votre qualité.

ROGER.

Je ne mérite pas cette civilité.

LOTHAIRE.

Votre voix & votre air marquent quelque triſteſſe ;
Seroit-ce un déplaiſir qui vint de ſon Alteſſe ?
La guerre dont ſans doute elle craint le ſuccès,
Rend ſon eſprit ſouvent chagrin juſqu'à l'excès.

ROGER.

ROGER.

N'eut-elle rien pour moi que mépris & que haine,
Je dois me ſouvenir qu'elle eſt ma Souveraine ;
Et quelque averſion qu'elle m'ait ſçû montrer,
J'en croirois être digne oſant en murmurer ;
Il n'éteint point mon zéle, & ma plus chere envie,
Eſt de ſauver ſon ſceptre aux dépens de ma vie.

LOTHAIRE.

On voit peu de ſujets ſi fideles que vous,
Aurore vous devoit un traitement plus doux ;
Vous deviez être exempt des traits de ſon caprice,
Et l'on peut l'accuſer d'erreur & d'injuſtice.

ROGER.

Non, non, Aurore eſt juſte & me doit mépriſer,
Ce ſont mes ſeuls défauts qu'il en faut accuſer ;
Cet objet merveilleux d'erreur eſt incapable :
Il ne fait jamais rien qui ne ſoit équitable,
Et ſon juſte mépris fait voir qu'aſſurément
Je ne méritois pas un meilleur traitement.

LOTHAIRE.

Une ſi haute eſtime eſt ſans doute admirable.

ROGER.

Aurore à mon avis eſt toute incomparable,
Dans un objet mortel la nature & les cieux
N'ont jamais renfermé des dons ſi précieux :
Ils ont en ſa faveur d'une adreſſe pareille
Fait un effort dernier pour faire une merveille,
Et n'ont jamais uni par de plus doux accords
Une ame ſi brillante avec un ſi beau corps.

LOTHAIRE *bas.*

De ton caprice, amour, la rigueur eſt extrême ;
L'on entend à regret eſtimer ce qu'on aime !
Et ſoit que l'on en diſe, ou du bien ou du mal,
Un amant en conçoit un déplaiſir égal.

ROGER.

Elle a des qualitez qui font assez connoître
Que c'est pour commander que le ciel l'a fait naître,
Et qu'un sceptre adoré du reste des humains
Ne sçauroit mieux tomber que dans ses belles mains.
Stelle devroit céder la suprême puissance
Au mérite d'Aurore autant qu'à sa naissance,
Et ses yeux, où du trône on voit briller les droits,
Trouveront des sujets entre les plus grands Rois.

LOTHAIRE *bas.*

Son amour dans ces mots trop clairement s'exprime,
Tâchons par nos mépris d'amoindrir son estime.

ROGER.

L'offre que ce matin elle a faite à sa sœur,
De son ame royale a fait voir la grandeur;
Ce doit être à sa gloire une marque immortelle,
Pour montrer qu'elle est juste autant comme elle est belle;
Enfin c'est un miracle, il le faut avoüer.

LOTHAIRE.

Comme vous je l'estime, & je la veux loüer.

ROGER.

Elle a mille vertus dignes qu'on les admire.

LOTHAIRE.

C'est en dire beaucoup.

ROGER.

L'on n'en peut assez dire.
On doit être charmé de ses moindres appas.

LOTHAIRE.

Vous en parlez trop bien.

ROGER.

Vous, vous n'en parlez pas.

LOTHAIRE.

Je ſçai deſſus ce point ce qu'il faut que l'on penſe,
Et veux bien vous en faire entiere confidence ;
Vous êtes trop vaillant pour n'être pas diſcret,
Pour un ſi noble ami je n'ai point de ſecret ;
Comme à vous dans l'abord Aurore eut l'avantage
De me faire eſtimer ſon cœur & ſon viſage ;
Mais je ſuis mieux inſtruit, & le tems m'a fait voir
Qu'un mérite apparent m'avoit ſçû décevoir.

ROGER.

Lothaire, ce mépris me paroît fort étrange !

LOTHAIRE.

Il eſt juſte pourtant plus que votre loüange,
Quand vous aurez ceſſé d'être préoccupé,
Vous verrez clairement que vous êtes trompé,
Qu'Aurore n'eut jamais de charmes invincibles,
Et qu'elle a des défauts qui ſont aſſez viſibles.

ROGER.

J'y trouverai toujours de nouvelles beautez ;
Mais je ne puis ſouffrir l'air dont vous la traitez.
Aurore eſt ſans défaut, & pour ne vous rien taire
Je ferai repentir qui dira le contraire.

LOTHAIRE.

C'eſt à tort ſur ce point que vous vous offenſez ;
Aurore n'eſt pas juſte au point que vous penſez ;
Et tant d'honnêtes gens qui combattent pour Stelle,
Font voir que l'équité ſe trouve en ſa querelle ;
Je ſoûtiens qu'ils ont pris le plus juſte parti.

ROGER.

Et moi je ſoûtiendrai que vous avez menti.

LOTHAIRE *mettant l'épée à la main.*

C'eſt trop, ma retenuë eſt enfin diſſipée.

SCENE IV.

AURORE, ROGER, GUSMAN, LOTHAIRE, LAZARILLE.

AURORE *sortant de sa chambre.*

COmment, devant ma chambre oser tirer l'épée?

ROGER.

Si j'ose vous parler.

LOTHAIRE.

De grace, écoutez-moi.

ROGER.

Vous ne vous plaindrez point.

LOTHAIRE.

Vous connoîtrez ma foi.

ROGER.

Madame.

LOTHAIRE.

En m'écoutant, vous serez mieux instruite.

ROGER.

J'ai....

AURORE.

Lothaire, parlez, vous parlerez ensuite.

LOTHAIRE.

J'ai voulu hautement loüer votre beauté,
Et de votre querelle exprimer l'équité,
Mais lui, par des mépris, que par respect je celle,
Dit que vous n'êtes point équitable ni belle;
Je n'ai sçû plus long-tems vous entendre outrager,
Et j'ai tiré l'épée afin de vous venger.

GUSMAN *à part.*

Peut-on mentir jamais avec plus d'insolence ?

AURORE.

L'aveu de vos mépris éclate en ce silence.
Mon visage, Roger, a beaucoup de défauts,
Et votre jugement, sans doute n'est point faux :
Mais je ne comprens pas, quoi que je me propose,
Pourquoi vous condamnez l'équité de ma cause,
Vous que l'honneur engage à défendre mes droits,
Et que de mon parti semblez avoir fait choix ?

ROGER.

Vos soupçons me font tort ; l'audace de Lothaire
Trouble mon innocence & la force à se taire ;
Lui-même insolemment vient de vous mépriser,
Il m'accuse au moment que je dois l'accuser :
Il m'impute un forfait dont je suis incapable,
Et se fait innocent lorsqu'il est seul coupable.

AURORE.

Vos excuses, Roger, ont peu de fondement.

LOTHAIRE.

Je vous ai dit la chose, & fort ingénûment.

ROGER, *mettant la main sur son épée.*

Si nous étions en lieu, tel que je le desire,
Vous voyez un témoin qui vous feroit dédire.

AURORE.

Je vous défens, Roger, d'avoir prise avec lui,
Ce Prince de mon Trône est le plus ferme appui ;
C'est s'attaquer à moi qu'attaquer sa personne,
Et sa perte seroit celle de ma Couronne.

LOTHAIRE.

Roger n'est pas un homme à redouter si fort,
S'il m'ose offrir la guerre, il recevra la mort.

ROGER.

Si vos ordres exprès ne régloient mon envie,
La menace dans peu lui coûteroit la vie.

AURORE.

Ces éclairciſſemens ſeroient trop hazardeux,
Sans croire aucun de vous, je fais grace à tous deux.

LOTHAIRE.

Après une bonté ſi touchante & ſi rare,
Qui peut vous mépriſer, eſt ſans doute un barbare;
Et quoique je me trouve innocent en effet,
Pour jouïr du pardon, je prens part au forfait.
Oüi; bien qu'injuſtement un inſolent m'accuſe,
J'accepte votre grace.

ROGER.

Et moi je la refuſe.
Qui reçoit un pardon & ſe dit innocent,
Produit contre ſoi-même un indice puiſſant;
Et bien qu'un impoſteur m'accuſe avec audace,
Je n'ai point fait de crime, & ne veux point de grace.

AURORE.

Vous refuſez ma grace! Hé bien je la reprens,
Je vois de vos mépris des indices trop grands,
Quoi que deſſus ce point votre orgueil me denie,
Je ne dois plus douter de votre calomnie.
Vous m'avez mépriſée, & j'ai trop bien compris
Que vous voulez encor ſoûtenir vos mépris;
Votre ame qui ſe plaît à me voir offenſée,
Au moindre repentir ne peut être forcée;
Ma grace aſſurément vous donne de l'effroi,
Vous auriez du regret d'être bien avec moi,
Et que de mes bontez un excès magnanime
Vous forçât de changer vos mépris en eſtime.

ROGER.

Vous avez pris à tort ces injuſtes ſoupçons.

AURORE.

Vous prenez mal le temps pour faire des leçons.

ROGER.

Ecoutez-moi parler contre cette impoſture.

AURORE.

Non, non, vous me diriez quelque nouvelle injure.

ROGER.

Sçachez....

AURORE.

De votre part je ne veux rien ſçavoir,
Et vous m'obligerez de ne me jamais voir.

LOTHAIRE.

Le tems approche où Stelle aura beaucoup d'allarmes,
Votre Cavalerie eſt toute ſous les armes;
J'étois ici venu pour vous en avertir.

AURORE.

Allons, conduiſez-moi, je vous verrai partir.

SCENE V.

ROGER, GUSMAN.

ROGER.

VOi comme elle me fait, cette belle inhumaine?
Le coupable a le prix, l'innocent a la peine;
Et lorſque mon reſpect attire ſon dédain,
Un inſolent reçoit ſon cœur avec ſa main.

GUSMAN.

Monſieur, conſolez-vous, c'eſt choſe aſſez commune
Que la Vertu ſoit mal avecque la Fortune ;
Il faut quitter ces lieux où nous ſommes hais,
L'on n'eſt jamais, dit-on, Prophéte en ſon païs.

ROGER.

Ne me parle jamais de m'éloigner d'Aurore ;
Toute ingrate qu'elle eſt, il faut que je l'adore.
Malgré tous ſes mépris au fort de ma douleur,
J'accuſe ſeulement Lothaire & mon malheur.

GUSMAN.

Mais que prétendez-vous ?

ROGER.

Ou me perdre, ou lui plaire ;
J'oposerai ma flâme au bonheur de Lothaire,
Et nous pourrons ſçavoir avant la fin du jour,
Qui doit vaincre ou ceder, la Fortune ou l'Amour.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GUSMAN, ROGER dans le Jardin.

GUSMAN.

AH ! Que de biens, Seigneur, que d'honneur & de gloire !

ROGER.

Ce ſuccès eſt ſi grand que j'ai peine à le croire.

GUSMAN.

Avec cent Cavaliers rompre mille chevaux !

ROGER.

J'ai dans ce grand exploit fait voir ce que je vaux :
Lothaire avec trois mille a fait moins de carnage,
Et de tous ſes travaux tiré moins d'avantage ;
Mais en ce grand ſuccès d'où naîtra mon bonheur,
La Fortune a plus fait pour moi que ma valeur.
En cette occaſion & ſi chaude & ſi prompte
J'ai pénetré d'abord au pavillon du Comte,

Qui ſe verroit poſſible entre mes priſonniers
S'il avoit tenu ferme & plié des derniers.
Rien n'a pû réſiſter à notre noble audace,
Et dans cette châleur où nous faiſions main baſſe,
Un homme m'a crié pâle & tremblant d'effroi :
„ Je me rends en vos mains, Seigneur, conſer-
vez moi.
„ Je puis vous aſſurer qu'en ſauvant ma perſonne
„ Vous gagnerez un prix qui vaut une Couronne.
Cette haute promeſſe a fait hâter mes pas,
Pour le tirer ſoudain d'un fâcheux embarras ;
Et comme ma valeur l'a tiré de la preſſe,
Il a par ce coffret accompli ſa promeſſe.
Mais comme il ſe ſentoit bleſſé mortellement,
D'une voix foible & baſſe il m'a dit ſeulement :
„ Du grand Comte d'Urgel je ſuis le Secretaire,
„ Qui d'un ſi grand tréſor me fit dépoſitaire.
„ De grace publiez, pour adoucir mon ſort,
„ Que je l'ai pour le moins gardé juſqu'à la mort.
En achevant ces mots il chancelle, il expire.

GUSMAN.

Après avoir tant fait, qu'avoit-il plus à dire ?

ROGER.

J'ai ſervi ma Princeſſe avec aſſez de fruit,
Et ce fameux exploit va faire aſſez de bruit.

GUSMAN.

En venant apporter cette heureuſe nouvelle,
Vous avez avec vous un témoin bien fidelle :
Cet Ecrin tout rempli de larges diamans
Confondra l'artifice & les déguiſemens.

ROGER.

Oüi, ſi dans ce jardin, comme je me propoſe,
Je rencontre ma ſœur pour lui dire la choſe,
Je la veux informer de ce coup glorieux,
Et mettre entre ſes mains ce dépôt précieux.

Aurore qui paroît de soucis accablée,
S'appuyant sur ma sœur, passe dans cette allée.
La crainte me saisit, cachons-nous en ces lieux ;
Elle m'a défendu de paroître à ses yeux.

SCENE II.

AURORE, DIANE, ELVIRE.

AURORE.

Diane, vois-tu bien comme il fuit ma rencontre ?

DIANE.

Il se cache, il est vrai ; mais son respect se montre.

AURORE.

Ici l'aversion peut passer pour respect.

DIANE.

Et le vrai pour le faux à qui tout est suspect.

AURORE.

Mais il pouvoit passer avec moins de vîtesse,

DIANE.

Mais il vouloit garder l'ordre de votre Alteſſe.
C'est par commandement qu'il détourne ses pas,
Et vous le blâmeriez s'il ne le faisoit pas.
Le ferai-je appeller sans tarder davantage ?

AURORE.

Plûtôt mourir cent fois qu'il eût cet avantage.

DIANE.

Vous remettriez la joie en un cœur affligé.

AURORE.

Je ne veux rien du tout en un cœur partagé.

DIANE.

Sans doute vos soupçons lui font un tort extrême.

AURORE.

Mais, si j'étois sa sœur, je dirois tout de même :
Je voudrois le servir, je voudrois l'excuser,
Et porter tout le monde à le favoriser.
Dans ces chers mouvemens qu'inspire la nature,
On va jusqu'au mensonge & jusqu'à l'imposture.
De Lothaire tantôt je n'ai que trop appris
Que Roger n'a pour moi que haine & que mépris,
Et tout son procédé trop clairement exprime
Qu'il n'a pour Leonor que tendresse & qu'estime.
Ce que tu dis pourtant passe en mon souvenir
Comme un songe plaisant que je veux retenir.
Par obligation je dois aimer Lothaire,
Par inclination je panche vers ton frere ;
Et cette émotion qui vient du Firmament,
Est plus forte cent fois que ton raisonnement.
Mais le sommeil me presse, & de notre sortie
Le soin jusqu'à présent m'a toûjours divertie.
Je veux un peu dormir dessus ce gazon frais,
Sur qui ces verds rameaux font un ombrage épais.

DIANE.

Vous plaît-il que l'on chante un air qui soit capable
D'introduire en vos sens ce sommeil agréable ?

AURORE.

Il est bien à propos, Diane, prens ce soin.
Qu'il n'entre ici personne, & qu'on chante un peu loin.

CHANSON.

AMour, détache ton bandeau
Pour voir l'ouvrage le plus beau
Qu'ait jamais formé la nature ;
On y voit briller tant d'appas,
Que les seuls traits de ſa peinture
Pouvoient ébaucher mon trépas.

O vous, dont la vaine ſplendeur
Voudroit conteſter de grandeur
Avec la beauté que j'adore !
Vos travaux n'auront point de fruit ;
L'éclat d'une ſi belle Aurore
Eteint tous les feux de la nuit.

SCENE III.

AURORE, ELVIRE, LOTHAIRE.

ELVIRE.

AH! Seigneur, n'entrez point, la Princeſſe repoſe.

LOTHAIRE.

Elvire, de ma part ne crains aucune choſe.

ELVIRE.

Vous lui pourrez tantôt parler plus à propos.

LOTHAIRE.

Laiſſe-moi, je ſçaurai reſpecter ſon repos.

Je ne troublerai point une beauté ſi chere,
Mes ſouhaits les plus doux ne tendent qu'à lui plaire.
J'attendrai ſon réveil, prenant ici le frais;
L'on excuſe un amant. Avançons-nous plus près.
Mais prenons-lui ſes fleurs, afin que leur abſence
L'inſtruiſe à ſon reveil de notre diligence.
Je veux écrire ici des vers ſur ce ſujet,
Qui ne déplaîront pas à ce charmant objet.

Il écrit ſur des Tablettes.

Laiſſez-moi ces fleurs en partage;
L'éclat de votre beau viſage
Ternit leurs plus vives couleurs;
N'en trouvez point la perte étrange;
Celui qui vous ôte des fleurs,
Vous laiſſe ſon cœur en échange.

Ces Vers, à mon avis, ne ſont pas mal tournés;
Il n'eſt rien d'impoſſible aux cœurs paſſionnés.
Il ne faut point tracer mon nom ſous ces fleurettes,
Elle reconnoîtra ſans doute mes tablettes.
Poſons-les; & de peur de troubler ſon ſommeil,
Dans ce lieu pourmenoir attendons ſon réveil.

SCENE IV.

AURORE, ROGER, GUSMAN.

GUSMAN *ſortant d'une allée.*

JE le vois.

ROGER.

Que vois-tu ?

GUSMAN.

L'objet de votre haine ;
Lothaire qui tout ſeul dans ces lieux ſe promene ;
Il cherche la Princeſſe.

ROGER.

Il n'en faut point douter.
Je ſens, en le voyant, mon courroux s'augmenter ;
Et s'il avoit l'orgüeil de m'aborder encore,
Je pourrois oublier les défenſes d'Aurore.

GUSMAN.

J'apperçois la Princeſſe.

ROGER.

Evitons ſon abord.

GUSMAN.

Elle eſt ſeule.

ROGER.

Il n'importe.

GUSMAN.

Arrêtez, elle dort.

ROGER.

Elle dort ?

GUSMAN.

Approchez.

ROGER *regardant Aurore.*

Merveille, que j'adore !
Vous qui réveillez tout, vous dormez, belle Aurore,
Et toutes les beautés, les charmes les plus doux,
Les graces, les amours dorment avecque vous.
Mais qui peut auprès d'elle avoir mis ces tablettes ?
Ces Vers de mes soupçons seront les interprétes :
Regardons ce que c'est.

Laissez-moi ces fleurs en partage,
L'éclat de votre beau visage
Ternit leurs plus vives couleurs.
N'en trouvez point la perte étrange ;
Celui qui vous ôte des fleurs,
Vous laisse son cœur en échange.

Vers assez peu sensés
De ce feuillet ici vous serez effacés :
Et je suis obligé d'en mettre à votre place,
Qui se présenteront avecque plus de grace.

Le plus fidéle des amans
Vous a donné ces diamans,
Qui brillent bien moins que sa flâme ;
Et sans rien exiger de vous,
Il borne ses vœux les plus doux
A vous donner encor son ame.

Laissons avec ces vers ce coffret précieux,
Afin qu'à son réveil elle y porte les yeux.

Ma sœur qui connoîtra d'abord mon écriture,
Lui pourra sur ce fait donner quelque ouverture,
Et nous viendrons après par son commandement
Lui conter en détail ce grand évenement.
Elle s'éveille ; ô dieux ! Quelle rigueur extrême
De se voir obligé de fuir ce que l'on aime !

SCENE V.

AURORE éveillée.

Aimable & doux sommeil, qui me pressois les yeux,
Tu n'es jamais d'accord avec l'Astre des cieux !
Tandis qu'il rend les monts & les plaines fertiles,
Il seiche ses pavots, & les rend inutiles.
Je ne puis plus dormir, le chaud & la clarté
Banniſſent de mes sens le repos souhaitté.
Aussi-bien ma grandeur se trouve intéressée
Au succès de l'emploi qui regne en ma pensée.
Mais, qu'est-ce que je tiens, & qu'est-ce que je voi ?
D'où me vient cet Ecrin ? Fillé, qu'on vienne à moi.
Ce que je trouve ici me surprend & m'étonne.
Tandis que je dormois, n'est-il entré personne ?

SCENE VI.

ELVIRE, AURORE.

ELVIRE.

Lothaire seul, Madame, a pris la liberté
D'entrer en ce jardin contre ma volonté.

AURORE.

Sans doute c'est à lui que je suis redevable
D'un présent si galand & si considérable ;
Je dois m'en assurer, c'est le fidele amant
Par qui les bons succès m'arrivent en dormant.
Ces Tablettes aussi me sont assez connuës,
Lothaire près de moi souvent les a tenuës ;
Il faut les feuilleter, possible qu'à les voir
J'apprendrai de sa main ce que je veux sçavoir.
Je ne vois que des Vers, lisons : à sa Princesse
Lothaire veut par tout faire voir son adresse.

Le plus fidelle des Amans
Vous a donné ces Diamans,
Qui brillent bien moins que sa flâme :
Et sans rien exiger de vous,
Il borne ses vœux les plus doux,
A vous donner encor son ame.

O fortune ! Il falloit que pour bien m'obliger ;
Ces vers & ces faveurs me vinssent de Roger.
L'offense qu'il m'a faite en seroit effacée,
A suivre mes desirs je me verrois forcée ;
Je perdrois des soupçons que je garde à regret,
Je ne hairois plus ce que j'aime en secret,
Cet objet à la fois d'amour & de colere,
Qui tout ingrat qu'il est, ne me sçauroit déplaire :

Et je ne ſerois pas réduite à carreſſer
Un Prince qu'on ne peut aſſez récompenſer,
Mais qui par un inſtinct qui n'eſt pas concevable,
Tout obligeant qu'il eſt, ne peut m'être agréable,
Ce charmant importun. Mais, ô Dieux! le voici.

SCENE VII.

LOTHAIRE, AURORE, ELVIRE.

LOTHAIRE.

MAdame, j'attendois votre réveil ici,
A deſſein de vous faire un récit véritable
D'une expédition dont je ſuis reſponſable.
Nos gens ayant d'abord enlevé deux quartiers,
Avoient déja battu des Régimens entiers.
Quand le Comte ſuivie d'une troupe aguerrie,
Rallia les trois parts de la cavallerie,
Lors les voyant marcher en un ordre meilleur,
Oppoſans en tous lieux le nombre à la valeur;
Enfin nous avons fait une retraite utile,
De peur d'être coupez du côté de la ville,
Où nos gens par l'effort de votre heureux deſtin,
Sont rentrez tous couverts de gloire & de butin.

AURORE.

Ce récit eſt rempli de trop de modeſtie:
Du ſuccès de vos ſoins je ſuis bien avertie,
Et d'illuſtres témoins m'ont déja fait ſçavoir
Que pour m'en acquitter je manque de pouvoir.

LOTHAIRE.

Si le ſort eut voulu ſeconder mon courage,
J'euſſe obtenu ſans doute un plus grand avantage;
Mais quand j'aurois pour vous ſçû vaincre entiérement,
Je ſerois trop payé d'un regard ſeulement.

AURORE.

Ne désavoüez point le bien que vous me faites:
Quoique vous en disiez, j'en croirai vos Tablettes.

LOTHAIRE.

J'ai pris la liberté d'y tracer quelques vers.

AURORE.

C'est par eux que vos soins m'ont été découverts:
Mais d'où vient que ces fleurs en vos mains sont tombées?

LOTHAIRE.

Pendant votre sommeil je les ai dérobées.

AURORE.

Je souffrirai toujours des larcins à ce prix,
Vous m'avez plus donné que vous ne m'avez pris:
Je sçai bien à quel point je vous suis redevable,
Je dois nommer faveur cette échange agréable.

LOTHAIRE *à part.*

O bonté sans égale! elle appelle faveur
Le vol de son bouquet & le don de mon cœur.

AURORE.

Vous faites l'étonné

LOTHAIRE.

Votre bonté m'étonne.
Vous faites trop d'état du peu que je vous donne.

AURORE.

Ce que vous me donnez, a droit de me charmer.

LOTHAIRE.

Qu'entens-je? mon bonheur se peut-il exprimer?

AURORE *montrant l'Ecrin.*

C'est vouloir enchérir sur les galanteries,
Que de payer des fleurs avec des pierreries,
Elles viennent de vous, ne me le célez plus.

LOTHAIRE.

O Dieux! que vois-je?

AURORE.

En vain vous faites le confus;

Ce ſont, à mon avis, des marques éclatantes
Que vous avez forcé les principales tentes.

LOTHAIRE.

Cet amas de brillans ſeroit plus précieux,
S'il avoit tout l'éclat qui ſort de vos beaux yeux.

AURORE.

Afin de m'obliger par des faveurs diſcrettes,
Vous l'avez ici mis avecque vos tablettes;
Le butin eſt fort rare & le trait fort galant,
Toutes vos actions n'ont rien que d'excellent:
Aſſurez-vous qu'Aurore eſt fort reconnoiſſante.
Mais d'où vient que Roger à mes yeux ſe préſente?

LOTHAIRE.

Il approche, & votre ordre eſt aſſez mal gardé.

SCENE VIII.

ROGER, GUSMAN, AURORE, LOTHAIRE.

AURORE.

QUi vous amene ici? Vous ai-je demandé?

ROGER.

Madame, un attentat horrible vous regarde,
Qui de m'offrir à vous fait que je me hazarde.
Près du mur du jardin marchant au petit pas,
Je viens d'oüir des gens qui parloient aſſez bas:
Le mur nous ſéparoit, & par une merveille
Ces mots plus élevez ont frappé mon oreille.
„ Oüi ſur ce ſtratagême il ſe faut arrêter,
„ La choſe eſt bien concluë, il faut l'exécuter;
„ Par là Stelle eſt vengée, & ſa ſœur eſt détruite:
„ Il faut qu'elle périſſe elle & toute ſa ſuite:

J'ai fait lors un effort, pour voir les assassins
Qui forment contre vous de si cruels desseins :
Mais par un grand malheur la muraille ébranlée,
S'est entre mes deux mains par le haut écroulée,
M'a fait choir avec elle, & ne m'a pas permis
De saisir ni de voir vos secrets ennemis.

AURORE.

Cet avertissement est si fort ridicule,
Qu'il n'étonneroit pas l'esprit le plus crédule.
Comment peut-on parer de pareils attentats,
Et se garder de gens que l'on ne connoît pas ?
Je serai redevable à vos avis fidelles,
Quand vous m'apporterez de meilleures nouvelles,
Lorsque vous aurez fait quelque grande action
Dont le récit réponde à notre attention.

ROGER.

Vous serez redevable à mes avis fidelles,
Quand je vous porterai de meilleures nouvelles ;
Et lorsque j'aurai fait quelque grande action
Dont le récit réponde à votre attention ?
Princesse, je reclame ici votre justice,
Et il n'est rien de plus grand que mon dernier service
Pendant votre sommeil près de vous j'ai remis
Ce butin que j'ai fait entre vos ennemis,
Pourriez-vous démentir ce brillant témoignage,
Qui fait voir où mon zele a porté mon courage ?

AURORE.

Vous prétendez sans doute augmenter mon courroux,
Ce présent m'est venu d'un plus vaillant que vous.
Aux faciles esprits l'on peut tout faire croire :
Mais ce n'est pas ainsi qu'on acquiert de la gloire.

ROGER.

Pouvez-vous soupçonner mon courage & ma foi ?
En faisant tout pour vous, n'ai-je rien fait pour moi ?

Et ce riche tréſor où ma valeur s'exprime,
N'a-t-il pas mérité ſeulement votre eſtime ?

AURORE.

Penſez-vous m'abuſer par ces déguiſemens ?

GUSMAN *à part.*

Il eſt bien ſatisfait de tels remercimens.

ROGER.

Par quel charme faut-il que mes travaux pénibles
Ne recueillent pour fruit que des douleurs ſenſibles ;
Et qu'enfin ma valeur ne reçoive autre prix
Que les rigoureux traits d'un injuſte mépris ?

AURORE *à Lothaire.*

Hé bien, qu'en dites-vous ?

LOTHAIRE.

L'inſolence eſt extrême.

ROGER.

Ce que je dis, Madame, eſt la vérité même.
J'ai pris ces diamans.

AURORE.

Et moi je n'en crois rien ;
Ils viennent de Lothaire, & je le ſçai fort bien :
Ne vous obſtinez pas à dire le contraire,
A moins que de vouloir redoubler ma colére.

ROGER.

Malgré votre injuſtice & mon reſſentiment,
Je vous obéirai, Madame, aveuglément ;
Je ſouffrirai qu'un lâche en bonheur me ſurmonte
Et qu'il ai tout l'honneur & moi toute la honte.
Mais s'il faut pour vous plaire être fourbe & ſans cœur,
Je dois vous obéir ſans eſpoir de faveur.

Moi qui suis ennemi des moindres artifices,
Et qui jusqu'à la mort vous rendrai des services.

LOTHAIRE.

Il croit que ces discours pourront vous decevoir.

AURORE

Non, non, j'ai trop de joye à ne lui rien devoir.

LOTHAIRE.

Pour vous tromper, sans doute, il prend mal ses mesures,
Vous ne vous laissez pas surprendre aux impostures.

ROGER.

Quoi, de tous mes travaux vous étant fait l'auteur,
Osez-vous bien encor me traiter d'imposteur?

AURORE.

C'en est trop, c'en est trop, ma patience est lasse
De voir joindre à mes yeux le mensonge à l'audace.
Sortez.

ROGER.

Cette rigueur m'étonne au dernier point.

AURORE.

Retirez-vous, vous dis-je, & ne repliquez point.

ROGER.

Ma valeur parlera, quand vous me ferez taire.

AURORE.

C'est trop perdre de tems, ramenez-moi Lothaire.

SCENE

SCENE IX.

ROGER, GUSMAN.

ROGER.

AH! cruelle Princeſſe, à qui tout ſemble dû;
C'eſt pour moi ſeulement, que le tems eſt perdu.
O rigoureux mépris! ô dures barbaries!

GUSMAN.

Ma foi, l'on a payé fort mal vos pierreries;
Aurore eſt mal appriſe, & ces beaux diamans
Valoient bien tout au moins quelques remercimens;
Mais il n'écoute point.

ROGER.

Pourſuis, divine Aurore;
Sois plus méconnoiſſante & plus injuſte encore,
Donne plus d'étenduë à cette cruauté,
Qui pour moi ſe rencontre égale à ta beauté;
Et deviens, s'il ſe peut, plus fiere & plus cruelle
Que tu n'es à mes yeux noble, charmante & belle.
Toutes ces cruautés ne m'empêcheront pas
De te ſervir par tout juſques à mon trépas,
De prodiguer toujours mon ſang pour ta querelle;
Et d'affermir enfin ton Trône qui chancelle.
Sui-moi; cherchons ma ſœur, & faiſons un effort
Pour vaincre mon malheur, ou pour hâter ma mort.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ROGER, AURORE.

ROGER *posant Aurore évanoüie sur un gazon, après l'avoir retirée du Palais qui paroît embrasé.*

ENfin, grace à l'amour, j'ai sauvé de la flâme
Celle qui fit entrer tant de feux dans mon ame !
Mais, ô de tant de soins fatal événement !
Cette rare beauté reste sans mouvement,
Et tous mes vains efforts dans ces débris funestes
D'un objet si charmant n'ont sauvé que les restes.
Les astres de la nuit par leurs sombres clartés
Ne me font que trop voir ces tristes vérités ;
Ses appas ont perdu leur grace accoutumée,
Sa bouche sans couleur est à demi fermée ;
Ses charmes sont éteints, & la mort à son tour
Triomphe insolemment où triomphoit l'amour !
O destins ennemis ! Eût-on jamais pû croire
Que vous m'eussiez réduit à détester ma gloire,

Et ſentir des douleurs pires que le trépas,
Après m'avoir fait voir Aurore entre mes bras?
Faut-il qu'une beauté ſi charmante & ſi fiere
Dans un embraſement perde ainſi la lumiere?
Elle qui ſçavoit l'art de s'émouvoir ſi peu,
Alors que ſes beaux yeux mettoient les cœurs en feu?
Mais c'eſt trop quereller les deſtins de ſa perte;
On doit me l'imputer, puiſque je l'ai ſoufferte.
J'ai dû, pour conſerver le fil de ſes beaux jours,
Prévoir mieux ſon péril, & hâter mon ſecours;
Et mon retardement qui lui coûte la vie,
Eſt une trahiſon qui doit être punie.
Je me ſuis fait coupable, en la laiſſant périr;
Pour elle j'ai vécu, pour elle il faut mourir,
Et joindre avec ce fer, pour ſignaler ma flâme,
Mon trépas à ſa mort, & mon ame à ſon ame.
Toutefois differons ce deſſein d'un moment;
Je n'ai fait de ſa mort qu'un douteux jugement:
Poſſible par bonheur qu'elle n'eſt que pâmée,
Ce peut être un effet de la ſeule fumée.
Aucuns de ſes habits ne ſe trouvent brûlés,
Et ſes eſprits pourront être encor rappellés.
Mais je mettrois fort mal ce ſecours en uſage:
Cherchons quelqu'un des ſiens ſans tarder davantage,
Et venons dans ces lieux après, au gré du ſort,
Ou lui rendre la vie, ou me donner la mort.

SCENE II.

LOTAIRE, LAZARILLE, AURORE évanouïe.

LOTHAIRE.

TOn effort vainement s'oppoſe à mon envie :
Puiſqu'Aurore n'eſt plus, je dois perdre la vie ;
Et pour me réunir au ſujet de mon deuil,
De ce Palais en feu faire au moins mon cercüeil.
O funeſte accident !

LAZARILLE.

Qu'avez-vous à vous plaindre ?
Dans ce jardin, Seigneur, nous n'avons rien à craindre ;
Et de ce grand Palais l'embraſement fatal
Ne doit point faire ici ni de peur ni de mal.

LOTHAIRE.

Ah ! c'eſt trop juſtement que la douleur m'emporte ;
Ne m'as-tu pas conté que la Princeſſe eſt morte ?
Ne m'as-tu point appris que cet objet charmant
Se trouve envéloppé dans cet embraſement ?
Et que déja par tout le bruit vient de s'épandre
Qu'un chef-d'œuvre ſi beau n'eſt plus que de la cendre ?

LAZARILLE.

Seigneur, c'eſt un malheur qu'on ne pouvoit celer,
Et dont le ſeul remede eſt de s'en conſoler.

LOTHAIRE.

Peut-on ſe conſoler d'une telle diſgrace ?
Mais retourne à la Ville, & voi ce qui s'y paſſe ;

Sans doute que ce feu vient de nos ennemis,
Et qu'on doit redouter quelque chose de pis.

SCENE III.

LOTHAIRE, AURORE.

LOTHAIRE.

ENfin, je me vois libre, & je puis sans contrainte
Suivre le désespoir dont mon ame est atteinte.
Ne faisons point ici de regrets superflus :
Il faut, il faut perir, Aurore ne vit plus.
Le trepas fait ma perte, il faut qu'il m'en console :
Qu'il joigne encor ma vie au trésor qu'il me vole,
Et que pour assouvir pleinement sa rigueur,
Il triomphe d'Aurore au milieu de mon cœur.
O Dieux ! ne vois-je pas l'ombre de cette Belle,
Qui vient de ses Amans revoir le plus fidelle ?
Non, je suis abusé, ce n'est que son beau corps,
Et son ame est déja sans doute entre les morts.
O trop infortunée & trop aimable Aurore !
Console d'un regard un Amant qui t'adore :
Mais en vain je lui parle, elle est sourde à ma voix ;
Je la recouvre ensemble & la perds à la fois ;
Je la trouve, il est vrai, mais je la trouve morte ;
Quand je me croi guéri, ma douleur est plus forte,
Et je sens à l'objet d'un si cruel trépas
Qu'il m'eût été plus doux de ne la trouver pas.
Son malheur par mes cris ne deviendra pas moindre.
Attends, Aurore, attends, je m'en vai te rejoindre,
Et ce fer par mes mains va punir ton amant
D'avoir après ta mort vécu plus d'un moment.
Aurore, belle Aurore !

AURORE *revenant de ſa pâmoiſon.*

Où ſuis-je, & qui m'appelle ?

LOTHAIRE.

Celui pour qui vos maux ſont une mort cruelle,
Qui veut rendre vos jours, non les ſiens, aſſurez ;
Qui vit ſi vous vivez, qui meurt ſi vous mourez ;
Et qui juſques au tombeau s'obſtinant à vous ſuivre,
Vous croyant déja morte, alloit ceſſer de vivre.

AURORE.

C'eſt donc à vous, Lothaire, à qui je dois le jour !
Vous ne pouviez jamais marquer mieux votre amour ;
O miracle inoüi, que je ne puis comprendre !
Quel autre qu'un Amant auroit pû l'entreprendre ?
Amour, pour un deſſein ſi grand, ſi périlleux,
Il faut trouver un cœur échauffé de tes feux !
Vous qui pouvez prétendre à plus que vous ne faites,
Apprenez qui je ſuis m'ayant dit qui vous êtes.
Je ſuis celle qui croit devoir tout à vos ſoins,
Celle qui donne plus quand on attend le moins,
Dont le cœur eſt ſenſible à la reconnoiſſance,
Qui s'impute à bonheur votre perſeverance,
Qui vous doit ſon ſalut, qui ne vit que par vous,
Qui croit que votre amour a fait de ſi grands coups,
Et confeſſe qu'après cette action ſublime,
Elle doit quelque choſe au-delà de l'eſtime.

LOTHAIRE *à part.*

Elle ſe trompe fort, ſecondons ſon erreur,
Un menſonge amoureux ne me fait point d'horreur.
Haut.
Ce diſcours obligeant paye avec trop d'uſure,
Ce que j'ai fait pour vous en cette conjoncture...

AURORE.

Sçachez que votre prix paſſera votre eſpoir.

LOTHAIRE.

Je ſçai que qui vous ſert, ne fait que ſon devoir.

AURORE.

Mon salut ne vient pas d'une valeur commune.

LOTHAIRE.

Ma valeur a moins fait que ma bonne fortune :
J'entens du bruit.

SCENE IV.

DIANE, AURORE, LOTHAIRE.

DIANE.

MAdame, ô Dieux ! par quel bonheur,
De vous baiser les mains ai-je encore l'honneur ?

AURORE.

Diane, mon salut de Lothaire est l'ouvrage,
Admire son amour, admire son courage :
Si-tôt que cet horrible & prompt embrasement
Commença d'éclater dans mon appartement,
Dedans un cabinet, où j'étois renfermée,
J'apperçûs tout-à-coup une épaisse fumée,
Et surprise des cris qu'on me faisoit ouïr,
La fumée augmentant me fit évanouïr ;
Et si Lothaire enfin m'eût lors abandonnée,
La flamme eût achevé ma triste destinée.
Juge, avant qu'il ait pû jusqu'ici m'enlever,
Quels horribles périls il aura sçû braver.

DIANE.

Sa mort en ce dessein devoit être infaillible.

LOTHAIRE.

Pour un homme amoureux il n'est rien d'impossible.

AURORE.

Je vous conjure encore en ce pressant besoin,
D'empêcher que le feu ne s'étende plus loin,
Joignez à mon salut la sûreté publique.

LOTHAIRE *en se retirant.*

Lorsque vous commandez j'obéis sans replique.

AURORE.

Ma perte étoit certaine en un si grand danger,
Si j'avois attendu le secours de Roger :
Et peut-être en lieu sûr d'une ame indifferente,
Il songe qu'à présent je suis morte ou mourante.

SCENE V.

ROGER, ELVIRE, GUSMAN, AURORE, DIANE.

ROGER.

VOus vivez, ma Princesse, & les Cieux courroucez
Ont donc en cet instant tous mes vœux exaucez ?
Se peut-il que vivante encore je vous renvoye ?
J'allois mourir d'ennui, je vais mourir de joye.

AURORE.

Je vis encor Roger. Mais sçavez-vous comment
J'évite la fureur de cet embrasement ?

ROGER.

C'est de moi seulement que vous pourrez l'apprendre.

AURORE.

Votre avis me surprend.

ROGER.

Il doit bien vous surprendre.
Le feu comme vainqueur dans le Palais logé,
Dans votre appartement avoit tout ravagé,
Les plus riches lambris par cent bouches béantes,
Vomissoient vers le Ciel des flammes pétillantes ;

Lorſqu'étant accouru pour vous en dégager,
Mon deſir fût accru par l'horreur du danger.
Malgré l'obſcurité d'une épaiſſe fumée,
Et le mortel effroi de la flamme allumée,
Sans en être étonné que pour vous ſeulement,
Je me ſuis fait paſſage en votre appartement.

AURORE.

Où m'ayant auſſi-tôt trouvée évanouïe,
Et ſurpaſſant du feu la vîteſſe inouïe,
Vos bras de ce fardeau s'etant voulu charger,
M'ont conduite en ces lieux éloignez du danger ?

ROGER.

Il n'eſt rien de plus vrai.

AURORE.

Votre audace me fâche ;
Il n'eſt rien de ſi faux qu'un menſonge ſi lâche.

ROGER.

D'où vous naît ce courroux ?

AURORE.

Vous feignez aſſez bien ;
A faire le ſurpris, vous ne gagnerez rien.

ROGER.

Doutez-vous ?

AURORE.

Non, je ſai que je ſerois ſans vie
Si j'avois attendu que vous m'euſſiez ſuivie.

ROGER.

Quoi, vous pouriez penſer ?

AURORE.

Que vous m'eſtimez peu ;
Que vous aimez la vie, & craignez bien le feu ;
Que Lothaire eſt celui qui m'en a préſervée.

ROGER.

Lothaire, dites-vous ?

AURORE.

Oüi, lui seul m'a sauvée ;
Lorsque si lâchement vous me laissez périr,
Et sans vous émouvoir, & sans me secourir ;
Lui qui n'est qu'étranger, & de qui la naissance
Ne l'interessoit point à prendre ma défense,
Qui sans paroître ingrat, lâche & mauvais parent,
Pouvoit voir mon trépas d'un œil indifferent ;
Lui seul bravant l'horreur d'une mort assurée,
M'a genereusement des flammes retirée :
L'estime que j'en fais semble vous irriter,
Puisqu'il brave la flamme, il est à redouter.

ROGER.

Quoique pour vous sauver mon courage ait pû faire,
Vous ne me devez rien.

AURORE.

Je dois tout à Lothaire,
Je le reconnois seul pour mon liberateur,
Vous, pour mauvais parent, & pour lâche imposteur.

ROGER.

Est-ce lui qui le dit ?

AURORE.

Non, Roger, c'est moi-même.

ROGER.

Je me tai ; car pour vous mon respect est extrême,
A d'éternels mépris je me sens destiné.
Lothaire est trop heureux, moi trop infortuné.

GUSMAN *à Roger à part.*

Quoi, Seigneur, vous souffrez ce qu'on dit de Lothaire ?

ROGER.

La Princesse le dit, c'est à moi de me taire ;
Et malgré ma douleur & mon ressentiment,
Je ne veux pas ici faire éclaircissement.

à Aurore.

Enfin Lothaire a sçû vous sauver de la flamme ;
C'est votre sentiment. Mais qui l'a vû, Madame ?

AURORE.

Mes yeux ſont les témoins de ce que je lui doi.

ROGER.

Des témoins ſi brillans, ſont des Juges pour moi.
Pour être recuſez, ils ont trop de lumiere,
Je leur immolerai ma gloire toute entiere;
Je veux même oublier mon ſervice rendu,
Et ſouffrir que Lothaire ait l'honneur qui m'eſt dû:
Un ſi cruel mépris ne peut m'ôter l'envie
De perdre encor pour vous & mon ſang & ma vie.

AURORE *à part.*

Son reſpect m'attendrit, que ne peut-il prouver
Que je ſuis abuſée, & qu'il m'a pû ſauver?

SCENE VI.

LAZARILLE, AURORE, ROGER, GUSMAN, DIANE, ELVIRE.

LAZARILLE.

VOtre Alteſſe ſçaura que l'ennemi s'avance
Que le feu du Palais rend les murs ſans défenſe,
Et que pour profiter de ce trouble fatal
Stelle vient vous donner un aſſaut general.

AURORE.

Je lui ferai connoître en Princeſſe outragée,
Que ſi je dois périr, je dois périr vangée.

DIANE.

Avant toute autre choſe il ſeroit à propos
Que votre Alteſſe prit un moment de repos.

AURORE.

Non, je veux donner l'ordre, & combattre en perſonne,
Mon repos eſt moins cher que n'eſt une Couronne.

ROGER.

Madame en ce combat ma valeur fera foi,
Qui ſçait mieux vous ſervir de Lothaire ou de moi.
Malgré votre rigueur & malgré votre haine
Je vous ſuivrai par tout.

AURORE.

N'en prenez pas la peine;
Dans cette occaſion vous me ſervirez peu,
Si vous craignez le fer de même que le feu.

SCENE VII.

DIANE, ROGER, GUSMAN.

DIANE.

MOn frere, déſormais oſerez-vous paroître?
Mais vois-je encor mon frere, & puis-je le connoître?

ROGER.

Auprès de la Princeſſe un rival me détruit;
Et quand je l'ai ſauvée, il en reçoit le fruit.

DIANE.

Oſez-vous ſoûtenir encor votre impoſture?
De cette indignité ma tendreſſe murmure.
Avez-vous fait deſſein de tromper une ſœur,
Pour mieux tromper Aurore & regagner ſon cœur?

ROGER.

C'eſt porter juſqu'au bout ma honte & mon martyre.

DIANE.

En lui parlant de vous, que lui pourrai-je dire?
Quand je lui vanterai vos ſervices paſſez,
Ceux de votre rival les auront effacez;
Et quand je lui dirai: Favoriſez mon frere,
Elle me répondra: Je dois tout à Lothaire.

Je vois que votre esprit commence à s'irriter ;
Mais apprenez enfin que je ne puis flatter.

ROGER.

Lorsque chacun m'outrage & me fait injustice,
Ma sœur veut-elle encore agraver mon supplice ?

DIANE.

Ah ! Vous deviez agir en véritable amant,
Vous jetter dans la flamme avec empressement,
Et par ce noble effort d'amour & de courage
Oter à vos rivaux ce nouvel avantage,
Le danger étoit grand ; mais mon frere, en effet
Vous pouviez achever ce que Lothaire a fait.
Une ame par l'amour aux feux accoûtumée,
Pouvoit moins s'étonner de la flâme allumée.
Adieu.

SCÈNE VIII.

ROGER, GUSMAN.

ROGER.

Fut-il jamais amant plus malheureux ?
Eprouva-t-on jamais un sort plus rigoureux ?
A-t-on jamais reçû de plus vives atteintes ?
Et poussa-t-on jamais plus justement des plaintes ?

GUSMAN.

Vit-on jamais Princesse en un pareil effet,
De plus sotte façon reconnoître un bienfait ?
Vit-on jamais amant plus heureux que Lothaire
Entre tous les amans que le Soleil éclaire ?
Jamais maître fut-il mieux trompé que le mien ?
Jamais valet fut-il moins content que le sien ?
Qui du matin au soir, quand la douleur le tuë
De cent plaintes d'amour à la tête rompuë ?

Par quel Arrêt des Dieux & quel deſtin fatal
Ne fais-je rien de grand, qu'en faveur d'un rival ?
Lorſque je ſauve Aurore, on dit que c'eſt Lothaire.

GUSMAN.

La Princeſſe le dit, c'eſt à vous de vous taire.

ROGER.

Pour vaincre mon deſtin, on le pouvoit fléchir ;
Que faire ?

GUSMAN.

Aller au bain, & vous y rafraîchir.

ROGER.

Dans un tel embarras quel chemin dois-je ſuivre ?

GUSMAN.

Le chemin du logis.

ROGER.

Lothaire la délivre !
Le croit-elle ?

GUSMAN.

Elle croit que vous l'eſtimez peu ;
Que vous aimez la vie & craignez bien le feu.

ROGER.

Dois-je encor lui parler ? Que faut-il que j'eſpere ?

GUSMAN.

Qu'elle vous répondra : Je dois tout à Lothaire ;
Je le reconnois ſeul pour mon libérateur,
Vous pour mauvais parent, & pour lâche impoſteur.

ROGER.

Parles-tu bien ainſi ſans craindre ma colere ?

GUSMAN.

La Princeſſe l'a dit, c'eſt à vous de vous taire.

ROGER.

La Princeſſe l'a dit ! Ah ! je m'en reſſouviens ;
Deſſus ſes ſentimens je dois regler les miens ;

Contre un Arrêt qui vient d'une bouche ſi belle,
La plainte la plus juſte eſt toujours criminelle.
Mais l'aſſaut ſe prépare & nous devons ſonger
Que la Princeſſe y doit courir quelque danger :
Allons ſuivre ſes pas, & contre ſa fortune,
Allons perdre pour elle une vie importune,
Et ne nous plaignons point du ſort injurieux,
S'il me permet au moins de mourir à ſes yeux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELVIRE, AURORE dans le Palais.

ELVIRE.

DIEUX ! ſe peut-il encor que votre Alteſſe vive ?

AURORE.

Sans un vaillant guerrier j'étois morte ou captive ;
Le péril eſt ſi grand que je viens d'éviter,
Que le récit tout ſeul te doit épouvanter.
Déja de l'ennemi les troupes avancées
Avoient de nos dehors les défenſes forcées,
Et déja par mes ſoins nos gens de toutes parts
Défendoient la muraille & bordoient les remparts,
Alors que pour laſſer ou vaincre ma diſgrace,
Avec mille chevaux je ſortis de la Place.
La nuit regnoit encor, & l'ennemi d'abord
Crut que notre parti ſans doute étoit plus fort,
Et ceſſant d'attaquer afin de ſe défendre,
Il ſe trouva ſurpris lorſqu'il penſoit ſurprendre :
Enfin les aſſaillans en ce puiſſant effroi
Laiſſoient la Place libre & fuyoient devant moi,
Quand le jour rallumant ſes lumieres éteintes,
Leur fit voir ma foibleſſe, & diſſipa leurs craintes.

Ce

Ce fut dans ce moment que ma ſuperbe ſœur
Revint fondre ſur nous avec tant de fureur,
Qu'après cent vains efforts je me trouvai réduite
A ne plus eſpérer de ſalut qu'en ma fuite.
Mais mon cheval ſous moi bleſſé mortellement,
En tombant m'engagea dans ſon trébuchement:
Et ſans un grand héros, dont la valeur m'étonne
Cette chûte attiroit celle de ma couronne.
Il fit plus d'un miracle afin de me ſauver,
Seul faiſant tête à tous il vint me relever;
Et de ſa qualité refuſant de m'inſtruire,
Il ſortit de la ville ayant ſçû m'y conduire.

ELVIRE.

Quoi! ce libérateur ne vous eſt pas connu?

AURORE.

J'ignore de quel bras mon ſalut eſt venu.
Ma bague qu'il reçût après m'avoir ſauvée,
Avec une Eſſe double en ſon Eſcu gravée,
Seront les ſeuls témoins à qui j'aurai recours
Pour connoître la main qui prolonge mes jours.
Mais qu'eſt-ce que tu tiens?

ELVIRE.

C'eſt une mignature
Dont la flâme a ſemblé reſpecter la peinture:
Ce portrait eſt de vous, & je l'ai ramaſſé
Dans votre cabinet où vous l'avez laiſſé.

AURORE.

Que vois-je, Elvire, ô Ciel!

ELVIRE.

Vous voyez tous vos charmes:
Mais qui pourroit cauſer vos ſoûpirs & vos larmes?

AURORE.

Ce n'eſt pas ſans ſujet que je verſe des pleurs,
Ces traits dans mon eſprit retracent mes malheurs:
Cette Boëte à Madrid dans ma ſeiziéme année,
Au Prince d'Arragon de ma part fut donnée,

Et je ne comprens pas quel accident ſecret
A pû faire en ces lieux rencontrer ce portrait.
Mais l'état où je ſuis à d'autres ſoins m'oblige,
Le péril ſe redouble alors qu'on le néglige,
Sans doute que ma chûte aura jetté l'effroi
Dans le cœur des ſoldats qui combattent pour moi;
Et poſſible déja que quelqu'un me vient dire
Que Barcelonne eſt priſe, & que mon regne expire.

SCENE II.

DIANE, AURORE, STELLE, ELVIRE.

DIANE.

VOici Stelle, Madame, & mon frere à l'honneur
D'avoir cauſé ſa priſe & fait votre bonheur:
Agréez ce ſervice, & ſouffrez que j'eſpere
Qu'il puiſſe en ſa faveur calmer votre colere.

AURORE.

Tout criminel qu'il eſt, un ſi rare préſent
Pour obtenir ſa grace eſt plus que ſuffiſant:
Il faut vous conſoler, ma ſœur, vous devez croire
Que je ſçai mieux que vous uſer de la victoire.
La fortune vous brave, & j'ai moins de rigueur;
Elle eſt votre ennemie, & je ſuis votre ſœur.
Le ſort trahit ſouvent la plus belle eſpérance,
Et n'a rien d'aſſuré que ſa ſeule inconſtance;
Mais ma tendreſſe encor ſçaura vous obliger,
Votre fortune change, & je ne puis changer.

STELLE.

C'eſt le plus grand des maux que j'ai pû jamais craindre,
Que de voir mon malheur vous forcer à me plaindre;
Ne vous contraignez pas, je ne ſouhaite rien
D'une main ennemie, & qui vole mon bien;
Et ſi mon infortune étoit moins incertaine,
Mon déſeſpoir déja vous eut tiré de peine;
Mais vous devez ſçavoir pour vous combler d'effroi,
Que le Comte d'Urgel combat encor pour moi,
Et que quelque pouvoir ici qui me retienne,
Votre captivité ſuivra de près la mienne.
Sçachez qu'au moindre bruit que fera mon malheur,
Son déſeſpoir encor accroîtra ſa valeur,
Et qu'il viendra bien-tôt, en forçant Barcelonne,
Vous jetter dans les fers & m'élever au trône.
Mais vous n'en doutez pas, & la feinte pitié
Qui cache la grandeur de votre inimitié,
N'eſt qu'un moyen adroit pour obtenir ma grace,
Alors que ma fortune aura changé de face;
Et lorſque vous trouvant réduite ſous ma loi,
Votre ſort n'aura plus d'autre arbitre que moi.

SCENE III.

LAZARILLE, LE COMTE, AURORE, STELLE, DIANE, ELVIRE.

LAZARILLE.

LE Comte eſt pris, Madame.

STELLE.

Ah, tout mon eſpoir ceſſe !

LAZARILLE.

Et Lothaire vainqueur l'envoye à votre Alteſſe.

LE COMTE.

Ma Princeſſe, je viens partager vos douleurs ;
J'ai combattu long-tems pour vaincre vos malheurs.
Mais de votre accident la nouvelle ſemée
A fait lâcher le pied à toute votre armée ;
Et vous pouvez penſer qu'il m'eſt beaucoup plus doux
D'être ici priſonnier, que libre loin de vous.

AURORE.

Ma ſœur, votre eſpérance enfin ſe trouve éteinte ;
Et vous allez ſçavoir ſi ma tendreſſe eſt feinte.
Le Comte, ainſi que vous, eſt réduit ſous ma loi,
Et votre ſort n'a plus d'autre arbitre que moi.
Mais je me ſervirai de ce bonheur inſigne
Pour faire ſeulement ſçavoir que j'en ſuis digne :
Je dois vous relever quand le ſort vous abbat,
Et n'offrirai pas moins que devant le combat.

Je vous cede, ma sœur, la moitié de l'Empire,
Mais aux conditions que je vais vous prescrire.

STELLE.

Quand on veut faire grace en cette occasion,
On la fait toute entiere & sans condition.

AURORE.

Qui veut la mériter en même conjoncture,
Doit montrer moins d'orgueil, & ceder sans murmure.
Ce que je veux, est juste.

STELLE.

Et que prétendez-vous?

AURORE.

Je prétens vous donner le Comte pour époux;
C'est la condition où vous serez forcée.
La constance doit être enfin récompensée.

LE COMTE.

C'est me combler de gloire, & me vaincre deux fois.

STELLE.

J'obéirai sans peine à de si douces loix.

AURORE.

Allons à nos sujets apprendre ces nouvelles,
Allons faire cesser leurs soins pour nos querelles;
Et faisons publier que suivant mes souhaits,
Notre dissention a fait place à la paix.

SCENE IV.

LAZARILLE seul.

REtournons au combat pour rejoindre mon Maître.
Mais il est de retour, & je le vois paroître.

SCENE V.

LOTHAIRE, LAZARILLE.

LOTHAIRE.

AS-tu vû la Princesse ?

LAZARILLE.

Avec fidélité
De vos ordres, Seigneur, je me suis acquitté ;
Vous pouvez tout prétendre.

LOTHAIRE.

Oüi ; mais cet avantage
Me vient de la fortune, & non de mon courage.

LAZARILLE.

Le mérite aujourd'hui vaut moins que le bonheur :
Quand on acquiert un Sceptre, on acquiert de l'honneur.
Rendez-vous sans remords, Comte de Barcelonne,
Tous les chemins sont beaux quand ils ménent au Trône.

LOTHAIRE.

Voyons Aurore, allons.

LAZARILLE.

Ne vous pressez pas tant ;
Et recevez, Seigneur, un avis important.
J'ai sçû qu'un Inconnu que le Ciel favorise,
Qui porte en son Escu deux Esles pour devise,
Après avoir sauvé la Princesse & l'Etat,
Est sans se découvrir rentré dans le combat,
Et par une avanture étrange & favorable,
En passant j'ai trouvé cet Escu remarquable ;
Et je ne doute point que, si vous le portez,
Les faits de l'Inconnu vous seront imputez.

LOTHAIRE.

J'admire ton esprit.

LAZARILLE.

La chose est fort certaine.

LOTHAIRE.

Un autre événement me met beaucoup en peine :
Tu rentrois dans la Ville avec le Comte pris,
Quand l'ennemi fit ferme avecque de grands cris,
Et pour sauver ce Prince avecque violence,
Mit encore une fois la victoire en balance.
Ce fut lors que Fernand, un parent de Roger,
Reçut un coup de trait qui le mit en danger ;
Et du sang qu'il perdoit pour arrêter la course,
Roger prit son mouchoir, & fit choir cette bourse.
A l'instant par bonheur marchant dessus ses pas,
Je la vis amasser par un de nos soldats ;
Et quand les ennemis sans ordre & sans conduite
Eurent été contraints de prendre enfin la fuite,
Je le fis appeller, & sçus adroitement
Que la bourse enfermoit un riche diamant :

Je me le fis montrer, & plus ſurpris encore
Je reconnus d'abord le diamant d'Aurore;
Et connoiſſant mon nom, le ſoldat m'a permis
D'emporter ce butin pour mille écus promis.
Juge ſi l'avanture a lieu de me ſurprendre.

LAZARILLE.

Elle cache un ſecret que je ne puis comprendre.

LOTHAIRE.

Je le pourrai ſçavoir de Roger que voici.
Cherche le bouclier, & me rejoins ici.

SCENE VI.

LOTHAIRE, ROGER, GUSMAN.

GUSMAN.

ENcor que votre écu ſoit tombé dans la preſſe,
Cet autre vous fera connoître à la Princeſſe.

ROGER.

Je porte ſon anneau qui fera tout ſçavoir.

GUSMAN.

Qui peut donc vous plonger dans un chagrin ſi noir?

ROGER.

La perte du portrait de la divine Aurore.

GUSMAN.

Où l'auriez-vous perdu?

ROGER.

Moi-même je l'ignore:

Par

Par quelque effort, ſans doute, il m'eſt tombé du bras.
Mais d'où vient que Lothaire adreſſe ici ſes pas?

LOTHAIRE.

Je croi que la Princeſſe attend de vos nouvelles.

ROGER.

Je lui ferai tantôt des recits bien fidéles.

LOTHAIRE.

De vos combats?

ROGER.

Sans doute.

LOTHAIRE.

Ils ont eu de l'effet.

ROGER.

Ils pourront effacer ce que vous avez fait.

LOTHAIRE.

De vos exploits pourtant elle fait peu de conte.

ROGER.

Cependant j'ai pris Stelle.

LOTHAIRE.

Et moi, j'ai pris le Comte.

ROGER.

Aurore maintenant me doit tout ſon bonheur.

LOTHAIRE.

La priſe d'une femme apporte peu d'honneur.

ROGER.

Du moins celle du Comte eſt un moindre avantage.

LOTHAIRE.

L'avantage eſt égal, mais non pas le courage.
D'une extrême valeur c'eſt un effort dernier,
Que d'avoir arrêté ce héros priſonnier.

ROGER.

Quoi que vous me diſiez, je conſens à vous croire,
Je n'eus jamais beſoin d'emprunter de la gloire.
Je renonce à la vôtre, & j'eſpere aujourd'hui
Que vous ne voudrez plus voler celle d'autrui.

LOTHAIRE.

Ce que vous avez fait de plus considérable,
Au moindre de mes coups n'a rien de comparable:
Je tiens tous vos exploits indignes de mon bras,
Et veux bien volontiers ne les avoüer pas.
Sçachez que sans mes soins & ma rare conduite
Barcelonne étoit prise, Aurore étoit détruite;
Et vous & vos parens étiez tous égorgés,
Si mon bras du péril ne vous eût dégagés.

ROGER.

Toutes vos actions n'ont rien que d'ordinaire,
Et sont fort au-dessous de ce qu'on m'a vû faire.

LOTHAIRE.

Parlez avec respect de votre Général.

ROGER.

Il faudroit m'abaisser pour être votre égal.

LOTHAIRE.

J'ai sauvé cet Etat par ma valeur extrême.

ROGER.

Moi, j'ai sauvé la vie à la Princesse même.

LOTHAIRE.

Vous?

ROGER.

Oüi, de son salut j'ai droit de me vanter.

LOTHAIRE.

Mais ne craignez-vous point qu'elle en puisse douter?

ROGER.

La bague que je garde, & que j'ai reçûë d'elle,
D'un service si rare est le témoin fidelle.

LOTHAIRE.

Quoi! vous avez la bague?

ROGER.

Elle est en mon pouvoir,
Et je l'attens ici pour la lui faire voir.

Ce discours vous surprend ?

LOTHAIRE.

Oüi, mais je conjecture
Qu'il pourroit bien encor passer pour imposture.

ROGER.

Malgré votre artifice & tout votre bonheur,
D'un service si grand j'aurai seul tout l'honneur ;
Si-tôt qu'aux yeux d'Aurore on me verra paroître,
Pour son Libérateur je me ferai connoître ;
Et l'anneau que je porte a de vives clartés,
Qui pourront mettre au jour toutes vos lâchetés.

LOTHAIRE.

De quoi m'accusez-vous ? L'ame la moins commune
Peut faire son profit des coups de la fortune.
J'ai reçû quelque honneur qu'elle a sçû vous ravir ;
Mais devois-je me nuire afin de vous servir ?

ROGER.

Ce sont de lâches traits d'un cœur comme le vôtre,
Que d'accepter le prix des services d'un autre.
Aurore a jusqu'ici retenu mon courroux :
J'ai craint de l'affoiblir en perdant l'un de nous.
Mais sçachez maintenant, que la guerre est finie,
Que votre audace enfin sera bientôt punie.

LOTHAIRE.

Quoi ! pour me menacer vous êtes assez vain ?
Je vous satisferai les armes à la main.
Alors que la Princesse aux yeux de la Province,
En me donnant la foi, m'aura fait votre Prince,
Et qu'elle aura comblé mes souhaits les plus doux,
Je vous ferai l'honneur de me battre avec vous.

ROGER.

Lâche, ta mort de près suivroit ton insolence ;
Si je ne respectois Aurore qui s'avance.

SCENE VII.

AURORE, LOTHAIRE, ROGER, STELLE, DIANE, LE COMTE, GUSMAN.

AURORE.

ENfin, tout eſt tranquille, & nos Sujets unis
Avec nos differends trouvent leurs maux finis;
Et mon propre intérêt maintenant me convie
De chercher le héros à qui je dois la vie.
Mais, quoi! l'Eſcu fameux que Roger me fait voir,
M'enſeigne pleinement ce que je veux ſçavoir;
Et la deviſe illuſtre en ſes armes gravée,
Me fait connoître en lui le bras qui m'a ſauvée.

LOTHAIRE.

Madame, s'il vous plaît de détourner les yeux,
Ce bouclier encor vous en inſtruira mieux.

ROGER.

A croire un impoſteur ſoyez plus réſervée;
Je portois cet Eſcu, quand je vous ai ſauvée.

AURORE.

O Ciel! qui de vous deux prétend me décevoir!

LOTHAIRE.

Vous voyez que l'Eſcu ſe trouve en mon pouvoir.

ROGER.

Oüi ; mais pour le combat se trouvant inutile,
Je l'ai laissé par terre assez loin de la Ville,
Et c'est injustement qu'il se l'est imputé.

LOTHAIRE.

O dieux, quelle impudence & quelle fausseté !

AURORE.

Avant que d'en juger, pour n'être pas surprise,
Que chacun de vous deux explique la devise.

LOTHAIRE.

Cette devise apprend que pour se rendre heureux,
Un Courtisan doit être, & subtil & soigneux.

ROGER.

Ces Esses font sçavoir qu'un amant qui veut plaire,
Doit être également, & soumis & sincere.

STELLE.

Roger l'explique mieux incomparablement.

AURORE.

Enfin, s'il m'a sauvée, il a mon diamant.

LOTHAIRE *montrant le diamant.*

Sur cette question il va fort mal répondre,
Ce témoin éclatant suffit pour le confondre.

ROGER.

Ah ! c'est une imposture, & je puis l'averer ;
J'ai le vrai diamant que je vais vous montrer.

GUSMAN.

Cherchez dans l'autre poche.

ROGER.

Il faut qu'il s'y rencontre.

GUSMAN.

Tirez.

ROGER.

C'eſt mon mouchoir.

GUSMAN.

Le voici.

ROGER.

C'eſt ma montre.

GUSMAN.

Quelque avare démon l'aura donc emporté ?

LOTHAIRE.

Il eſt confus, jugez de ma ſincérité.

ROGER.

O deſtin trop cruel !

AURORE.

O Ciel ! quelle injuſtice
Empêche que Roger me rende aucun ſervice ?

DIANE.

Si j'oſois vous parler....

AURORE.

Vous parleriez en ſœur,
Laiſſez-moi rendre grace à mon Libérateur.

SCENE DERNIERE.

CARLOS, LOTHAIRE, AURORE, ROGER, STELLE, LE COMTE, GUSMAN, LAZARILLE, ELVIRE, DIANE.

CARLOS *à Lothaire à part.*

MOnſeigneur, s'il vous plaît, excuſez la franchiſe :
Je n'attens pour partir que la ſomme promiſe.

AURORE.

Que vous veut ce ſoldat ?

LOTHAIRE.

C'eſt un extravagant.

CARLOS.

On extravague donc, quand on parle d'argent ?

LAZARILLE.

Attendez.

CARLOS.

A quoi bon tant de cérémonie ?
Ai-je affaire en ces lieux où la guerre eſt finie ?

LOTHAIRE.

Sortez.

CARLOS.

Pour un Seigneur, vous pouſſez lourdement :
Il me faut mille écus, ou bien mon diamant.

AURORE.

Quel diamant? Qu'entens-je?

LOTHAIRE.

Ah, ma peine eſt extrême!

CARLOS.

Celui que vous tenez.

AURORE.

Quoi! cet anneau?

CARLOS.

Lui-même.

LOTHAIRE.

N'acheve pas.

CARLOS.

Pourquoi? je dis la vérité.
C'eſt de moi que tantôt vous l'avez acheté.

LOTHAIRE.

Parle mieux.

CARLOS.

A mentir me voulez-vous contraindre?

LOTHAIRE.

Si....

CARLOS.

Quoi! vous menacez?

AURORE.

Acheve ſans rien craindre.

CARLOS.

Comme il roule les yeux! chacun me l'a bien dit,
Qu'on ne doit point aux Grands donner rien à crédit.
Un homme bien armé dont j'étois aſſez proche,
En tirant ſon mouchoir, l'a fait choir de ſa poche.

AURORE.

Quel homme étoit-ce encor?

CARLOS.

Je ne ſçai qu'en juger:
Un de ſes gens m'a dit qu'on l'appelle Roger.

Mais il faudroit parler de me payer ma ſomme

AURORE.

Elvire, prenez ſoin de contenter cet homme.

LE COMTE.

On ne peut ſoupçonner ce témoin ingénu.

STELLE.

Votre vrai défenſeur ceſſe d'être inconnu.

AURORE.

Oüi, Roger, je vous dois ma vie & ma victoire;
Perdez de mes rebuts la honteuſe mémoire;
Par de juſtes faveurs dignes de votre prix,
Je prétens réparer ces injuſtes mépris.

LOTHAIRE.

O ſort, j'apprens ici quelle eſt ton inconſtance!

AURORE.

Recevez de ma main cet Ecrin par avance.

ROGER.

L'honneur de vous ſervir me rend trop ſatisfait,
Je ne dois pas reprendre un préſent que j'ai fait.

AURORE.

Ce coffret toutefois m'eſt venu de Lothaire.

LOTHAIRE.

Il veut faire un préſent qui ne lui coûte guére.

ROGER.

Il vous pourroit coûter plus que vous ne penſez;
Votre orgüeil doit finir, mes malheurs ſont paſſez.

AURORE.

Roger, en ſa faveur j'ai des marques ſecrettes,
Je ne puis dementir ſes Vers & ſes Tablettes.

ROGER.

Ces témoins ſont pour moi. Madame, il eſt certain
Que ces Vers rencontrés ſont écrits de ma main.

STELLE.

De Lothaire en ce cas confrontez l'écriture.

DIANE.

Dans ſa confuſion l'on voit ſon impoſture.

LOTHAIRE.

O du cruel destin revers trop rigoureux !

AURORE.

Que ce succès, Diane, est conforme à mes vœux !
Lothaire cependant m'a sauvé de la flâme :
Cette obligation touchoit beaucoup mon ame.
Que pouvoit-il prétendre, en voulant m'abuser,

LOTHAIRE.

Je suis amant, Madame, & l'on doit m'excuser.

AURORE *lui donnant son portrait.*

Sans doute le service est plus grand que l'offense,
Jugez par ce présent de ma reconnoissance.

ROGER.

Ce portrait est à moi, Madame, assûrément.

AURORE *à Lothaire.*

Seroit-il point à vous ?

LOTHAIRE.

Nullement, nullement.

ROGER.

Le Prince d'Arragon me l'a donné lui-même.

DIANE.

N'en doutez point, Madame.

AURORE.

Ah ! ma joye est extrême.

ROGER.

En vous sauvant des feux je l'aurai laissé choir,
Et ces rubans brûlés vous le font assez voir.

AURORE.

Il suffit, il suffit, héros incomparable,
Je vois trop à quel point je vous suis redevable.
Après ces grands effets d'amour & de valeur,
Je ne vous dois pas moins que mon Sceptre & mon cœur.

STELLE.

Il est juste, ma sœur, qu'un heureux hymenée
Joigne à jamais son sort à votre destinée.

AURORE.

Après ce que pour moi ſon courage a tenté,
Je confeſſe être un prix qu'il a trop mérité.

ROGER.

Dans l'excès de ma joye excuſez mon ſilence.

AURORE.

Je m'offre avec plaiſir pour votre récompenſe.

LOTHAIRE.

Quoi ! Madame, à mes yeux....

AURORE.

Quoi ! vous en murmurez ?
Vous m'obligerez fort, ſi vous vous retirez.
Allez porter ailleurs vos lâches artifices.

LOTHAIRE *en ſe retirant.*

Fortune qui me perds, voici de tes caprices.

AURORE.

Allons tous dans le Temple en ce jour bienheureux
De cet hymen célebre achever les doux nœuds,
Et bénir hautement, & d'une voix commune,
ET LES COUPS DE L'AMOUR ET CEUX DE LA FORTUNE.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE FEINT ALCIBIADE,

TRAGI-COMEDIE.

Repréſentée en 1658.

ACTEURS.

CHARILAS, fils d'un Roi de Sparte.

MINDATE, chef de la Garde d'Agis.

AGIS, Roi de Sparte.

LISANDRE, favori d'Agis.

TIME'E, femme d'Agis.

CLEONE, ſœur d'Alcibiade, déguiſée ſous le nom & l'habit de ſon frere.

LEONIDE, ſœur d'Agis.

TRASIMENE, ſuivante de Timée.

HERMODORE, ſuivante de Leonide.

SALCEDON.

SUITE.

GARDES.

La Scene eſt à Sparte.

LE FEINT
ALCIBIADE,
Tragi Comedie.

LE FEINT ALCIBIADE,

TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CHARILAS, MINDATE.

CHARILAS.

JE vous ouvre mon ame, oüi, je prétens, Mindate,
Que mon malheur finiſſe, & que ma haine éclate.
Je ne puis plus ſouffrir qu'Agis contre nos loix,
Occupe ſeul un rang deſtiné pour deux Rois;

Et mon pere étant mort, qu'il ait toujours l'audace
De remplir ſeul un Trône, où je dois avoir place.
Tant qu'a duré la guerre il étoit mal-aiſé
D'achever dans ſon Camp l'attentat propoſé ;
Mais puiſqu'enfin la paix, qui dans Sparte l'amene,
Sans crainte & ſans ſoupçon vient l'offrir à ma haine,
Je m'aprête à goûter par un coup genereux,
Le bien que la vengeance offre aux plus malheureux.

MINDATE.

La Reine invite auſſi mon cœur à la vengeance,
Je fus nourri près d'elle, & l'aimai dès l'enfance,
Je pris avec le lait ce dangereux poiſon,
Et je connus l'amour plutôt que la raiſon.
Son cœur avec le mien ſembloit d'intelligence,
Quand le Roi plus heureux m'ôta toute eſperance,
Et força ſes parens par un cruel pouvoir,
De contraindre leur fille à ſuivre ſon devoir :
Depuis ce tems en vain j'ai recherché ſa perte,
L'occaſion encor ne s'en eſt point offerte,
Et c'eſt avec plaiſir que je vous voit d'accord
Du deſſein que j'ai fait de conſpirer ſa mort.

CHARILAS.

Ce Rival n'eſt pas ſeul, & je me perſuade
Que vous devez moins craindre Agis qu'Alcibiade ;
Ce Banni trop aimable, au jugement de tous,
A reçu de la Reine un traitement bien doux.

MINDATE.

Je crains peu ce Rival, le Roi m'a fait comprendre
Que de la jalouſie il n'a pû ſe défendre,
Et que ſes premiers ſoins ſont de n'épargner rien
Pour chaſſer de ces lieux ce jeune Athenien.

CHARILAS.

Pour peu qu'en ma faveur vous vueillez entreprendre,
De mon reſſentiment vous devez tout attendre :
La Reine payera ce ſervice important,
Et ſi je ſuis heureux, je vous rendrai content.

MINDATE,

MINDATE.

Vous me touchez, Seigneur, par où je ſuis ſenſible;
Pour un prix ſi charmant rien ne m'eſt impoſſible:
Je ſuis par mon adreſſe en crédit près du Roi,
Je commande à ſa Garde, il eſtime ma foi.
Voyez ce que je puis.

CHARILAS.

La choſe eſt d'importance;
Et pour le bien réſoudre, il faut que l'on y penſe.

MINDATE.

Allez-y donc penſer, & tâchons de nous voir
Au retour de la chaſſe, au jardin vers le ſoir;
Pour ôter tout ſoupçon, il eſt bon, ce me ſemble,
D'empêcher avec ſoin qu'on ne nous trouve enſemble.
Le Roi craint tout de vous, & ne peut s'aſſurer.

CHARILAS.

Je croi le voir paroître, il faut nous ſéparer.

SCENE II.

AGIS, LISANDRE, MINDATE, SALCEDON.

AGIS *à Salcedon.*

ALlez donc préparer la chaſſe renommée,
Du ſanglier affreux, dont Sparte eſt allarmée;
Et pour exterminer ce monſtre des forêts,
Faites que promptement tous nos Chaſſeurs ſoient prêts.

Salcedon ſort.

LISANDRE.

Sparte, dont la grandeur de vos ſoins eſt l'ouvrage,
Attend de votre main ce nouvel avantage.
Les monſtres étrangers qu'elle eut pour ennemis,
Par vos derniers travaux viennent d'être ſoûmis;
Et votre ame à ſon bien trop fortement s'applique,
Pour ne la purger pas d'un monſtre domeſtique.

AGIS.

Ah! plût au Ciel, Liſandre, en l'état où je ſuis,
Que par ce danger ſeul mes ſoins fuſſent produits,
Et que ce monſtre affreux fût dans tout cet Empire
L'ennemi le plus grand qui me reſte à détruire!
Cet ennemi détruit, Sparte ne craindra rien:
Mais helas! ſon repos ne ſera pas le mien.
Je reſſens, au tranſport, dont j'ai l'ame ſaiſie,
Qu'un monſtre, en cruauté, cede à la jalouſie,
Et qu'il m'eſt plus aiſé de rendre en ce malheur
Le repos à nos champs que le calme à mon cœur.

MINDATE.

Souvent la jalouſie eſt un mal invincible:
Mais qu'avez-vous à craindre où tout vous eſt poſſible?
Quoi, votre ame à ce point ſe doit-elle émouvoir
D'un mal, dont le remede eſt en votre pouvoir?
La puiſſance Royale autrefois affoiblie,
Eſt ici par vos ſoins hautement rétablie.
Cet Empire jadis gouverné par deux Rois,
De vous ſeul aujourd'hui reçoit toutes ſes loix:
Et le Senat d'accord de votre indépendance,
Pour choquer vos déſirs craint trop votre puiſſance.
Vous pouvez éloigner de la Reine & de vous
Qui que ce ſoit ici qui vous rende jaloux;
De tous les maux d'amour le remede eſt l'abſence,
L'éloignement détruit ce que fait la préſence.
Eloignant qui vous nuit vous ſerez ſatisfait,
Qui peut ôter la cauſe ôte aiſément l'effet.

AGIS.

Je ſçai que le Senat n'oſant plus me contraindre,
Les Dieux ſeuls exceptez, je n'ai plus rien à craindre.
Il eſt en mon pouvoir de chaſſer de ces lieux
Un Banni, dont pour moi le charme eſt odieux:
Mais je crains de n'avoir qu'une puiſſance vaine,
Pour le pouvoir chaſſer de l'eſprit de la Reine,
Une ame eſt toujours libre, & les plus puiſſans Rois
Juſqu'à ſes volontés n'étendent point leurs droits:
Comme elle vient des Dieux, pour marque de nobleſſe,
De tous ſes mouvemens elle eſt toujours maîtreſſe,
Et le pouvoir humain, quoiqu'il puiſſe choiſir,
Peut regler l'action, mais non pas le déſir.

LISANDRE.

De la Reine, Seigneur, la vertu peu commune
Doit diſſiper en vous cette crainte importune;
Le crime n'eſt pas grand d'avoir en cette Cour
Souffert un Etranger juſqu'à votre retour:
Et de quelques flateurs les rapports peu croyables,
Pour pouvoir être vrais, ſont trop peu vrai-ſemblables.
Un grand Roi comme vous ne doit pas oublier,
Qu'à qui le flatte trop il ſe doit peu fier.
La Cour nourrit toujours de ces eſprits vulgaires,
Qui veulent brouiller tout pour être néceſſaires,
Et qui par des moyens lâches & dangereux,
Sans le malheur d'autrui ne ſçauroient être heureux.
Cette digne Moitié du plus grand des Monarques,
Vous a de ſa vertu donné beaucoup de marques.
Et ſes accuſateurs n'ont pû vous inſpirer
Que de ſimples ſoupçons qu'on ne peut averer.

AGIS.

J'eſtime encore la Reine, & je connois ſon ame,
La Reine eſt vertueuſe enfin, mais elle eſt femme:
Et l'eſprit d'un jaloux s'aſſure rarement
Sur la vertu d'un ſexe enclin au changement.

Je veux même penſer que tous ceux qui l'accuſent,
Sont peut-être abuſez, ou peut-être m'abuſent,
Et que tous les ſoupçons, que j'oſe conſerver,
Sont des indices faux qu'on ne ſçauroit prouver.
Mais pour quiconque arrive au rang où je me treuve,
L'opinion publique eſt toujours une preuve ;
Les Rois ſervent d'exemples, & s'ils ſont généreux,
L'ombre même d'un crime eſt un crime pour eux ;
Leur honte eſt effective auſſitôt qu'elle eſt cruë,
Plus ils ſont élevez, & plus ils ſont en vûë.
Je veux cacher pourtant mes ſentimens jaloux,
La Reine ignore encor ... Mais elle vient à nous.

SCENE III.

TIMÉE, AGIS, LISANDRE, MINDATE, SUITE.

TIMÉE.

SEigneur, Alcibiade attend votre audience.

AGIS.

Qu'on aille promptement lui dire qu'il avance ;
Favoriſé des ſoins de votre Majeſté,
Avant toute autre choſe il doit être écouté.

TIMÉE.

Cet illuſtre Banni mérite qu'on l'eſtime,
La vertu fait en lui ce qu'ailleurs fait le crime ;
Et bien que ſon pays l'outrage au dernier point,
Son défaut le plus grand eſt de n'en avoir point.
Son mérite a cauſé les malheurs de ſa vie,
S'il eût eu moins de gloire, il eût fait moins d'envie,
Et quand de ſon deſtin vous ſerez éclairci,
Tout malheureux qu'il eſt, je crois... Mais le voici.

SCENE IV.

CLEONE sous le nom & l'habit d'Alcibiade, TIMÉE, AGIS, LISANDRE, MINDATE, SUITE.

CLEONE.

SEigneur, quoique banni d'une célebre ville,
Sans honte & sans terreur je vous demande azile;
L'exil, qui m'est enjoint par une injuste loi,
Est honteux pour Athene, & ne l'est point pour moi;
Et je prens pour refuge un Prince trop auguste
Pour craindre qu'il rejette une demande juste.
Toute la Grece a sçû que mon païs ingrat,
Doit à mes seuls travaux tout ce qu'il a d'éclat;
Et que tous les auteurs d'une rigueur si grande,
Demanderoient sans moi ce que je vous demande.
Ce n'est pas que je butte à murmurer contr'eux,
L'injustice sans doute est un vice honteux;
Mais on n'acquiert pas moins par un effet contraire
De gloire à la souffrir, que de honte à la faire.
Quand Athene a commis ses armes à mes soins,
Les Grecs de ma valeur ont tous été témoins,
Et si j'ai sçû montrer d'une ardeur peu commune
Ce que peut la vertu dans la bonne fortune,
Je ne ferai pas voir avec moins de chaleur
Ce que peut la vertu dans le plus grand malheur.
Ma patrie, en causant mes disgraces cruelles,
Offre à ma gloire encor des matieres nouvelles;

Un grand revers peut rendre un grand cœur ſignalé,
Et c'eſt m'avoir ſervi que m'avoir exilé.
Ma conſtance rendra dans le cours de ma vie
Mon malheur ſi célebre, & ſi digne d'envie,
Qu'il ſera d'un exil pour moi ſi glorieux,
Un ſupplice nouveau pour tous mes envieux.
Réduit à demander azile à des Monarques,
J'ai du mérite ſeul conſideré les marques;
Et pour mon protecteur dans mon malheur preſſant,
J'ai choiſi le plus digne & non le plus puiſſant.
Si vous n'euſſiez point eu de guerre avec Athene;
Je n'euſſe pas d'abord paſſé près de la Reine:
Et dedans votre camp j'euſſe été partager
De votre Majeſté la gloire & le danger:
Mais je n'ai jamais pû conſentir à paroître
Ingrat pour mon païs, tout ingrat qu'il puiſſe être;
Et n'ai pû me réſoudre à voir auſſi mon bras
Forcé d'être inutile où vous ne l'étiez pas.
Je ne vous dirai point quelles raiſons puiſſantes
Vous preſſent d'arrêter mes diſgraces errantes;
Pour peu qu'à mes ſouhaits vous vouliez réſiſter,
Je ſuis trop glorieux pour vous ſolliciter:
Et pour peu qu'aux bienfaits la vertu vous excite,
Vous n'avez pas beſoin que je vous ſollicite.
Vous aurez, ſi j'obtiens votre protection,
Le plaiſir qui provient d'une belle action;
Et ſi par un ſuccès à mes déſirs contraire,
Vous ne m'accordez pas l'azile que j'eſpere,
J'aurai confuſion d'un ſi cruel refus,
Mais ce n'eſt pas pour moi que j'en ſerai confus,
Et je ſupporterai cette rigueur inſigne
D'un air qui prouvera que je n'en ſuis pas digne.

AGIS.

Je prétens qu'aujourd'hui vous obtiendrez de moi
Ce que vous méritez & ce que je vous doi;

Et veux faire ardemment, malgré votre disgrace,
Ce que l'honneur pour vous ordonne que je fasse.
Mais notre vieille guerre enfin vient de finir
Avec le peuple ingrat, qui vous a sçû bannir;
Et j'ai lieu de douter si la paix que j'ai faite
Peut souffrir que ma cour vous serve de retraite.
Afin de m'éclaircir sur ces difficultez,
Souffrez qu'entre les miens je cherche des clartez;
Mais pour vous faire voir que c'est sans artifice
Que je suis résolu de vous rendre justice,
Et que j'en veux chercher les moyens avec soin,
Je consens que vous-même en soyez le temoin;
Et c'est devant vos yeux que je vais ici prendre
Le conseil de la Reine, & l'avis de Lisandre.

CLEONE.

Bien souvent sur un point facile à concevoir,
Qui cherche trop d'avis cherche à se décevoir.
Quiconque a la vertu dans le degré suprême,
Ne doit pour bien agir consulter que soi-même.
La nature aux humains par un soin libéral,
Donne la connoissance & du bien & du mal;
Et notre ame toujours, quoiqu'elle considere,
Pour connoître le bien n'a qu'à le vouloir faire.
Ce n'est pas que mon cœur conçoive quelqu'effroi
Que la Reine en ce lieu vous parle contre moi,
Mais Lisandre autrefois me fit voir trop de haine
Pour être en ses conseils juste comme la Reine.
Il estima ma sœur & voulut l'épouser,
Mais je fûs obligé de la lui refuser;
Et je dois craindre ici qu'un dépit ne l'engage
A faire une injustice à qui lui fit outrage.

AGIS.

Pour vous ôter tout lieu de mécontentement,
Lisandre le premier dira son sentiment;
Quelque soit le dessein que son discours m'inspire
La Reine en sera juge, & pourra le détruire.

Son ſentiment toujours fut la regle du mien.
Commencez donc, Liſandre, & ne déguiſez rien.

LISANDRE.

Seigneur, Alcibiade avec raiſon aſſure
Que je n'ai pas une ame inſenſible à l'injure;
Mon cœur par ſes mépris fortement irrité,
N'a pas pour vouloir feindre aſſez de lâcheté.
Je le hais, je l'avouë, & vous le pouvez croire;
Mais je hais bien moins que je n'aime la gloire;
Ma haine à mon devoir doit céder aujourd'hui,
Et j'aime mieux parler pour vous que contre lui.
Toujours nos premiers ſoins ſont dûs aux diadêmes;
Nous ſommes à nos Rois avant qu'être à nous-mêmes;
C'eſt trahir ſon devoir que le ſuivre à demi,
On doit, comme ſujet, plus que comme ennemi.
C'eſt donc votre interêt qui m'oblige à vous dire
Qu'on lui doit accorder l'azile qu'il deſire,
Et que l'honneur défend à votre Majeſté
De ſouſcrire à l'éxil qu'il n'a pas merité.
Jamais par le malheur la gloire n'eſt flétrie,
Le vertueux par tout doit trouver ſa patrie,
Et dans un ennemi des Grecs ſi renommé,
Vous devez proteger le mérite opprimé.
Oui, ſi l'injuſte Athene à ſoi-même cruelle,
Bannit honteuſement la vertu de chez elle;
Sparte doit faire voir, quoiqu'il puiſſe avenir,
Qu'elle l'eſtime trop pour la vouloir bannir.
La paix, qui pour l'Etat doit être avantageuſe,
N'éxige point de vous d'injuſtice honteuſe.
Un Traité glorieux en cette occaſion,
Ne vous peut ordonner une lâche action;
Et ſi la paix l'ordonne, & vous y doit contraindre;
C'eſt un Traité honteux que vous devez enfraindre;
Sparte a trop eu d'honneur en nos derniers combats
Pour faire par terreur rien d'injuſte ou de bas:

Et

Et ne vous permet point, ſi vous l'en voulez croire,
D'acheter ſon repos aux dépens de ſa gloire;
Enfin je trouve juſte, à ne déguiſer rien,
Que l'on accorde azile à cet Athénien.

AGIS.

Alcibiade a lieu d'eſpérer toute choſe
Après ce que pour lui ſon ennemi propoſe;
La Reine eſtime trop ſon mérite charmant
Pour ne confirmer pas ce premier ſentiment.

TIME'E.

J'ai pour cet étranger une eſtime équitable,
Le mérite a partout un charme inévitable;
Et puiſque par le droit qu'il a de tout charmer,
Il eſt toujours aimable, on doit toujours l'aimer.
Ce qui me charme en vous me doit plaire en tout autre,
J'eſtime ſa vertu comme j'aime la vôtre:
Et de quelque façon qu'un grand cœur puiſſe agir,
L'amour de la vertu ne fait jamais rougir.
C'eſt cette même ardeur qui m'oblige à vous dire
Qu'on lui doit refuſer l'azile qu'il deſire,
Et que l'honneur permet à votre Majeſté
De ſouſcrire à l'éxil qu'il n'a pas merité.
Chaque Etat a ſes loix, & par quelque maxime
On condamne en un lieu ce qu'en l'autre on eſtime;
Et ſi l'Arrêt d'Athene eſt trop injurieux,
Elle eſt libre, & ne doit en répondre qu'aux Dieux.
Des malheurs aſſez grands ont troublé cette terre,
Recevoir ce banni, c'eſt accepter la guerre;
Athene eſt trop encline aux nouveaux démêlez,
Pour ſouffrir pour amis ceux de ſes éxilez.
Quelque illuſtre que ſoit ce Grec que l'on renomme,
Il vaut mieux conſerver un Etat qu'un ſeul homme.
Un bien particulier doit paſſer pour un mal,
S'il détruit le repos & le bien général.

Il eſt beau d'obliger ; mais un bon Roi doit croire
Que le bonheur public fait ſa plus grande gloire ;
Et doit inceſſamment ſonger que quelquefois
Les communes vertus ſont les vices des Rois.
Alcibiade ailleurs peut rencontrer des Princes,
Qui le pourront ſervir ſans nuire à leurs Provinces ;
Enfin je trouve juſte, à ne déguiſer rien,
Que l'on refuſe azile à cet Athénien.

AGIS.

Hé bien, qu'il cherche donc ailleurs une retraite ;
Ce que vous déſirez eſt ce que je ſouhaite.

CLEONE.

Ah ! du moins écoutez.

AGIS.

Veüillez m'en diſpenſer ;
Un intérêt public m'oblige à vous laiſſer.
Je vais me préparer pour la chaſſe prochaine.
Si vous n'êtes content, plaignez-vous de la Reine ;
Son ſentiment toujours fut la regle du mien,
Je vous l'ai déja dit, ſouvenez-vous en bien.

CLEONE *à Timée.*

Permettez-moi la plainte après cette injuſtice.

TIMÉE.

Seigneur, permettez-moi d'aller au ſacrifice.

SCENE V.

CLEONE ſeule.

AInſi tout me trahit, mais dans cet embarras,
Mon cœur me reſte au moins qui ne me trahit pas.
Qui ne me trahit pas ? Ah, Ciel ! qu'oſai-je dire ?
De tous mes ennemis c'eſt peut-être le pire.
Trouvant dans ſa vertu ce qu'il doit déſirer,
L'infortune jamais ne le fit ſoûpirer.
Cependant ſur le point de quitter cet empire,
Je l'entens en ſecret malgré moi qui ſoûpire ;
Je ne ſçai qui produit ſa foibleſſe en ce jour,
Mais hélas ! je crains bien que ce ne ſoit l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONIDE, TIMÉE.

LEONIDE.

QUoi, Madame, aujourd'hui votre avis persuade
Que l'on doit de ces lieux chasser Alcibiade?
Quoi, vous, qui dans l'abord, ardente à l'obliger
Fûtes si favorable à ce noble Etranger,
Sitôt qu'ici la paix nous rend le Roi mon frere,
A ce même Etranger vous devenez contraire?
On a lieu de douter que votre Majesté
Puisse justifier cette inégalité;
Et qu'en un même esprit pour des sujets semblables,
Deux desseins differens soient tous deux équitables.
Ou vous n'avez pas droit de le persecuter,
Ou vous avez eu tort de le trop bien traiter;
Et comme trop cruelle, ou comme trop propice,
Vous ne pouvez jamais éviter l'injustice.
Un désir bien reglé doit toujours être égal,
Ce qui combat un bien ne peut être qu'un mal.
L'équité, tout contraire a l'injustice extrême;
La vertu n'est jamais opposée à soi-même.
D'une égale maniere elle agit en tous lieux,
Et n'a rien d'opposé qui ne soit vicieux.

TIMÉE.

Il arrive souvent que quoi qu'on se propose,
Deux differens effets viennent de même cause;

Et que trompant les ſoins de l'eſprit le plus fin,
Deux moyens differens tendent à même fin.
Les plus juſtes deſſeins reglez par la prudence
Changent ſuivant le tems, ou quelque circonſtance;
Et comme ſous les Cieux tout change inceſſamment,
On doit en divers tems agir diverſement.
Leonide, il eſt vrai, j'ai dedans cette Terre
Flatté cet Etranger tant qu'a duré la guerre;
Mais la Paix s'oppoſant aux biens qui lui ſont dûs,
Ce qui fut juſte alors maintenant ne l'eſt plus.
Si comme infortuné je lui dois aſſiſtance,
Je dois plus au repos du lieu de ma naiſſance:
Et nuiſant à l'Etat en travaillant pour lui,
Ma pitié deviendroit criminelle aujourd'hui.

LEONIDE.

D'un art ſi peu commun vous ſçavez nous défendre,
Que pour vous devoir croire, on n'a qu'à vous entendre;
J'admire vos raiſons, & n'ai jamais douté
Des charmes de l'eſprit de votre Majeſté:
Mais des peuples groſſiers les ames obſtinées
A cenſurer toujours les Têtes couronnées,
Expliquant à leur mode un pareil changement,
N'en feront pas peut-être un ſi beau jugement.

TIMEE.

C'eſt de moi-même à moi que je dois rendre compte,
De moi ſeule dépend ou ma gloire ou ma honte,
Et nul reproche enfin ne me ſçauroit toucher,
Si je ne trouve en moi rien à me reprocher.
Ce n'eſt pas que pourtant ce ſuccès ne m'afflige,
Si de cet Etranger l'exil vous déſoblige.
Ses entretiens fréquens ont des charmes bien doux;
Mais ils ſont moins connus à tout autre qu'à vous,
Et j'eſtime qu'un cœur tendre comme le vôtre
Sera de ſon départ plus touché que toute autre.

LEONIDE.

Il eſt vrai que ſouvent il m'a rendu des ſoins,
Qui pour être cachez ont eu trop de témoins:
Mais je ſçai que pour vous ſes viſites charmantes
En l'abſence du Roi n'étoient pas moins fréquentes;
Et depuis ſon retour je ne ſçai pas pourquoi
Ce départ que je crains vous touche moins que moi.

TIMEE.

Ses ſoins m'ont obligée, & mon cœur ſe diſpoſe
A plaindre comme vous les maux que je lui cauſe:
J'en ai de la douleur, mais je m'aſſure bien
Que votre déplaiſir l'emporte ſur le mien;
Et crois, quelque pitié qui pour lui me poſſede,
Qu'en bonté toutefois il faut que je vous cede.

LEONIDE.

De tous les déplaiſirs que l'on croit differens,
Les plus cachez toujours ne ſont pas les moins grands.
En faveur d'un Epoux vous devez vous contraindre:
Mais pour moi, grace aux Dieux, rien ne m'oblige à feindre,

TIMEE.

Liſandre, à qui le Roi prétend vous engager,
A feindre ici pourtant vous devroit obliger.

LEONIDE.

Liſandre, tout aimable & vaillant qu'il puiſſe être,
Pour être mon amant, n'eſt pas encore mon maître.

TIMEE.

Mon cœur doit tout au Roi, mais vous devez ſçavoir
Qu'il ſe conſulte ſeul pour ſuivre ſon devoir.

LEONIDE.

Madame, je croirai toujours pour votre gloire,
Tout ce qu'il vous plaira me commander de croire.
Mon ſentiment par tout ſuivra votre déſir.

TIMEE.

Vous me rendrez juſtice, & me ferez plaiſir.

SCENE II.

DORISE, TIMÉE, LEONIDE.

DORISE *à Timée.*

MAdame, l'Etranger qui vers ce lieu s'avance,
Demande à vous parler avec beaucoup d'inſtance.

TIMÉE.

Qu'il vienne, j'y conſens, & la Princeſſe auſſi.
Sans doute il aura ſçû que vous êtes ici;
Impatient de voir une beauté ſi chere,
Il vous y vient chercher.

LEONIDE.

Cela ſe pourroit faire;
Mais comme c'eſt à vous qu'il demande à parler,
Je me retirerai de peur de vous troubler.

SCENE III.

CLEONE, TIMÉE.

CLEONE.

DE mon départ, Madame, enfin l'heure s'approche,
Je ne viens pas ici pour vous faire un reproche.
Vous m'avez fait connoître en évitant mes pas,
Qu'en me plaignant de vous je ne vous plairois pas.

Mais bien que vous ſoyez ma plus grande adverſaire,
Je ne pers pas encor le deſir de vous plaire;
Et ſi j'oſe venir vous chercher en ce lieu,
C'eſt pour prendre votre ordre, & pour vous dire adieu.

TIMÉE.

De mes derniers conſeils n'attendez point d'excuſe;
L'apparence, Seigneur, bien ſouvent nous abuſe.
J'ai mes raiſons à part, mais vous n'en ſçavez rien,
Et de ce qu'on ignore on ne juge pas bien.
Pour ne pas être injuſte il la falloit paroître,
Loin de ceſſer pour moi, votre eſtime doit croître;
Je n'y puis mieux répondre, & malgré vos ennuis,
Je n'en fus jamais digne autant que je la ſuis.

CLEONE.

Par trop d'effets brillans d'une vertu ſublime
Vous avez dans mon ame établi votre eſtime,
Pour l'y pouvoir détruire avec facilité
Par le premier effet de votre cruauté.
Ce malheur me ſurprend, mais mon ame interdite,
Puiſque vous le cauſez, croit que je le mérite;
Et pour vous condamner, mon eſprit allarmé
A vous croire équitable eſt trop accoûtumée
Peut-être juſtement voulez-vous qu'on me chaſſe;
Mais on croit rarement mériter ſa diſgrace,
Et comme en ſa faveur chacun juge aiſément,
Un malheureux toujours croit l'être injuſtement.
Ma timide raiſon étonnée & confuſe,
Quand mon cœur vous défend, croit toujours qu'il s'abuſe;
Mais loin de s'abuſer peut être que mon cœur
Se déclarant pour vous s'oppoſe à mon erreur;
Et que l'aveugle inſtinct qui vous le rend propice,
Au lieu de me trahir, m'épargne une injuſtice.

TIME'E.

Vous le pouvez bien croire, & ne vous pas tromper,
Je ſens que mon ſecret pour vous va m'échapper;
Et qu'à votre vertu, que partout je remarque,
Je dois de mon eſtime une derniere marque.
La ſource de vos maux eſt plus en vous qu'ailleurs,
Votre mérite ici fait encor vos malheurs;
Lorſque troublant le cours d'une ſi belle vie,
Dans Athene à vous nuire il obligea l'envie.
C'eſt lui qui dans ces lieux, loin de vous aſſiſter,
Force la vertu même à vous perſécuter.
A votre abord ici je ne pus me défendre
D'une inclination auſſi forte que tendre,
Et tout-à-coup pour vous je reſſentis en moi
L'inſtinct qui fait aimer ſans qu'on ſçache pourquoi.
Je pris ce mouvement de mon ame interdite,
Pour la ſimple pitié qu'un malheureux excite;
Mais ſentant augmenter ce mouvement confus,
Je craignis tôt après quelque choſe de plus.
En vain à vous voir moins je me ſuis réſoluë,
Malgré moi ſans regret j'ai ſouffert votre vûë;
Et pour bannir enfin mes ſoins entierement,
Je n'ai plus eſperé qu'en votre éloignement.
Je l'obtiens, vous partez, & j'oſe encor vous dire
Que vous ne partez pas ſans que mon cœur ſoûpire;
Mais il ſoûpire en vain, quand j'agis contre vous,
C'eſt un remede amer dont l'effet ſera doux.
Ce n'eſt pas que malgré cette aveugle tendreſſe,
Ma raiſon, de mon cœur craigne quelque foibleſſe:
Non, mais quand on prétend éviter un malheur,
Le moyen le plus ſûr eſt toujours le meilleur;
Et quoique l'on ſe ſente une vertu parfaite,
Chercher trop le péril, c'eſt chercher ſa défaite.
Une ame qui s'expoſe en cet état fatal,
D'un ennemi qui plaît ſe défend toujours mal.

Le combat eſt fâcheux, l'iſſuë en eſt douteuſe,
Et la victoire même en eſt toujours honteuſe :
La gloire d'un péril conſiſte à l'éviter,
Un cœur cherche à faillir, s'il ſe laiſſe tenter,
Et n'eſt pas innocent, quelqu'ardeur qui l'anime,
Tant qu'il eſt en danger de pouvoir faire un crime.

CLEONE.

Si c'eſt là ſeulement pourquoi vous me chaſſez,
Je ne partirai pas ſi-tôt que vous penſez :
Je prétens mettre encore un ſecret en uſage,
Qui ſçaura vous contraindre à m'aimer davantage,
Et qui, bien que vos ſoins me preſſent de partir,
De vos derniers avis vous fera repentir.

TIME'E.

Non, non, vous partirez, quelque charme qui brille,
J'en jure....

CLEONE.

Auparavant ſçachez que je ſuis fille.

TIME'E.

Fille !

CLEONE.

Oüi, je vous dois trop pour vous déguiſer rien ;
J'ai ſçû votre ſecret, ſçachez auſſi le mien ;
Je ne ſuis que la ſœur, mais l'image vivante
De l'illuſtre banni qu'ici je repréſente.
Notre mere pour prix d'un légitime amour,
D'un ſeul enfantement nous mit enſemble au jour ;
Et la nature en nous mit tant de reſſemblance,
Que notre ſexe ſeul en fut la différence ;
Nous n'eûmes en deux cœurs qu'une inclination ;
Si la guerre lui plût, ce fut ma paſſion.
Dans l'ardeur d'imiter ſa valeur ſans ſeconde,
Je fis dans les forêts ce qu'il fit dans le monde ;
Et contre les humains rien ne m'étant permis,
Des plus fiers animaux je fis mes ennemis.

Je n'aimois que la chaſſe enfin quand pour ma peine
Liſandre fut de Sparte envoyé dans Athene ;
Il me vit, je lui plus, il avoit des appas,
Il tâcha de me plaire, & ne me déplut pas ;
Mais je connus bien-tôt que quoiqu'on puiſſe faire,
Quand on ne déplaît pas, on peut aiſément plaire.
Je ſouffris qu'il m'aimât, mais je m'apperçûs bien
Qu'on aime quelquefois ſans qu'on en ſçache rien ;
Et que la différence en une ame charmée
N'eſt pas grande entre aimer, & ſouffrir d'être aimée.
Mon orgueil empêchant ma voix de me trahir,
J'avouai ſeulement de ne le pas haïr ;
Mais quand au fond de l'ame on ſent un trouble extrême,
Dire, *je ne hais pas*, n'eſt-ce pas dire, *j'aime* ?
Et quand il demandoit mon cœur au lieu du ſien,
Pouvois-je dire plus que de ne dire rien ?
Sa naiſſance & ſon rang étant conſidérables,
Tous mes parens d'abord lui furent favorables ;
Mais alors pour Straton qui mourut tôt après
Mon frere avoit ſur moi fait des deſſeins ſecrets ;
Et prenant pour Liſandre une invincible haine,
Il rendit par ſes ſoins ſa prétention vaine,
Et par ſon grand crédit il obtint aiſément
Un ordre du Sénat pour ſon éloignement.
Incontinent après je ſçûs que l'infidelle
Aimoit en cette Cour une beauté nouvelle,
Un ſi prompt changement ſembloit trop m'outrager
Pour ne m'inſpirer pas l'ardeur de m'en venger ;
Et lorſque le Sénat par un Arrêt ſévere,
D'Athene par envie eut exilé mon frere,
Je le fis conſentir d'enfreindre cette loi,
Changeant de nom, de ſort, & d'habit avec moi ;

Il ſe trouvoit fort jeune, & notre reſſemblance
De tous ſes ennemis trompa la défiance ;
Sous mon nom dans Athene enfin il fit ſéjour,
Tandis que ſous le ſien je vins en cette Cour.
Cependant qu'en ſecret il a formé ſes brigues,
J'ai rendu dans ces lieux par d'heureuſes intrigues
La beauté dont Liſandre oſe eſpérer la foi,
Infidelle pour lui comme il le fut pour moi.
Jugez en quels ennuis mon abſence m'engage,
Joint que c'eſt pour mon frere un éclatant outrage ;
Je crains que Léonide encline au changement,
Ne ceſſe d'être ingrate à mon ingrat amant ;
Et le rendant heureux ne m'ôte en mon abſence
Les douceurs qu'un grand cœur trouve dans la vengeance.

TIME'E.

Avecque mon erreur votre effroi doit finir,
Si je puis vous chaſſer, je puis vous retenir.
Tant qu'à vous deſſervir il m'a fallu contraindre,
Je ne ſçai qui de nous étoit la plus à plaindre.
Quand je vous outrageois je ſouffrois plus que vous,
Mes conſeils combattoient mes ſouhaits les plus doux.
Et je ſens du plaiſir plus que je n'en exprime,
De pouvoir vous aimer, & vous ſervir ſans crime.

CLEONE.

Surtout dans votre cœur renfermez mon ſecret.

TIME'E.

Mon cœur eſt trop à vous pour n'être pas diſcret ;
Et pour rien témoigner jamais qui vous offenſe,
Avec tous vos deſirs eſt trop d'intelligence.

CLEONE.

Vous poſſedez le Roi ; mais j'appréhende bien...

TIME'E.

Le voici, laiſſez-nous, & n'appréhendez rien.

SCENE. IV.

AGIS, TIMÉE.

AGIS.

ALcibiade a tort de craindre ma préſence,
J'allois me retirer avecque diligence.
J'ai trop de paſſion & d'eſtime pour vous,
Pour traverſer ſi-tôt un entretien ſi doux.
J'ai beaucoup d'intérêt en ce qui peut vous plaire
Et bien que ſon départ m'ait ſemblé néceſſaire.
C'eſt me faire plaiſir, & prévenir mon choix,
Que de vous viſiter pour la derniere fois.

TIMÉE.

Je ne crois pas qu'il penſe au moment qu'il me quitte,
M'avoir encor rendu ſa derniere viſite.
Il s'apprête à partir, mais il oſe eſpérer
Que ſans empreſſement il s'y peut préparer.
Et qu'il aura du temps autant comme il en ſouhaite
Pour réſoudre en quels lieux il peut trouver retraite.
C'eſt toute la faveur en cette extrémité,
Qu'il eſpere aujourd'hui de votre Majeſté.

AGIS.

Les raiſons que tantôt vous avez propoſées,
A ce retardement ſont toutes oppoſées;
Et quand votre conſeil me porte à le bannir,
Je vous défere trop pour l'oſer retenir.
Une acte d'équité ne ſe peut trop tôt faire,
Et ſouvent on le manque alors qu'on le differe.
Souffrir que ce banni differe de partir,
C'eſt l'ayant condamné ſembler s'en repentir;
Et puiſqu'on ſon départ Athene s'intéreſſe,
Il vaut mieux le preſſer, que ſouffrir qu'on me preſſe

Mais outre ces raiſons, pour ne l'arrêter plus,
Il ſuffit d'avoir ſçû votre avis là deſſus.
A preſſer ſon départ votre conſeil m'invite.

TIMÉE.

Si comme moi pourtant vous ſçaviez ſon mérite,
Il toucheroit votre ame, & du même moment
Il changeroit de ſort, & vous de ſentiment.

AGIS.

Mon ame à vous aimer fortement attachée,
Ne peut être d'ailleurs que foiblement touchée;
Et de votre pouvoir mon cœur eſt trop jaloux,
Pour perdre un ſentiment qu'il a reçû de vous.
Je trouve en vos conſeils un charme qui m'emporte,
Et j'ai pris, à vous croire, une pente ſi forte,
Que ce Grec éloquent entreprendroit en vain
De me faire réſoudre à changer de deſſein.
Tous ſes charmes ici ſont peu conſidérables,
Vos deſirs ſont pour moi des loix inviolables.
Vous ſouhaitez qu'il parte en faveur de la paix,
(Si vos conſeils du moins expriment vos ſouhaits.)
Et pour ſouffrir ici plus long-temps ſa préſence,
De ſuivre vos ſouhaits j'ai trop d'impatience.

TIMÉE.

Votre extrême bonté m'honore infiniment.
Mais quoi? ſi je quittois mon premier ſentiment?

AGIS.

Ah! c'eſt ce que de vous je n'ai garde de croire.
Pour quitter la raiſon vous aimez trop la gloire.
Encor qu'Alcibiade ait un charme aſſez fort
Pour vous rendre ſenſible aux rigueurs de ſon ſort;
D'un changement honteux vous n'êtes point capable,
Et je vous croi plus juſte encor que pitoyable.
Mais quand à la faveur vous changeriez d'avis,
Vos premiers ſentimens ſeroient toujours ſuivis,
Votre raiſon tantôt ſur ce fait conſultée,
D'aucune paſſion n'étoit point agitée:

Cet adroit exilé, sûr de tout obtenir,
N'avoit pas pris le soin de vous entretenir;
Et de ses intérêts votre ame séparée,
Etant lors plus tranquile étoit plus éclairée.
Enfin vous trouviez juste, à ne déguiser rien,
De refuser azile à cet Athénien.
Après ce sentiment s'il vous en vient quelqu'autre,
Il vient d'Alcibiade, & ce n'est plus le vôtre.
Je veux vous croire seule, & je vais de ma part
Lui faire commander de hâter son départ.
L'amour pour vous m'en presse.

SCENE V.

TIMEE seule.

O Cruel avantage!
Que feroit sa rigueur si son amour m'outrage?

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MINDATE, LISANDRE.

MINDATE.

LE Roi m'envoye exprès vous dire de ſa part,
Seigneur, qu'il faut partir dans une heure au plus tard.
N'attendez point ici que Leonide paſſe,
Differez à la voir au retour de la chaſſe.

LISANDRE.

J'aurai du temps de reſte, on vient de m'avertir
Qu'elle eſt ſans ſuite au Temple, & qu'elle en va ſortir.
Depuis notre départ, quelque ſoin que j'employe,
De la voir ſeule encor je n'ai point eu la joie;
Et l'hymen, dont bien-tôt nous devons être joints,
M'oblige à me preſſer de la voir ſans témoins.

MINDATE.

Votre ſoin me ſurprend, cet objet favorable
Avant votre départ n'étoit pas moins aimable;
Et ſi l'on peut juger de l'amour par les ſoins,
Avant votre départ vous l'aimiez beaucoup moins.
Vous avez eu vingt fois la bonté de me dire,
Que ſa beauté ſur vous n'avoit qu'un foible empire;

Et

Et que d'un ennemi la trop charmante sœur,
Malgré tous vos efforts, occupoit votre cœur.
Vous serviez Leonide avecque négligence.
L'amour assez souvent est détruit par l'absence;
Et vous êtes le seul peut-être avant ce jour
En qui jamais l'absence ait fait naître l'amour.

LISANDRE.

L'absence a fait en moi son effet ordinaire,
Cleone que j'aimois cesse enfin de me plaire;
Et comme vers l'amour notre penchant est fort,
Un cœur qui n'aime plus, aime avec peu d'effort.
J'ai revû Leonide, & sa vûë en mon ame
A fait renaître un feu des cendres de ma flâme,
Et ses yeux que je trouve aussi puissans que beaux,
Du débris de mes fers m'en ont fait de nouveaux.

MINDATE.

Mais si l'on peut trouver, comme on le persuade,
Tous les traits de Cleone en ceux d'Alcibiade,
Comment cet ennemi qui se fait ici voir,
Ne peut-il pour sa sœur aussi vous émouvoir?

LISANDRE.

Sa ressemblance ici fait un effet contraire:
Cessant d'aimer la sœur, je hais toujours le frere;
Et tout ce qu'elle avoit de plus doux pour mes yeux,
Dans un objet haï me doit être odieux.
Mon amour, en faveur de cette ressemblance,
De ma haine autrefois calmoit la violence:
Mais le dépit ardent, dont je suis embrasé,
Est d'autant plus puissant qu'il n'a rien d'oppose.
J'estime encor Cleone enfin, mais je suppose
Que quand l'amour n'est plus, l'estime est peu de chose.
Sans peine on va d'abord de l'estime à l'amour:
Mais si-tôt qu'à l'estime un cœur est de retour,
Il passe encor plus loin, presque sans qu'il y pense,
Et va sans s'arrêter jusqu'à l'indifférence.

MINDATE.

Votre ame sur ce point pourroit bien se flatter ;
Elle semble à l'estime un peu trop s'arrêter.

LISANDRE.

Il est vrai ; mais enfin je ne vois plus Cleone :
Et Leonide est belle, & cherit ma personne.
Mon cœur toujours pour elle a de la passion,
Si ce n'est de l'amour, c'est de l'ambition.
Mais cette ambition m'enflamme & fait que j'aime ;
Et se peut dire amour puisqu'elle agit de même.
Je sens que cette ardeur incessamment s'accroît ;
Mais enfin, grace aux dieux, Leonide paroît.

SCENE II.

LEONIDE, MINDATE, LISANDRE.

LEONIDE *rêvant.*

Aimable Athénien, que ton départ m'est rude !
Par tout où tu n'es pas, j'aime la solitude.

MINDATE.

Sans nous voir, en rêvant, elle vient droit ici.

LISANDRE.

Quand on aime beaucoup, souvent on rêve ainsi.
Sans doute elle m'accuse.

LEONIDE.

O rigoureux martyre !
Helas !

LISANDRE.

Que je la plains ! voi comme elle soupire.

LEONIDE.

Ciel !

LISANDRE,

Je ſuis trop touché du trouble où je la voi :
Je m'en vais l'aborder ; Mindate, laiſſe-moi.

SCENE III.

LEONIDE, LISANDRE.

LEONIDE *à part.*

O Sort cruel ! faut-il que ta rigueur extrême
S'obſtine à me priver encor de ce que j'aime ?

LISANDRE.

Non, non, belle Princeſſe, eſperez mieux du ſort ;
Avec tous vos ſouhaits mes déſirs ſont d'accord.
Je vous rends votre amant, objet charmant & rare,
Ne craignez plus jamais que rien vous en ſépare.

LEONIDE.

Quoi ! rien ne pourroit plus m'en ſéparer jamais ?
Seroit-il bien poſſible !

LISANDRE.

Oüi, je vous le promets.

LEONIDE.

J'obtiendrois ce que j'aime : ô promeſſe charmante !
Mais croyez-vous, Seigneur, que mon frere y conſente ?

LISANDRE.

Oüi, le Roi m'a promis qu'aux yeux de cette Cour
Il veut avec plaiſir approuver votre amour.

LEONIDE.

Si c'eſt à ce deſſein votre ſoin qui l'engage,
Vous ne pouviez jamais m'obliger davantage.

LISANDRE.

C'eſt l'effet de mes ſoins.

LEONIDE.

Par quel remerciment
Vous pourrai-je exprimer tout mon reſſentiment ?
Vous me donnez bien plus que vous ne pouvez croire.

LISANDRE.

Je trouve à vous ſervir tant de joye & de gloire,
Et mon cœur à vous plaire eſt ſi fort engagé,
Qu'ici celui qui donne eſt le plus obligé.

LEONIDE.

Ah ! Seigneur, c'en eſt trop.

LISANDRE.

Ah ! c'en eſt trop, Princeſſe.
Mon amour cherche à vaincre ici votre tendreſſe ;
Et me remercier quand je me donne à vous,
De mon propre bonheur c'eſt me rendre jaloux.

LEONIDE.

Vous m'aimez donc, Seigneur ?

LISANDRE.

Ah ! pour vous en inſtruire,
Je ne croi pas avoir beſoin de vous le dire.
Mon cœur par ſes ſoûpirs vous l'a dit mille fois,
Mes regards font ici l'office de ma voix ;
Et ſi vous ſouhaitez enfin que je vous aime,
Vous avez déja ſçû vous le dire à vous-même.
Puiſqu'enfin vous m'aimez. . . . .

LEONIDE.

O cruel accident !

LISANDRE.

Mais d'où vous peut venir ce chagrin évident ?

Vous paroiſſiez tantôt à mes ſoins obligée :
Qui peut ſi promptement vous rendre ſi changée ?

LEONIDE.

Il m'a pris tout-à-coup un étourdiſſement,
Qui cauſe en mon humeur ce ſoudain changement.
Seigneur, dans mon ſilence excuſez ma foibleſſe.

LISANDRE.

Je ne vous quitte point que votre mal ne ceſſe.

LEONIDE.

Nullement, c'eſt à quoi je ne puis conſentir,
Je ſçai que pour la chaſſe on doit bientôt partir ;
Vous pourriez me cauſer beaucoup d'inquiétude,
Mon mal veut du repos & de la ſolitude.

SCENE IV.

HERMODORE, LEONIDE, LISANDRE.

HERMODORE.

MAdame, Alcibiade ici vous vient chercher.

LISANDRE.

Il ſeroit incommode, il faut l'en empêcher.
La Princeſſe, ſuivant l'avis qu'elle me donne,
Souhaite du repos, & ne veut voir perſonne.
Elle ſe trouve mal, allez donc promptement.

LEONIDE.

Mon mal s'appaiſe un peu, demeurez un moment.

LISANDRE.

Quoi, sans appréhender que votre mal s'irrite,
Vous pouvez vous résoudre à souffrir sa visite ?

LEONIDE.

Ce sera la derniere, & la civilité
M'oblige de souffrir cette incommodité.

LISANDRE.

Mais vous serez contrainte ....

LEONIDE.

Oüi, par bienséance.
Il faut souvent, Seigneur, se faire violence.
Pour vous, rien ne vous force à vous violenter;
Il est votre ennemi, vous pouvez l'éviter.

LISANDRE.

Pour le fuïr vous croyez à tort que je vous laisse;
J'ai pour lui moins d'horreur que pour vous de tendresse;
Et mon cœur qui s'irrite & qui se sent charmer,
S'il sçait fort bien haïr, sçait encor mieux aimer.

LEONIDE.

Mais vous serez contraint....

LISANDRE.

Non, cessez de le craindre;
Je ne verrai que vous sans beaucoup me contraindre.
Le mouvement des yeux, qui suit celui du cœur,
Se porte rarement vers un objet d'horreur;
Et toujours nos regards, quand notre ame est charmée,
Ne cherchent plus par tout que la personne aimée.
Dès que mon ennemi paroîtra dans ces lieux,
Ma haine prendra soin d'en détourner mes yeux;
Et mes regards ici d'accord avec moi-même
Fuïront ce que je hais pour chercher ce que j'aime.
Mon amour les dispose à suivre mon désir.

LEONIDE.

Mais vous me pourrez voir avec plus de loisir.

LISANDRE.

Mais vous pouvez souffrir le soin que je veux prendre.

LEONIDE.

Mais le Roi va partir, vous le ferez attendre.

LISANDRE.

Je pourrai demeurer quelques momens ici.

LEONIDE.

Alcibiade enfin....

HERMODORE.

Madame, le voici.

SCENE V.

CLEONE, LISANDRE, LEONIDE.

CLEONE.

JE trouve, en vous voyant, tout ce que je souhaite.
Mais, Princesse, ma joye est pourtant imparfaite;
Et le bien de vous voir ne m'est doux qu'à demi,
Puisque je le partage avec mon ennemi.

LISANDRE.

Malgré nos differends, malgré votre injustice,
Je veux bien en ce lieu vous rendre un bon office.
La Princesse est malade, & je vous fais sçavoir
Qu'à présent ce n'est pas l'obliger que la voir:
Profitez de l'avis d'un ennemi sincere,
Et faites comme lui ce que vous devez faire.

CLEONE.

Bien que d'un ennemi j'abhorre les avis,
S'ils ſont juſtes pourtant, il faut qu'ils ſoient ſuivis:
Rien ne peut m'arrêter, quand la raiſon me chaſſe.

LEONIDE.

Que faites-vous, Seigneur?

CLEONE.

Ce qu'il faut que je faſſe.
De peur d'importuner, je ſors & je me tais.

LEONIDE.

Un homme comme vous n'importune jamais:
Demeurez; la foibleſſe où je me ſuis trouvée,
Vient de ſe diſſiper depuis votre arrivée.

LISANDRE.

Non, ſoyez mieux inſtruit: cette feinte ſanté
N'eſt rien qu'un ſimple effet de ſa civilité;
Et plus pour vous ſouffrir elle veut entreprendre,
Plus vous devez encor vouloir vous en défendre.

CLEONE.

S'il eſt vrai....

LEONIDE.

Non, Seigneur, c'eſt vainement qu'il craint.

LISANDRE.

Quoi! ne voyez-vous pas comme elle ſe contraint?
Croyez....

CLEONE.

Mais par quel droit veux-tu que je te croie?
Toi, dont mes plus grands maux font la plus grande joie;
Toi, dont les ſoins pour moi n'auroient aucuns appas;
Enfin, toi qui me hais, & que je n'aime pas.
Quand j'ai crû tes conſeils tantôt ſans artifice,
Si pour y réſiſter j'ai trop eu de juſtice;
Lorſque dans tes conſeils je vois lieu de douter,
J'ai trop d'horreur pour toi pour n'y pas réſiſter.

Je

Je céde à la raiſon, mais crois quoiqu'il avienne,
Que ton opinion ne peut être la mienne.
Tu crois que la Princeſſe ici ſouffre en ſecret,
Qu'elle parle avec peine, & m'écoute à regret,
Et l'horreur que pour toi ma haine me ſuggere,
Suffit pour m'obliger à croire le contraire.

LEONIDE.

Alcibiade ici peut bien vous récuſer,
Et pourvû qu'il me croye il ne peut s'abuſer.
Votre erreur en effet pourroit bien être extrême,
Si vous croyez ſentir mon mal mieux que moi-même;
Il nous connoît tous deux, & doit deſſus ce point,
Moins croire qui le hait, que qui ne le hait point.

LISANDRE.

Ah! puiſqu'en ſa faveur vous êtes déclarée,
Mon ame à lui ceder doit être préparée:
C'eſt moi que vous chaſſez, je n'examine rien,
Votre repos m'eſt cher beaucoup plus que le mien:
C'eſt à vous d'ordonner, c'eſt à moi de me taire,
Mes déſirs les plus doux ne tendent qu'à vous plaire,
Et puiſque ma retraite a pour vous des appas,
Il faut me retirer, & ne murmurer pas.

Liſandre ſe cache dans un coin du Theâtre.

CLEONE *à part.*

Quel tourment!

LEONIDE.

Quel ſujet avez-vous de vous plaindre?
Votre ennemi qui ſort, ceſſe de vous contraindre:
Je remarque en vos yeux de nouveaux déplaiſirs.

CLEONE.

Helas!

LEONIDE.

Parlez, Seigneur, expliquez vos ſoûpirs

CLEONE.

Un cœur s'explique aſſez au moment qu'il ſoûpire
Quand on ſent de l'amour, ſoûpirer, c'eſt le dire.

LEONIDE.

Quelque autre paſſion vous agite en ce jour.

CLEONE.

Ah! quelle paſſion ne vient point de l'amour?
Un cœur dans les tranſports dont une ame eſt ſaiſie,
Reſſent toujours l'amour s'il ſent la jalouſie;
Et bien qu'on ſoit preſſé par de plus rudes coups,
C'eſt ſe ſentir amant que ſe dire jaloux.

LEONIDE.

Après mille ſermens d'une amour éternelle,
La jalouſie en vous doit être criminelle,
De cette paſſion le principe eſt charmant,
J'en aime la naiſſance, & crains l'accroiſſement;
Elle nait de l'amour, mais en la laiſſant croître,
Elle fait bien ſouvent mourir qui la fit naître:
C'eſt un monſtre qui nuit ſitôt qu'il eſt puiſſant,
Et qu'il faut avec ſoin étouffer en naiſſant.
Pour chaſſer vos ſoupçons rappellez dans votre ame
Tout ce qui peut ſervir à vous prouver ma flamme,
Songez que j'ai promis que l'hymen le plus doux
Ne m'unira jamais s'il ne m'unit à vous;
Et s'il ne ſuffit pas de ce que ma foibleſſe,
M'a fait juſques ici découvrir de tendreſſe,
Joignez-y, pour vous rendre un repos qui m'eſt cher,
Tout ce que la pudeur peut m'avoir fait cacher.

CLEONE.

Cette rare bonté malgré mon infortune,
Cauſe une joye en moi qui n'eſt guére commune,
Et mes tranſports ſont tels que je vous puis jurer
Qu'il ſeroit mal-aiſé de vous les figurer.
Mais venant de ſçavoir que le Roi votre frere
Ne peut ſouffrir qu'ici mon départ ſe differe;
Et contraint par ſon ordre à quitter cette Cour
Sans un terme plus long que la fin de ce jour,
Au point de vous laiſſer à Sparte avec Liſandre,
D'un reſte de fraïeur j'ai peine à me défendre.

Mon départ peut ſans doute avancer ſes deſſeins,
De vos regards ſans ceſſe il fera des larcins ;
Et comme par les yeux toujours le cœur s'enflamme,
Ses larcins pourront bien aller juſqu'à votre ame.
Vous ſouffrirez qu'il aime, au moins ſi vous n'aimez,
Vos beaux yeux à le voir vont être accoûtumez ;
Et je ne ſçai que trop que la plus inhumaine
Peut aimer aiſément ce qu'elle voit ſans peine.

LEONIDE.

Non, ne concevez pas cette vaine terreur,
Vous ſortirez de Sparte, & non pas de mon cœur ;
Et la chaîne où pour vous l'amour a ſçû me prendre,
Me va ſerrer plus fort, plus elle va s'étendre.

CLEONE.

De votre cœur dépend tout le repos du mien.
Faites toujours qu'il m'aime, & je ne craindrai rien.

LISANDRE *ſortant de l'endroit où il étoit caché.*

Ah ! c'eſt trop ſe cacher

LEONIDE.

Je ſuis toute interdite.
Liſandre vient à nous, il faut que je vous quitte.

SCENE VI.

LISANDRE, CLEONE.

LISANDRE *à Leonide.*

VOus fuïez donc ma plainte ? Ah ! je ſuivrai vos pas.

CLEONE.

Crois-moi, tu ferois mieux de ne la ſuivre pas. Arrête.

LISANDRE.

Que veux-tu ?

CLEONE.

Malgré ton injuſtice
Je veux bien à mon tour te rendre un bon office :
La Princeſſe eſt malade, & je te fais ſçavoir
Qu'à préſent ce n'eſt pas l'obliger que la voir.

LISANDRE.

Ah ! je ſçai trop d'où vient le mal qui la poſſede,
J'en ai connu la cauſe, & j'en ſçai le remede.

CLEONE.

On ſe trouve contraint bien ſouvent à ſouffrir
Des maux qu'on peut connoître, & qu'on ne peut guérir ;
Et notre ame, où l'erreur de cent ſources peut naître,
Ne connoît pas toujours ce qu'elle croit connoître.
L'apparence t'apprend que je ſuis ton rival ;
Mais un témoin ſi faux fait ſouvent juger mal.

LISANDRE.

Du nom de mon rival te voudrois-tu défendre ?
J'étois ici caché, d'où j'ai ſçû tout entendre ;
J'ai bien vû qu'à tes vœux l'ingrate a répondu.

CLEONE.

Tu le peux croire ainſi que tu l'as entendu.

LISANDRE.

Son erreur vient de toi, ton amour l'a fait naître,
Tu l'aimes, je le ſçai.

CLEONE.

Tu le ſçais mal, peut-être.

LISANDRE.

Je ſuis par tes diſcours éclairci ſur ce point,
Ton amour paroît trop pour ne l'avoüer point.

CLEONE.

Puiſque de t'ou rager mon cœur cherche la voye ;
Si mon amour te nuit, je l'avoue avec joye

LISANDRE.

Je te verrois amant ſans en être allarmé ;
Mais mon plus grand dépit eſt de te voir aimé.

CLEONE.

Ce bien qui m'eſt ſi cher par les maux qu'il me coûte,
N'eſt que la moindre part des douceurs que je goûte.
L'heur de voir que l'on m'aime, a pour moi moins d'appas,
Que le plaiſir de voir que l'on ne t'aime pas.

LISANDRE.

Ailleurs qu'en ce Palais bientôt ma juſte rage
T'arracheroit la vie avec cet avantage,
Je ſçaurois t'immoler à mon inimitié,
Et d'un objet d'envie en faire un de pitié.

CLEONE.

Hé quoi, depuis deux ans que tu partis d'Athene,
Ton ame eſt devenuë ou bien forte ou bien vaine ;
Malgré tous les mépris qu'on t'y faiſoit ſouffrir,
Tu fuiois le combat que tu me viens offrir.

LISANDRE.

Malgré ma haine alors ta ſœur m'étoit ſi chere,
Que dans mon ennemi je reſpectois ſon frere ;
Mais Cleone ſur moi n'ayant plus de pouvoir,
Ce qui fut lors ma crainte eſt mon plus doux eſpoir.
Le tems & la raiſon ont ſçû rompre la chaîne,
Dont l'amour arrêtoit les tranſports de ma haine,
Mon cœur eſt indigné d'avoir été ſoumis
Par un charme odieux & des traits ennemis ;
Et mon ame à préſent, doublement irritée,
Par ce dépit nouveau ſent ſa haine augmentée.
Les traits qui dans Cleone avoient fait mon erreur,
Dans un rival haï ne me font plus qu'horreur ;
Et ſa beauté qu'en toi je ne vois pas extrême,
A tout ce que j'abhorre, & n'a plus rien que j'aime.
Sans ceſſer de haïr j'ai ſû ceſſer d'aimer ;
Et bien loin qu'elle ait rien qui me puiſſe charmer,

Il ſuffit pour avoir tous les défauts enſemble,
Qu'elle ſoit de t n ſang, & qu'elle te reſſemble.

CLEONE.

Le ſoin qu'avec ardeur tu prens pour m'offenſer,
Réuſſit beaucoup plus que tu ne peux penſer :
Apprens que ce mépris qui m'irrite & m'étonne,
Ne me touche pas moins que ſi j'étois Cleone ;
Et qu'il n'eſt pas moins lâche & moins injurieux,
Que ſi Cleone même étoit devant tes yeux.
A tous ſes ſentimens tous mes déſirs répondent,
Même cœur nous anime, & nos ſoins ſe confondent,
Je ne lui puis toucher par des nœuds plus étroits,
Et lui reſſemble enfin bien plus que tu ne crois.

LISANDRE.

Hé bien, ſuivons tous deux le tranſport qui nous guide.
Trouve-toi dans le Bois près du Temple d'Alcide,
A la chaſſe où je vais, quoiqu'il puiſſe arriver,
Dans deux heures au plus je ſçaurai m'y trouver ;
Là nous pourrons nous battre : oſera-tu t'y rendre ?

CLEONE.

Oüi, oüi, je m'y rendrai, ne te fais pas attendre.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIME'E, TRASIMENE.

TIME'E.

PArle, parle du Roi, dis-moi tous ſes malheurs,
S'il lui coûte du ſang, épargnes-tu mes pleurs ?
Ton ſilence en dit plus que ton ſoin ne m'en céle :
Sans doute il a reçu quelque atteinte mortelle,
Ne me déguiſe plus la grandeur de mes maux.

TRASIMENE.

Il court de ce malheur un bruit qui ſera faux ;
Mais qu'entens-je ?

TIME'E

Ah ! quelqu'un vient dans ce trouble extrême
M'aſſurer que le Roi.... Mais Dieux ! c'eſt le Roi même.

SCENE II.

TIMEE, AGIS, TRASIMENE.

Suite.

TIMEE.

LE plus doux de mes vœux eſt enfin exaucé,
Vous vivez.

AGIS.

O malheur !

TIMEE.

Quoi, ſeriez-vous bleſſé ?

AGIS.

Ma bleſſure ſans doute eſt profonde & mortelle,
Liſandre enfin n'eſt plus, lui qui fut ſi fidelle.

TIMEE.

Il a trouvé la mort ?

AGIS.

Il n'a pû l'éviter,
Jugez par ce récit ſi j'ai lieu d'en douter.
Alors que dans les Bois notre Troupe aſſemblée
A ſenti ſon ardeur à l'envi redoublée,
Nous avons fait un cercle, & ſommes tous d'abord,
Pour attaquer le monſtre, allez juſqu'à ſon Fort.
Après être ſortis d'une route épineuſe,
Nous l'avons vû paroître auprès d'une eau bourbeuſe,
Où ſur un lit de jonc il s'étoit retiré
Aſſez proche d'un corps fraîchement maſſacré.
Au bruit qu'ont fait nos chiens cet animal ſuperbe,
Du ſang des plus hardis ayant fait rougir l'herbe,

Tenant ces ennemis indignes de ſes coups,
A tourné fierement ſes défenſes vers nous :
Mais il m'a choiſi ſeul, comme s'il eut pû croire
Qu'en un moindre péril il eut eu moins de gloire,
Et s'il eut dédaigné, ne s'adreſſant qu'à moi,
D'avoir quelqu'ennemi moins illuſtre qu'un Roi.
Tous ceux qui près de moi ſe ſont lors venus rendre,
De ſon approche en vain ont voulu me défendre.
Tous leurs traits ſur la hure ont ſemblé s'émouſſer;
Et n'ayant rien trouvé qu'il n'ait pû terraſſer,
Il eſt venu ſur moi fondre la gueule ouverte,
Teinte d'un ſang livide & d'une écume verte.
Il a voulu me joindre, & lorſqu'il s'eſt lancé,
Dans ſon flanc découvert j'ai mon dard enfoncé.
Mais moins intimidé qu'aigri par cet outrage,
Le monſtre loin de perdre a redoublé ſa rage;
Et cherchant à pouvoir aiſément m'approcher,
A crevé mon cheval & m'a fait trébucher;
Jettant lors, (m'ayant fait tomber dans une haye,)
Plus de feu par ſes yeux que de ſang par ſa playe.
Avecque promptitude, & ſans aucun effort
Il alloit achever ſa vengeance & ma mort,
Si Liſandre s'offrant à ſa perte aſſurée,
Ne l'eût frapé dans l'œil d'une fleche acerée.
Et par ce noble effort de zele & de valeur,
N'eut attiré ſur lui ſa rage & mon malheur.
D'abord ſentant ſon ſang ſur ſa hure s'épandre,
Il s'eſt, en bondiſſant, avancé vers Liſandre;
Et l'eut bleſſé ſans doute alors, ſi ſon cheval
N'eut point, en ſe cabrant, reçû le coup fatal;
Mais le monſtre ayant vû que malgré ſa conduite,
Son cheval effrayé ſous lui prenoit la fuite;
Animé de vengeance, & de ſang alteré,
Il a ſuivi Liſandre, & l'aura déchiré.
Nos chaſſeurs arrêtez près de moi par ma chûte,
Aux coups du ſanglier l'ont laiſſé ſeul en butte.

Et tous voulant m'aider, aucun n'a pris le ſoin
D'aller à ſon ſecours qu'il n'ait été bien loin.
Voyant la nuit fort proche, & ma peine inutile,
Sans l'avoir pû trouver, j'ai regagné la Ville,
Où confus de ma chûte, & sûr de ſon malheur,
Je reviens accablé de honte & de douleur.

TIME'E.

Cette perte, où je prens la part que j'y dois prendre,
Eſt un malheur pour vous plus grand que pour Liſandre;
Croyez que de ſon ſort d'autres ſeront jaloux,
Et tiendront à bonheur de ſe perdre pour vous.

AGIS.

Tel qui me hait dans l'ame en peut dire de même,
Un Roi peut rarement être aſſuré qu'on l'aime;
Et tant que ſon pouvoir force à le redouter,
De tout ce qu'on lui dit il a lieu de douter.
Il confond aiſément le faux & le vrai zele;
Souvent qui l'aime moins paroît le plus fidele;
Et le plus fourbe étant le plus ingénieux,
Il croit devoir le plus à qui le trahit mieux.
Liſandre ſéparoit le Roi de la Couronne,
Sans craindre mon pouvoir il aimoit ma perſonne;
Et peut-être en ma Cour pluſieurs qui s'y font voir,
N'aiment pas ma perſonne, & craignent mon pouvoir.

TIME'E.

Charilas mécontent eſt le ſeul que je ſçache,
Qu'on puiſſe ſoupçonner d'un ſentiment ſi lâche.

AGIS.

Bien qu'il prétende au trône, & qu'il ſoit malheureux,
J'ai quelqu'autre ennemi beaucoup plus dangereux.

TIMÉE.

Plus dangereux, Seigneur ! Ah Ciel ! qui pourroit-ce être ?

AGIS.

Vous n'aurez pas de peine à le pouvoir connoître ;
C'eſt cet Athénien plein d'adreſſe & ſans foi,
Qui conſpire en ces lieux en ſecret contre moi ;
Et qui malgré mes ſoins trompant mes eſpérances,
Au cœur de mon empire a des intelligences.

TIMÉE.

L'avis doit être faux, Seigneur, aſſurément.
Quand un grand cœur veut nuire, il nuit ouvertement ;
Ce Grec, s'il ſe vengeoit, ſe vengeroit ſans crime.
Tout malheureux qu'il eſt, je ſçai qu'il vous eſtime,
Qu'il aime à ſurpaſſer un mal par un bienfait,
Et qu'il feroit pour vous ce que Liſandre a fait.

AGIS.

Me préſervent les Dieux d'un ſi cruel ſervice !
Je le puis maintenant chaſſer avec juſtice,
Et tiendrois pour un mal pire que le trépas
Ce qui m'obligeroit à ne le chaſſer pas.
Il ne faut rien devoir quand on ne veut rien rendre.
Mais quel Dieu favorable ici nous rend Liſandre à

SCENE III.

LISANDRE, AGIS, TIMÉE.

Suite.

LISANDRE.

UN homme en qui des Dieux les ſoins ont éclaté,
Rend un ſujet fidele à votre Majeſté.

AGIS.

Ce qu'il me rend en vous m'eſt plus cher qu'un Empire;
Que je ſçache ſon nom.

LISANDRE.

Je vais vous en inſtruire.
Mon cheval pourſuivi par le monſtre irrité,
Par des ſentiers confus m'ayant long-tems porté,
Conduit par la terreur qui lui ſervoit de guide,
Eſt à peine arrivé près du Temple d'Alcide,
Qu'affoibli par le ſang qu'il avoit répandu,
Je l'ai ſenti s'abattre, & me ſuis crû perdu;
Mais lors par un effort difficile à comprendre,
Alcibiade....

AGIS.

Ah, Ciel! que m'allez-vous apprendre?

LISANDRE.

Qu'en cet état fatal courant à mon ſecours,
Il a vaincu le monſtre, & conſervé mes jours.

AGIS.

Ah! Liſandre, en ce lieu quel ſort l'a pû conduire?

LISANDRE.

A peine croirez-vous ce que je vais vous dire:

Près du Temple d'Alcide il ne s'étoit trouvé,
Qu'à dessein de m'ôter ce qu'il m'a conservé;
Nous devions nous y battre, & graces à sa haine,
S'il n'eut cherché ma perte elle eut été certaine.
Et je trouvois la mort, par un destin cruel,
Si je n'eusse trouvé mon ennemi mortel.

TIME'E.

Cette illustre action est si belle & si rare,
Qu'elle pourroit toucher le cœur le plus barbare;
Et le Roi suit la gloire avec trop de chaleur,
Pour n'être pas sensible à ce trait de valeur.
Il a pour votre vie un sentiment trop tendre,
Pour faire une injustice à qui l'a Içû défendre.
Et souffrir que pour prix d'un coup si glorieux,
Votre libérateur soit banni de ces lieux.

LISANDRE.

Je serai trop heureux si ce dernier service
Peut empêcher le Roi de faire une injustice.

TIME'E.

Considerez, Seigneur....

AGIS.

Il n'y faut plus penser,
Le dessein en est pris.

LISANDRE.

Le ferai-je avancer?
Il est dans le jardin.

AGIS.

Allez, allez lui dire
Qu'enfin absolument je veux qu'il se retire.

TIME'E.

Quoi, de Sparte?

AGIS.

Oüi, de Sparte, & de plus que le jour
Le rencontre parti demain à son retour.

LISANDRE.

Vous lui deviez sans doute ici votre assistance,
plûtôt par équité que par reconnoissance.

Et j'aurois tort, Seigneur, si j'avois souhaité
Que vous fissiez pour moi plus que pour l'équité.

AGIS.

Pour être juste, un Roi n'agit pas comme un autre,
Je ferai mon devoir, ne manquez pas au vôtre.

LISANDRE.

J'obéis sans murmure, & n'ai pas prétendu
Que qui me rend le jour vous ait beaucoup rendu.

SCENE IV.

TIME'E, AGIS.

TIME'E.

QUoi, sur un faux soupçon sans preuve & sans indice,
Vous voulez qu'un exil soit le prix d'un service,
Et qu'un Athénien fasse dans vos Etats,
D'un grand Roi comme vous le plus grand des ingrats?
Croyez-vous l'injustice aux Monarques permise?
Quelle raison en vous cette erreur autorise?

AGIS.

Celle qui m'a tantôt appris que quelquefois
Les communes vertus sont les vices des Rois.

TIME'E.

Il est vrai, mais aussi pour un Roi magnanime
Une commune faute est souvent un grand crime.
On ne doit voir en lui rien que de glorieux:
En montant sur le trône il s'approche des Dieux;
Il y prend des clartez qu'il doit mettre en usage;
Et si lors ses vertus éclatent davantage,
L'éclat brillant qu'il trouve en des dégrez si hauts,
Fait comme ses vertus éclater ses défauts.

AGIS.

Et croyez-vous un Roi capable d'une faute ?
Pour rien faire de bas il a l'ame trop haute.
Sur le Trône l'erreur ne le peut aſſaillir,
Il eſt ſi près des Dieux, qu'il ne ſçauroit faillir;
Et par mille clartés qu'en lui leur ſoin aſſemble,
Le faiſant leur image, ils font qu'il leur reſſemble.
Tous les mauvais Sujets ſont les ſeuls obſtinés
A chercher des défauts ſur les fronts couronnés.
Je ſens bien que je ſuis d'injuſtice incapable;
Quiconque m'en accuſe en doit être coupable,
Et pour être bon Juge en cette occaſion,
A trop peu de lumiere ou trop de paſſion.
Alcibiade eſt brave, & ſa derniere palme
Dans nos champs déſolés a rétabli le calme:
Mais s'il a mis le calme en nos champs en ce jour,
Il a beaucoup plus mis de trouble dans ma Cour.
Il a vaincu le monſtre, il a ſauvé Liſandre;
Mais il m'ôte encor plus qu'il ne me vient de rendre;
Et ſon outrage eſt tel, que n'étant que chaſſé,
Il eſt ſi peu puni, qu'il eſt récompenſé.

TIMEE.

Son ſervice effectif ſera donc ſans ſalaire,
Et vous le punirez d'un crime imaginaire.

AGIS.

C'eſt un crime avéré qui produit mon courroux.

TIMEE.

Il eſt donc ſi ſecret, qu'il n'eſt ſçû que de vous.

AGIS.

Non, non, s'il fut ſecret, il a ceſſé de l'être:
Qui le peut ignorer, ſi j'ai pû le connoître?
Cet outrage eſt de ceux qu'on n'oſe publier,
Et dont celui qui ſouffre eſt inſtruit le dernier.
Mais pour cet ennemi votre ſoin qui m'outrage,
Eſt de ſa trahiſon un nouveau témoignage;

Croyant qu'il me trahit, pourrois-je m'abuſer,
Quand vous me condamnez afin de l'excuſer ?
Et n'eſt-ce pas enfin me faire un tort extrême,
Que de ſéduire en vous la moitié de moi-même ?

TIMÉE.

Moi, Seigneur, me ſéduire ! Hé quoi, prétendez-vous
Sur tous les innocens porter votre courroux ?
Quoi donc, faut-il trahir d'une ardeur criminelle
La gloire & la vertu pour vous être fidelle ?
Faut-il marquer ma foi par une trahiſon ?
Faut-il à votre erreur immoler ma raiſon ?
Faut-il par l'injuſtice acquerir votre eſtime,
Et vous prouver enfin ma vertu par un crime ?

AGIS.

Vous ſerez juſte aſſez, ſi vous l'êtes pour moi :
Qui vous juſtifiera, ſi je vous croi ſans foi ?
Et tel que ſoit ce Grec dont mon cœur ſe défie,
Qui vous condamnera ſi je vous juſtifie ?
Soit qu'il ſoit innocent, ou coupable en effet,
Comptez ma haine ici pour ſon plus grand forfait.
Si c'eſt avec raiſon que je lui ſuis contraire,
Au nom de l'équité partagez ma colere ;
Et ſi j'ai ſans raiſon pris pour lui de l'horreur,
Au nom de notre hymen épouſez mon erreur.
Vos ſoins honorent trop un homme que j'abhorre ;
Perdez-le par amour, ſi vous m'aimez encore ;
Ou puiſqu'enfin ſur vous j'ai des droits abſolus,
Perdez-le par devoir, ſi vous ne m'aimez plus.
S'il cherche à me trahir, ſouffrez qu'on le banniſſe ;
Si je l'exile à tort, ſouffrez mon injuſtice,
Contre mon ennemi déclarez-vous pour moi ;
Ne le défendez plus. . . . Mais c'eſt lui que je voi.

SCENE V.

LISANDRE, CLEONE, TIMÉE, AGIS.

LISANDRE.

SEigneur, Alcibiade, avant qu'il se retire,
Demande à vous parler.

AGIS.

Et qu'a-t-il à me dire?

CLEONE.

Le Roi craint de m'entendre, il faut l'en dispenser;
C'est à la Reine ici que je vais m'adresser.

TIMÉE.

C'est vous adresser mal, souffrez que je vous laisse:
Où l'on trouve le Roi, c'est à lui qu'on s'adresse.

Elle se retire.

SCENE VI.

CLEONE, AGIS, LISANDRE.

CLEONE.

SOn estime toujours fut si grande pour moi,
Qu'à mes discours sans peine elle eût ajouté foi;
Et vous auriez pû croire aisément de la Reine
Ce que d'un ennemi vous ne croirez qu'à peine.

Bien que de mes malheurs vous redoubliez le cours,
Je viens vous avertir qu'on en veut à vos jours.
Tandis que des Chasseurs vous ont mené Lisandre,
Par son choix au jardin j'ai pris soin de l'attendre;
Près d'une palissade où j'étois arrêté,
J'attendois son retour, quand de l'autre côté
Deux hommes dont la voix n'a pû m'être connuë,
Parlans de votre mort, l'ont enfin résoluë,
Et n'ont pas moins promis que de vous immoler
Demain dans le Sénat où vous devez aller.
La palissade épaisse & la nuit fort prochaine,
Les cachant à mes yeux, ont redoublé ma peine;
Mais s'étant séparés au bruit qu'ont fait mes pas,
Je n'ai pû, m'avançant, rien voir que Charilas.

AGIS.

Charilas? Ah, le traître! hola, cherchez Mindate.
Il faut que ma justice en ma vengeance éclate.

LISANDRE.

Oüi, Seigneur, soyez juste; & pour le devenir
Vueillez récompenser aussi-bien que punir.
Un soin si généreux, & de telle importance
Mérite quelque prix.

CLEONE.

Non, non, je l'en dispense,
L'intérêt ne meut point les généreux esprits,
L'honneur les fait agir, & l'honneur fait leur prix;
Et s'ils cherchent ailleurs d'autre reconnoissance,
On ne leur doit plus rien quand on les récompense.
Sans beaucoup m'être ingrat le Roi me peut chasser;
L'effort n'est pas en moi grand qu'il peut penser.
Je m'oppose à sa mort; mais l'ardeur qui m'anime
Est moins un soin pour lui qu'une horreur pour le crime,
Et je suis, sans avoir d'autres prétentions,
Ma pente naturelle aux belles actions.

Je cherche à l'obliger moins qu'à me ſatisfaire,
Je lui dis ſeulement ce que je ne puis taire :
Et ſi c'eſt un effort de généroſité,
Pour m'en devoir beaucoup, il m'a trop peu coûté.
Oüi, je veux faire voir par ma prompte retraite,
Que j'ai toujours en moi tout ce que je ſouhaite,
Dès cette même nuit je veux partir d'ici :
Ce ſont mes ſeuls déſirs.

AGIS.

Ce ſont les miens auſſi.

SCENE VII.

LISANDRE, CLEONE.

LISANDRE.

L'Injuſtice du Roi rend mon ame interdite ;
Cet exemple eſt de ceux que jamais je n'imite ;
Vous trouverez en moi ce qu'il ne vous rend pas,
Et dans un rang moins haut des ſentimens moins bas.
Je ſçais à quoi pour vous mon ſalut me convie :
Souhaitez, ordonnez, n'épargnez point ma vie.

CLEONE.

Avant que de partir, je te veux témoigner
Que je n'ai pas deſſein auſſi de l'épargner.
De ceux qui te cherchoient une troupe accourue,
Quand ſous mes coups le monſtre expiroit à ta vûë,
De te conduire au Roi montroit des ſoins trop grands,
Pour nous laiſſer alors vuider nos differends ?

Nous ſommes ſeuls, ſui-moi ; viens avant mon abſence
Achever ma diſgrace, ou hâter ma vengeance.
Cherchons un lieu.

LISANDRE.

Non, non, il n'en eſt pas beſoin ;
Vous pouvez vous venger ; & ſans aller plus loin,
Sur ma vie en tous lieux vous pouvez tout prétendre ;
Vous me l'avez renduë, & pouvez la reprendre.
J'ai trop reçû de vous, pour vous refuſer rien ;
Souhaiter tout mon ſang, c'eſt vouloir votre bien.
Je crains l'ingratitude, & ma plus forte envie
Ne peut m'en affranchir qu'en payant de ma vie.
Je tiens de vous le jour qu'un monſtre alloit m'ôter ;
Et ſi vous m'en privez, ce ſera m'acquiter.

CLEONE.

Va, tu ne me dois rien, c'eſt moi qui t'en aſſure,
Un reſpect ſi mal dû me tient lieu d'une injure ;
Et tu ne me peux croire encor ſans m'outrager,
Injuſte & lâche aſſez pour vouloir t'obliger.
J'ai droit de te punir ; & ma défenſe offerte,
Moins pour toi que pour moi, vient d'empêcher ta perte.
Le monſtre en te perdant m'eût fait pleurer ton ſort,
Tu trouvois trop de gloire en ce genre de mort :
Tu mourrois pour ton Prince, & non pour mon offenſe ;
Et ne te ſauvant pas, je perdois ma vengeance.

LISANDRE.

Ne la perdez donc pas, frappez, percez ce cœur,
Il s'offre ſans défenſe à ſon libérateur.

CLEONE.

Non, défends-toi, ta perte eſt dûë à ma colere :
Mais je veux l'acheter pour me la rendre chere.

Sur ta haine pour moi.

LISANDRE.

Votre effort dans le bois
Vient de faire expirer plus d'un monstre à la fois ;
Et vos coups me sauvant d'une perte certaine,
Comme du sanglier, triomphent de ma haine.
Je fuirai Leonide, & l'amour que j'ai pris....

CLEONE.

Aime ; l'amour est libre, & non pas le mépris.
Pour Cleone & pour moi ton mépris qui m'anime,
Est mon plus grand outrage, & ton plus lâche crime.

LISANDRE.

Mon aveugle erreur cesse, & mes regards en vous
Ne découvrent plus rien que de noble & de doux.
Jusques au fond du cœur si je vous considere,
J'y trouve une vertu qu'il faut que je révere ;
Et si jusques à vos yeux j'ose lever les miens,
J'y vois briller l'apas de mes premiers liens.
Ce qui fait que pour vous mon aversion cesse,
Semble pour votre Sœur rappeller ma tendresse ;
Et ses traits, que sans haine ici j'observe en vous,
Pourroient seuls m'obliger à respecter vos coups.

CLEONE.

Tu cherches à surprendre une ame généreuse.
Reprens, reprens ta haine, elle est moins dangereuse ;
D'un si lâche ennemi mon cœur tient tout suspect,
Et craint moins ta colere encor que ton respect.

LISANDRE.

C'est à tort en effet que mon ame interdite,
Me porte à vous parler de ce qui vous irrite.
Cette Amour fut toujours par une dure loi,
La source de l'horreur que vous avez pour moi,
Et pour Cleone ici mon cœur moins infidelle,
Est coupable pour vous s'il ne l'est plus pour elle.
Je vous dois tout, Seigneur, & ce feu renaissant,
S'il vous est odieux, ne peut être innocent.

Je ſçaurai m'en guérir, ou je ſçaurai m'en taire ;
Il vous offenſeroit, & je cherche à vous plaire.

CLEONE.

Ah ! connois mieux, ingrat, quel eſt ton défenſeur,
Je veux enfin, je veux . . . *à part.* Quoi ! que veux-tu, mon cœur,
Lui découvrir enſemble & ma honte & ta flamme ?
O ! ma fierté, reviens au ſecours de mon ame !

LISANDRE.

Parlez, que voulez-vous ?

CLEONE.

Ce que je dois vouloir,
Je veux partir ſur l'heure, & ne te jamais voir.

LISANDRE.

Souffrez . . . .

CLEONE.

Va, laiſſe-moi.

LISANDRE.

Quoi, je vous déſoblige,
Juſqu'à ne vouloir pas . . . .

CLEONE.

Va, laiſſe-moi, te dis-je ?

LISANDRE.

C'eſt à moi d'obéir en l'état où je ſuis.
Mais me haïrez-vous toujours ?

CLEONE.

Oüi, ſi je puis.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TIMEE, TRASIMENE.

TIMEE.

HE' bien, mon eſperance eſt-elle heureuſe ou vaine?
Verrai-je l'Etranger?

TRASIMENE.

Oüi, mon ſoin vous l'amene;
Je l'ai trouvé ſi triſte & ſi prêt à partir,
Qu'à peine à mon deſſein je l'ai fait conſentir.
Je l'ai par le jardin fait entrer ſans lumiere,
J'en avois fait ouvrir la porte de derriere;
Et ſans qu'on l'ait pû voir, en faveur de la nuit,
Dans votre appartement enfin je l'ai conduit:
Il attend.

TIMEE.

Qu'il avance: & toi, ſur toute choſe,
Fais que perſonne n'entre, & dis que je repoſe.
Helas! pourquoi faut-il qu'avec de ſi grands ſoins
L'innocence ſe cache, & craigne les témoins;
Et que je doive faire en l'ardeur qui m'anime
Un acte de vertu comme l'on fait un crime?
L'amitié toutefois rompt ce qui me retient,
Pour une illuſtre fille il faut..... Mais elle vient.

SCENE II.

TIME'E, CLEONE.

TIME'E.

Souffrez, chere Cleone, encor que je vous voye
C'eſt pour votre interêt autant que pour ma joïe:
Et le bien de vous voir que je trouve ſi doux,
L'eſt d'autant plus pour moi qu'il doit l'être pour vous.
Si c'eſt votre départ qui fait votre triſteſſe,
Je ſçai l'art de finir la douleur qui vous preſſe;
Et ne prétens vous voir que pour vous avertir
Du moyen qui vous peut diſpenſer de partir.

CLEONE.

Mais quoi! De qui dépend ce moyen infaillible?

TIME'E.

De vous.

CLEONE.

De moi, Madame! helas! eſt-il poſſible?

TIME'E.

Oüi, oüi, votre départ dépend de votre choix,
J'ai trouvé le remede & le mal à la fois,
Le Roi s'eſt expliqué, j'ai ſçû ſa jalouſie,
C'eſt d'où naît le tranſport, dont ſon ame eſt ſaiſie:
Mes ſoins trop éclatans pour tous vos intérêts,
Ont ſervi de matiere à ſes ſoupçons ſecrets;
Et devant qu'il eût pris le ſoin de me le dire,
Toutes ſes actions auroient dû m'en inſtruire.
En tout tems, en tous lieux, & de toutes façons,
Un jaloux malgré lui découvre ſes ſoupçons:
Mais un cœur innocent facilement s'abuſe;
S'il ne s'accuſe point, il croit peu qu'on l'accuſe,

Et

Et tient tous les soupçons qui l'osent attaquer,
Trop au-dessous de lui pour se les appliquer.
Otez du cœur du Roi ces frayeurs indiscretes,
Il fera ce qu'il doit, s'il connoît qui vous êtes,
Qu'il sçache votre sexe.

CLEONE.

Ah! Ce moyen fatal
Est un remede encor plus cruel que le mal;
Puisqu'il se dit jaloux, il me force à me taire,
Je ne puis demeurer sans exposer mon frere;
Et cet effet si prompt s'opposant à nos vœux,
Donneroit de sa cause un soupçon dangereux.

TIME'E.

Quoi, l'interêt d'un frere est plus fort que le vôtre,
Et vous ne devez pas plus à vous qu'à tout autre?

CLEONE.

Aux intérêts du sang j'ai joint ceux de l'honneur,
Je dois leur immoler mes soins & mon bonheur;
Que dis-je, mon bonheur? helas! puis-je en prétendre?
Mon amitié pour vous ne peut être plus tendre:
Mais pour me rendre heureuse, il faudroit sans erreur
Que cette amitié seule occupât tout mon cœur;
Il faudroit que Lisandre après son inconstance,
N'excitât que ma haine ou mon indifférence,
Et me fist perdre un feu, que mon cœur abusé,
De peur de le connoître, a toujours déguisé.
Cependant, c'est à tort que je me suis flattée,
J'ai trop d'émotion pour n'être qu'irritée;
Et l'amour, malgré moi, qui me reste en ce jour,
Sous le nom du dépit n'en est pas moins amour.
Le bonheur de vous voir pour moi seroit extrême,
Je vois que vous m'aimez, je sens que je vous aime,
Et je sçai qu'il n'est rien qui doive plus charmer,
Que de voir ce qu'on aime, & de s'en voir aimer.

Mais je verrois auſſi l'infidelle Liſandre :
Il me trahit, je l'aime, & ne m'en puis défendre ;
Et je ſçai qu'il n'eſt rien qui faſſe plus ſouffrir,
Que de voir ce qu'on aime, & de s'en voir trahir.
Ce n'eſt pas que le ſoin, que pour lui j'ai ſçû prendre,
Ne l'ait touché pour moi d'un ſentiment plus tendre ;
Mais bien que mon ſecours ait ſemblé l'émouvoir,
C'eſt encor me trahir que m'aimer par devoir.
Il eſt toujours ingrat, & toujours il m'offenſe,
Si je ne dois ſon cœur qu'à ſa reconnoiſſance ;
Et pour le recevoir, mon amour glorieux
Voudroit le devoir moins à mon bras qu'à mes yeux.

TIMEE.

Plus ici par l'amour vous ſeriez outragée,
Plus à votre amitié je ſerois obligée ;
Et ſi vous demeuriez aujourd'hui dans ces lieux,
Ce ſeroit pour moi ſeule.

CLEONE.

Helas ! jugez-en mieux.
Ma retraite pour vous ici ſeroit honteuſe,
Liſandre eſt trop ingrat, & vous trop généreuſe ;
Et ſi je demeurois en ces lieux aujourd'hui,
Je crains que ce ne fût moins pour vous que pour lui.

TIMEE.

Demeurez pour punir un amant ſi perfide,
Pour l'eloigner toujours du cœur de Leonide ;
Pour faire qu'il partage au moins votre tourment,
Et ſouffre encor pour vous malgré ſon changement.

CLEONE.

Je lui veux peu de mal malgré ſon inconſtance,
Je veux ſon répentir plûtôt que ma vengeance ;
Et ſouhaite bien moins, ſi j'oſe m'exprimer,
De le faire haïr que de me faire aimer.

TIME'E.

Il eſt doux d'être aimée, & vous la pouvez être :
Mais pour vous faire aimer, faites-vous donc connoître ?
Demeurez pour l'inſtruire....

CLEONE.

Ah! loin d'y conſentir,
La peur d'en dire trop me preſſe de partir.
Mon aveu me peut nuire, & ne peut m'être utile,
Il n'eſt point de Royaume où je ne trouve azile ;
Et Liſandre aiſement verroit qu'en cette Cour,
Ce qui peut m'arrêter ne peut être qu'amour.
Je ne pourrois ſans doute en mon déſordre extrême
Avoüer qui je ſuis, ſans avoüer que j'aime ;
Et malgré mon amour, mon orgüeil le plus fort
D'un aveu ſi honteux ne peut être d'accord.

TIME'E.

Ne dites qu'au Roi ſeul ce qu'il faudra qu'il céle,
Liſandre eſt en faveur, c'eſt un Sujet fidéle :
Mais j'aurai le pouvoir d'empêcher que le Roi
N'apprenne votre amour à cet amant ſans foi.

CLEONE.

Le Roi peut s'empêcher de dire que je l'aime :
Mais qui m'empêchera de le dire moi-même ?
Prétendez-vous qu'un cœur ſurpris d'un doux poiſon
Avec beaucoup d'amour ait beaucoup de raiſon ?
Croyez-vous qu'au plus fort d'une ardeur inquiéte
On puiſſe être long-tems fille, amante & muette ?
Et qu'il ſoit fort aiſé de pouvoir plus d'un jour
Aimer, voir ce qu'on aime, & cacher ſon amour ?
Quand bien ma voix tairoit ce que je ſens dans l'ame,
Mes regards malgré moi découvriroient ma flâme

Et de mes vains efforts l'amour victorieux
Au refus de ma bouche iroit tout dans mes yeux.
Lisandre y connoîtroit ma honte & ma tendresse,
Ne vous obstinez plus à presser ma foiblesse ;
Pour éviter un mal, laissez-moi fuir un bien.

TIME'E.

Puisqu'il faut.... Mais quel bruit trouble notre entretien ?

SCENE III.

TRASIMENE, CLEONE, TIME'E.

TRASIMENE.

AH ! Seigneur, cachez-vous.

CLEONE.

Qui ! Moi ?

TIME'E.

Vueillez la croire ;
Si ce n'est pour vos jours, que ce soit pour ma gloire.
Tandis que de ce bruit je vais sçavoir l'effet,
Entrez, & demeurez au fond du cabinet.

Cleone entre dans le cabinet.

SCENE IV.

CHARILAS, MINDATE, TIME'E, Gardes.

MINDATE *à Charilas qu'il déſarme.*

IL faut rendre l'épée....

CHARILAS.

Oüi, le nombre m'accable :
Mais le plus malheureux n'eſt pas le plus coupable.

TIME'E.

D'où provient ce tumulte en mon appartement ?

MINDATE.

J'exécute du Roi l'exprès commandement :
Madame, de ce traître il veut qu'on ſe ſaiſiſſe ;
En quelque endroit qu'il fuïe, il faut que j'obéiſſe.

TIME'E.

Oüi, Mindate, il le faut ; mais l'ayant arrêté,
Hâtez-vous de le mettre en lieu de ſûreté.

Elle entre.

SCENE V.

CHARILAS, MINDATE.

CHARILAS.

AH ! Princeſſe, on me livre aux mains de mon complice ;
Il a part au forfait, qu'il ait part au ſupplice.
Sçachez....

MINDATE.

Elle eſt entrée, & ne peut écouter
Ce que ſans fondement vous m'oſez imputer.

CHARILAS.

Je le dirai par tout.

MINDATE *aux Gardes.*

Sa douleur le tranſporte :
Amis, retirez-vous ; & gardez bien la porte ;
Je prétens dans l'effort du trouble où je le voi,
Découvrir des ſecrets qui regardent le Roi.

Les Gardes ſe retirent.

Nous ſommes ſeuls enfin.

CHARILAS.

Ton erreur eſt extrême ;
Ton crime aura toujours un témoin dans toi-même.

MINDATE.

Ah ! ſauvez-moi.

CHARILAS.

Sauver qui me livre au trépas !

MINDATE.

Parler haut, c'eſt me perdre.

CHARILAS.

Et ne me perds-tu pas ?

MINDATE.

Non, quittez votre erreur & daignez me connoître.
Je ſuis toujours pour vous ce que j'ai promis d'être.
Le Roi m'a commandé de me faire eſcorter,
Pour vous chercher par tout, & pour vous arrêter.
Vous trouvant par malheur je n'ai pû me défendre
D'exécuter mon ordre, & de tout entreprendre;
Mais j'invente un moyen qui vous ſera juger
Si je prétens vous nuire, ou vous veux obliger.
Ce cabinet ouvert offre à notre vengeance
Tout ce que peut attendre une heureuſe eſpérance.
Demeurez-y caché.

CHARILAS.

Mais, que prétendez-vous?

MINDATE.

Le Roi m'a découvert ſes ſentimens jaloux:
Il me ſuivra d'abord, ſi je lui perſuade
Que j'ai vû dans ce lieu cacher Alcibiade,
Et prenant ſeul le ſoin d'y conduire ſes pas,
Nous pourrons aiſément lui donner le trépas.
Ce coup ne nous peut mettre en un péril extrême;
Je ſuis Chef de la Garde, & le Sénat vous aime.
Tout nous applaudira, ſi nous réuſſiſſons;
Reprenez votre eſprit, & perdez vos ſoupçons.

CHARILAS.

Cher ami, pardonnez à des craintes frivoles.

MINDATE.

Ne perdons point de tems en de vaines paroles:
Paſſez vîte ou bien-tôt le Roi ſera conduit,
Et derriere la porte attendez-nous ſans bruit.

Charilas entre dans le cabinet.

C'eſt à moi maintenant.... Mais j'apperçois la Reine.

SCENE VI.

TIME'E, MINDATE.

TIME'E.

OU donc eſt Charilas ?

MINDATE.

N'en ſoyez pas en peine :
Mon ſoin, ſuivant les vœux de votre Majeſté,
Vient de le faire mettre en lieu de ſûreté.

TIME'E.

Laiſſez-moi.

MINDATE.

J'obéis.

SCENE VII.

TIME'E ſeule.

IL me ſera facile
D'avoir avec Cleone un entretien tranquile,

SCENE VIII.

TRASIMENE, TIMEE.

TRASIMENE.

LE Roi vient pour vous voir.

TIMEE.

Le Roi ? Quel embarras !

TRASIMENE.

Leonide & Liſandre accompagnent ſes pas.

TIMEE.

Dieux, que je crains ſa vûë !

TRASIMENE.

Afin qu'il ſe retire,
J'ai dit ce qu'à chacun j'avois ordre de dire.

TIMEE.

Quoi ?

TRASIMENE.

Que vous repoſez, & qu'on ne vous voit pas.
Mais Mindate l'arrête, & lui parle tout bas.

SCENE IX.

AGIS, MINDATE, TIMÉE, TRASIMENE.

TIMÉE.

IL avance, je tremble, helas ! quelle eſt ma peine !

AGIS.

Que Mindate entre ſeul avec moi chez la Reine.
Quoi, vous me recevez d'un viſage interdit ?
Vous repoſiez, Madame, à ce qu'on m'avoit dit ?
Mais à ce que je vois ſans peine je m'aſſure,
Que ce repos n'eſt pas ſi grand qu'on le figure.

TIMÉE.

L'ordre que j'ai donné n'étoit pas fait pour vous,
Le bonheur de vous voir ne peut m'être que doux.
Je voulois être ſeule ; & contre mon attente,
Si vous me ſurprenez, la ſurpriſe eſt charmante.

AGIS.

Si vous me dites vrai nous formons mêmes vœux,
Vous voulez être ſeule, & c'eſt ce que je veux.
Mais à notre repos je penſe qu'il importe,
Que de ce cabinet Alcibiade ſorte.

TIMÉE.

Comment, Alcibiade ? il n'eſt point en ces lieux ;
Il eſt bien loin, Seigneur, j'en atteſte les Dieux.

AGIS.

Epargnez vos ſermens, & le faites paroître ;
Je ſçai qu'il eſt ici.

TIMÉE.

Je ſçai qu'il n'y peut être.

AGIS.

Pour vous convaincre mieux je vais vous le montrer.
Mindate, éclairez-moi.

TIMÉE.

Seigneur....

AGIS.

Je veux entrer.

Il entre dans le cabinet avec Mindate.

SCENE X.

TRASIMENE, TIMÉE.

TIMÉE.

QUel malheur! mais quel bruit déja ſe fait entendre?

TRASIMENE.

Souffrez qu'on laiſſe entrer Léonide & Liſandre,
Ils ſont dans l'antichambre, ils venoient pour vous voir.

TIMÉE.

Qu'ils viennent, leur ſecours eſt mon dernier eſpoir
Ah! ſans doute on immole une fille innocente!
O Dieux! le bruit redouble, & ma terreur augmente.

SCENE XI.

LEONIDE, LISANDRE, AGIS, TIME'E, TRASIMENE.

TIME'E *à Leonide & à Liſandre.*

AH Princeſſe ! Ah, Seigneur, hâtez-vous, ſuivez-moi.
Mais Dieux ! Il n'eſt plus temps, puiſque voici le Roi.

AGIS *ſortant l'épée à la main.*

Périſſe ainſi quiconque aura la même envie.

TIME'E.

Se peut-il. . . .

AGIS.

C'en eſt fait, il a perdu la vie,
Mon perfide ennemi vient d'achever ſon ſort.

TIME'E.

Mais de qui croyez-vous avoir cauſé la mort ?

AGIS.

De l'horreur des humains, de l'objet de ma haine,
Du lâche Charilas.

TIME'E.

Quoi, ſa perte eſt certaine ?

AGIS.

Je ſçai qu'il ne vit plus, & que Mindate enfin,
Comme il eut même crime aura même deſtin.
Avec un faux rapport ayant pû me ſéduire,
Dans un piége mortel il a ſçû me conduire.
En entrant après lui, jugez de mon effroi,
Quand j'ai vû Charilas paroître devant moi ;

Et Mindate manquant au soin qu'il devoit prendre,
L'exciter à me perdre au lieu de me défendre.
Surpris de leurs efforts j'aurois peu résisté,
Si lors quelqu'un des Dieux n'eut éteint la clarté,
Puisqu'enfin c'est sans doute ainsi qu'il faut qu'on nomme
Celui qui me sauvant a paru plus qu'un homme.
Sans se faire connoître il a fait choir d'abord
Charilas à mes pieds en criant : *je suis mort.*
Et courant à Mindate, & venant à l'atteindre,
M'a donné le moyen de sortir sans rien craindre.

LISANDRE.

Dans cet heureux succès, Seigneur, permettez-moi,
D'aller voir quelle main nous sauve un si grand Roi.

Il entre dans le cabinet.

SCENE XII.

AGIS, LEONIDE, TIMÉE, TRASIMENE.

AGIS.

SI c'est quelque mortel qui vient de me défendre,
Qu'il vienne recevoir le prix qu'il doit prétendre.
Et vous, Reine innocente, approuvez dans mon cœur
Le juste repentir de mon injuste erreur.
Je crains Alcibiade, & j'avoue avec honte
Que ma jalouse ardeur fut trop forte & trop prompte,
Et que si j'avois pû le trouver près de vous,
Vous l'auriez vû bientôt percé de mille coups.
Sa mort étoit conclue, & devant vous ma rage
Eut lavé dans son sang son crime & mon outrage.

SCENE DERNIERE.

LISANDRE, CLEONE, AGIS, TIMEE, LEONIDE, TRASIMENE.

LISANDRE.

Seigneur, voyez quel bras a pû vous secourir.

AGIS.

Que vois-je ! Alcibiade ! Ah, traître, il faut mourir !

LISANDRE.

Regardez mieux quel sang vous prétendez répandre;
Devez-vous l'attaquer s'il vient de vous défendre ?
Et par quel droit, Seigneur, voulez-vous lui porter
Des coups pareils à ceux qu'il vous fait éviter ?
Pouvez-vous bien prétendre avec quelque justice,
Que de votre salut le prix soit un supplice,
Qu'il soit puni des jours qu'il vous a conservez,
Et qu'il meure par vous quand par lui vous vivez ?

AGIS.

Ah ! cruel défenseur, quelle étoit ton envie ?
Pourquoi t'es-tu mêlé de me sauver la vie ?
Et crois-tu que devoir mes jours à ton effort,
Ne me soit pas un mal plus rude que la mort ?
Puis-je te voir caché, seul, de nuit chez la Reine,
Sans voir au même temps ma honte trop certaine ?
Et puis-je sans souffrir un tourment infini,
Voir l'auteur de ma honte, & le voir impuni ?
Comme mon ennemi tu me dois ma vengeance,
Comme mon défenseur, je te dois récompense ;

Et ces deux noms en toi sont si bien confondus,
Que je sens dans mon cœur tous mes vœux suspendus.
Si je te veux punir de ma gloire ternie,
Il faut donner la mort à qui je dois la vie;
Et si je veux payer ce qu'a fait ta valeur,
Il faut donner la vie à qui m'ôte l'honneur.
Je me trouve réduit avec incertitude,
A choisir de la honte ou de l'ingratitude;
Et dois par la rigueur du choix qui m'est offert,
Ou perdre qui me sauve, ou sauver qui me pert.
Mais à tort sur ce point mon esprit se partage;
Si le jour est bien cher, l'honneur l'est davantage;
Et puisqu'il m'a servi beaucoup moins qu'outragé,
Sans pouvoir être ingrat je puis être vengé.

LISANDRE.

Une preuve sur vous peut donc moins qu'un indice,
Vous doutez de l'outrage & non pas du service;
Et ce service encor vous doit faire juger
Que qui vous sert si bien ne peut vous outrager.
Souffrez que votre esprit sur son grand cœur s'assure,
Rien de honteux ne part d'une source si pure:
Et s'il vous eut trahi, son bras sans faire effort,
Pour assurer son crime eut souffert votre mort.
Mais pour calmer votre ame inquiéte & timide,
Il suffit de sçavoir qu'il aime Leonide.

AGIS.

Plût aux Dieux!

LISANDRE.

Vous pouvez, s'il devient son époux,
En cessant d'être ingrat cesser d'être jaloux.

AGIS.

Vous avez ma parole.

LISANDRE.

Oüi, mais sans rien prétendre,
Pour le prix de ses soins je veux bien vous la rendre;
Nous devons immoler à qui nous rend le jour,
Vous, toute votre haine, & moi, tout mon amour.

AGIS.

Mais est-il juste aussi, reprenant ma parole,
Que pour mes interêts Leonide s'immole?
Et quel droit sur ma sœur me permet d'éxiger
Qu'elle force son ame au choix d'un étranger?

LEONIDE.

Ah! pour vos interêts tout me sera facile,
Je trouve aisément doux ce qui vous est utile;
Et ce choix qui pour moi vous doit moins allarmer,
S'il a de quoi vous plaire, a de quoi me charmer.

CLEONE *à Leonide.*

Le sort d'Alcibiade ici doit faire envie,
Si d'un si grand bonheur sa disgrace est suivie;
Et ce qu'il pert ailleurs n'a rien eu de si doux,
Que l'honneur éclatant d'être ici votre époux.

AGIS.

Hé bien, ma sœur, il faut que rien ne nous retienne,
Donnez-lui votre main & recevez la sienne:
Donnez.. Quoi, l'insolent à ma sœur devant moi,
Refuse avec audace & sa main & sa foi?

TIMEE.

Si vous pouviez connoître....

AGIS.

Ah, Princesse infidelle!
Je ne connois que trop son amour criminelle.
Pouvoit-il mieux pour vous, prouver sa lâche ardeur,
Qu'en bravant ma clémence, & mépriſant ma sœur?
Mais d'un amour si noir cette claire assurance,
Comme de mon affront m'instruit de ma vengeance.

Par

Par où je le vois tendre il recevra mes coups,
Si pour le punir mieux je ne perdrai que vous.

CLEONE.

Perdre la Reine ? ô Dieux! quelle injuſtice horrible !

AGIS.

Ce coup pour un amant doit être fort ſenſible ;
Mais il me paroît doux s'il te ſemble inhumain.
On ne peut mieux percer ſon cœur quedans ton ſein:
L'amour te rend coupable, il faut qu'il te puniſſe,
Et que ton propre crime ici ſoit ton ſupplice.

CLEONE.

Ce malheur, quoique grand, me donne peu d'effroi.
On pourra l'empêcher.

AGIS.

Et qui le pourra ?

CLEONE.

Moi.

AGIS.

Noûs le verrons. Hola ?

CLEONE.

Que perſonne n'avance.
Sans combattre, Seigneur, je prendrai ſa défenſe ;
Et l'important ſecret, que je vais reveler,
Doit craindre les témoins loin d'en faire appeller.

AGIS.

Que l'on nous laiſſe ſeuls.

CLEONE.

Je ne me puis défendre
D'arrêter Leonide, & de ſouffrir Liſandre.
Pour conſerver la Reine, apprenez votre erreur,
D'Alcibiade en moi reconnoiſſez la Sœur,
Je ſuis Cleone enfin.

AGIS *à Timée.*

Ah ! Reine incomparable!
Vôtre innocence ici me va rendre coupable.

TIMEE.

L'Amour qui fit l'erreur, qui vous fçût abuſer,
Ne veut qu'un répentir pour vous faire excuſer.
Mais Cleone aiſément ne ſe peut ſatisfaire.

CLEONE *à Agis.*

Je ne veux qu'obtenir votre ſœur pour mon frere:
Son choix le doit charmer, & je garde ma foi,
Si je lui donne en lui ce qu'elle perd en moi.

AGIS.

Je déſire ardemment que ma Sœur y conſente.

LEONIDE.

Pour moi votre déſir eſt une loi charmante.

LISANDRE *à Cleone.*

A peine revenu d'un juſte étonnement,
Permettez qu'à vos pieds je cherche un châtiment.

CLEONE.

Ce que je veux de vous n'eſt pas une vengeance.

LISANDRE.

Ah! vous ne ſçavez pas toute mon inconſtance,
Mon cœur vous a trahie, & pour vous animer
Apprenez que ce traître oſe encor vous aimer:
L'amour d'un inconſtant n'eſt rien qu'un nouveau crime.

CLEONE.

Malgré moi contre vous il n'a rien qui m'anime,
Et mon cœur feroit voir s'il montroit ce qu'il ſent,
Que ce crime ſuffit pour vous rendre innocent.

LISANDRE.

Quoi, je puis être heureux.

CLEONE.

Toute ma feinte eſt vaine,
Si mon frere le veut, je le voudrai ſans peine;

Et dans l'état qu'il eſt, & Straton n'étant plus,
Vous n'avez pas ſujet de craindre aucun refus.

AGIS.

De cet heureux deſſein, qu'ici nous devons taire,
Envoyons en ſecret avertir votre frere,
Attendant ſon aveu pour ne hazarder rien,
Cachez ſous ces habits votre ſort & le ſien;
Et pour ne craindre pas qu'on ſe le perſuade,
Conſervez dans ces lieux le nom d'ALCIBIADE.

Fin du cinquième & dernier Acte.

AMALASONTE.

TRAGEDIE.

Repreſentée en 1658.

ACTEURS.

CLODESILE, Prince, amant d'Amalasonte.

ARSAMON, Prince, ami de Clodesile, & amant d'Amalfrede.

LEUDERE, domestique de Theodat.

THEODAT, fils de Theudion, & amant d'Amalasonte.

THEUDION, Regent des Etats d'Amalasonte.

EURIC, Capitaine des Gardes.

AMALFREDE, sœur de Clodesile.

ULCIDE, Suivante d'Amalfrede.

AMALASONTE, Reine des Gots & d'Italie.

CELINDE, Suivante d'Amalasonte.

GARDES.

La Scene est à Rome.

AMALASONTE

Tragedie.

AMALASONTE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CLODESILE, ARSAMON, LEUDERE.

CLODESILE *à Leudere.*

NON, de ce Cabinet ne m'ouvrez point la porte,
Nous attendrons ici que Theodat en ſorte,
Nous ſçavons quel reſpect ſon rang nous doit donner,
Nous venons pour le voir, non pour l'importuner.
Leudere ſe retire.

ARSAMON.

C'eſt être trop ſoûmis, notre illuſtre naiſſance
Nous devroit diſpenſer de cette complaiſance;
Theodat n'a ſur nous nul avantage ici,
Et s'il eſt Prince enfin, nous le ſommes auſſi.

CLODESILE.

Oüi, mais ſon pere ici peut tout ce qu'il déſire,
Le feu Roi l'a nommé Regent de cet Empire,
La Reine ne fait rien que par ſes ſeuls avis,
Et juſques ſur le Trône il peut porter ſon fils:
Amalaſonte l'aime & le choiſit pour Maître;
Regardons ce qu'il eſt, & non ce qu'il doit être.
Il n'eſt plus notre égal, puiſqu'il va s'agrandir;
La fortune le flatte, il lui faut aplaudir,
Et puiſque cette Aveugle à l'élever s'engage,
Il faut aveuglément reſpecter ſon ouvrage.

ARSAMON.

Reſpecter un rival, ah! c'eſt trop de rigueur.

CLODESILE.

Cet effort doit durer autant que ſa faveur.

ARSAMON.

Nous le verrons long-tems en état de nous nuire,
Si nous le reſpectons au lieu de le détruire.

CLODESILE.

Je travaille à ſa perte en lui faiſant la cour:
Nous avons contre nous la Fortune & l'Amour.
Et ce ſont deux torrens furieux dès leur ſource,
Qui groſſiſſent alors qu'on s'oppoſe à leur courſe;
Et de qui le courant, que l'on doit redouter,
Entraîne avecque ſoi ce qui l'oſe arrêter.
Attaquer Theodat avec la force ouverte,
C'eſt loin de le détruire attirer notre perte,
Pour perdre un Favori qui fait des mécontens,
Les moyens les plus sûrs ſont les moins éclatans.
La haine eſt impuiſſante alors qu'elle eſt ſuſpecte,
Il faut en le perdant feindre qu'on le reſpecte,

Et

Et lorſque par la force il ne peut ſuccomber,
Il faut le ſoutenir pour le faire tomber :
Enfin par cette voye utile & peu commune,
Je prétens en ce jour ébranler ſa fortune.
Pour beaucoup de raiſons vous ſçavez que jamais
Avec Juſtinian nous n'avons eu de paix ;
Et que cet Empereur ne ſouffre qu'avec honte
La conquête de Rome, où regne Amalaſonte.
L'amitié qui nous joint avec des nœuds ſi doux,
N'a laiſſé dans mon cœur aucun ſecret pour vous ;
Et j'aurois crû commettre un crime de vous taire
La rage, où m'a réduit le trepas de mon Pere,
Depuis qu'Amalaſonte aux yeux de cette Cour,
Sur de légers ſoupçons le fit priver du jour.
J'ai, comme vous ſavez, animé de vengeance,
Avec Juſtinian été d'intelligence.
Il a par mon avis écrit à Theodat,
Comme s'il le devoit ſervir contre l'Etat :
La lettre eſt arrivée, & l'ayant fait ſurprendre
Aux mains d'Amalaſonte, on doit bientôt la rendre,
Qui par ſon Favori ſe croyant voir trahir,
Aura trop de fierté pour ne le pas haïr.

ARSAMON.

De haïr Theodat la Reine eſt peu capable,
Qui ſçait plaire à ſon Juge eſt rarement coupable,
Et dans une ame atteinte en faveur d'un amant,
L'Amour avec ſes feux met ſon aveuglement.
Le trépas de ce Prince eſt l'eſpoir qui nous reſte,
Son merite trop grand, comme à vous m'eſt funeſte :
J'adore votre ſœur, & j'ai trop bien compris,
Que ſon amour pour lui m'expoſe à ſes mépris,
De nos ennuis communs ſa vie eſt l'origine,
Il faut de ſa mort ſeule attendre la ruïne ;
Et comme de lui-même il tient tout ajo d'lui,
Sa fortune ne peut périr qu'avecque lui.

CLODESILE.

Son trépas eſt auſſi le ſeul but où j'aſpire ;
Mais il faut qu'en ſecret contre lui je conſpire,
Et pour hâter ſa fin mes ſoins plus importans
Sont d'en chercher le lieu, les moyens & le tems ;
La Reine, dont l'hymen flatte mon eſperance,
Aime trop Theodat pour aimer qui l'offenſe,
Et pour prendre une main que trop indignement,
Elle verroit rougir du ſang de ſon amant.

ARSAMON.

Vengez, (puiſque ſa vie à la Reine eſt ſi chere,)
Hautement par ſa mort celle de votre pere.

CLODESILE.

C'eſt un mal bien plus grand que je lui dois cauſer,
Et pour la mieux punir je la veux épouſer :
Oui, pour venger mon pere, il n'eſt point d'artifice
ui puiſſe m'inſpirer un plus cruel ſupplice,
Que d'obliger la Reine en me donnant ſa foi,
D'être femme d'un homme auſſi méchant que moi :
Je ſerai ſon tyran, & je rendrai pour elle
Chaque inſtant de ſa vie une peine nouvelle :
Ses momens les plus doux ſeront ceux de ſa mort ;
Mais le Cabinet s'ouvre, & Theodat en ſort.

SCENE II.

THEODAT, ARSAMON, CLODESILE.

THEODAT.

AH, Prince ! dans ce lieu qui peut vous faire attendre ?

ARSAMON.

Le ſeul reſpect, Seigneur, que nous devons vous rendre,

THEODAT.

Vous ne me devez rien.

CLODESILE.

Nous ne devons pas moins ;
Sans ceſſe pour l'Etat vous employez vos ſoins ;
Et leurs effets toujours méritent tant d'eſtime,
Qu'on ne les peut jamais interrompre ſans crime.

THEODAT.

Le ſoin, où pour l'Etat je me trouve engagé,
Sans crime avecque vous peut être partagé ;
Et vous n'avez pas lieu de vous pouvoir défendre
De veiller pour un Sceptre, où vous pouvez prétendre.

ARSAMON.

Où nous pouvons prétendre ! Ah ! ne préſumez pas
Qu'un bien qui vous eſt dû, pour nous ait des appas:
La Reine dont le choix au Trône vous appelle,
Rendroit notre eſperance à préſent criminelle :
Et bien qu'un Sceptre offert ait d'extrêmes beautez,
Elle vous offre moins que vous ne méritez.

CLODESILE.

Oüi, la Reine en rendant votre gloire parfaite,
Loin de faire un préſent n'acquitte qu'une dette,
Et ſur ſon Trône enfin veut moins vous retenir,
Pour en être porté que pour le ſoutenir :
Votre haute vertu, dont l'éclat eſt extrême,
Peut donner de l'eſtime à l'envie elle-même,
J'ai de l'ambition, le Trône a des appas,
J'y prétendrois monter ſi vous n'y montiez pas ;
Je voudrois être Roi ſi vous ne deviez l'être ;
Mais je vois tant de gloire à vous avoir pour Maître,
Que le deſtin d'un Roi n'a rien qui ſoit ſi doux
Que le ſort d'un ſujet, qui ne l'eſt que de vous.
Mais ces diſcours ne ſont que de paroles vaines,
Vous aurez de mes ſoins des marques plus certaines;
Et mes vrais ſentimens ne vous ſeront appris
Que par des actions, dont vous ſerez ſurpris ;

Le désir le plus doux, qui dans mon cœur s'enferme
Est que votre fortune arrive au dernier terme ;
Et qu'enfin par mes soins je puisse avoir le bien
De vous mettre en état de ne craindre plus rien.

THEODAT.

Vous promettez beaucoup.

CLODESILE.

Je veux encor plus faire ;
Et bientôt vous sçaurez. Mais voici votre pere.

SCENE III.

THEUDION, THEODAT, CLODESILE, ARSAMON, EURIC, Gardes.

THEUDION.

JE viens vous consulter sur un point important, Mon fils.

THEODAT.

C'est un honneur pour moi trop éclatant ;
Et je serois trop vain.

THEUDION.

Souffrez que je m'explique.

THEODAT.

Seigneur . . . .

THEUDION.

Ecoutez-moi, vous dis-je, & sans réplique.
Quel sentiment, mon fils, avez-vous d'un sujet,
Qui des soins de la Reine ayant été l'objet,
Loin qu'avec ses bontez il fit croître son zéle,
Ne sçeut animé qu'à conspirer contre elle ?

THEODAT.

Quiconque pour la Reine a pû manquer de foi,
Doit n'attendre qu'horreur & que haine de moi.

THEUDION.

Ce sentiment est juste autant qu'il le peut être;
Mais à quel châtiment condamnez-vous ce traître?

THEODAT.

On partage un forfait, qu'on ne condamne pas.
Un traître tel qu'il soit est digne du trépas;
En détournant sa perte on devient son complice,
Et qui l'ose épargner merite son supplice.

THEUDION.

Pour montrer à quel point j'approuve vos avis,
Dès ce même moment vous les verrez suivis,
Votre attente par moi ne sera point trompée,
Et pour vous le prouver donnez-moi votre épée.

THEODAT.

Mon épée!

THEUDION.

Oüi; donnez.

THEODAT.

Votre ordre est ma raison.
Jobéis....

THEUDION.

Vous aurez ce Palais pour prison.

THEODAT.

Que faut-il faire enfin pour sçavoir mon offense?

THEUDION.

Il faut n'interroger que votre conscience.

THEODAT.

Elle ignore mon crime.

THEUDION.

Hé bien vous l'apprendrez.
Euric, je vous le laisse, & vous en répondrez.

SCENE IV.

THEODAT, CLODESILE, ARSAMON, EURIC, Gardes.

THEODAT.

FOrtune, qui me perd, d'où te vient ce caprice ?
Quel revers me fait choir du Trône au précipice,
Et par quel fort fatal, que je ne comprens pas ?
N'ai-je monté si haut que pour tomber si bas ;
Princes, que dites-vous de ce malheur extrême :

ARSAMON.

Ma réponse, Seigneur, sera la vôtre même ;
Quiconque pour la Reine a pû manquer de foi,
Doit n'attendre qu'horreur & que haine de moi.

SCENE V.

THEODAT, CLODESILE, EURIC, Gardes.

THEODAT.

IL insulte au malheur, mais j'ai quelque espérance
Que pour moi Clodesile aura plus d'indulgence,

CLODESILE.

On partage un forfait qu'on ne condamne pas,
Un traître tel qu'il soit, est digne du trépas ;
En détournant sa perte on devient son complice,
Et qui l'ose épargner merite son supplice :
Ce sont vos propres mots, si je m'en souviens bien ;
Ce sentiment est juste, & c'est aussi le mien.

SCENE VI.

THEODAT, EURIC, Gardes.

THEODAT.

C'Eſt ainſi que s'enfuit cette foule infidelle,
Que la fortune attire & fait fuir avec elle.
Ainſi d'un favori les flatteurs inconſtans,
Voyant changer ſon ſort changent en même tems.
Il ne voit point d'ami qui ne le déſavouë,
La main qui le flattoit, le plonge dans la bouë.
Qui connoît ſon malheur cherche à le redoubler,
Et tel, qui l'élevoit, commence à l'accabler.
Mais ma diſgrace encore fut-elle plus étrange,
Mon cœur ne peut changer quoique mon deſtin change.
Et bien que tout me quitte, on ne doit point douter
Que ma vertu du moins ne me ſçauroit quitter.
Ciel! ſerois-je coupable en l'eſprit de la Reine?
Ah! s'il eſt vrai je ſens que ma conſtance eſt vaine.
Et que mon cœur enfin eſt plus fort en ce jour
Pour les traits du malheur que pour ceux de l'amour.
Mais, quoi? d'un tel ſoupçon la Reine eſt peu capable,
Je ſuis trop innocent pour lui ſembler coupable;
Et je l'offenſerois ſi touché de terreur,
Je l'oſois accuſer d'injuſtice ou d'erreur.
Ce ſont les ſentimens où je me dois ſoumettre,
Pour les lui témoigner ſervons-nous d'une lettre.
C'eſt par ce ſeul moyen... Mais qui vient me troubler?

SCENE VII.

LEUDERE, THEODAT, EURIC, Gardes.

LEUDERE.

A Malfrede, Seigneur, demande à vous parler.

THEODAT.

Elle me peut ſervir au deſſein que je tente,
Dites-lui que j'écris une lettre importante.

Il entre dans le cabinet.

SCENE VIII.

AMALFREDE, LEUDERE, ULCIDE.

AMALFREDE.

PEut-on voir Theodat ?

LEUDERE.

Oüi, Madame, à l'inſtant,
Je penſe qu'il acheve un billet important.
On ne doit point le voir, il vient de le défendre,
Mais tout vous eſt permis.

AMALFREDE.

Non, laiſſez-moi l'attendre.

ULCIDE.

En cette occaſion votre ſoin me ſurprend,
Il ſera criminel ſi la Reine l'apprend.

Un coupable toujours merite qu'on l'opprime,
Et qui plaint son malheur, se charge de son crime.

AMALFREDE.

Si je te faisois voir la source de mes soins,
Tu serois plus surprise en croyant l'être moins.
Plus Theodat fait voir de crime en apparence,
Plus en effet pour moi j'y trouve d'innocence.

ULCIDE.

D'un discours si bizarre & si contraire au mien,
Le sens est si confus que je n'y comprens rien.

AMALFREDE.

Si ce sens est confus, mon ame l'est de même,
Mais sans confusion, peut-on dire qu'on aime?

ULCIDE.

Vous aimez Theodat?

AMALFREDE.

Le mot en est lâché,
Et mon feu brille trop pour être encor caché:
Oüi j'aime Theodat, pour toi ma feinte est vaine.
Si la premiere fois on dit j'aime avec peine,
Dès qu'on a commencé d'exprimer son desir,
On dit toujours qu'on aime après avec plaisir.

ULCIDE.

En vain donc Arsamon à vous plaire s'obstine,
Lui que pour votre époux votre frere destine.

AMALFREDE.

Oüi, ce Prince, qui manque & de cœur & de foi,
Est de se faire aimer indigne autant que moi.
Le crime seulement nous peut unir ensemble,
Et je l'abhorre enfin parce qu'il me ressemble.
La vertu que l'on quitte a toujours des appas,
Et l'on n'aime rien tant que ce que l'on n'a pas.
J'aime enfin Theodat, & puis l'aimer sans honte,
Je l'ai crû jusqu'ici charmé d'Amalasonte.
Mais s'il l'ose trahir & s'il peut conspirer,
Il peut aimer ailleurs, & je puis esperer.

Et d'un premier amour quand l'ame eſt occupée,
Elle eſt d'un ſecond trait mal-aiſément frappée :
Mais un cœur qu'on pourſuit n'aime jamais ſi bien,
Ni ſi facilement que quand il n'aime rien.
Oüi, je puis laiſſer naître en mon ame charmée,
L'eſpoir délicieux d'aimer & d'être aimée.
Et puiſque Theodat trahit la Reine ainſi,
Je puis...

ULCIDE.

Parlez plus bas, Madame, le voici.

SCENE IX.

THEODAT, AMALFREDE, ULCIDE, Gardes.

THEODAT.

LE ſoin qu'en mon malheur pour moi vous daignez prendre,
Eſt un honneur, Madame, où je n'oſois prétendre.

AMALFREDE.

Theodat connoît mal les ſecrets de mon cœur,
J'aime ſon ſeul mérite, & non pas ſon bonheur.
Le ſort injurieux qui contre lui s'irrite,
Peut tout ſur ſon bonheur, & rien ſur ſon mérite.
Et ne peut faire enfin par ſes coups rigoureux,
Qu'il ceſſe d'être aimable en ceſſant d'être heureux.
Oüi le ſort eſt injuſte, & je ne ſçaurois l'être,
J'ai plus d'ardeur pour vous que je ne fais paroître.
J'aurois peine à pouvoir m'exprimer là deſſus,
Et ſi je dis beaucoup, je penſe encore plus.

THEODAT.

Cette bonté ſi rare & ſi peu méritée,
Seroit mal reconnuë étant peu reſpectée.
Mais quelque bien pour moi qu'elle puiſſe cauſer,
Je crains de m'en ſervir de peur d'en abuſer.

AMALFREDE.

Votre ame en ma faveur de tendreſſe incapable,
Peut-être auroit regret de m'être redevable.

THEODAT.

Ah! jugez mieux d'un cœur qui d'ennuis outragé,
Met ſa derniere joie à vous être obligé.
Mais mon eſprit confus d'une bonté ſi rare,
Tremble encor au moment qu'il faut qu'il ſe déclare.

AMALFREDE.

Parlez, tous vos diſcours ont toujours tant d'appas,
Que quoique vous diſiez vous ne déplairez pas.

THEODAT.

Mes craintes, mes tranſports, & mon déſordre extrême
Devroient-ils pas déja vous avoir dit que j'aime.

AMALFREDE *Bas.*

Il aime, ah! Si c'eſt moi, quel bonheur eſt le mien!
Haut.
Achevez, Theodat, & n'appréhendez rien.

THEODAT.

Oüi, mon crime eſt trop beau, pour le dire avec honte,
Oüi j'aime, oüi j'aime enfin.

AMALFREDE.

Qui donc?

THEODAT.

Amalaſonte.

AMALFREDE.

Amalaſonte, Prince, & quoi vous ignorez!
Quels maux par cet amour vous ſeront préparez?

Quoi, vous ne sçavez pas que cette fiere Reine
A l'ame indifférente, impérieuse & vaine ?
Qu'elle ne croit rien voir digne de l'enflâmer,
Et pour être haï que l'on n'a qu'à l'aimer ?

THEODAT.

Ce n'est point là mon mal, & pour ne vous rien feindre,
De ses mépris pour moi j'aurois tort de me plaindre.
Vous êtes en faveur, & sans être indiscret;
Je croi que je vous puis confier ce secret.
Oüi, cette Reine fiere a pressenti, je pense,
Quelque chose pour moi plus que l'indifférence.
Et dedans ses regards si fiers aux yeux de tous,
Les miens n'ont bien souvent rien trouvé que de doux.
Aussi dans mon malheur, quoique je me propose,
Je croirois l'offenser si je l'en croyois cause.
C'est ce que cet écrit lui doit faire sçavoir,
Tandis que ma prison me défend de la voir;
Et puisqu'à m'obliger vous paroissez constante,
Je veux vous confier cette lettre importante.

AMALFREDE.

Je réüssirai mal, peut-être en cet emploi.

THEODAT.

N'importe, faites-vous ce peu d'effort pour moi.
Vous me l'avez promis.

AMALFREDE *bas.*

O funeste promesse !

THEODAT.

Marquez-lui mon respect, marquez-lui ma tendresse.
Princesse, dites-lui que loin de ses beaux yeux,
Les objets les plus doux pour moi sont ennuyeux.
Qu'où je ne la puis voir je ne vois rien d'aimable,
Que toute autre beauté me paroît effroyable.

SCENE X.

EURIC, THEODAT, AMALFREDE, ULCIDE, Gardes.

EURIC.

JE vous viens à regret faire commandement,
De rentrer à l'instant dans votre appartement.
Je dois vous empêcher d'être vû de personne,
C'est un ordre nouveau, Seigneur, que l'on me donne.

THEODAT.

Je vous laisse ma lettre, & c'est nous dire assez.

AMALFREDE.

J'en prendrai soin, Seigneur, plus que vous ne pensez.

SCENE XI.

AMALFREDE, ULCIDE.

ULCIDE.

O Ciel que faites-vous! vous ouvrez cette lettre.

AMALFREDE.

A qui rien n'est permis l'amour peut tout permettre.
Moi, servir ma rivale, & de ma propre main
Aller fournir des traits pour me percer le sein!
Moi, servir Theodat en m'outrageant moi-même!
Non, je le dois trahir d'autant plus que je l'aime,
Je manquerois de sens ne manquant pas de foi,
Et ne dois pas l'aimer pour d'autre que pour moi.

Mais avant que ma rage à me venger s'applique,
Apprenons ce qu'il penſe, & comment il s'explique.

Elle lit.

Merveille, où brillent tant d'appas,
Encor que la plus forte envie
Du Prince à qui je dois la vie,
Soit de m'expoſer au trépas;
Ce ne m'eſt qu'un léger ſupplice,
Que la nature me trahiſſe,
Si l'amour ne me trahit pas.
Bien que mon malheur ſoit preſſant,
Votre pitié que je reclame,
Pour rendre la joie à mon ame,
Eſt un ſecours aſſez puiſſant;
Il m'eſt fort peu conſidérable,
Que chacun m'eſtime coupable,
Si vous m'eſtimez innocent.

ULCIDE.

Son amour dans ces mots innocemment s'exprime.

AMALFREDE.

Ah! c'eſt ſon innocence ici qui fait ſon crime,
Et mon plus cruel mal c'eſt que dans ce moment
Je ne puis contre lui me plaindre juſtement.

ULCIDE.

Mais l'avez-vous flatté d'une eſpérance vaine?

AMALFREDE.

Non, non, je ferai voir cette lettre à la Reine,
Et je la ferai voir d'un air qui fera foi
Que j'aime Theodat, mais non pas plus que moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEUDION, AMALASONTE, CELINDE.

THEUDION.

OUi, oüi, pour Theodat étouffez votre estime,
L'écrit de l'Empereur vous marque assez son crime,
Et la bonté pour lui, que vous me faites voir
Rend, loin de l'excuser son attentat plus noir.
De tendresse pour lui, je ne suis plus capable.

AMALASONTE.

Mais il est votre Fils ?

THEUDION.

Oüi, mais il est coupable.
Pour lui contre ma Reine il ne m'est rien permis,
J'étois votre Sujet avant qu'il fût mon fils,
Son crime soüille en lui le sang qui l'a fait naître,
C'est n'être plus mon fils qu'être indigne de l'être :
Et tout mon sang qu'il est, il faut l'envisager,
Comme un sang corrompu dont je me dois purger.

AMALASONTE.

Je veux être pour lui malgré votre colere,
Meilleure Reine ici que vous n'êtes bon Pere:
Avant qu'on le condamne il le faut écouter,
Commandez qu'on l'amene.

THEUDION.

Il faut vous contenter.

SCENE II.

AMALASONTE, CELINDE.

AMALASONTE.

A Quoi te réſous-tu, Reine, indigne de l'être,
Peux-tu ſans te trahir, chercher à voir un traître?
Mais un traître agréable, à qui dans ſon erreur
Ton Trône étoit offert auſſi-bien que ton cœur?
Peux-tu bien préſumer, trop aveugle Princeſſe,
De le voir ſans horreur, & même ſans tendreſſe?
Et ne conçois-tu pas une juſte terreur,
D'avoir plus de tendreſſe encore que d'horreur?
Va dire promptement que Theodat demeure,
Et s'il eſt criminel, que je conſens qu'il meure.

CELINDE

J'obéïs, & j'y cours.

AMALASONTE.

Ne te preſſe pas tant.

CELINDE.

Mais on va l'amener.

AMALASONTE.

Cours-y donc à l'inſtant,
Va, reviens, non retourne, en quel trouble eſt mon ame!
Arrête un peu, je veux....

CELINDE.

CELINDE.

Que voulez-vous, Madame ?
Je ne le puis sçavoir.

AMALASONTE.

Ce que je veux, hélas !
Comment le sçaurois-tu, si je ne le sçai pas ?

CELINDE.

Mais, Madame, pour peu qu'ici l'on me retienne,
Theodat va venir.

AMALASONTE.

Bien, qu'il vienne, qu'il vienne,
Ma tendresse bannie est déja de retour,
J'ai beaucoup de dépit, mais bien moins que d'amour.
Il vient, & je sens bien, que malgré ma colere,
Tout perfide qu'il est, il ne me peut déplaire.

SCENE III.

THEUDION, AMALASONTE, THEODAT, EURIC, GARDES, CELINDE.

THEUDION.

VOici ce Fils ingrat.

AMALASONTE.

Vous êtes irrité ;
Mais sans emportement il doit être écouté.

THEUDION.

Vous connoissez mon zéle, & c'est assez me dire
Que votre Majesté veut que je me retire ;
Je sors.

AMALASONTE.

Vous m'obligez, je crois n'avoir besoin
Que de lui seul pour juge, & de moi pour témoin.

SCENE IV.

AMALASONTE, THEODAT, CELINDE, les Gardes s'étant retirez au fond du Theâtre.

AMALASONTE.

APprochez, Theodat, & prenez cette Lettre;
L'Empereur dans vos mains m'oblige à la remettre,
Voyez.

THEODAT.

A Theodat. Elle s'adresse à moi,
Et j'en suis fort surpris.

AMALASONTE.

C'est ce que je connoi

THEODAT.

Je ne puis concevoir qui le porte à m'écrire.

AMALASONTE.

Pour vous en éclaircir il suffira de lire;
Peut-être en sçaurez-vous plus que vous ne voudrez.

THEODAT.

Moi, je.....

AMALASONTE.

Lisez, vous dis-je, & puis vous répondrez.

THEODAT *lit.*

„ J'ai promis avec vous de partager l'Empire,
„ Et toutes les douceurs qu'on y peut recevoir;
„ Et vous m'avez promis, comme je le désire,
„ De mettre Amalasonte & Rome en mon pouvoir.

„ C'eſt maintenant qu'il faut que rien ne nous re-
„ tienne,
„ Tenez votre parole, & je tiendrai la mienne.
„ JUSTINIAN.

AMALASONTE.

Hé bien, vous demeurez confus.

THODAT,

Je dois l'être en effet, ſi jamais je le fus;
Mais la confuſion, dont mon ame eſt remplie,
Pour bien être exprimée eſt trop bien reſſentie.

AMALASONTE.

Ah! tu connois ſans doute un trouble ſi puiſſant,
De voir ta perfidie avortée en naiſſant;
Et ton regret provient, ſi j'en crois cette lettre,
Moins du crime commis, que du crime à commettre.
Parle, & me fait, ingrat, s'il ſe peut preſſentir,
Que ta confuſion vient de ton répentir.

THEODAT.

Je n'ai rien fait pour vous que mon cœur déſavouë;
Rien, dont ma raiſon même en ſecret ne me louë,
Et votre Majeſté ne me ſçauroit blâmer;
Que d'avoir trop aimé ce que je dois aimer.
Oüi, bien que contre moi cet aveu vous anime,
Si je ſuis criminel, mon amour eſt mon crime,
Mais ce crime eſt ſi beau, qu'il faut vous avertir
Que je mourrai plûtôt que de m'en répentir.

AMALASONTE.

Ah, méchant! plût au Ciel qu'amour fût ton of-
fenſe,
Ton forfait me plairoit plus que ton innocence;
Mon cœur d'un ſi beau crime avec joye éclairci,
Ne pourroit t'accuſer ſans s'accuſer auſſi;
Et tu ne ſçais que trop, malgré ton injuſtice,
Qu'il ſeroit moins ton juge ici que ton complice.
Mes yeux, mes traîtres yeux, par tes regards ſur-
pris,
T'ont moins donné d'amour que mon cœur n'en
a pris;

Oüi, malgré mon orgueil, par une ardeur trop prompte,
J'ai bien osé t'aimer, tu le sçais à ma honte;
Mais ma raison sur moi, perdant tout son crédit,
J'ai fait plus que t'aimer, ingrat, je te l'ai dit;
Et dans les mouvemens qu'un noble orgueil inspire,
Il est bien plus aisé d'aimer que de le dire.
Cependant quand tu sçais qu'au mépris de vingt Rois,
Mon ame avec plaisir te réserve son choix,
Quand en t'offrant un Trône, où tu ne peux prétendre,
Pour t'y mieux élever je tâche d'en descendre;
Quand l'unique regret, qui me fasse souffrir,
Est de n'avoir encor qu'un seul Trône à t'offrir,
Et de ne te pas rendre en l'ardeur qui m'enflamme,
Maître de tout le monde ainsi que de mon ame;
Quand il n'est point d'espoir qui ne te soit permis,
Tu conspires ma perte avec mes ennemis,
Je puis donc te déplaire avec une Couronne,
Tu veux me l'arracher lorsque je te la donne:
Ou tu peux donc perfide, aimer mieux en ce jour
La devoir à ton crime enfin qu'à mon amour.
Répons, répons, ingrat.

THEODAT.

Je n'ai rien à répondre;
Cette accusation suffit pour me confondre.
Plus d'un engagement me soumet à vos loix,
Vous êtes ma partie & mon juge à la fois,
En votre Majesté n'a plus besoin d'excuse,
Puisqu'elle me condamne alors qu'elle m'accuse.
Le crime qu'on m'impute est digne du trépas,
Tous mes jours sont à vous ne les épargnez pas,
Mais en m'ôtant la vie au moins qu'il vous souvienne;
Qu'on ne m'ôtera rien qui ne vous appartienne.

L'honneur que vous m'ôtez fait mes plus rudes coups,
Mais si j'aime l'honneur, ce n'eſt pas plus que vous;
Par un effort d'amour, qu'à peine on pourra croire,
Je veux même immoler ma gloire à votre gloire.
Je puis confondre ici l'Ecrit de l'Empereur,
Mais faire voir ma foi, c'eſt montrer votre erreur:
Et je ne puis, Princeſſe, aimable autant qu'auguſte,
Me nommer innocent ſans vous nommer injuſte.
Je conſens à périr plûtôt qu'à faire voir,
Qu'une ame ſi brillante a pû ſe décevoir;
Et j'aime mieux ſouffrir un injuſte ſupplice,
Que de convaincre ici ma Reine d'injuſtice.

AMALASONTE.

Non, non, fais tes efforts plûtôt pour t'excuſer;
Je crains de te convaincre en voulant t'accuſer,
Mon déſir le plus doux eſt que je ſois déçuë,
J'aimerai mon erreur ſi j'en ſuis convaincuë;
Tâche à vaincre un courroux, qui n'eſt pas trop puiſſant,
Fais moi paroître injuſte, & parois innocent.
J'abhorre l'injuſtice, & d'une horreur extrême,
Mais je l'aime encor mieux en moi qu'en ce que j'aime;
Ne te pas excuſer c'eſt vouloir me trahir,
Parle.

THEODAT.

Vous l'ordonnez, & je vais obéir.
Cette accuſation, ſans doute m'embarraſſe;
Je me défendrai mal, quelque effort que je faſſe,
Troublé par des forfaits, qui me ſont inconnus,
Ce que je vous dirai ſera foible & confus;
Mais vous n'ignorez pas qu'en un trouble ſemblable,
Qui ſçait bien s'excuſer, ſemble être un peu coupable.

Et qu'étant accusé d'un crime si fatal,
C'est paroître innocent que s'en défendre mal.
Ceux, qu'à des trahisons un soin coupable anime,
Préparent leur excuse en préparant leur crime,
Leur constance est suspecte, & de tels attentats
Ne sont pas ignorez, s'ils ne surprennent pas :
Mais l'imposture étonne en pareille ayanture,
Ceux qui n'ont jamais sçû ce que c'est qu'imposture,
Et qui sur leur vertu s'osant trop confier,
N'ont jamais appris l'art de se justifier.
Je crains peu, toutefois votre ame a des lumieres
Qui pourroient découvrir des ruses moins grossieres,
Et votre esprit brillant par un crime imposé,
Peut bien être surpris, mais non pas abusé.
L'Ecrit de l'Empereur, si l'on me rend justice,
Vous doit être suspect de beaucoup d'artifice,
J'ai pour accusateur ici votre ennemi,
Contre qui j'ai vingt fois votre Trône affermi,
Un Prince intimidé, que ma valeur étonne,
Dont mon bras a vingt fois fait trembler la Couronne ;
Et qui par vos bontez voyant avec ennui
Récompenser les soins que j'ai pris contre lui,
Impuissant à me nuire avec la force ouverte,
Cherche en des trahisons sa vengeance & ma perte ;
Mais pour y réussir, l'attentat imputé
Est trop peu vrai-semblable & trop mal inventé.
Après de vos bontez la solide assurance,
Le crime qu'on m'impose, a-t-il quelque apparence?
Puis-je avec quelque sens refuser en ces lieux
D'une main adorable un Sceptre glorieux,
Pour vouloir prendre ailleurs tout couvert d'infamie,
Un sceptre mal acquis d'une main ennemie ?
Et puis-je apparemment avoir consideré
Un espoir incertain plus qu'un bien assuré ?
Mais j'ay trop troublé mal à mon désordre extrême ;
Ce que l'on raisonne, ignore comme on aime,

Et pour être excuſé de cette trahiſon,
J'attends de mon amour plus que de ma raiſon.
J'adore ma Princeſſe, & perſonne n'ignore
Que l'on peut rarement trahir ce qu'on adore,
Et que quand d'un feu pur une Reine eſt l'objet,
Ce qui fait un amant fait un meilleur ſujet.
Je ne cherche donc plus de raiſon pour défenſe,
Qui ſçaura mon amour, ſçaura mon innocence;
Et le feu qui me brûle eſt brillant à tel point,
Qu'il doit ne plaire pas à qui ne le ſçait point.
Oüi pour peu que ce feu puiſſe encore vous plaire,
Au moment qu'il me brûle, il faut qu'il vous éclaire;
Et malgré ce forfait juſtement dénié,
Si je ne ſuis haï je ſuis juſtifié.
Mais je pers tout eſpoir ſi je pers votre eſtime,
Je dois plus craindre ici votre haine qu'un crime.
Je ne me défends plus ſi vous me haiſſez,
Et ma mort....

AMALASONTE.

C'eſt aſſez, Theodat, c'eſt aſſez:
Ma défiance expire, & ma colere eſt vaine,
L'amour ſçait rendre une ame incapable de haine.
Et quoiqu'on ait d'un crime un indice puiſſant,
Un criminel qui plaît eſt toujours innocent.
Theodat n'a beſoin ici que de lui-même,
Il m'en a dit aſſez en me diſant qu'il m'aime.
Il a peu de ſujet de paroître allarmé,
Puiſqu'il eſt innocent il peut ſe croire aimé;
Et peut même douter que je fuſſe capable
De ne le pas aimer quand il ſeroit coupable.

THEODAT.

Ah! ç'en eſt trop....

AMALASONTE.

Non, non, c'eſt faire encor trop peu;
Un effet éclatant doit ſuivre cet aveu.

Elle parle à Euric.

Flola, ſuivez ce Prince, & dites à ſon pere
Qu'il rende ſon épée, & qu'il ſoit moins ſévere.
Vous lui direz de plus qu'un deſſein important
Veut qu'il faſſe aſſembler mon conſeil à l'inſtant;
Et que ſon fils s'y trouve afin que je lui donne,
Avecque plus d'éclat ma main & ma couronne.

THEODAT.

Obonté trop charmante ! O bonheur ſans pareil !

AMALASONTE.

Va faire promptement aſſembler mon conſeil.
Ces momens que ta flâme en vains diſcours employe,
Sont autant de larcins que tu fais à ma joie.

THEODAT.

Pour marquer mon tranſport, mon trouble eſt trop puiſſant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéiſſant.

SCENE V.

CLODESILE, ARSAMON, AMALASONTE, CELINDE.

CLODESILE *à Arſamon.*

IL ſort tout interdit, & tout ſemble nous rire.

AMALASONTE.

Ah, Princes ! vous venez, comme je le deſire,
Theodat nie un crime, & je m'aſſure bien
Que votre ſentiment pour lui ſuivra le mien.

CLODESILE.

Notre ame en votre gloire eſt trop intereſſée,
Et ce ſujet ingrat vous a trop offenſée,

Pour

Pour conſerver pour lui, ſans crime & ſans erreur,
Quelqu'autre ſentiment que de haine & d'horreur.

ARSAMON.

Mon ardeur pour ſa perte a tant de violence,
Que pour vous l'exprimer je manque de puiſſance.

CLODESILE.

Et mon zele eſt ſi grand pour l'Etat & pour vous,
Que l'eſpoir de ſa mort fait mon ſoin le plus doux.

ARSAMON.

Quelque punition que votre ame médite,
Il n'aura pas encor tout le mal qu'il mérite.

CLODESILE.

Et fut-il le plus grand de tous les malheureux,
Il n'aura pas encor le mal que je lui veux.

AMALASONTE.

Ce ſont vos ſentimens?

CLODESILE.

Nous n'en avons point d'autres.

AMALASONTE.

Apprenez donc les miens, comme j'ai ſçû les vôtres.
Sçachez que Theodat m'eſt un objet ſi cher,
Que tout ce qui le touche a droit de me toucher;
Qu'un crime eſt dans ſon ame une choſe impoſſible,
Que qui lui nuit m'outrage, & que j'y ſuis ſenſible.
Que votre ſort dépend plus de lui que de moi,
Et que mon choix le rend mon maître & votre Ro

CLODESILE.

Mais....

AMALASONTE.

Enfin, je ne puis, ſans une peine extrême,
Voir ceux qui lâchement haiſſent ce que j'aime.

CLODESILE.

Ma ſœur qui vient.

AMALASONTE.

Allez, son entretien m'est doux,
Et je lui veux parler, mais ce n'est pas de vous.

SCENE VI.

AMALASONTE, AMALFREDE, ULCIDE, CELINDE.

AMALASONTE.

TOi qui me fus toujours si chere & si fidelle,
Approche & viens apprendre une heureuse nouvelle.
Apprens qu'il faut nommer le dernier attentat,
Un crime de l'envie, & non de Theodat.
Mais crois que de ma part je lui rendrai justice,
Et qu'il faut en ce jour que l'hymen nous unisse.

AMALFREDE.

Ah, Ciel!

AMALASONTE.

Qui peut causer ce trouble où je te voi?

AMALFREDE.

Un grand mal me surprend, Madame, excusez-moi.

AMALASONTE.

Il te faut retirer.

AMALFREDE.

Je sors, mais je vous jure
Que je prens grande part dedans votre avanture.

ULCIDE *à Amalfrede qui laisse tomber une Lettre.*

Une Lettre est tombée.

AMALFREDE.

Arrête, & ne dis rien,
Qui trouve à se venger, trouve encore un grand bien.

CELINDE *amaſſant la Lettre.*

Amalfrede en ſortant a laiſſé cette Lettre.

AMALASONTE.

Donnez, entre ſes mains il faudra la remettre.
Elle n'a point d'adreſſe, & ſans rafinement
Il eſt aiſé de voir qu'elle vient d'un amant.

AMALFREDE *retournant ſur ſes pas.*

Qu'ai-je fait, quel malheur?

AMALASONTE.

Qu'avez-vous?

AMALFREDE.

Ah, Madame!
Par tout ce qui jamais a pû toucher votre ame,
Si vous ne me voulez réduire au déſeſpoir,
Rendez-moi promptement ma Lettre ſans la voir.

AMALASONTE.

Ma curioſité que ce diſcours excite,
Eſt une ardeur qui croît lorſque plus on l'irrite.

AMALFREDE.

Si mon zele indiſcret s'oppoſe à vos deſirs,
C'eſt pour vous épargner de mortels déplaiſirs.

AMALASONTE.

Je ſçaurai ce que c'eſt, j'en meurs d'impatience.

AMALFREDE.

Vous aurez du regret de cette connoiſſance.
Un mal n'eſt jamais mal, tant qu'il eſt inconnu,
Et l'on s'eſt repenti ſouvent d'avoir trop vû.

AMALASONTE.

N'importe, il faut tout voir, je ſerai ſatisfaite,
En vain vous le craignez.

AMALFREDE *à part.*

C'eſt ce que je ſouhaite.

AMALASONTE.

Theodat vous écrit, ces mots ſont de ſa main.

AMALFREDE.

Puiſque vous le voyez, je le nierois en vain.
La Lettre eſt de lui-même.

AMALASONTE.

Il vous l'a donc fait prendre.

AMALFREDE.

Puiſque je l'ai fait choir, je ne m'en puis défendre.

AMALASONTE.

Vous parle-t-il d'amour? Me manque-t-il de foi?

AMALFREDE.

C'eſt ce que cet écrit vous dira mieux que moi.

AMALASONTE *lit.*

„ Merveille, où brillent tant d'appas,
„ Encor que la plus forte envie
„ Du Prince à qui je dois la vie,
„ Soit de m'expoſer au trépas;
„ Ce ne m'eſt qu'un léger ſupplice,
„ Que la nature me trahiſſe,
„ Si l'amour ne me trahit pas.

„ Bien que mon malheur ſoit preſſant,
„ Votre pitié que je reclame,
„ Pour rendre la joie à mon ame,
„ Eſt un ſecours aſſez puiſſant;
„ Il m'eſt fort peu conſidérable,
„ Que chacun m'eſtime coupable,
„ Si vous m'eſtimez innocent.

Quoi! ce traître pour vous, marque un amour ſi tendre?
Hélas!

AMALFREDE,

Je l'ai bien dit, vous voulez trop apprendre.

AMALASONTE.

L'aimez-vous ?

AMALFREDE.

Moi, Madame ! Ah ! votre Majesté,
Fait un tort bien sensible à ma fidélité.
J'aimerois un ingrat qui trahit ma Princesse !
Ah ! ne m'imputez pas cette horrible foiblesse ;
Et croyez que l'amour, qu'un cœur si lâche a pris
Ne peut produire en moi que haine & que mépris.

AMALASONTE.

Mais vous souffrez ses soins.

AMALFREDE.

Oüi, mais j'y suis forcée,
De son crédit sur vous l'ingrat m'a menacée ;
Et s'est fait voir tout prêt, pour me combler d'effroi,
De m'imputer pour lui l'amour qu'il a pour moi.

AMALASONTE.

D'un tel secret plûtôt vous me deviez instruire.

AMALFREDE.

De tels secrets souvent sont dangereux à dire :
Theodat est à plaindre, il s'est toûjours vanté
Qu'il peut tout sur l'esprit de votre Majesté ;
Et sûr de vous tromper, peut-être avec audace
Qu'il dira que je l'aime avant que le jour passe.

AMALASONTE.

O Ciel, que j'ai d'horreur pour cette trahison !
Que je hais cet ingrat !

AMALFREDE.

C'est avecque raison :
Il vient, mon mal redouble, à son abord je tremble.

AMALASONTE.

Il vous regarde fort, le traître.

AMALFREDE.

Il me le semble.

Mais, si vous m'en croyez, gardez de l'écouter.

AMALASONTE.

Comme un monstre à présent je le veux éviter.
Le perfide, il l'aborde!

SCENE VII.

THEODAT, AMALFREDE, AMALASONTE, CELINDE, ULCIDE.

THEODAT *à Almalfrede.*

Avez-vous pris la peine?

AMALFREDE, *en se retirant.*

Oüi, j'ai parlé de vous fort long-tems à la Reine.

THEODAT *à Amalasonte.*

Le Conseil assemblé n'attend plus desormais.

AMALASONTE.

Qu'il se sépare; & vous, ne me voyez jamais.

SCENE VIII.

THEODAT seul.

Interdit du revers qui vient de me surprendre,
Je ressens mon malheur sans le pouvoir comprendre.
Ne me voyez jamais, dit-elle avec transport.
Me faites-vous, mes sens, un fidéle rapport?

Oüi, oüi, triſtes témoins de mes peines mortelles,
Ce n'eſt pas vous ici qui m'êtes infidelles;
Ne me voyez jamais. Quoi! l'amour inégal
Ne promet un grand bien que pour faire un grand mal?
Quoi! tout change, & par tout où l'on reſſent ſa flâme,
S'il eſt quelque conſtance, elle n'eſt qu'en mon ame?
Ne me voyez jamais. Quel crime ai-je commis,
Reine, qui de vos yeux faites mes ennemis?
Et tous mes ennemis qu'ils puiſſent être encore,
Dois-je ne les voir plus, s'ils ſont ce que j'adore?
Ne me voyez jamais. Ah! vous devez ſçavoir
Qu'il faut ceſſer de vivre en ceſſant de vous voir.
Oüi, vous n'ignorez pas qu'où vous m'êtes abſente,
L'image du trépas m'eſt ſans ceſſe préſente;
Et j'ai trop bien compris qu'en un ſi triſte ſort,
Vous me condamnez moins à l'exil qu'à la mort.
Hé bien, ſans murmurer il faut vous ſatisfaire;
Ma vie eſt votre bien, mon but eſt de vous plaire,
C'eſt mon ſoin le plus cher & le plus important;
Et ſi ma mort vous plaît, je dois mourir content.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLODESILE, AMALFREDE.

CLODESILE.

QUoi ! vous sortez si tard étant indispoſée ?
Votre douleur, ma sœur, est bientôt appaiſée.

AMALFREDE.

Mon mal n'a point ceſſé ; mais venant de ſçavoir
Que la Reine chez moi devoit venir ce ſoir,
Je ne l'ai pû ſouffrir avecque bien-ſéance,
Et pour la prévenir je me fais violence.

CLODESILE.

La réponſe est adroite, & j'avouë en effet
Que le plus défiant en ſeroit ſatisfait.
Mais comme pour ma sœur ma tendreſſe est parfaite,
Sa ſortie en ce tems me trouble & m'inquiéte :
Il n'est rien plus contraire aux grands maux que la nuit,
Si vous en exceptez le mal qu'amour produit.

AMALFREDE.

Arſamon qui me ſert, ſe trompe s'il ſe vante
Que l'amour ſoit un mal que pour lui je reſſente.

CLODESILE.

Theodat pourroit mieux ſe vanter aujourd'hui
Que l'amour eſt un mal que vous ſentez pour lui:
On dit que vous brûlez d'une ardeur qui m'outrage.

AMALFREDE.

Oüi, je brûle pour lui, Seigneur, mais c'eſt de rage;
Je jure que l'ardeur qui m'anime en ce jour,
Eſt un feu tout contraire aux ardeurs de l'amour,
Et que loin que ſa flamme à la tendreſſe invite,
Détruit toujours l'amour, & jamais ne l'excite.
Prête à voir Theodat au Trône au lieu de vous,
Mes tranſports ſont pareils à vos tranſports jaloux,
Et je conſentirois avec joye & ſans peine
A le voir plûtôt mort, que mari de la Reine.
Lui, mari de la Reine! Ah! ceſſez de trembler,
Il tombera, dût-il en tombant m'accabler:
Par moi ſeule il peut voir ſa fortune arrêtée.
Je ſuis femme, il eſt vrai, mais je ſuis irritée;
Et quand la rage anime un cœur comme le mien,
Il peut tout faire craindre à qui ne craint plus rien.

CLODESILE.

Je reconnois ma ſœur à l'ardeur héroïque,
Qui dans cette colere en ma faveur s'explique.
Garde en l'exécutant de me faire rougir;
C'eſt à toi de parler, mais c'eſt à moi d'agir.
Il ſuffit pour ma ſœur d'un tranſport de colere;
Mais plus intéreſſé, je dois auſſi plus faire.
Je dois perdre ce Prince, & d'un coup inhumain
Il faut abſolument qu'il meure de ma main.

AMALFREDE.

Quoi, vous voulez sa mort?

CLODESILE.

Quoi, ce dessein t'étonne?

AMALFREDE.

Il faut en le perdant gagner une Couronne;
Et vous ne devez plus, osant l'assassiner,
Rien prétendre à la main qui doit vous couronner.

CLODESILE.

Encor que son trépas doive affliger la Reine,
Je crains peu sa douleur, si j'évite sa haine.
Le secret de sa mort, dont tu prens trop d'effroi,
Sera toujours secret pour tout autre que toi.

AMALFREDE.

Mais vous êtes perdu, s'il est sçû de tout autre,
Et sa vie attaquée exposera la vôtre:
C'est de son bonheur seul que vous craignez le cours;
Détruisez son bonheur, mais épargnez ses jours.
Déja par une fourbe heureusement conçuë
La Reine à Theodat a défendu sa vûë;
Et pour peu qu'avec art mon dessein soit conduit,
Votre bonheur naîtra de son bonheur détruit.

CLODESILE.

Tu me flâttes en vain; tous ces petits divorces,
En irritant l'amour, en font croître les forces.
Ces differends que forme un leger accident,
Ont l'effet d'un peu d'eau sur un feu bien ardent;
Dont la froideur est foible, & qui n'est pas à craindre,
Redouble les ardeurs qu'elle ne peut éteindre:
Pour vaincre ce dépit qui fonde ton espoir,
Mon Rival seulement n'a qu'à se faire voir.
N'espérons qu'en sa mort, sans que rien me retienne,
Tu me verras hâter ou sa perte ou la mienne.

Tant qu'il ſera vivant il ſera fortuné,
Son bonheur à ſa vie eſt trop bien enchaîné ;
Et je ne puis, malgré ton importune envie,
Détruire ſon bonheur ſans détruire ſa vie.

AMALFREDE.

Mais cet aſſaſſinat eſt un crime odieux.

CLODESILE.

S'il peut me couronner il ſera glorieux.
Tous les moyens ſont beaux lorſque la fin eſt belle,
La couronne rend pur ce qui s'approche d'elle.
Et quand un crime noir mene au trône où l'on tend,
Par l'éclat qu'il y trouve, il devient éclatant.
C'eſt toujours un effet d'une ame peu commune,
De détruire d'un coup ce qu'a fait la fortune.
Je l'entreprens à tort, mais je m'aſſure auſſi
Qu'on eſt juſtifié quand on a réuſſi ;
Qu'une injuſtice heureuſe eſt toujours légitime,
Et qu'un ſceptre vaut peu s'il ne vaut bien un crime.
L'effroi ne peut toucher un cœur tel que le mien.

AMALFREDE.

Mais ſi...

CLODESILE.

J'entends du bruit, demeure, & ne dis rien.

AMALFREDE.

Où voulez-vous aller ?

CLODESILE.

Si tu me veux attendre,
Avant qu'il ſoit long-temps tu le pourras apprendre.

AMALFREDE.

Sans doute à Theodat il va donner la mort.
Mais avec Arſamon je l'apperçois qui ſort.

SCENE II.

AMALFREDE, THEODAT, ARSAMON.

AMALFREDE.

QUel deſſein à telle heure en ces lieux vous amene ?

THEODAT.

Suivant un ordre exprès je vais trouver la Reine.

AMALFREDE.

Je vous y conduirai, quoiqu'il puiſſe avenir,

ARSAMON.

La Reine ſans témoin prétend l'entretenir.
Je voudrois qu'il vous pût devoir ce bon office,
Je dois ſeul le conduire, il faut que j'obéiſſe.

THEODAT.

Obligeante Princeſſe, épargnez-vous ce ſoin,
Il m'eſt avantageux de la voir ſans témoin.

ARSAMON.

Allons, voici, Seigneur, le chemin qu'il faut prendre,
C'eſt dans ſon cabinet qu'elle vous doit attendre.

SCENE III.

AMALFREDE, ULCIDE.

AMALFREDE.

IL va ſeul chez la Reine : Ah ! je perds tout eſpoir,
Elle doit le haïr, mais elle doit le voir ;
Et je ne ſçai que trop par mon expérience,
Que le voir & l'aimer ont peu de différence.
Quand je ſonge quel trouble & quel raviſſement
Cet eſpoir a fait naître au cœur de cet amant,
Et combien pour la Reine il a l'ame attendrie,
Tout ce que j'eus d'amour ſe transforme en furie ;
Et je reſſens déja que mon cœur à ſon tour,
A bien plus de fureur qu'il n'eut jamais d'amour.
Oüi j'abhorre l'ingrat, & j'en ſuis dégagée,
Je n'y ſongerai plus que pour m'en voir vengée.
Sa perte eſt maintenant mon unique deſir,
Je ſens que je verrois ſa mort avec plaiſir,
Et ſi d'un coup mortel.... Mais j'apperçois mon frere.

SCENE IV.

CLODESILE, AMALFREDE, ULCIDE.

CLODESILE.

ENfin, grace à mes coups, rien ne m'eſt plus contraire ;
C'en eſt fait, il eſt mort par un noble attentat.

AMALFREDE.

Il eſt mort ! Qui, Seigneur ?

CLODESILE.

Theodat.

AMALFREDE.

Theodat !

CLODESILE.

Oüi, ce bras te réponds que ſa mort eſt certaine.

AMALFREDE.

Et vous ne craignez pas la fureur de la Reine ?
Quoi, ſes beaux jours aux miens par l'amour enchaînez,
Par ta rage barbare ont été terminez ?
Quoi, tu viens d'égorger cette illuſtre victime,
A qui trop de mérite a tenu lieu de crime ?
Ce héros par tes coups lâchement abatu,
Qui n'eut pour ennemis que ceux de la vertu :
Et qui, par un malheur qui n'eſt pas ordinaire,
Te déplût ſeulement pour avoir trop ſçû plaire ?
Quoi, tu m'as pû ravir un objet ſi charmant,
Et tu crois échapper à mon reſſentiment ?
Bas. Que fais-je !

CLODESILE.

Indigne sœur, quel démon vous inspire,
Que pouvez-vous penser, & que m'osez-vous dire?

AMALFREDE.

Qu'à peu près en ces mots la Reine contre vous,
Fera tantôt sans doute éclater son courroux.

CLODESILE.

Quoi, ce n'est qu'un avis?

AMALFREDE.

En seriez-vous en doute?
Je parle en bonne sœur des maux que je redoute:
Et crois de ces transports devoir vous avertir,
Pour vous y préparer & vous en garentir.

CLODESILE.

J'ai rendu cette mort si secrette & si prompte,
Que j'ai peu de sujet de craindre Amalasonte;
Sur ce petit degré qui mene au cabinet,
Sans lumiere & sans bruit cela vient d'être fait.
Arsamon prétextant un ordre de la Reine,
De mon rival trop vain s'est fait suivre sans peine;
Et l'ayant fait passer par l'endroit indiqué,
L'a mis entre mes mains, qui ne l'ont point manqué.

AMALFREDE.

Mais frappant Theodat de nuit & sans lumiere,
Avez-vous de sa mort une assurance entiere?

CLODESILE.

Oüi, oüi, j'ai fait sans doute expirer mon rival,
La chûte d'Arsamon étoit notre signal;
Il est tombé d'abord, & cette feinte chûte,
Laissant lors Theodat à tous mes coups en butte;
Courant à lui sans crainte un poignard à la main:
Meurs, perfide, ai je dit, en lui perçant le sein.
Il est mort sans répondre, & ma rage assouvie
A fait cesser ensemble & sa voix & sa vie.

AMALFREDE.

Hélas!

CLODESILE.

Par ce soûpir, plaignez-vous mon rival?

AMALFREDE.

On peut se plaindre alors qu'on sent croître son mal.
Et je sens ma douleur à tel point redoublée,
Qu'on doit peu s'étonner si je parois troublée.

CLODESILE.

S'il est ainsi, ma sœur, il faut vous retirer.

AMALFREDE.

La Reine qui paroît m'oblige à demeurer.

CLODESILE.

Ma présence en ce lieu ne me peut être utile.

SCENE V.

AMALASONTE, CLODESILE, AMALFREDE, ULCIDE, CELINDE, Suite.

AMALASONTE.

JE sortois pour te voir. Vous, restez, Clodesile?

CLODESILE.

Madame, je craignois.....

AMALASONTE.

Non, non, ne craignez rien;
Vous pouvez avoir part à tout notre entretien.
La raison dans mon ame est enfin revenuë,
Votre fidélité ne m'est plus inconnuë.
Restez pour condamner Theodat avec moi,
Je connois votre zele, & sçais son peu de foi.

Vous

Vous avez vû pour lui malgré moi ma foibleſſe,
Cependant ce perfide a trahi ma tendreſſe ;
Et votre ſœur ſçait bien qu'il ne m'eſt plus permis
De douter qu'il conſpire avec mes ennemis,
Puiſqu'on ne peut penſer ſans une erreur nouvelle,
Qu'un infidele amant ſoit un ſujet fidelle.
Mais j'ai conclu ſa mort, & qui veut m'obliger
Doit accroître en mon cœur l'ardeur de me venger.

CLODESILE.

S'il ſuffit de ſa mort pour vous rendre contente,
Une main favorable a rempli votre attente.
Theodat ne vit plus.

AMALASONTE.

Dieu ! que me dites-vous ?

CLODESILE.

Qu'il eſt tombé ſans vie, & tout couvert de coups,
Et que ſon meurtrier....

AMALASONTE.

Il en mourra, le traître.
Hé bien, ſon meurtrier ?

CLODESILE.

Ne s'eſt-pas fait connoître.

AMALASONTE.

Ne m'apprendrez-vous point ce qu'il eſt devenu ?

CLODESILE.

Non, Madame, & ſans doute il craint d'être connu.

AMALASONTE.

Que l'on cherche par-tout ce traitre & ſes complices,
Je les ferai périr au milieu des ſupplices.

CLODESILE.

Quoi, plaignez-vous l'ingrat qui vous a ſçû trahir ?

AMALASONTE.

Hélas ! je me flattois quand j'ai crû le haïr,

Quand j'ai dit que pour lui ma haine étoit extrême,
Je vous trompois tous deux, & me trompois moi-même.
Je parlois de sa mort ; mais sans y consentir,
Mon cœur ne souhaitoit de lui qu'un repentir :
Sa mort impunément ne sera pas soufferte ;
Et si je vis encor, c'est pour venger sa perte.

SCENE VI.

AMALASONTE, EURIC, CLODESILE, AMALFREDE, ULCIDE, CELINDE, suite.

AMALASONTE.

HE' bien, du Prince mort, puis-je venger sa fin ?

EURIC.

Oüi, Madame, on a sçû quel est son assassin ;
Il ne peut échaper.

CLODESILE *à part.*

O Ciel ! quelle est ma peine ?

EURIC.

Par l'ordre du Régent, le voici qu'on amene.

SCENE VII.

THEODAT, AMALASONTE, CLODESILE, AMALFREDE, ULCIDE, CELINDE, EURIC, Gardes.

AMALASONTE.

C'Eſt Theodat vivant : Ciel ! que m'avez-vous dit ?

CLODESILE.

J'étois trompé, Madame, & j'en reſte interdit.

EURIC.

A regret contre lui je rends ce témoignage ;
Mais l'ordre de ſon pere à cet effort m'engage.
Arſamon que le ſang uniſſoit avec vous,
Vient d'être indignement maſſacré par ſes coups :
Son pere a de ſon crime une aſſurance entiere.
Sortant du cabinet avec de la lumiere,
J'accompagnois ſes pas quand il l'a rencontré,
Interdit & ſanglant près du corps maſſacré.
Vous le ſçavez, Seigneur, & que même à ſa vûë
Votre confuſion tout-d'un-coup s'eſt accruë.

THEODAT.

Il eſt vrai ; mais, malgré cet indice puiſſant,
Il eſt encor plus vrai que je ſuis innocent.

EURIC.

Son pere m'a d'abord commandé, ſans l'entendre,
Et de vous l'amener, & de vous tout apprendre.
Mais ſi comme témoin il faut tout déclarer,
Comme pere il a crû devoir ſe retirer :
Il ne peut être juge, il craint que la nature,
Si ſon fils l'abuſoit, n'aidât ſon impoſture,
Et ne le fît juger en cette extrémité
Plus ſuivant ſes déſirs que ſuivant l'équité.

AMALASONTE.

Vous m'en avez appris aſſez pour le confondre,
A tout ce qu'il a dit qu'avez-vous à répondre ?

THEODAT.

Que ſuivant Arſamon, qui m'avoit fait ſçavoir
Que votre Majeſté m'ordonnoit de la voir,
Pour attaquer ma vie il m'avoit fait attendre
Dans un paſſage obſcur qu'il m'a d'abord fait prendre ;
Sa chute étoit ſans doute un ſignal concerté.
Mais tombant par hazard dans ce lieu ſans clarté,
Un aſſaſſin trompé par ſon propre artifice,
Au lieu de me frapper, a frappé ſon complice.
Un coup ſi ſurprenant étoit à peine fait,
Que mon pere ſortant de votre cabinet,
Me trouvant ſeul auprès de ce corps déplorable,
Et même un peu ſanglant, m'a pris pour le coupable ;
Et d'un ſi grand malheur plus il m'a vû troublé,
Plus ſon ſoupçon injuſte encore a redoublé.

AMALASONTE.

Quoi ! ſon menſonge eſt-il ſeulement vrai-ſemblable ?

CLODESILE.

Je ne puis toutefois croire qu'il ſoit coupable.

THEODAT.

Ce Prince en peut répondre ; & s'il le veut, je croi
Qu'il vous peut de ce crime inſtruire mieux que moi.
Ce diſcours le ſurprend.

CLODESILE.

Oüi, j'ai l'ame confuſe
De me voir accuſé par celui que j'excuſe.

THEODAT.

Le crime vous regarde ; & je vois qu'en effet
Vous l'excuſez trop bien pour ne l'avoir pas fait.
Quand le bras que j'évite a fait périr un autre,
J'ai oüi certaine voix fort ſemblable à la vôtre.

CLODESILE.

Ou vous voulez tromper, ou vous êtes trompé ;
J'étois près de ma ſœur dans ce tems occupé.

THEODAT.

Et qui peut l'aſſurer ?

AMALASONTE.

Moi, qui l'ai vû près d'elle ;
Et qui connois aſſez votre crime & ſon zéle.

THEODAT.

Si....

AMALASONTE.

Ne repliquez point.

CLODESILE.

Graces au Ciel mon bras,
S'il vouloit l'attaquer, ne ſe cacheroit pas.
Lorſque j'ai crû tantôt ſa trahiſon certaine,
Je n'ai point contre lui diſſimulé ma haine.
Mon zéle a fait éclat, & n'auroit pas moins fait
S'il l'avoit ſoupçonné de ce dernier forfait.

Mais quoi, ſa calomnie ici doit peu ſuprendre ;
Sur le point de ſe perdre il ne ſçait où ſe prendre.
Tel qu'un déſeſperé, qu'un naufrage a ſurpris,
Il veut que ce qu'il voit le ſuive en ſon débris ;
Et troublé du péril qui devant lui ſe montre,
S'attache en ſe perdant à tout ce qu'il rencontre.
Mais c'eſt un crime encor qu'il lui faut épargner ;
Ma préſence le cauſe, & je vais m'éloigner.

AMALASONTE.

Allez, je connois bien quel parti je dois prendre ;
S'il vous attaque abſent, je ſçaurai vous défendre.

SCENE VIII.

THEODAT, AMALASONTE, AMALFREDE, VLCIDE, CELINDE, EURIC, Gardes.

THEODAT *à Amalfrede.*

JE crains en lui parlant d'augmenter ſon courroux :
Je me tais par reſpect, & n'eſpere qu'en vous.

AMALASONTE.

Le traître ! à ma rivale il parle en ma préſence.

AMALFREDE.

Pour ce Prince, Madame, ayez de l'indulgence :
Il eſt de votre ſang, vous avez intérêt
A le ſauver encor, tout accuſé qu'il eſt.

AMALASONTE.

Le Conſeil aſſemblé ſçaura demain réſoudre
Si l'on peut juſtement le punir ou l'abſoudre.

THEODAT *à part à Amalfrede.*

De toutes ſes rigueurs ne vous rebuttez pas.

AMALASONTE.

Quoi! ſans me regarder il lui parle encor bas?

AMALFREDE.

Excuſez.

AMALASONTE.

L'excuſer, c'eſt partager ſa faute.
Qu'on l'ôte de mes yeux.

AMALFREDE.

Mais, Madame,

AMALASONTE.

Qu'on l'ôte,
Et qu'il ſoit dans la tour ſoigneuſement gardé,
Juſqu'au tems où ſon ſort doit être décidé.

THEODAT *à part à Amalfrede.*

Ah! dites-lui, Princeſſe à mes déſirs propice,
Que je veux l'adorer malgré ſon injuſtice;
Et qu'enfin ſa rigueur qui m'accable en ce jour,
Me peut ôter la vie, & non pas mon amour.

AMALASONTE.

Quoi donc! je vois encor cet objet de ma haine:
S'il ne veut pas marcher, Gardes, que l'on l'entraîne.

SCENE IX.

AMALASONTE, AMALFREDE, CELINDE, ULCIDE.

AMALASONTE.

LE traître vous parloit d'un air fort interdit :
Que pouvoit-il prétendre, & que vous a-t-il dit ?

AMALFREDE.

Que bien qu'à ses désirs je ne sois pas propice,
Il me veut adorer malgré mon injustice ;
Et que votre rigueur qui l'accable en ce jour,
Lui peut ôter la vie, & non pas son amour.
Voilà ce qu'il m'a dit, puisqu'il faut vous l'apprendre.

AMALASONTE.

Ces mots sont en effet ceux que je viens d'entendre.
Avec confusion les ayant entendus,
Je tâchois d'en douter, mais je n'en doute plus :
Ce qui doit toutefois m'étonner davantage,
C'est de voir qu'Amalfrede en son salut s'engage :
Et qu'excusant l'ingrat, qu'elle vient d'accuser,
A ma juste colere elle ose s'opposer.

AMALFREDE.

Vous vous étonnez trop d'une adresse grossiere.
Quoi ! pensez-vous que j'aye assez peu de lumiere
Pour ne découvrir pas que Theodat vous plaît,
Et vous est toujours cher, tel accusé qu'il est ?

Je

Je vois bien quoiqu'il faſſe, & quoiqu'il en arrive,
Que vous voulez encor qu'il vous aime & qu'il vive.
Et quand j'ai combattu votre juſte courroux,
Je penſe avoir parlé moins pour lui que pour vous.

AMALASONTE.

Hélas! que tu vois clair dans le fond de mon ame!
Oüi, ma colere encor cachoit toute ma flamme,
Et le feu dont l'amour a mon cœur embraſé,
Lorſqu'il ſembloit éteint, n'étoit que déguiſé.
J'eſtime encor l'ingrat de tout crime incapable;
Ma raiſon en effet m'apprend qu'il eſt coupable,
Mais mon cœur qui l'excuſe après ſa trahiſon,
Sens quelque choſe en moi plus fort que ma raiſon.

AMALFREDE.

Songez, s'il eſt ainſi, que ſon ſort vous regarde,
S'il demeure en priſon; ſon ſalut ſe hazarde;
Et vous ne ſerez plus maîtreſſe de ſon ſort,
S'il eſt par le Conſeil jugé digne de mort.
Son Pere à ſon ſalut ne ſera pas contraire,
Il ſçait bien que ſon fils a l'honneur de vous plaire;
Et puiſqu'il vous l'envoye, il ne peut mieux prouver,
Que bien loin de le perdre, il cherche à le ſauver.

AMALASONTE,

L'ingrat ne peut mourir ſans m'empêcher de vivre;
Ce ſoir ſecrettement je veux qu'on le délivre,
Je feindrai d'ignorer demain qu'il ſoit parti,
Tandis je veux qu'il ſorte, & qu'il ſoit averti
Que c'eſt en ta faveur qu'il reçoit cette grace,
Et qu'il ſçaura de toi ce que je veux qu'il faſſe;
Et le voyant d'abord, tu lui feras ſçavoir
Que je ſuis réſoluë à ne le jamais voir,
Et qu'il doit promptement, pour ſuivre mon envie,
Sortir de mes Etats ſur peine de la vie.
Fais ſi bien toutefois quil puiſſe conſentir
A me voir malgré moi devant que de partir:

Dis-lui que je le ſauve, & que le plus barbare,
Doit un remerciment pour un bienfait ſi rare.
S'il t'aime, il t'eſt aiſé de le perſuader.

AMALFREDE.

Mais ſi je ne le puis ?

AMALASONTE.

Tu peux lui commander.

AMALFREDE.

Vous aimez trop à voir un traître qui vous laiſſe.

AMALASONTE.

Oüi, mais c'eſt par vengeance, & non pas par foibleſſe ;
Pour exciter en moi la haine & la fierté,
Je veux lui reprocher ſon crime & ma bonté :
Je veux qu'il ait horreur de ſa propre injuſtice,
Et qu'au moins un remords me venge & le puniſſe.

AMALFREDE.

Ah ! ſondez votre cœur, il cherche à vous trahir,
On n'aime point à voir ce que l'on veut haïr,
Et quoi qu'on ſe propoſe, & quoi qu'on veille feindre,
On cherche à s'appaiſer quand on cherche à ſe plaindre.
Craignez d'un impoſteur la vûë & les diſcours ?
Qui nous trompe une fois, peut nous tromper toujours.
Cette entrevûë enfin vous peut être funeſte.

AMALASONTE.

Fais ce que je t'ai dit, je prendrai ſoin du reſte.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AMALFREDE, THEODAT.

AMALFREDE.

QUoi, malgré mes conseils, & contre mon espoir,
Vous allez chez la Reine, & prétendez la voir ?

THEODAT.

Quand vous me conseillez de ne voir plus la Reine ;
Ma raison y consent, mais ma raison est vaine ;
Et malgré vos conseils & vos soins superflus,
Je ne dois plus rien voir si je ne la vois plus.
Mon amour me retient, quand sa haine me chasse,
Sa bouche sçait charmer, quand même elle menace,
Ses yeux dans leur fureur conservent leurs clartez,
Et sont toujours charmans, quoiqu'ils soient irritez.
La liberté par vous est un bien qui m'arrive,
Souffrez que je m'en serve, ou faites qu'on m'en prive.

AMALFREDE.

Ce que vous souhaitez ne vous est pas permis,
L'amant n'est plus amant, quand il n'est plus soumis,

La Reine absolument vous défend sa présence ;
Marquez-lui votre amour par votre obéïssance.

THEODAT.

Que vous connoissez mal l'amour & ses effets !
Plus il nous ébloüit, plus ses feux sont parfaits ;
Et l'ardeur d'un amant n'a rien que d'ordinaire,
S'il ne fait rien de plus que ce qu'il devroit faire.
Il est beau d'obéir contre son sentiment,
Mais c'est comme sujet, & non pas comme amant.
Quiconque sçait aimer, doit prendre pour un crime
Tout ce qui fait obstacle à l'amour qui l'anime ;
Et dût-il voir périr son espoir tout-à-coup,
S'il peut fuir ce qu'il aime, il n'aime pas beaucoup.
Aussi, quoique la Reine avec soin me rebutte,
Je veux sçavoir au moins tout ce qu'elle m'impute.

AMALFREDE.

En vain j'ai pour l'apprendre employé mon pouvoir,
Si je ne l'ai pas sçû, le pourrez-vous sçavoir ?
Ce soin est inutile, & choquant sa défense,
Dans le plus innocent peut tenir lieu d'offense.

THEODAT.

Hé bien, que pour un crime on prenne tous mes soins,
Quand j'aurai plus de tort la Reine en aura moins,
Je dois aimer sa gloire, & quoiqu'il en avienne,
Ici mon injustice amoindrira la sienne ;
Et comme ingrat sujet, quoique fidele amant,
Elle pourra du moins me haïr justement.

AMALFREDE.

Les faveurs ont du charme ; & si je ne m'abuse,
D'autres vous offriroient ce qu'elle vous refuse.
Vous êtes né sans doute avec des qualités,
A pouvoir mériter plus que des cruautés.
Quoi ; si perdant la Reine, un objet plus fidelle
Etoit autant aimable, & vous aimoit plus qu'elle,

S'il s'en trouvoit quelqu'un, qui flattant vos langueurs,
Peut-être eût ses beautés, & n'eût pas ses rigueurs,
Qui n'eût rien épargné pour montrer qu'il vous aime,
Et qui fût sur le point de le dire à vous-même,
Répondant à ses vœux par de pareils désirs,
Ne changeriez-vous pas vos peines en plaisirs ?

THEODAT.

Ce bien, s'il m'arrivoit me seroit peu d'envie,
De la Reine dépend tout le bien de ma vie ;
Tout autre plaisir céde à celui d'être aimé.
Mais quelque objet pour moi qui pût être enflammé,
Ce plaisir ne peut être aussi doux que la peine
Que me fait endurer la rigueur de la Reine ;
Et n'eût-elle jamais des sentimens meilleurs,
Près d'elle un mal pour moi vaut mieux qu'un bien ailleurs.

AMALFREDE.

Ah ! je rougis pour vous de la foiblesse horrible,
Qui vous rend insensé presque autant qu'insensible.

THEODAT.

Vous auriez mes erreurs, si vous sentiez mes coups.
Mais Celinde s'approche, & veut parler à vous.

SCENE II.

CELINDE, AMALFREDE, THEODAT.

CELINDE.

JE vous cherche, Madame, afin de vous apprendre,
Que la Reine chez vous sans suite se va rendre.

AMALFREDE.

Pour sortir si matin, son soin doit être grand.

CELINDE.

Le chagrin qu'elle montre, en effet me surprend,
Sans cesse elle soûpire, & de cette maniere
Elle a sans reposer passé la nuit entiere,
Son mal par vos conseils se pourra divertir.

AMALFRDE.

Je m'en vais la trouver, allez l'en avertir.

SCENE III.

AMALFRRDE, THEODAT.

AMALFREDE.

JE vais parler pour vous, Prince.

THEODAT.

Ah! quoiqu'il vous arrive,
Vous allez chez la Reine, il faut que je vous suive.

AMALFREDE.

Me suivre! Ah! c'est vouloir détruire mes desseins.

THEODAT.

Pour qui n'a plus d'espoir, tous les conseils sont vains,
De l'amour seul ici je suivrai les maximes,
Je veux d'Amalasonte apprendre tous mes crimes;
Et le dernier remede où je veux recourir,
C'est d'aller à ses pieds m'excuser ou mourir.

AMALFREDE.

Gardez bien d'achever un dessein si bizarre,
Ou souffrez qu'à vous voir, au moins je la prépare,

J'entends du bruit. Ah ! Ciel, c'eſt la Reine qui ſort,
Laiſſez-moi ſeule ici faire un dernier effort.

THEODAT.

Vous l'obligerez donc à ſouffrir me préſence ?

AMALFREDE.

Je veux plus faire encor, ſortez en diligence.

SCENE IV.

CELINDE, AMALASONTE, AMALFREDE, THEODAT.

CELINDE.

AVecque Theodat Amalfrede eſt ici.

AMALASONTE.

Celinde ſort.

Qu'on ne me ſuive point.

AMALFREDE.

Laiſſez-moi, la voici.

Theodat ſe retire.

AMALASONTE.

Theodat te parloit, quel ſentiment peut être
Celui qui le fait fuïr dès qu'il me voit paroître ?

AMALFREDE.

Vous le pouvez, Madame, aiſément concevoir,
On ne chérit pas fort ce que l'on craint de voir.
Rarement on évite un objet agréable,
Et l'on ne fuit jamais ce que l'on trouve aimable.

AMALASONTE.

Quoi, le traître m'évite & me fuit par mépris ?

AMALFREDE.

C'eſt ce que ſes diſcours ne m'ont que trop appris.
Mais. . .

AMALASONTE.

Mais quoi, qu'a-t-il dit ?

AMALFREDE.

Ce que je vous dois taire.

AMALASONTE.

Non, parle.

AMALFREDE.

Voulez-vous que j'oſe vous déplaire.

AMALASONTE.

Oüi, je le veux, acheve.

AMALFREDE.

Avec ſincerité
Je vais donc obéïr à votre Majeſté.
Il m'a dit qu'à m'aimer il borne ſa fortune,
Qu'il ne veut plus ſouffrir votre amour importune.
Qu'il trouve ſon éxil une trop dure loi,
Qu'il aime mieux mourir que s'éloigner de moi ;
Et qu'il veut demeurer, quelqu'ordre qui le preſſe,
Pour ne vous voir jamais, & pour me voir ſans ceſſe.
J'ai de tout mon pouvoir combattu ſon deſſein,
J'ai fait tous mes efforts, & les ai faits en vain.
Quoiqu'on die, il ne peut vous aimer ni vous craindre,
Quand il voudra ſa grace, il dit qu'il n'a qu'à feindre,
Qu'il ſéduira votre ame, & ſçaura, malgré vous,
Y faire ſucceder la tendreſſe au courroux.
C'eſt ce qu'il me diſoit, quand vous êtes venuë,
Je n'ai pû l'arrêter ſi-tôt qu'il vous a vûë ;
Et par ſa prompte fuite il vous témoigne aſſez,
Qu'il ne vous verra point ſi vous ne l'y forcez.

AMALASONTE.

Le forcer à me voir ! Non l'audace eſt trop grande,
Je l'ai moins ſouhaité que je ne l'appréhende.
Qu'il parte pour jamais, va le faire avertir,
Que de Rome à l'inſtant il ſoit prêt à partir;

Et que s'il t'oſe voir ſa mort ſera certaine.
Toi ne le ſouffre plus ſur peine de ma haine.

AMALFREDE.

S'il me cherche avec ſoin ?

AMALASONTE.

Fuis avec ſoin ſes pas.

AMALFREDE.

Mais....

AMALASONTE.

Fais ce que j'ordonne, & ne replique pas.

SCENE V.

AMALASONTE ſeule.

ET toi, cruelle ardeur, qui fais toute ma peine,
Amour, ſors de mon ame, & fais place à la haine,
L'objet qui t'entretient, s'en va fuir de ces lieux,
Fuis, & m'ôte du cœur ce que j'ôte à mes yeux.
Du cœur ! oüi de mon cœur ! hé bien, qu'en veux-tu dire ?
Eſclave infortuné que j'entends qui ſoûpire,
Cœur lâche, aveugle Auteur des maux que j'ai ſouferts,
N'es-tu point las encore d'avoir porté des fers ?
Qui te fait murmurer, quand ma raiſon s'applique
A t'affranchir d'un joug honteux & tyrannique ?
Dois-tu pas t'irriter quand tu te vois trahir ?
Et ſi tu peux aimer, ne peux-tu pas haïr ?
Laiſſe donc ſucceder les fureurs aux tendreſſes,
Perds de ton lâche amour juſqu'aux moindres foibleſſes,

Ou s'il t'en reste, au moins déguise-les si bien,
Que ma raison s'y trompe, & n'en découvre rien.
Mais quel charme en mes sens à mon trouble succede,
Ah! je sens qu'au sommeil, le plus fort ennui cede.
Doux assoupissement, repos délicieux,
Passe dedans mon ame ainsi que dans mes yeux.

Elle s'endort sur un Fauteuil.

SCENE VI.

THEODAT, AMALFREDE, AMALASONTE.

THEODAT.

TOut votre effort en vain à mes désirs s'oppose.

AMALFREDE.

Quoi! voulez-vous troubler la Reine qui repose?

THEODAT.

Un amant qui perd tout, & n'espere plus rien,
Peut troubler le repos de qui trouble le sien.
Je consens toutefois que l'ingrate jouisse
Du repos qu'elle m'ôte avec son injustice;
Mais dût finir ma vie avecque son sommeil,
Je veux ici sans bruit attendre son réveil;
Jusqu'à ce tems fatal, malgré le sort contraire,
Je la verrai du moins sans la voir en colere.

AMALFREDE.

Vous vous perdrez.

THEODAT.

N'importe, il m'est trop glorieux,
S'il faut ainsi mourir que ce soit à ses yeux.

AMALFREDE *dit les deux premiers vers à part.*

C'en est fait s'il la voit, ma fourbe est reconnuë.
Il faut que je te perde, ou bien je suis perduë.

Voyez-là j'y consens, mais avant ce danger,
Ecoutez je veux.....

THEODAT.

Quoi ?

AMALFREDE.

Ce fer pour me venger.

Elle tire l'épée de Theodat, s'avance vers la Reine comme pour la frapper.

THEODAT *l'arrêtant.*

Quelle subite rage à votre ame occupée !

AMALFREDE *à part.*

Ma Rivale s'éveille, il faut quitter l'épée.

Elle laisse l'épée à la main de Theodat.

AMALASONTE *s'éveillant.*

Que vois-je ?

AMALFREDE.

Se mettant entre la Reine & Theodat.

Ah ! de ses coups veuillez vous détourner,
Madame, ce méchant vous veut assassiner.

AMALASONTE.

Hola, Gardes, à moi, qu'on saisisse ce traître.
Voyez, qu'il est confus.

AMALFREDE.

Il a bien lieu de l'être.

AMALASONTE.

Grace aux soins d'Amalfrede, ingrat tu n'auras pas
Le plaisir d'achever ton crime & mon trépas,
Qui t'inspire, barbare, une si lâche envie,
Pour me donner la mort, quel mal t'a fait ma vie ?
Et par quelle fureur prétends-tu sans effroi
Percer d'un coup mortel un cœur qui fut à toi ?
Qui te fait devenir le bourreau de ta Reine !
Que peux-tu m'imputer digne de cette peine ?
De quelque emportement dont tu sois animé,
Tu sçais que tout mon crime est de t'avoir aimé ;

Mais quelque soit ici son dessein, que j'ignore ;
Dois-tu m'oser punir d'un crime qui t'honore ?
Parle, en m'assassinant, quel but étoit le tien ?

THEODAT.

Moi, vous assassiner ! Ah ! vous n'en croyez rien,
Plus ce crime est horrible, plus il est incroyable,
Etre homme me suffit pour n'être point coupable,
Pour pouvoir outrager tant d'attraits précieux,
Il faudroit être un monstre & sans cœur & sans yeux.

AMALASONTE.

L'audace me surprend. Quoi, l'ingrat que j'accuse,
De l'horreur de son crime ici fait son excuse ?
Et coupable qu'il est, soutient qu'il ne l'est point,
A cause seulement qu'il l'est au dernier point ?
Par quel orgueil perfide, oses-tu bien prétendre,
De t'excuser d'un crime, où tu te vois surprendre ?
Et crois-tu tes efforts encore assez puissans
Pour séduire à ton gré ma raison & mes sens ?
Quoi ! lorsque je me vois prête d'être frappée,
Et de ta propre main, & de ta propre épée,
Prétends-tu me forcer d'un soin audacieux
A croire encor plûtôt mon bourreau que mes yeux ?

THEODAT.

Non, non, de m'excuser, je ne suis plus capable,
On nie un crime en vain, lorsqu'on n'est plus croyable ;
Et quand l'indice est fort par une dure loi,
Quiconque est accusé n'est plus digne de foi ;
Mais vous qu'un droit sacré rend mon juge suprême,
Vous ne pouvez qu'à tort vous croire aussi vous-même.
Un juste Juge doit, d'un esprit ingenu,
Croire ce qu'on lui prouve, & non ce qu'il a vû,
L'équité ne peut être où la passion regne,
Plus un objet l'émeut, plus il faut qu'il le craigne ;

La justice est la regle en tous tems, en tous lieux,
Et comme elle est aveugle, il doit être sans yeux.

AMALASONTE.

Amalfrede est témoin d'une action si noire,
Ne la croirai-je pas ?

THEODAT.

Oüi, vous la pouvez croire ;
Mais faites-là parler avec sincérité,
Faites-lui dire.....

AMALFREDE.

Et quoi, Prince ?

THEODAT.

La vérité.

AMALFREDE.

La vérité, Seigneur ? Par un récit sincére,
Puisque vous le voulez, je vais vous satisfaire.
Si-tôt que par mon ordre on vous a fait sçavoir
Qu'il vous étoit enjoint de partir sans me voir,
N'êtes-vous pas venu me dire avec furie,
Qu'avant que me quitter vous quitteriez la vie ?
Que la Reine vouloit porter trop loin pour vous
Son amour importun, & ses transports jaloux,
Et que puisqu'à me perdre, elle osoit vous contraindre,
De votre désespoir elle devoit tout craindre ?
Ne vous fuïois-je pas enfin, quand dans ces lieux
Sur la Reine endormie ayant tourné les yeux,
J'ai vû, non sans effroi, votre main préparée
A rendre son sommeil d'éternelle durée.

THEODAT.

Pouvez-vous.....

AMALFREDE.

Pouvez-vous nier ce que j'ai dit ?
Qu'il est fourbe, voyez comme il fait l'interdit.

AMALASONTE.

Un si lâche artifice aggrave son offense.

AMALFREDE.

Il ſçait de quelle ardeur j'ai pris votre défenſe ;
Et ne ſçauroit nier qu'il ne m'ait point juré
Que votre mort rendroit mon bonheur aſſuré ;
Que ſa plus forte envie étoit de me voir Reine,
Et que vous hors du Trône il m'y mettroit ſans peine.

THEODAT.

Ah ! Ciel, que dites-vous ?

AMALFREDE.

Je dis la vérité ;
Ne vous en plaignez pas, vous l'avez ſouhaité.
Vous ſçavez qu'on merite un mal que l'on s'attire ;
Et qu'enfin je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.

THEODAT.

Oüi, oüi ; de mon malheur le ſujet m'eſt connu,
Et je connois qu'enfin mon crime eſt d'avoir plû ;
Dans ce ſuccès fatal je découvre ſans peine,
Que l'amour quelquefois agit comme la haine ;
Qu'un péril ſuit ſouvent la conquête d'un cœur,
Et que l'heur d'être aimé n'eſt pas toujours bonheur.

AMALFREDE.

Il faut peu s'étonner de cette audace extrême,
Ne vous ai-je pas dit qu'il diroit que je l'aime ?

THEODAT.

Je vois que cet amour me coûtera bien cher,
Mais ce n'eſt pas à moi de vous le reprocher,
Je ne ſçaurois qu'à tort, quoique je me propoſe,
Me plaindre d'un effet dont j'ai produit la cauſe ;
L'amour vous fait agir, je ſuis auſſi ſa loi,
Et dois ſouffrir en tous, ce que je ſouffre en moi.
Votre cœur, dont je dois excuſer l'artifice,
S'il étoit ſans amour ſeroit ſans juſtice ;
Mais de ce feu, qu'à tort vous voulez m'imputer,
Qui me convaincra, ...

AMALASONTE.

Moi, qui n'en ſçaurois douter,
Moi, qui ne ſçais que trop tes amours inconſtantes,
Moi, qui par tout en vois des preuves convainquantes,
Enfin moi, qui t'ai vû prêt à m'aſſaſſiner,
Lorſque tu me voyois prête à te couronner,
Lorſque je cheriſſois le jour moins que ma flamme,
Et lors qu'amour étoit ſi puiſſant dans mon ame,
Qu'il n'auroit pas fallu ſans doute en cet état,
Pour l'y faire mourir moins qu'un aſſaſſinat.

THEODAT.

Ah! Princeſſe....

AMALASONTE.

Ah Perfide! apprens que tu t'abuſes.
De vouloir t'obſtiner à chercher des excuſes,
Il n'en eſt plus pour toi, traître, & pour le prouver,
Il ſuffit de ſçavoir que je n'en puis trouver,
Mon cœur, qui te veut nuire après un coup ſi rude
S'il en a le deſſein, n'en a pas l'habitude;
Et comme il a ſa pente à te favoriſer,
Si tu n'étois coupable, il ſauroit t'excuſer.

THEODAT.

Quelque injuſte que ſoit l'Arrêt que je dois craindre,
Je ſerois, je l'avoue, injuſte de m'en plaindre;
Dans tout ce que j'entends, dans tout ce que je voi,
Les preuves en effet ſont toutes contre moi;
Et votre Majeſté jugeant ſur cet indice,
Peut perdre un innocent ſans faire une injuſtice.
Ce ſuccès eſt cruel, mais il me ſemble doux
En ce qu'il juſtifie au moins un crime en vous,
Et peut vous exempter, quand je ſerai ſans vie,
Des remords dont toujours l'injuſtice eſt ſuivie.
Si vous voulez ma mort, je l'attends ſans effroi,
Quand je perdrai le jour, vous perdrez plus que moi,

Je perdrai mes ennuis ; & votre ame cruelle ;
De vos adorateurs perdra le plus fidelle.

AMALASONTE.

Toi, fidelle ? Ah ! pourquoi veux-tu feindre toujours,
Eſt-ce encor pour vouloir attenter ſur mes jours ?
Je ne puis plus ſouffrir un ſi lâche artifice,
Qu'on le mene à la Tour attendre ſon ſupplice.

THEODAT.

Quelque cruel qu'il ſoit, il me ſera plus doux,
Que celui que je ſouffre en m'éloignant de vous.

AMALASONTE.

C'eſt trop. Ne ſouffrez pas, Gardes, qu'il continuë ;
Qu'à l'inſtant pour jamais on l'ôte de ma vûë.

SCENE VII.

AMALFREDE, AMALASONTE, CELINDE.

AMALFREDE.

VOulez-vous pour jamais le perdre.....

AMALASONTE.

Oüi, pour jamais,
Tu veux parler pour lui, ſors, & me laiſſe en paix.
Tu m'as trop bien ſervie, & je crois beaucoup faire
De t'empêcher encor de me pouvoir déplaire.
Vous, cherchez Zenocrate, & de plus écoutez.

Elle parle bas à Celinde.

SCENE VIII.

CLODESILE, AMALFREDE, AMALASONTE, CELINDE.

CLODESILE *bas à Amalfrede.*

AH, ma Sœur! que j'ai ſçû d'étranges nouveautez.
J'ai vû mon Rival pris, on l'accuſe.

AMALFREDE *bas à Clodeſile.*

On l'outrage,
S'il paroît criminel, ſon crime eſt mon ouvrage,
Si je n'étois coupable, il ſeroit innocent.

CLODESILE.

Et la Reine?

AMALFREDE.

Elle montre un dépit fort preſſant;
Mais au fond de ſon cœur je ſçai ce qui ſe paſſe,
Pour bien faire ſa cour, il faut parler de grace,
Si vous la voulez voir, profitez de l'avis.

AMALASONTE *à Celinde.*

Allez, & qu'à l'inſtant mes ordres ſoient ſuivis.

SCENE IX.

AMALASONTE, CLODESILE

AMALASONTE.

C'En eſt fait, monſtre horrible, ame dénaturée;
Ma vengeance eſt certaine, & ta perte aſſurée;
De ton cœur inhumain il faut que dans ce jour
La mort triomphe au moins au défaut de l'amour.
Et vous, reſtes honteux de la fatale flamme,
Qu'un tigre déguiſé fit naître dans mon ame,
Feux mal éteints, ceſſez de cauſer mon ennui,
Suivez qui vous fit naître, & mourez avec lui.
Fût-il jamais parlé d'un crime plus barbare?

CLODESILE.

Plus un forfait eſt grand, plus un pardon eſt rare,
La vengeance eſt un bien que chacun trouve doux,
Mais un bien ſi commun n'eſt pas un bien pour vous.
La clemence eſt plus noble, & convient davantage
A la Divinité, dont vous êtes l'image.
Pour mon intérêt propre & le bien de l'Etat,
Je devrois déſirer la mort de Theodat;
Mais votre intérêt ſeul qu'avec ardeur j'embraſſe,
Me force aveuglément à déſirer ſa grace.

AMALASONTE.

Sa grace?

CLODESILE.

Oüi, Madame.

AMALASONTE.

Il ſuffit, demeurez,
Je vais vous envoyer ce que vous déſirez.

SCENE X.

CLODESILE seul.

O Promeſſe funeſte ; ah, rigueurs ſans égales !
Quoi, je trouve ma perte en des faveurs fatales,
Et ſauve, malgré moi par un ſoin mal rendu,
Celui que je veux perdre, & que je crois perdu ?
Cruelle, de mes vœux tu devois mieux t'inſtruire ;
Sa mort & non ta grace eſt ce que je déſire,
Et des tranſports en moi, tout contraires aux tiens,
Font mon arrêt mortel du pardon que j'obtiens.
Moi, lui porter ſa grace ! Ah ! rigoureux ſupplice,
Reine aveugle, crois-tu qu'ici je t'obéiſſe ?
Non, tu deviens injuſte, & ſans plus conſulter,
Ne pouvant obéir, je te veux imiter.
Puiſque par le pouvoir d'une ardeur condamnable,
Tu ſauves un amant, que tu connois coupable,
Par l'effet d'un tranſport qui n'eſt pas moins puiſſant,
Je veux perdre un Rival que je ſçais innocent.
Je ſçais que ton amour, par une aveugle audace,
M'oblige avec empire à lui porter ſa grace ;
Mais apprens que ma haine avecque plus d'effort
M'oblige au lieu de grace à lui porter la mort.
Je vais.... Mais quelqu'un vient, que mon malheur amene.

SCENE XI.

CELINDE, CLODESILE.

CELINDE *donnant un billet à Clodesile.*

VOici pour Theodat ce qu'a promis la Reine.

CLODESILE.

Elle lui fait donc grace.

CELINDE.

Oüi, sans doute, Seigneur.

CLODESILE.

Elle est trop indulgente, & me fait trop d'honneur;
Veut-elle de la tour souffrir qu'on le retire ?

CELINDE.

Oüi, dès qu'il aura lû ce qu'elle vient d'écrire :
Mais vous, n'en lisez rien sur peine du trépas.

CLODESILE.

Je sçai bien mon devoir, & n'y manquerai pas.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AMALFREDE, ULCIDE.

ULCIDE.

OUi, que pour Theodat rien ne vous embarraſſe,
Votre frere m'a dit qu'il lui porte ſa grace.

AMALFREDE.

Sa grace ? Ah, plût au Ciel !

ULCIDE.

Rien n'eſt plus aſſûré.
Il l'avoit dans ſes mains quand je l'ai rencontré ;
J'ai bien vû qu'il ſouffroit une extrême contrainte,
Dans ſa moindre action ſa rage étoit dépeinte ;
Et ſes pas incertains & ſes yeux égarés
M'en ont paru d'abord des témoins aſſurés.
Mais quelqu'étonnement que m'ait donné ſa rage,
Vos nouvelles bontés m'étonnent davantage,
Et j'ignore d'où vient que vous vous diſpoſez
A ſouhaiter la fin du mal que vous cauſez.

AMALFREDE.

Helas ! de Theodat je ſuis toujours amante :
Plus ma flamme eſt cachée, & plus elle eſt ardente ;
Nuirois-je à ſes amours, ſi je ne l'aimois pas ?
Et puis-je, ſi je l'aime, endurer ſon trépas ?

Non, de ma perte encor ſa mort ſera ſuivie,
Je n'en veux qu'à ſon cœur, & non pas à ſa vie;
Et ma jalouſe rage a recherché toujours
La fin de ſes mépris, & non pas de ſes jours.
Quand ſes derniers diſcours s'offrent à ma mémoire,
Je ſens des mouvemens qu'on auroit peine à croire,
Quand je me reſſouviens qu'il a, ſans s'émouvoir,
Gardé toute ſa force en perdant tout eſpoir,
Et qu'il a reconnu ſans plainte & ſans murmure
Ma paſſion funeſte & ma lâche impoſture,
Sa vertu convertit; tant ſes charmes ſont forts,
Ma furie en tendreſſe, & mon crime en remords;
Et comme le dépit dont j'eus l'ame ſaiſie,
Fit transformer en moi l'amour en jalouſie,
Je ſens que la pitié fait auſſi qu'à ſon tour
La jalouſie en moi ſe transforme en amour.
Mais cette paſſion eſt d'autant plus puiſſante,
Que ce qui lui nuiſoit, devient ce qui l'augmente;
Et que de ma fureur les tranſports ſurmontés
A mon amour encor ſont des feux ajoutés.
Juge ſi ſon ſalut me doit tirer de peine,
Et ſi je n'en ſuis pas obligé à la Reine.
Il lui faut applaudir, & je vais faire effort
Pour....

ULCIDE.

Vous n'irez pas loin, je l'apperçois qui ſort.

SCENE II.

AMALASONTE, AMALFREDE, CELINDE, ULCIDE.

AMALASONTE *à Celinde.*

JE meurs d'impatience ; oüi, je ne puis attendre ;
Et je cherche à ſçavoir ce que je crains d'apprendre.

AMALFREDE.

Clodefile à votre ordre, & votre Majeſté
Doit croire qu'à preſent il eſt exécuté.

AMALASONTE.

Helas !

AMALFREDE.

L'effort eſt grand, Madame, je l'avouë :
Mais ne vous plaignez pas, quand il faut qu'on vous louë.
Une belle action donne un plaiſir ſecret ;
C'eſt ne l'achever pas, que la faire à regret.

AMALASONTE.

Ah, que d'une vertu la joye eſt imparfaite,
Lors qu'elle fait agir contre ce qu'on ſouhaite !
Et qu'entre deux déſirs un cœur ſe fait effort,
Quand ſuivant le plus juſte, il combat le plus fort !

AMALFREDE.

Cet effort eſt loüable.

AMALASONTE.

Helas, ſe peut-il faire
Qu'il ſoit loüable en moi, s'il n'eſt pas volontaire ?

AMALFREDE.

Ce diſcours eſt confus & me ſurprend un peu;
Theodat vous fut cher, ſi j'en crois votre aveu.
Eſt-ce faire un effort à vos déſirs contraire,
Que mettre ſon pardon dans les mains de mon frere?

AMALASONTE.

Ton frere eſt abuſé; mais ne t'abuſe pas:
Il croit porter ſa grace, & porte ſon trépas.
Tu ſçais que Zenocrate excelle en médecine,
Et ſçait juſqu'aux ſecrets de la moindre racine;
Mon écrit par ſes ſoins étoit empoiſonné,
Avant qu'à Clodefile il eût été donné,
Mais d'un poiſon ſi fort, que l'on s'en doit promettre
La mort de Theodat, dès qu'il lira ma lettre.

AMALFREDE.

Ah, Ciel! qu'avez-vous dit?

AMALASONTE.

Ce que tu dois ſçavoir;
J'ai dit ce que j'ai fait, & j'ai fait mon devoir.
Mais que de ce devoir la regle eſt inhumaine,
Qu'on a peine à haïr ce qu'on aima ſans peine;
Et que dans la tendreſſe un cœur accoutumé
Souffre quand il faut perdre un criminel aimé!
Pour la mort d'un ingrat j'ai des frayeurs mortelles.
Mais ſon pere qui vient, m'en dira des nouvelles.

SCENE

SCENE III.

AMALASONTE, THEUDION, AMALFREDE, CELINDE, ULCIDE, Suite.

AMALASONTE.

HE' bien, ma lettre, Prince, a-t-elle eu ſon effet?
Le coupable eſt-il mort?

THEUDION.

Madame, c'en eſt fait.

AMALFREDE.

Quoi! Seigneur, il eſt mort?

THEUDION.

Rien n'eſt plus véritable,
Je viens de voir moi-même expirer le coupable;
Il eſt mort à mes yeux, & preſqu'entre mes bras.

AMALFREDE.

Il me ſuffit; je ſors, & reviens ſur mes pas.

SCENE IV.

THEUDION, AMALASONTE; CELINDE, Suite.

THEUDION.

VOus ſçaurez qui la chaſſe, en apprenant le reſte:
Ecoutez un recit auſſi vrai que funeſte,
Et ſçachez que l'auteur d'un attentat ſi noir....

AMALASONTE.

Le coupable étant mort, je n'ai rien à ſçavoir.

THEUDION.

En faveur de mon fils j'ai quelque choſe à dire.

AMALASONTE.

Fût-il même innocent, gardez de m'en inſtruire,
Je ne puis rien trouver d'injuſte en ſon trépas;
Et quand je le pourrois, je ne le voudrois pas.
Contre lui maintenant je veux que l'on m'anime,
Et crains ſon innocence encor plus que ſon crime.

THEUDION.

Mais....

AMALASONTE.

Mais n'en parlez plus.

THEUDION.

Cet ordre eſt rigoureux.

AMALASONTE.

Ah! laiſſez-moi de grace.

THEUDION.

O fils trop malheureux!

SCENE V.

AMALASONTE, CELINDE, Suite.

AMALASONTE.

SI tes yeux dans mon cœur voyoient ce qui se passe,
Tu verrois un malheur plus grand que sa disgrace;
Et tu confesserois, toi qui le plains si fort,
Que l'amour fait souvent plus souffrir que la mort.
Tu sçaurois que ton fils, à l'instant qu'il expire,
Souffre moins que mon cœur au moment qu'il soupire,
Et qu'amour fait pousser en de tels déplaisirs
Des soupirs plus cruels que les derniers soupirs.
Toi, dont la juste mort fait mon inquiétude,
Si tu meurs d'un poison, j'en sens un bien plus rude.
J'aime, & le Ciel a mis beaucoup plus de rigueurs
Au poison que je sens, qu'à celui dont tu meurs.
Et pour toi mon repos, rivale trop fidelle,
Pourquoi me sauvois-tu de sa rage mortelle?
Ma mort m'eût épargné le déplaisir secret
De perdre ce perfide, & le perdre à regret.
Mon amour ne sçauroit finir avec ma vie,
Son trépas me fait moins de pitié que d'envie;
Son supplice a cessé, le mien est éternel,
Et le Juge est puni plus que le criminel;
Son crime & ma vertu ne sont qu'un vain remede!

SCENE VI.

AMALASONTE, AMALFREDE, CELINDE, ULCIDE.

AMALASONTE.

AH! viens à mon secours, trop soigneuse Amalfrede,
Je perds un criminel ; mais en le punissant,
Je sens ce que l'on souffre à perdre un innocent.
Mon cœur est soulevé, ma passion l'emporte ;
Contre un ingrat puni rends ma raison plus forte ;
Parle de ses forfaits, tâche à m'en faire horreur,
Arrache pour jamais ce traître de mon cœur ;
Ou, s'il n'en peut sortir, quelque mal qui m'avienne ;
Fais que ce soit la haine au moins qui l'y retienne.

AMALFREDE.

Non, Reine, il n'est plus tems de te rien déguiser ;
Je viens aigrir ton mal, au lieu de l'appaiser.
Il faut pour Theodat que ton tourment redouble.
On t'a dit qu'il est mort, & c'est ce qui te trouble ;
Mais, moi, pour te causer un trouble plus puissant,
Je te viens dire encor qu'il est mort innocent.

AMALASONTE.

Innocent ! D'où te vient cette rage effroyable !
Et s'il est innocent, qui donc est le coupable ?
Qui donc, s'il meurt à tort, doit mourir justement ?

AMALFREDE.

Je m'en vais t'en instruire, écoute seulement,
Il faut pour ton malheur que je te désabuse.
Le trépas d'Arsamon dont son pere l'accuse,

Et ſa ligue apparente avec tes ennemis,
Ne ſont que des forfaits que mon frere a commis.

AMALASONTE.

Que l'on cherche ſon frere, & que l'on s'en aſſûre.

AMALFREDE.

Ce que j'ai dit t'étonne, & bleſſe la nature:
Mais pour faire ceſſer ce grand étonnement,
Je n'ai qu'à t'avoüer que j'aimois ton amant.
Je veux perdre après lui ce qui lui fut contraire,
Dedans ſon ennemi je méconnois mon frere.
Je devrois l'épargner; mais lorſqu'on aime bien,
Et qu'on perd ce qu'on aime, on n'épargne plus rien:
Je te veux accabler de remords légitimes.

AMALASONTE.

Pour m'en pouvoir défendre il reſte aſſez de crimes,
Ce traître qui t'aimoit eſt puni juſtement,
Comme mon aſſaſſin & comme ton amant.

AMALFREDE.

Cette erreur te plairoit; mais je cherche à te nuire,
Et t'obligerois trop de ne le pas détruire.
Apprens que Theodat n'eut jamais le deſſein
D'être ni mon amant, ni ton lâche aſſaſſin.
Ta défiance étoit injuſtement formée;
Il ne m'aima jamais, & t'a toujours aimée;
Et lorſque je feignois de te donner ſecours,
Mon bras au lieu du ſien attentoit ſur tes jours.

AMALASONTE.

Quelle furie! Hola, Gardes, qu'on s'en ſaiſiſſe.
Tu mourras.

AMALFREDE.

J'ai déja pris ſoin de mon ſupplice;
Je fuis empoiſonnée, & par ce noble effort
Je mourrai pour le moins maîtreſſe de mon ſort.
Pour cet ingrat amant inſenſible à ma flâme,
Le dépit & l'amour ont partagé mon ame.
Le dépit comme ingrat me le fit outrager,
Et l'amour comme amant m'oblige à le venger.

Mais crois-tu qu'à mes jours ma vengeance fatale,
En ne m'épargnant pas, épargne ma rivale ?
Et n'ait pû t'immoler dans mon premier transport,
S'il n'étoit rien pour toi plus cruel que la mort.
Vis pour sentir long-temps le mal qui te possede,
Ta mort comme le terme en seroit le remede.
Je laisse à tes remords le soin de te punir ;
J'aime trop ton tourment pour le vouloir finir.
Tu te viens d'outrager en vengeant mon outrage,
J'ai sçû te rendre ici ministre de ma rage ;
J'ai, malgré ton amour, forcé ta cruauté
De te ravir l'amant que tu m'avois ôté ;
Tu serois morte enfin, si j'en eusse eu l'envie.
Mais pour dernier malheur je te laisse la vie :
Dans l'horreur que t'inspire un si funeste aveu,
Si tu mourrois trop tôt, tu souffrirois trop peu.

AMALASONTE.

Monstre, ou plûtôt démon sorti des noirs abîmes,
C'est trop peu d'une mort pour punir tous tes crimes :
Qu'on tâche à la sauver, afin que par mon choix
Je puisse au moins la voir mourir plus d'une fois.

AMALFREDE.

Rien ne me peut sauver, & ma perte m'oblige,
Puisque de mon trépas ma rivale s'afflige,
Et puisque mon poison lui servant de bourreau,
Fait de ma mort pour elle un supplice nouveau.
Oui, c'en est fait, je meurs, & je meurs impunie ;
Mon crime est infini, mais ma peine est finie.
Mon cœur suit ce qu'il aime, & jusqu'au monument
Va de plus près que toi suivre encor ton amant.
L'instant funeste arrive, où mon ame abatuë
Doit.....

CELINDE.

Madame, elle expire.

AMALASONTE.

Otez-la de ma vûë.

SCENE VII.

AMALASONTE, CELINDE.

AMALASONTE.

QUoi! je fais donc périr, au ſort de mon amour,
Le plus illuſtre amant qui vit jamais le jour?
Quoi! je perds un héros qui m'aime & que j'adore?
Theodat meurt fidéle, & je puis vivre encore?
Ah! je croyois à tort, puiſque je ne meurs pas,
Qu'un excès de douleur pût cauſer le trépas.
Dieu que j'outrage, amour, punis une inhumaine.
Tu dois hâter ma perte, & tu le peux ſans peine;
La mort de mon amant & l'effort de mon deüil
M'ont pouſſée à moitié déja dans le cercueil.
Eſclave trop ingrat, qui ſurvis à ton maître,
Toi, mon cœur, que le Ciel pour Theodat fit naître,
Quand tu ſçais qu'il n'eſt plus, qui t'animes aujourd'hui?
Ne dois-tu pas mourir, ne vivant que pour lui?
Par l'ordre de l'amour & de la deſtinée
Ta vie avec tes jours doit être terminée,
Et chaque inſtant de vie, après ſon triſte ſort,
Eſt un larcin honteux que tu fais à la mort.
Vous qui n'éclairez plus qu'à des objets funebres;
Couvrez dans vous mon deüil d'éternelles ténebres.
Mes yeux, dans mes malheurs vous m'êtes ſuperflus,
Je n'ai plus rien à voir où mon amant n'eſt plus;
Et toi, d'où vient l'arrêt dont il faut que j'expire,
Tes regrets ne ſont pas ce qu'ici je déſire.

Bouche, infidelle bouche, interromps tes discours;
Tu n'as que trop parlé, ferme-toi pour toujours,
Enfin, grace à l'Amour, mon ame se prépare
A joindre la moitié, dont la mort la sépare.

CELINDE.

Ah! Madame.

AMALASONTE.

Ah! je meurs, cher & fidelle amant,
Nous allons être au moins unis au monument.

CELINDE.

Elle est évanoüie, hélas! quelle est ma peine?

SCENE VIII.

CELINDE, THEODAT, AMALASONTE.

CELINDE.

MAis, que vois-je? Ah! Seigneur, prenez soin de la Reine;
Pour vaincre le péril qui menace ses jours,
Je vais diligemment chercher quelque secours.

SCENE IX.

THEODAT, AMALASONTE.

THEODAT.

VOus mourrez, beau ſujet des peines que j'endure,
Hélas! j'avois promis de mourir ſans murmure;
Mais la mort que me va cauſer votre trépas,
A trop de cruauté pour n'en murmurer pas.
Ah! beaux yeux, rallumez vos feux avec ma flamme.

AMALASONTE.

Quelle agréable voix appelle ici mon ame?
Theodat.....

THEODAT.

Ma Princeſſe.

AMALASONTE.

Ah! vois-je encore le jour?

THEODAT.

Qui peut vous le ravir?

AMALASONTE.

La douleur & l'amour.

THEODAT.

C'eſt à moi d'en mourir, vivez, belle inhumaine,
Vivez, dût avec vous vivre encor votre haine,
Vivez, votre trépas me donne aſſez d'effroi,
Pour montrer que mon ame eſt plus en vous qu'en moi.

AMALASONTE.

Ne ſois pas étonné, ſi tu me vois confuſe,
Je me trompe moi-même, ou ton pere m'abuſe;
Si ton pere a dit vrai, tu dois ne vivre plus,
Et tu vis, ſi mes yeux & mon cœur en ſont crûs.

THEODAT.

Mon Pere vous a fait un récit véritable,
Vous n'avez ſçû de lui que la mort du coupable ;
Et puiſque Clodeſile a terminé ſon ſort,
Il a dit ſans erreur que le coupable eſt mort.
Sur le bruit de mon crime, emporté de furie,
Il alloit dans la Tour pour me priver de vie,
Lorſqu'il a rencontré ce Prince infortuné,
Expirant du poiſon qui m'étoit deſtiné,
Il avoit lû déja votre lettre mortelle ;
Et le remords preſſant ſon ame criminelle,
Il a connu mon pere, & d'un ton languiſſant
A dit pour derniers mots que je ſuis innocent ;
Qu'il m'eût porté la mort, ſans votre lettre ouverte,
Que le Ciel faiſoit voir ſa juſtice en ſa perte,
Et ne devoit punir que ſa ſœur avec lui
De tous les attentats qu'on m'impute aujourd'hui.
C'étoit ce que mon pere avoit à vous apprendre,
Alors que vous avez refuſé de l'entendre.
Enfin pour me ſouſtraire à votre emportement,
Il veut que je m'abſente, & le veut vainement,
Il m'a fait délivrer ; mais quoiqu'il puiſſe faire,
Ma Reine peut ſur moi beaucoup plus que mon pere,
Son pouvoir céde au vôtre, & n'eſt pas aſſez fort
Pour aſſurer mes jours quand vous voulez ma mort.
Je viens ici m'offrir à ſuivre votre envie,
J'ai beaucoup plus d'amour pour vous que pour la vie,
Mon cœur cherche à vous plaire, ou cherche le trépas,
Il n'a plus qu'à mourir, puſqu'il ne vous plaît pas.

AMALASONTE.

Non, non, ma haine enfin meurt avec Amalfrede,
Comme elle fit mon mal, elle a fait mon remede ;
Cette amante ennemie en perdant la clarté,
M'a fait ſçavoir ſon crime & ta fidélité.

Mon Arrêt fut injuſte, & je ſçai qu'en ta place
Ton Juge maintenant aura beſoin de grace.
Mais j'apperçois ton pere.

SCENE DERNIERE.

THEUDION, AMALASONTE, CELINDE, THEODAT. EURIC.

Suite.

THEUDION *à Celinde.*

Eſt-il poſſible ? Ah ! Cieux,
Le Reine évanouïe, & mon fils en ces lieux.

CELINDE.

De foibleſſe déja la Reine eſt revenuë.

AMALASONTE.

De votre fils, Seigneur, l'innocence eſt connuë,
Veüillez de notre hymen approuver le lien.

THEUDION.

Puiſqu'il eſt innocent, ſon bonheur eſt le mien.

THEODAT.

A pouvoir m'exprimer mon ſoin en vain s'employe.

AMALASONTE.

Je ſçais ta paſſion, & devine ta joye.
N'ayons plus d'autre ſoin que d'aller en ce jour
Prendre des mains d'hymen ce que nous doit l'amour.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE FANTÔME AMOUREUX,

TRAGI-COMEDIE.

Repréſentée en 1659.

ACTEURS.

CARLOS, amant d'Iſabelle, & ami de Fabrice.

CLARINE, ſuivante d'Iſabelle.

FABRICE, amant de Climene

CLIMENE, maîtreſſe de Fabrice & du Duc.

IACINTE, ſuivante de Climene.

FERDINAND, Duc de Ferrare.

VALERE, Capitaine des Gardes du Duc.

ISABELLE, ſœur de Fabrice.

ALPHONCE, pere de Fabrice & d'Iſabelle.

LICASTE, domeſtique d'Alphonce.

CELIN, domeſtique de Carlos.

GARDES.

La Scéne eſt à Ferrare.

LE FANTOSME
AMOUREUX.
Tragi-Comedie.

LE FANTOME AMOUREUX.

TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CARLOS, CLARINE dans une rue.

CARLOS.

LE sçais-tu bien Clarine ? ô Ciel ! eſt-il poſſible
Qu'Iſabelle pour moi, ceſſe d'être inſenſible,
Et que cette beauté reſſente en ma faveur
Le feu que ſes beaux yeux ont fait naître en mon cœur ;

CLARINE.

Je vous le dis encor ; oüi votre amour la touche,
C'eſt une verité que j'ai ſçû de ſa bouche.

CARLOS.

Je ſuis fort étonné d'un ſuccès ſi charmant.

CLARINE.

Moi, je m'étonne fort de votre étonnement.
Seigneur à vos plaiſirs ne mettez point d'obſtacle ;
Voir changer une fille, eſt-ce un ſi grand miracle ?
Nous avons une pente à changer tour à tour,
Soit ou l'amour en haine, où la haine en amour ;
Et lorſque notre haine ou notre amour ſe change ;
Un effet ſi commun doit peu ſembler étrange.
Iſabelle eſt d'un âge à reſſentir l'effet,
Et du feu qu'elle allume, & du mal qu'elle fait :
La fin de ſes froideurs ne vous doit pas ſurprendre ;
Qui donne de l'amour peut aiſément en prendre ;
Et lorſqu'un jeune cœur n'a jamais rien aimé,
Au premier feu qui brille il s'en trouve enflammé.
Ma maîtreſſe eſt ſenſible autant comme elle eſt belle ;
Et vous ſerez heureux ſi vous êtes fidele.

CARLOS.

Mais viens-tu par ſon ordre ?

CLARINE.

A m'expliquer ſans fard,
Elle m'a commandé de parler de ma part ;
Mais votre honnêteté m'oblige à vous tout dire,
C'eſt par ſon ordre exprès que je viens vous inſtruire.
Je vous ai découvert un important ſecret,
Mais pour en profiter il faut être diſcret :
Pour bien ſçavoir aimer, il faut ſçavoir ſe taire.

CARLOS.

Je pourrai dire au moins mon bonheur à ſon frere ;
Notre amitié l'oblige à me favoriſer,
Et je me ferois tort de lui rien déguiſer.

CLARINE.

CLARINE.

Ah ! c'eſt ce que ſur tout ma maîtreſſe redoute ;
Loin de l'en avertir craignez qu'il ne s'en doute.
Ignorez-vous encor que ſon pere inhumain
Ne lui permettra pas de vous donner la main ?
Qu'il veut pour ſoûtenir l'éclat de ſa famille,
Favoriſer ſon fils aux dépens de ſa fille ;
Et comme il ſe pratique aujourd'hui fort ſouvent,
Deſtine à l'un ſes biens, & pour l'autre un Couvent ?

CARLOS.

Je ſçai qu'à ce deſſein ſon pere ſe prépare,
Mais s'il eſt inhumain, ſon frere eſt moins barbare ;
L'amitié nous unit par de ſi beaux liens,
Que dans mes interêts il confondra les ſiens.

CLARINE.

Sçachez, ſi j'oſe ici parler avec franchiſe,
Qu'il n'eſt point de liens que l'interêt ne briſe.
Que l'on garde toujours ſon bien mieux que ſa foi,
Et qu'il n'eſt point d'ami qu'on aime plus que ſoi.
Ne recevez perſonne en votre confidence,
Le péril ſuit toujours le trop de confiance :
Moins un bien eſt connu, plus il doit être doux ;
Enfin que vos ſecrets ne ſoient ſçûs que de vous.
Ma maîtreſſe le veut.

CARLOS.

Ah ! c'eſt aſſez Clarine,
Il n'eſt plus de raiſon qu'à préſent j'examine.
Il faut que j'obéiſſe avec aveuglement,
Et que le nom d'ami cede à celui d'amant.
Mais verrai-je ce ſoir notre belle maîtreſſe ?

CLARINE.

Monſieur, il eſt bien tard.

CARLOS.

Je connois ton adreſſe,
Et tu ſçais...

CLARINE.

Oüi je ſçai vos liberalitez ;
Je m'en vais l'avertir comme vous ſouhaitez.
Et je viendrai bien-tôt, ſi vous voulez m'attendre,
Ou vous faire monter, ou la faire deſcendre.

SCENE II.

CARLOS ſeul.

QU'il eſt doux d'attendrir un cœur fier & cruel !
Que l'amour eſt charmant quand il eſt mutuel !
Et qu'un captif reſſent de charmes dans ſes peines,
Quand la main qui le dompte aide à porter ſes chaînes !
Un bien acquis ſans peine eſt peu délicieux,
Et plus il a coûté, plus il eſt précieux.
Malgré l'obſcurité, dont l'horiſon ſe couvre,
Je diſcerne aiſément que cette porte s'ouvre.
C'eſt ſans doute Iſabelle, il ſe faut avancer.

SCENE III.

CARLOS, FABRICE.

CARLOS.

MOn bonheur eſt plus grand que je n'oſois penſer,
Je ne puis vous marquer, quelqu'effort que j'employe,
Toute ma paſſion avec toute ma joie.

FABRICE.

De grace, cher ami, laissons les complimens,
Je suis persuadé de tes bons sentimens.

CARLOS *à part.*

Dieux ! que je suis confus, c'est son frere Fabrice.

FABRICE.

Tu sçais donc à quel point le destin m'est propice ;
Mon hymen est conclu, l'on vient de l'arrêter,
Et sans doute tu viens pour m'en féliciter.

CARLOS.

Ami . . .

FABRICE.

Je suis certain que c'est cela qui t'ameine.

CARLOS *à part.*

Qu'il est ingénieux à me tirer de peine !

FABRICE.

Tu viens pour prendre part à mon ravissement.

CARLOS.

Tu me ferois grand tort d'en juger autrement.

FABRICE.

Apprens que nos desirs étoient d'intelligence,
J'allois t'en apporter l'avis en diligence.
J'ai crû que mon bonheur ne t'étoit pas connu,
Et je n'attendois pas de me voir prévenu ;
A ta rare amitié je suis trop redevable.

CARLOS.

Je ne fais rien pour toi qui soit considérable ;
Mon interêt m'amene en ce lieu seulement,
Et tu ne m'en dois faire aucun remerciment.

FABRICE.

Comment, quel interêt en ce lieu t'a fait rendre ?

CARLOS.

Celui qu'en tes plaisirs l'amitié me fait prendre.
Entre deux vrais amis tout doit être commun,
La joie en touche deux alors qu'elle en touche un.

Sçache, quand je prens part dans ton bonheur extrême,
Qu'au lieu de t'obliger, je m'oblige moi-même;
Et du soin que je prens, je suis si bien payé,
Que je n'ai pas besoin d'être remercié.

FABRICE.

Sçache aussi, quand le sort me fait quelqu'avantage,
Que Carlos le redouble, alors qu'il le partage,
Et qu'il diminueroit si tu n'y prenois part.
Mais de notre maison, qui peut sortir si tard?

SCENE IV.

CLARINE, FABRICE, CARLOS.

CLARINE *s'adressant à Fabrice, croyant parler à Carlos.*

ENtrez, entrez, Seigneur, ma maîtresse Isabelle
Vous attend en sa chambre, & veut...

FABRICE.

Quoi, que veut-elle?

CLARINE *à part.*

O malheur! C'est Fabrice, il faut dissimuler.

FABRICE.

Que veut-elle? achevez.

CLARINE.

Elle veut vous parler,
Et vous marquer la joie où l'amitié l'engage,
Sur la conclusion de votre mariage.

FABRICE.

Je connois sa tendresse, & je sçai mon devoir;
Je vais avec Carlos lui donner le bon soir.

SCENE V.

CLIMENE, IACINTE, CARLOS, FABRICE.

CLIMENE *sortant de son logis.*

CEtte voix que j'entens eſt celle de Fabrice,
Je ne pouvois ſortir dans un temps plus propice.

CARLOS.

J'y conſens de bon cœur, allons-y de ce pas,
Tes deſirs ſont les miens, tu dois n'en douter pas.

FABRICE.

Entrons. . .

CARLOS *à part.*

Que ce ſuccès favoriſe ma flâme.

FABRICE *arrêté par Climene.*

Mais qui vient m'arrêter ? O Ciel c'eſt une femme,
C'eſt à moi qu'elle en veut, demeure.

CARLOS.

Je t'attends,
Bas. Voici pour mon amour un nouveau contretemps.

FABRICE.

D'où vient qu'elle s'éloigne alors que je m'avance.

CARLOS.

Elle te veut parler ſans doute en confidence.

FABRICE.

Dans l'eſpoir que c'eſt moi que vous venez chercher,
Ne vous offenſez pas ſi j'oſe m'approcher.
J'ai le cœur aſſez bon, & l'ame aſſez civile,
Pour m'eſtimer heureux ſi je vous ſuis utile;

Pour m'engager, Madame, à l'offre que je fais,
D'employer tous mes soins au gré de vos souhaits,
Il suffit que du Ciel vous ayez l'avantage,
D'être de ce beau sexe à qui tout doit hommage.
Si je puis, toutefois sans importunité,
Apprendre votre nom & votre qualité,
Vous accroîtrez mon zele en me tirant de peine.

CLIMENE.

Sors d'erreur, cher Fabrice, & reconnois Climene.

FABRICE.

Climene, ma maîtresse, est-il croyable ? ô Cieux !
Quel sort t'a pû conduire à telle heure en ces lieux ?
Tu redoubles ma crainte & mon inquiétude,
Plus ta voix m'éclaircit, plus j'ai d'incertitude.
Loin de sortir d'erreur, j'entre en de nouveaux soins,
Et j'étois plus heureux lorsque j'en sçavois moins.
Quel dessein est le tien, je ne le puis comprendre ?

CLIMENE.

Laisse-moi donc parler, je m'en vais te l'apprendre.
Je ne te dirai point combien dans un moment
L'on m'a donné de joie & de ravissement,
Lorsqu'on m'a fait sçavoir que dans cette journée
Nos parens ont enfin conclu notre hymenée ;
Mon amour dont tu dois garder le souvenir,
Doit m'éxempter du soin de t'en entretenir,
Et m'oblige à te faire un récit véritable
Beaucoup plus important, & bien moins agréable.

FABRICE.

Quoi, qui peut maintenant troubler notre heureux sort,
Lorsqu'ainsi que nos cœurs, nos parens sont d'accord ?

CLIMENE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'amour s'accoûtume
A mêler ses douceurs de beaucoup d'amertume ;

Ceux qu'il flatte d'abord sont heureux rarement,
Sa malice est égale à son aveuglement ;
Et comme la fortune il a pris l'habitude
De n'avoir de certain que son incertitude :
C'est une vérité qu'en cet événement
Tu ne vas concevoir que trop sensiblement.
Un jour le plus funeste entre ceux de ma vie,
Où mon pere accablé, d'âge & de maladie,
Reçut le triste honneur de se voir visité
Par le Duc de Ferrare en cette extrémité ;
Ce Prince me connut, & crut voir quelques charmes
Sur mon visage pâle, & tout couvert de larmes ;
Mes yeux plûrent aux siens, pour nos communs malheurs,
Et sa flâme nâquit des sources de mes pleurs.

FABRICE.

Ah ! Climene, je crains...

CLIMENE.

Cette crainte m'offense,
Mon ame toute entiere étoit en ta puissance ;
Je te l'avois donnée, & cette passion
N'a jamais excité que mon aversion.
Si j'ai caché ce feu, tu ne dois pas t'en plaindre,
Avant qu'il fut connu, j'espérois de l'éteindre.
Et j'aurois peine encor à te le réveler,
Si ton propre intérêt ne me faisoit parler.
Sur le bruit qui s'épand de notre mariage,
La passion du Duc s'est convertie en rage.
Il m'est venu trouver dans son premier transport,
M'a juré que mon choix est l'arrêt de ta mort ;
Que l'amour l'empêchant de me punir moi-même,
Il croira faire plus en perdant ce que j'aime ;
Et que pour me punir avec plus de rigueur,
Il ira me chercher jusqu'au fond de ton cœur.
Enfin connoissant bien que son unique envie
Est d'attaquer mes jours en attaquant ta vie,

Conduite par l'amour, & plus par la terreur,
Je viens te conjurer d'éviter ſa fureur ;
Fuis d'ici, quelque ſoin pour moi qui t'y retienne ;
Et pour ſauver ma vie, enfin ſauve la tienne.

FABRICE.

Ce diſcours eſt cruel, autant qu'il paroît doux,
Quoi, vous me conſeillez de m'éloigner de vous ?
Je ſçaurois mal aimer ſi je pouvois m'en taire ;
Dites tout, avoüez que votre amour s'altere,
Que mon reſte d'eſpoir ſe doit évanoüir,
Et que les feux du Duc ont ſçû vous ébloüir.
Je vois bien que ma flâme ici vous importune,
Que vous quittez l'amour pour ſuivre la fortune ;
Et qu'avec tous ſes fers Fabrice infortuné,
Plaît moins à vos beaux yeux qu'un captif couronné ;
Je n'accuſerai point cette rigueur inſigne,
Vous me privez d'un bien dont je n'étois pas digne,
Et recevant un ſceptre offert à vos beautez,
Vous obtenez bien moins que vous ne méritez.
Regnez, rien n'eſt honteux pour prendre un diadême ;
Et comme je vous aime encor plus que moi-même,
Je tiendrai dans ma mort mon deſtin aſſez beau,
Si je vous laiſſe au trône en entrant au tombeau.

CLIMENE.

Peux-tu m'aimer, Fabrice, & le pourrai-je croire ?
Quand tu ne me crois pas digne de cette gloire ;
Et quand, par des ſoupçons que tu devrois bannir,
De mon fidele amour tu perds le ſouvenir ?
Peux-tu bien ignorer avec quelque juſtice,
Que j'aime beaucoup moins un ſceptre que Fabrice,
Et trouve plus de joie en partageant tes fers,
A regner ſur ton cœur, qu'à régir l'univers ?

FABRICE.

FABRICE.

Ah ! Climene il suffit ; mon ame qui t'adore,
Quand tu l'abuserois te voudroit croire encore ;
Et quoique le mensonge ait de noir & de bas,
En sortant de ta bouche il auroit des appas ;
Mais d'où vient, quand pour moi tu fuis une couronne,
Que tu veux que je parte, & que je t'abandonne ?
Quoi, je te laisserois au pouvoir d'un rival ?
Non, ce cruel remede est pire que le mal :
Souffre mon désespoir, ou souffre ma présence,
Qu'importe qui me tuë, ou le Duc, ou l'absence ?

CLIMENE.

Il faut de deux périls songer au plus pressant,
Ici ta perte est sûre, & tu peux vivre absent.
Songe qu'à quelque peine où notre amour te livre,
Tu ne sçaurois mourir sans m'empêcher de vivre.
Qu'avecque tes destins mes jours seront finis,
Qu'au cercüeil par la mort nous serons réünis ;
Qu'où je ne te vois pas, je ne vois point de charmes,
Et si tu ne m'en crois, du moins crois-en mes larmes.

FABRICE.

N'accrois point mes ennuis avecque tes douleurs,
Tout mon sang ne vaut pas la moindre de tes pleurs ;
Et les maux dont je sens mon ame menacée,
Sont déja trop payez d'une larme versée.

CLIMENE.

Quitte ces vains discours, & consens à partir.

FABRICE.

Hé bien ! hé bien, Climene, il y faut consentir.

CLIMENE.

J'ai lieu d'être affligée autant que satisfaite,
Je crains plus ton départ, que je ne le souhaite ;
Et je t'arrêterois, je t'en donne ma foi,
Si je le pouvois faire, & n'exposer que moi ;

Séparons-nous. Mais quoi, cette image funeſte
Me dérobe déja la force qui me reſte ?
Epargne-moi de grace, en partant de ce lieu,
Le danger de mourir en te diſant adieu.

FABRICE.

Climene. Elle me fuit, ô deſtin déplorable !

SCENE VI.

CARLOS, FABRICE.

CARLOS.

AMi, conſole-toi.

FABRICE.

Je ſuis inconſolable,
Il faut mourir, Carlos, puiſqu'il faut m'abſenter.

CARLOS.

Tu ſeras plus heureux, ſi tu veux m'écouter.
Tu ne partiras point, & tu verras Climene
Tous les jours ſans péril, ſans témoins & ſans peine.

FABRICE.

Me vouloir abuſer, c'eſt mal me ſécourir ;
C'eſt irriter mon mal, & non pas le guérir ;
On ne peut trouver l'art de me rendre inviſible.

CARLOS.

Bien donc, crois que pour toi je ferai l'impoſſible,
Souffre que je te parle, & dedans un moment
Tu perdras ta douleur & ton étonnement ;
Tu ſçais depuis quel tems l'Italie affligée,
Entre deux factions ſe trouve partagée,
Dont en chaque Cité les Partiſans mutins,
Se nomment hautement Guelphes & Gibelins :

Souviens-toi que mon pere & celui de Climene
Prirent pour ce ſujet une immortelle haine,
Et que par leur crédit & leur condition
Chacun d'eux ſe rendit Chef d'une faction :
Le Duc l'ayant appris, & redoutant l'iſſuë
De cette inimitié ſi fortement conçuë,
Il les fit arrêter avec quelque raiſon,
Laiſſant à chacun d'eux ſon logis pour priſon.
Mon pere qui voyoit ſa prétention vaine,
Sçachant que ſa maiſon de l'autre étoit prochaine,
Eut recours à l'adreſſe, & ſe crut tout permis
Pour perdre le plus grand de tous ſes ennemis ;
Et lors pour avancer en ſecret ſa ruïne,
Juſques ſous ſon jardin fit creuſer une mine ;
Déja même elle étoit achevée à peu près,
Lorſqu'il tomba malade, & mourut tôt après ;
Je fus, comme tu ſçais, par le droit de naiſſance
Héritier de ſes biens, & non de ſa vengeance ;
Et quand je haïrois Climene dans ce jour,
Je voudrois immoler ma haine à ton amour.
Et ouvrant cette mine avec un peu d'adreſſe,
Tu peux, ſans qu'on te voye, entrer chez ta Maîtreſſe ;
Et pour l'exécuter en toute ſûreté,
Nous ferons croire à tous que tu t'es abſenté.

FABRICE.

Que ne te dois-je point ? quelle reconnoiſſance....

CARLOS.

De tes remercimens mon amitié s'offenſe.
Je m'en vais chez le Duc faire ma cour exprès,
Pour ſçavoir ſes deſſeins touchant tes intérêts :
Entre dans mon logis.

FABRICE.

Ne te mets pas en peine.
Je vais de cet avis faire part à Climene.
Mais qu'eſt-ce que j'entends ?

SCENE VII.

LE DUC, VALERE, FABRICE, IACINTE, Gardes.

LE DUC.

Faites ce que j'ai dit.

FABRICE.

C'eſt le Duc, la fureur me rend tout interdit,

LE DUC.

Quelque horreur que Climene ait montré pour ma flamme,
Quelque reſte d'eſpoir flatte encore mon ame,
J'ai gagné la Suivante, & je viens de ſçavoir
Qu'elle veut m'introduire en ſa chambre ce ſoir.
On ouvre, eſt-ce Iacinte ?

IACINTE *ſortant de chez Climene.*

Oüi, tout nous eſt propice,
Ma Maîtreſſe ſe trompe, & vous prends pour Fabrice,
Elle m'a commandé d'ouvrir ſans differer,
Et ſon ordre m'excuſe en vous laiſſant entrer,
Ne perdez point de tems. Mais je l'entends deſcendre,
Ne parlez pas, ſans doute, elle ſe va méprendre.

FABRICE.

Il faut nous éclaircir, approchons doucement.

I

* *Valere frappe à la porte du logis de Climene.*

SCENE VIII.

LE DUC, CLIMENE, FABRICE, IACINTE, VALERE, Gardes.

CLIMENE *s'adreſſant au Duc, & croyant parler à Fabrice.*

QUe peux-tu ſouhaiter, où viens-tu, cher Amant ?

FABRICE *à part.*

Amant, qu'entens-je, ô Ciel ?

CLIMENE.

J'ai ſujet de me plaindre,
A ma priere un ſoir ne peux-tu te contraindre ?
Je t'excuſe pourtant, & je veux préſumer
Que l'on ſe contraint mal, quand on ſçait bien aimer,
Et ne veux pas nier que mon ame charmée,
Ne peut ſe plaindre ici que d'être trop aimée.

FABRICE *à part.*

Le puis-je croire, ô Ciel ? ſuis-je point enchanté ?

CLIMENE.

Tu ne ſçaurois douter de cette vérité ;
Quand je veux m'irriter, je ſens que je m'abuſe,
Mon ame te défend quand ma bouche t'accuſe.

LE DUC *à part.*

O trop heureux Fabrice !

FABRICE *à part.*

O trop heureux rival !

CLIMENE.

Tu connois mon amour.

FABRICE *à part.*

Je la connoissois mal.

CLIMENE.

Quoi, tu ne réponds rien, doutes-tu de ma flamme ?
Crains-tu qu'un autre objet te chasse de mon ame ?
Quoiqu'il puisse arriver, sois certain que toujours
Mon amour & ma vie auront un même cours,
Que de ne t'aimer plus je me trouve incapable.

LE DUC *à part.*

Que je suis malheureux !

FABRICE *à part.*

Que je suis miserable !

CLIMENE.

Qui t'oblige tout bas encore à murmurer,
Faut-il quelques sermens pour mieux t'en assurer ?
Si toujours mon amour ne fait toute ma gloire,
Si tu n'occupes seul mon cœur & ma memoire,
Que le.....

FABRICE.

Ne jurez pas, ame ingrate & sans foi,
Il n'en est pas besoin, perfide, je vous croi.

LE DUC.

Ton trépas de bien près suivra ton insolence.
A moi, Gardes.

FABRICE *en s'enfuyant.*

En vain je ferois résistance.

SCENE IX.

LE DUC, CLIMENE, IACINTE.

LE DUC. *

QU'on le ſuive, & qu'il meure.

IACINTE.

Hélas ! je meurs d'effroi.

CLIMENE.

La force me défaut, Iacinte, ſoutiens-moi.

* *Valere & les Gardes vont après Fabrice.*

SCENE X.

LE DUC ſeul.

QU'il périſſe, ſa mort n'eſt que trop légitime,
Un mérite trop grand eſt ſouvent un grand crime :
En perdant ce rival, je puis tout acquerir,
Et s'il ne périt pas, mon eſpoir doit périr :
Sçachons ſi le ſuccès répond à mon envie.

SCENE XI.

VALERE, LE DUC, IACINTE, Gardes.

VALERE.

AH, Seigneur! c'en eſt fait, il eſt tombé ſans vie.
En vain pour ſe défendre il a fait quelque effort,
De mille coups mortels il a reçû la mort;
Et de ſon corps ſanglant & couvert de bleſſures,
Son ame a pour s'enfuir trouvé mille ouvertures.

IACINTE *ſortant du logis de Climene.*

Ah! Seigneur, arrêtez.

LE DUC.

Tes ſoins ſont ſuperflus,
Je ſuis vengé, Iacinte, & Fabrice n'eſt plus.

IACINTE.

N'entrez point au logis, ſi vous aimez Climene,
D'une grande foibleſſe elle revient à peine.

LE DUC.

Le ſang que j'ai verſé lui coûtera des pleurs;
Entre, je n'irai point accroître ſes douleurs;
Je vai me retirer. Vous cependant, Valere,
Du trépas de Fabrice avertiſſez ſon pere,
Et lui faites ſçavoir que ſa témérité
N'a reçu que le prix qu'elle avoit mérité.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, CLARINE dans une Chambre.

ISABELLE.

Qui vient d'entrer céans ?

CLARINE.

Madame, c'eſt Valere,
Qui de la part du Duc entretient votre pere.

ISABELLE.

Quel ſujet ſi preſſant peut ici l'amener ?

CLARINE.

Pour vous le pouvoir dire, il faudroit deviner.

ISABELLE.

Un meſſage à telle heure eſt choſe aſſez nouvelle.

CLARINE.

C'eſt ce qui comme vous me tient fort en cervelle.

ISABELLE.

Attendons-en l'iſſuë, & changeons de propos.

CLARINE.

Vous voulez m'obliger à parler de Carlos,
Avoüez-le, Madame.

ISABELLE.

Il faut que je t'avoue
Que j'ai quelque plaiſir, quand j'entens qu'on le loüe.

CLARINE.

J'aurois perdu le ſens ſi j'en diſois du mal,
C'eſt un fort honnête homme, il eſt fort libéral,
Il mérite beaucoup.

ISABELLE.

Mais de quelle maniere
A-t-il ſçû que pour lui mon humeur eſt moins fiere,
Et que mon cœur enfin ſe diſpoſe à l'aimer?

CLARINE.

Avecque des tranſports qu'on ne peut exprimer.

ISABELLE.

Sur-tout as-tu bien ſçû lui dire avec adreſſe
Qu'afin de le ſervir tu trahis ta maîtreſſe,
Et que tu l'avertis ſans mon conſentement?

CLARINE.

Oüi, je l'ai dit, Madame, & fort adroitement:
Mais votre amour bizarre a droit de me ſurprendre,
Vous craignez qu'il le ſçache, & lui faites apprendre:
S'il en ſçait un peu moins, en ferez-vous bien mieux?
Les eſprits des amans ſont bien capricieux.

ISABELLE.

Bien que j'aime Carlos, ſoit raiſon ou caprice,
Je croi lui faire tort, quand je lui fais juſtice.
La pudeur que le Ciel dans notre ſexe a mis,
En matiere d'amour ne ſe croit rien permis;
Et par certain pouvoir que j'ignore moi-même,
Ne ſçauroit, ſans rougir, me laiſſer dire, j'aime.
Il ſemble que nos yeux faits pour dompter les cœurs,
Alors que nos captifs deviennent nos vainqueurs,

Quoi qu'ils trouvent d'aimable au trait qui nous
surmonte,
Ne peuvent regarder ce changement sans honte :
De mépriser l'amour mon cœur ne sçait plus l'art.
Mais, que vois-je ? Carlos dans ma chambre, & si
tard !
O Ciel !

SCENE II.

CARLOS, ISABELLE, CLARINE.

CARLOS.

DE ce logis voyant la porte ouverte,
Je n'ai pû refuser l'occasion offerte ;
Et suivant mon amour j'ai crû pouvoir monter,
Sans perdre le respect & sans vous irriter.

ISABELLE.

Quoi, vous vous figurez que sans que je m'irrite,
Je puisse ainsi de vous souffrir une visite ?
Non, votre espoir se trompe, & cette liberté
Marque en vous peu d'amour ou trop de vanité.
Pouvez-vous bien m'aimer, & prendre une licence
Qui fera contre moi parler la médisance ?
Ou sans être trop vain, pouvez-vous bien penser
Qu'un dessein si hardi ne puisse m'offenser ?

CARLOS.

Quelque raison que j'aye ici pour ma défense,
Je me tiens criminel puisque je vous offense ;
Et profiterois peu d'être assez obstiné
Pour me croire innocent quand je suis condamné.

ISABELLE.

Oüi, oüi, je vous condamne, & pour votre ſupplice
Il faut que vous ſortiez, & que je vous banniſſe.

CARLOS.

Je n'en appelle point, je vais me retirer;
J'obéis à regret, mais ſans en murmurer.

ISABELLE.

Quoi! vous ſortez ſi-tôt; quel motif vous y porte?

CARLOS.

Puiſque vous l'ordonnez, il faut bien que je ſorte;
Je dois vous obéir.

ISABELLE.

Pour un parfait amant
C'eſt obéir, Carlos un peu bien promptement:
Croyant que vous m'aimez je paroîtrois trop vaine,
On chérit ſans ardeur ce qu'on quitte ſans peine.
L'amour par des reſpects ſe ſçait mal exprimer;
Qui ſçait bien obéir, ne ſçait pas bien aimer.

CARLOS.

Ce diſcours ſurprenant rend mon ame interdite:
Pouvez-vous bien vous plaindre alors que je vous quitte?
Quand je vous obéis contre mon ſentiment,
Quand mon amour éclate en mon aveuglement,
Et quand par une ardeur qui n'eſt pas fort commune,
Mon bonheur me deplaît lorſqu'il vous importune.
Que n'auriez-vous point dit, ſi cherchant mes plaiſirs,
J'avois à vos ſouhaits préféré mes deſirs?
Et de quelle façon pourrai-je enfin vous plaire,
Si vous obéiſſant je vous mets en colere?

ISABELLE.

Pour un homme amoureux vous raiſonnez trop bien;
Où l'amour eſt puiſſant, la raiſon ne peut rien.

L'un ne peut subsister, tant que l'autre subsiste.
Quelquefois une fille aime qu'on lui résiste,
Qu'on s'obstine à l'aimer sans son consentement;
Et comme ses désirs s'expliquent rarement,
Elle parle souvent pour se voir contredire,
Et pour être forcée à ce qu'elle désire.
Suivant cette maxime en cet événement,
Possible ai-je parlé contre mon sentiment,
Et peut-être bien loin de me croire outragée,
Ne m'obéissant pas, vous m'auriez obligée.

CARLOS.

C'est agréablement que je reste confus:
Si cet aveu m'étonne, il me charme encor plus;
Et s'il faut demeurer pour ne vous pas déplaire,
Il n'est rien plus aisé que de vous satisfaire.
Puisque l'obéissance a pour vous peu d'appas,
Je resterai, Madame, & n'obéirai pas.

ISABELLE.

Il n'est plus tems; sortez, j'ai changé de pensée,
L'occasion se perd si-tôt qu'elle est passée:
Vous auriez trop d'orgüeil, & j'en aurois trop peu
Si je vous retenois après un tel aveu.

CARLOS.

Cet ordre est rigoureux.

ISABELLE.

Il est sans injustice,
Je n'aime pas toujours qu'on me désobéisse.
Suivez, Clarine, allez & gardez d'être vû.
O Ciel! j'entens mon pere.

CLARINE.

Helas, tout est perdu:
Possible il s'est douté de votre intelligence;
Dedans ce cabinet entrez en diligence.

SCENE III.

ALPHONSE, CLARINE, ISABELLE.

ALPHONCE.

AH, ma fille! ah, ma fille!

ISABELLE *à part.*

Il paroît furieux,
Je lis trop clairement mon malheur dans ſes yeux.

ALPHONCE.

Pourrois-je vivre après des diſgraces ſi grandes?

ISABELLE.

Qu'eſt-il donc arrivé?

ALPHONCE.

Quoi, tu me le demandes?
Vois-tu pas dans l'excès de mes vives douleurs,
Que je ſuis accablé du plus grand des malheurs?

ISABELLE.

Quoi! quel malheur, mon pere?

ALPHONCE.

Iſabelle, Iſabelle,
Ce n'eſt plus de ce nom qu'il faut que l'on m'appelle.

ISABELLE *à part.*

Je feindrois vainement, il faut tout conteſſer.

ALPHONCE.

Quel fatal changement! Ciel! qui l'eût pû penſer?

ISABELLE.

De grace, écoute-moi.

ALPHONCE.

Que veux-tu que j'ecoute ?
Je ne ſçai que trop bien ce qu'aujourd'hui me coûte
Cet amour, qui ſe plaît dans le ſang & les pleurs,
Et cache des poiſons quand il montre des fleurs.

ISABELLE.

J'avoüe....

ALPHONCE.

Ah, que ſouvent nos attentes ſont vaines !
Souhaitant des enfans, qu'on ſouhaite de peines !

ISABELLE.

Si ſon trépas....

ALPHONCE.

Oüi, oüi, ſon trépas eſt certain.

ISABELLE.

Souffrez que par mes pleurs....

ALPHONCE.

Tu les répands en vain.

ISABELLE.

Mon pere, la vengeance eſt fort aiſée à prendre.

ALPHONCE.

Helas ! contre le Duc que pourrai-je entreprendre ?

ISABELLE.

Le Duc ! Que dites-vous ?

ALPHONCE.

Hé quoi ! tu ne ſçais pas
Que mon fils par ſon ordre a reçu le trépas ?

ISABELLE.

C'eſt ce que j'ignorois, ô diſgrace cruelle!

ALPHONCE.

Valere de ſa part m'en a dit la nouvelle,
Et m'a voulu forcer de demeurer d'accord
Qu'il n'a rien fait d'injuſte en lui donnant la mort.

ISABELLE.

Quoi donc! par une injuſte & barbare contrainte,
Ainſi que la vengeance, on vous défend la plainte?

ALPHONCE.

Oüi, pour punir mon fils, même après ſon trépas,
On veut que je l'apprenne, & n'en murmure pas.
Il ſemble qu'on ſouhaite, en cauſant ma ruïne,
Que j'aille encor baiſer la main qui m'aſſaſſine;
Et qui d'un fils ſi cher ayant percé le flanc,
Eſt encore fumante & teinte de mon ſang.

ISABELLE.

Mais, Seigneur, ſongez-vous dans cette conjoncture,
Que le corps de mon frere attend la ſépulture?

ALPHONCE.

Oüi, j'en ai pris le ſoin; par mon commandement
On le doit apporter dans cet appartement.

SCENE

SCENE IV.

LICASTE, ALPHONSE, ISABELLE, CLARINE.

LICASTE.

SEigneur de votre fils la mort eſt trop certaine,
Nous l'avons apporté dans la chambre prochaine.
A quelques pas d'ici nous l'avons rencontré,
Sans habits & de coups ſi fort défiguré,
Que l'on pouvoit douter avec quelque juſtice,
Que ce funeſte corps fût celui de Fabrice,
Si l'on n'avoit trouvé, cherchant avecque ſoin,
Sa caſaque aſſez proche, & ſon chapeau plus loin;
Ce qui dans ce malheur m'a mis le plus en peine,
C'eſt que j'ai fait du reſte une recherche vaine,
Ses autres vêtemens ne ſe ſont point trouvez,
Et j'ignore qui peut les avoir enlevez.

ALPHONSE.

O fils infortuné d'un pere miſérable!

LICASTE.

Vous pouvez voir d'ici cet objet déplorable.
Avant qu'on ſe prépare à le mettre au tombeau,
S'il vous plaît d'ordonner qu'on tire ce rideau.

ALPHONCE.

Il eſt fort à propos, Licaſte qu'on le tire. *
Que l'on nous laiſſe ſeuls, que chacun ſe retire.
Dans ce funeſte objet mes regards interdits,
Ne trouvent preſque plus aucun trait de mon fils.
Et mon déſordre a peine à me laiſſer connoître,
Dans ce corps maſſacré celui que j'ai fait naître.

* *L'on tire le rideau, & l'on voit deſſus un lit un corps maſſacré.*

Eſt-ce dans cet état que je te vois, mon fils,
Un nom encor ſi doux me peut être permis ;
A ce ſpectacle affreux, qui rend ma peine extrême,
Je me ſens plus atteint de tes coups que moi-même.
Mon deſtin malheureux differe peu du tien,
Le ſang que tu répands eſt le plus pur du mien ;
Le bras, dont la rigueur hâte tes funerailles,
N'a pû percer ton flanc ſans percer mes entrailles,
Et ſi nous differons dans un ſort ſi confus,
C'eſt que je ſens les maux que tu ne ſouffres plus.
Sources de mes ennuis, bleſſures violentes,
Qui ne paroiſſez plus que des bouches ſanglantes,
Dont les muets accents ſollicitent mon bras
A venger cette mort par un autre trépas,
Le ſort d'un Souverain n'eſt pas en ma puiſſance ;
En vain contre un tel ſang vous demandez vengeance ;
Je ne puis vous offrir d'autre ſang en ces lieux,
Que celui que mon cœur fait couler par mes yeux.

ISABELLE.

La cruauté du Duc devroit être punie.

ALPHONSE.

Il eſt mon Prince encor malgré ſa tyrannie.
Le deſtin des Sujets dépend des Souverains,
Un crime devient juſte en partant de leurs mains ;
Et malgré leurs rigueurs, ſi ces Dieux de la terre
Doivent être punis, c'eſt d'un coup de tonnere.
Je ferois auſſi-bien des efforts ſuperflus,
Mon fils revivra-t-il ſi le Duc ne vit plus ?
Mais Clarine à la hâte ici s'eſt avancée.

SCENE V.

CLARINE, ALPHONSE, ISABELLE.

CLARINE.

AH, Seigneur! ah, Madame.....

ALPHONSE.

Etes-vous insensée?

CLARINE.

J'ai vû.....

ALPHONSE.

Qu'avez-vous vû qui vous trouble si fort?

CLARINE.

J'ai vû, j'ai vû.....

ALPHONSE.

Quoi donc.....

CLARINE.

J'ai vû marcher un mort.

ALPHONSE.

Vous perdez la raison.

CLARINE.

Rien n'est plus véritable;
Il marche sur mes pas, ce phantôme effroyable.
Je l'entends, & je vois ce spectre que je fuis.

ISABELLE.

C'est mon frere.....

ALPHONSE.

O merveille! en effet c'est mon fils.

SCENE VI.

ALPHONSE, FABRICE, ISABELLE.

ALPHONSE.

MOn fils, mon ame eſt-elle éclaircie ou trompée ?
Eſt-ce une illuſion, dont ma vûë eſt frappée ?
Si c'eſt un vain objet que forme ma terreur,
Finiſſe au moins ma vie avecque mon erreur.
Peux-tu bien des vivans être encore du nombre ?
Vois-je ton corps, Fabrice, ou bien vois-je ton ombre ?
Viens-tu pour me combler ou de joye ou d'effroi ?
Viens m'éclaircir, mon fils ! approche, embraſſe-moi.

FABRICE.

Je vois le jour, Seigneur, & j'y trouve des charmes
Puiſqu'à vos yeux ma vie épargne quelques larmes.
Ce n'eſt pas qu'outragé du ſort & de l'amour
L'on ne me fit faveur de me priver du jour ;
Mais bien qu'on m'obligeât dans l'état où j'ai l'ame,
D'éteindre avec mon ſang tout ce que j'ai de flamme,
Et que ce ſang verſé rendît mon ſort plus doux,
J'aime à le conſerver, parce qu'il vient de vous.

ALPHONSE.

D'où te vient pour la vie une ſi forte haine ?
Tu ne ſçaurois douter de l'amour de Climene ;
La paſſion du Duc te rend trop allarmé,
Si tu cheris beaucoup, tu n'es pas moins aimé.

FABRICE.

C'eſt un témoin bien faux, qu'une belle apparence,
Je m'aſſurois trop bien de ſa perſeverance,
Et croirois même encor ſes déſirs innocens
Si je pouvois douter du rapport de mes ſens :
J'ai de ſa perfidie un trop ſûr témoignage,
J'ai de ſa propre bouche appris qu'elle eſt volage.
L'ingrate entretenoit mon rival fortuné,
D'un air ſi peu commun & ſi paſſionné,
Que le reſpect du Duc, ni les ſoins de ma vie,
De marquer mon dépit n'ont pû m'ôter l'envie.
Le Duc aux premiers mots plein de haine & d'amour,
A donné l'ordre exprès de me priver du jour ;
Et connoiſſant alors ma défenſe inutile,
Sous un portail obſcur j'ai cherché mon azile ;
Tandis qu'un inconnu marchant de ce côté,
Que l'on a pris pour moi parmi l'obſcurité,
S'eſt trouvé tout-à-coup environné de Gardes,
Et s'eſt ſenti percer de coups de hallebardes.
Dès que ces aſſaſſins ont été retirez,
Pour tirer de péril mes jours mal aſſurez,
Et rendre cette erreur encor plus vraiſemblable,
J'ai pris l'habit ſanglant de ce corps déplorable ;
Et j'étois déja prêt à lui laiſſer le mien,
Dans le courant du fleuve ayant jetté le ſien,
Alors qu'un bruit de voix traverſant mon envie,
M'a fait laiſſer ce corps ſans habits & ſans vie,
Pour me rendre en ces lieux près de vous promptement,
Et vous donner avis de cet évenement.

ALPHONSE.

De cet heureux ſuccès la ſuite m'épouvante,
Apprends que de ta mort déja le Duc ſe vante ;
Il croit ta perte juſte, & m'oblige à juger
Que tes jours conſervez ſont encore en danger ;

Si tu veux m'obéir, par une prompte abſence,
Souſtraits ſans differer ta vie à ſa vengeance.

FABRICE.

Mais quoi ? quitter Climene !

ALPHONSE.

Elle t'a bien quitté,
Son exemple te guide à l'infidélité ;
Si trahir qui nous aime, eſt un trait de baſſeſſe,
Aimer qui nous trahit, n'eſt pas moindre foibleſſe.

FABRICE.

Je ſuis toujours amant, quoiqu'amant maltraité,
Elle a moins d'injuſtice encor que de beauté :
Son crime dans ſes yeux n'a rien moins d'effroyable,
Elle ceſſe d'aimer ſans ceſſer d'être aimable :
Et mon cœur, qu'elle charme & qu'elle a ſçû trahir,
S'eſt trompé, s'il a crû qu'il la pouvoit haïr.

ALPHONSE.

De cette erreur l'abſence eſt l'unique remede,
Il faut à mes deſirs que ta paſſion céde ;
Fui par obéïſſance ou par reſſentiment,
Aſſure ton ſalut par ton éloignement,
C'eſt ce que je deſire.

FABRICE.

Et ce que j'appréhende.

ALPHONSE.

N'importe ....

FABRICE.

Mais, Seigneur ....

ALPHONSE.

Mais je te le commande,
De peur d'être apperçu, ſors ſans ſuite & ſans bruit,
Va paſſer chez Carlos le reſte de la nuit ;
Et prends devant le jour le chemin de Florence,
Où j'ai beaucoup d'amis qui prendront ta défence ;
Je ferai chez Carlos par un fidelle agent,
Te conduire un cheval avecque de l'argent.

FABRICE.

Ma sœur....

ALPHONSE.

Par des regrets n'accrois point ma disgrace,
Sors, sors, sans differer ; adieu, que je t'embrasse.
De mon plus cher appui je me laisse priver,
Mais quoi je ne te perds qu'afin de te sauver.

SCENE VII.

ALPHONSE, ISABELLE.

ISABELLE.

PAr quelle cruauté banniſſez-vous mon frere ?

ALPHONSE.

Tu me parles en sœur, & moi j'agis en pere ;
Il est beaucoup plus doux à mon esprit confus,
D'avoir un fils absent que de n'en avoir plus.
Je veux tromper le Duc, & qu'il perde l'envie,
En sçachant son trépas, de poursuivre sa vie.
Je veux que dès demain ma maison soit en deüil,
Que pour mon fils ce corps soit mis en un cercüeil.
Afin qu'avec le Duc tout Ferrare se trompe,
Je le veux honorer d'une funebre pompe ;
Aussi-bien devons-nous quelqu'honneur pour le prix
D'un sang de qui la perte a conservé mon fils.
Enfin. . . .

SCENE VIII.

FABRICE, ALPHONCE, ISABELLE.

FABRICE.

SEigneur.....

ALPHONSE.

Qui peut te troubler de la sorte?

FABRICE.

J'ai rencontré le Duc auprès de notre porte,
Il suivoit un flambeau qui m'a pû faire voir.
J'oi du bruit, il me suit, allez le recevoir.

ALPHONCE.

O devoir trop injuste! O contrainte cruelle!
Dedans ce cabinet passe avec Isabelle.

ISABELLE *à part.*

Il va trouver Carlos, que vais-je devenir.

FABRICE.

Suivez-moi donc, ma sœur, qui peut vous retenir?

ISABELLE.

J'ai peur qu'on ne nous voie, & j'aurai moins de crainte,
Pourvû que la lumiere en ce lieu soit éteinte.

FABRICE.

Je n'y contredis point, dépêchons-nous d'entrer.

SCENE

SCENE IX.

CARLOS sortant du cabinet.

Ils sont entrez tous deux, sortons sans différer.
Le sort à mes desirs cesse d'être contraire,
Je puis sortir ; mais quoi, j'entends la voix du pere.
Que je suis malheureux !

SCENE X.

LE DUC, VALERE, ALPHONSE ; CARLOS, Gardes.

LE DUC.

Je ne suis point déçû,
Votre fils est vivant, Alphonse, je l'ai vû.
Ayant sçû que Climene étoit évanoüie,
J'ai voulu prendre soin d'une si belle vie.
Et conduit par l'amour j'allois en son logis,
Alors que le hazard m'a fait voir votre fils.
Je sçai qu'elle l'adore, & j'oserai vous dire
Que son mal cessera si Fabrice respire.
Enfin je le souhaite, & suis ici monté
Afin de m'éclaircir de cette verité.

ALPHONSE *montrant au Duc le corps qui est sur le lit.*

Seigneur, il est aisé de vous tirer de peine,
Voici mon fils, jugez si sa perte est certaine.

Vous le craigniez vivant, ne le craignez plus mort,
Voyez son sang glacé qui fume à votre abord.

LE DUC.

C'est trop, j'ai de sa perte une assurance entiere.
Mais que faisoit Carlos en ce lieu sans lumiere ?

CARLOS *à part.*

Pour sauver notre ami, feignons adroitement.

LE DUC.

Il paroît interdit.

CARLOS.

Seigneur, c'est justement.
Venant pour de Fabrice apprendre ici la perte,
Dès que je suis entré dans cette chambre ouverte,
Son spectre au même instant s'est offert devant moi,
Mais dedans un état qui m'a transi d'effroi.
D'un fantôme effroyable il avoit la figure,
Son sein étoit ouvert d'une large blessure,
Tout son teint étoit pâle, & tout son corps sanglant,
Il n'avançoit vers moi que d'un pas chancelant;
Il lançoit un regard languissant & farouche,
Un sang livide & noir lui sortoit de la bouche :
Et sa vigueur mourante en ce dernier effort,
Promenoit dans ses yeux l'image de la mort.

LE DUC.

La même vision tantôt m'est survenuë,
Mais Fabrice a paru moins horrible à ma vûë,
J'ai cru le voir vivant.

CARLOS.

Je vous donne ma foi,
Que votre Alteſſe a vû son ombre comme moi.

LE DUC.

C'est ce qui me confond, je tenois pour un conte
Ce que des spectres vains le vulgaire raconte :
Je ne pouvois penser qu'un esprit hors d'un corps,
Pour s'offrir aux vivans se séparât des morts ;

Qu'il ceſſât d'être ſimple, & qu'il lui fût poſſible,
Quand il n'a plus de corps d'être encore viſible.
Ce ſuccès toutefois me doit épouvanter,
Je ne le ſcaurois croire, & je n'en puis douter.
Mais adieu, votre ennui s'accroît par ma préſence.

ALPHONSE.

Seigneur, je vous conduis.

LE DUC.

Non, je vous en diſpenſe.
Je ſçai ce qu'eſt un pere, & qu'il n'eſt pas permis
De rendre des devoirs à qui vous ôte un fils.

ALPHONSE *à part à Carlos.*

Que ne vous dois-je point ?

CARLOS *à part à Alphonse.*

La grace n'eſt pas grande.
Que Fabrice à l'inſtant en mon logis ſe rende.
D'ici ſans qu'on le voie il ſe peut évader,
Je vais ſuivre le Duc pour le perſuader.

SCENE XI.

ALPHONSE, FABRICE, ISABELLE.

ALPHONSE.

SOrs, & choiſis demain Florence pour retraite.

FABRICE.

Seigneur....

ALPHONSE.

Sans repliquer, fais ce que je ſouhaite,

Pour toi tous mes désirs doivent être des loix.
Adieu, viens m'embrasser pour la derniere fois.

SCENE XII.

ALPHONSE, ISABELLE.

ISABELLE.

SEigneur, malgré vos soins, je crains bien que mon frere
Ne se puisse soûmettre à cet ordre severe.
Par ses derniers discours je n'ai que trop compris
Qu'il aime encor Climene après tous ses mépris;
Et que son ame aveugle est encor résoluë
A tout perdre plûtôt qu'à la perdre de vûë.

ALPHONSE.

Je veux m'en éclaircir, & j'y sçaurai pourvoir:
Chez Climene demain rends-toi devers le soir.
Le mal qui l'a surprise à ce devoir t'invite,
Et tandis à Carlos j'irai rendre visite.
Si mon fils est resté, j'espere avec raison
De le trouver dans l'une ou dans l'autre maison.
Mais il est tard, adieu; la fortune inhumaine
T'accorde du repos autant que j'ai de peine.
Je souffre assez d'ennuis.

ISABELLE.

Les maux que je ressens,
Pour être plus cachés, ne sont pas moins pressans.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC, IACINTE,

dans le jardin de Climene.

IACINTE.

C'Est ici le jardin, Seigneur, où ma maîtresse
Viendra dans un moment promener sa tristesse.
L'ennui que lui produit la mort de son amant,
Ainsi que sa santé, trouble son jugement :
Encor que de son mal le danger soit extrême,
Elle marche, & voudroit se fuir presqu'elle-même.
Je puis vous assûrer que bien-tôt ses douleurs
L'ameneront ici pour pleurer ses malheurs ;
Et vous la pourrez voir sans témoins & sans peine,
Pour peu que votre Alteſſe en ce lieu se promene.

LE DUC.

Ton soin accroît ma peine, & non pas mon espoir ;
Je brûle également, & je crains de la voir.
Je brûle de la voir, quand je me représente
De toutes ses beautés une image charmante ;

Et quand ſes déplaiſirs me ſont repréſentés,
Je crains de rencontrer ſes beaux yeux irrités.
Oüi, oüi, je crains de voir cette belle affligée
Me reprocher les maux où mes feux l'ont plongée;
Dire que de mes ſoins ſa haine eſt le ſeul fruit,
Et qu'avec mon rival mon eſpoir eſt détruit.

IACINTE.

Votre Alteſſe, Seigneur, doit être préparée
Aux reproches ſanglans d'une amante éplorée.
A vous parler ſans fard, j'ai peine à préſumer
Que ſon cœur aiſément ſe porte à vous aimer:
Mais votre ame en ce point doit-elle être incertaine?
Servez-vous de la force où la douceur eſt vaine:
Puiſque tous vos déſirs tendent à l'épouſer,
Raviſſez un bonheur qu'on veut vous refuſer.
Enlevez cette amante aveugle & rigoureuſe;
Et malgré qu'elle en ait, forcez-là d'être heureuſe.

LE DUC.

Moi, l'enlever! Non, non, je n'y puis conſentir,
La force avec l'amour ne ſçauroit compâtir.
Je voudrois être aimé ſans qu'elle fût contrainte,
Et qu'elle eût de l'amour ſans avoir de la crainte:
Mais loin que ſon dédain ceſſât par cet effort,
En devenant plus juſte il deviendroit plus fort.

IACINTE.

Vos raiſons ne ſont pas tout-à-fait légitimes;
Notre ſexe, Seigneur, a d'étranges maximes.
Souvent ce qu'il témoigne eſt ce qu'il ne ſent pas,
Il aime rarement le débris du trépas.
Dans l'eſprit d'une amante, après cette diſgrace,
L'amour devient douleur, & la douleur ſe paſſe;
Et malgré ſes ſermens & ſes cris ſuperflus,
La paſſion défaut lorſque l'objet n'eſt plus.

Climene dans ſon cœur dès ce moment peut-être
Des cendres de l'amour ſent l'ambition naître,
S'apprête à préferer, malgré ſon juſte deüil,
Le poſſeſſeur d'un Trône au dépôt d'un cercueïl;
Et poſſible déja de ſes ennuis laſſée,
A cette élection voudroit être forcée.

LE DUC.

La forcer à l'hymen & la faire enlever,
Sont les derniers moyens que je veux éprouver.
Avant que de tenter la moindre violence,
Je veux la voir.

IACINTE.

Seigneur, la voici qui s'avance.

LE DUC.

Voi comment elle rêve, & comme ſes pas lens
Marquent de ſon eſprit les troubles violens:
On voit ſur ſa pâleur ſa triſteſſe étalée.

IACINTE.

Laiſſez-moi l'aborder, paſſez dans cette allée.

SCENE II.

CLIMENE, IACINTE, LE DUC.

IACINTE.

MAdame....

CLIMENE.

Qu'on me laiſſe un moment ſeule ici;
Que chacun ſe retire, & vous, Iacinte, auſſi.

IACINTE.

Mais si le Duc....

CLIMENE.

Sortez, sans achever le reste ;
Ne prononcez jamais ce nom que je déteste.

LE DUC *à part.*

Ah, que j'ai de malheurs !

IACINTE.

Je vous l'avois bien dit,
La douceur ne peut rien sur ce farouche esprit.

LE DUC.

Je suivrai ton conseil ; sortons en diligence :
Sa fierté s'accroîtroit encor par ma présence.

IACINTE.

De peur qu'on ne vous voïe, il faut la voir entrer
Avant que de ces lieux je vous puisse tirer.
Je vais y prendre garde, & tandis votre Alteſſe
Peut dans ces promenoirs divertir sa triſteſſe.

SCENE III.

CLIMENE seule.

STANCES.

TOi, qui fais l'impoſſible avec facilité,
Guide errant & sans yeux, enfant sans innocence,
Tiran des cœurs, Amour, qui t'es toujours vanté
Que la mort cede à ta puiſſance :
Contre elle de tes droits viens donner connoiſſance,

Ou permets qu'à tes traits je puisse recourir ;
Fais revivre Fabrice, ou laisse-moi mourir.

Les objets les plus doux, loin de me divertir,
Accroissent de mes maux la rigueur & le nombre.
Le soleil qui me luit, ne sert qu'à m'avertir
Que Fabrice n'est plus qu'une ombre ;
Les lis me semblent noirs, & la verdure sombre,
Et la plus vive rose en ce fatal moment
Paroît teinte à mes yeux du sang de mon amant !

Cher amant, triste objet de mes cris superflus,
Dont l'image est sans cesse en ma mémoire errante,
Ne me reproche point, si, quand tu ne vis plus,
je demeure encore vivante ;
La mort m'auroit rejointe à ton ombre sanglante,
Si j'avois pû finir ma vie & ma langueur,
Sans faire encor périr Fabrice dans mon cœur.

Ton rival animé du barbare dessein
De terminer ton sort qui lui faisoit envie,
Ne frappa que mon cœur lorsqu'il perça ton sein,
Et n'attenta que sur ma vie :
Sa fureur est trompée, au lieu d'être assouvie,
En tranchant tes destins, il a trahi ses vœux ;
Car je meurs dans ta cendre, & tu vis dans mes feux.

Et tu vis dans mes feux ! Ah ! que dis-je insensée ?
Ton image vivante en mon ame est tracée !
Mais ces traits immortels qui me flattent si fort,
Sont les traits de Fabrice, & de Fabrice mort !
Etoit-il raisonnable, injuste destinée,
Que la mort l'attendît si près de l'himénée ?
Mais ne raisonnons point en de si grands malheurs,
Etouffons nos sanglots, interdisons nos pleurs ;

Et pour de nos ennuis envenimer l'atteinte,
Ne nous accordons pas l'uſage de la plainte.
Nourriſſons notre deüil, & par des ſoins prudens,
De peur de l'affoiblir, renfermons-le au-dedans,
Signalons nos regrets, mieux qu'avec la parole :
Lorſqu'on a tout perdu, qui ſe plaint, ſe conſole.
Oüi, cher amant, pour mieux déplorer ton trépas :
Mais quel bruit effroyable entens-je ſous mes pas ?
Pour me joindre à Fabrice, il ſemble qu'un tonnerre
Se prépare à ſortir du centre de la terre ? *
Ciel ! le bruit ſe redouble, & par des coups nouveaux
Je ſens que ſous mes pieds on creuſe des tombeaux.
Je vois tomber les fleurs, déraciner les plantes,
Des arbres les plus forts, les ſouches ſont tremblantes.
Fuyons, mais je ne puis, la peur me le défend.
Dieu ! le déſordre augmente, & la terre ſe fend.
O Ciel ! Fabrice en ſort, la force ici me laiſſe,
Je n'en puis plus, je meurs de crainte & de foibleſſe. †

* *Il ſe fait un grand bruit ſous le Théâtre.*

† *Elle tombe ſur un gazon évanoüie.*

SCENE IV.

FABRICE, CLIMENE.

FABRICE *ſortant de la Mine.*

GRace aux ſoins de Carlos, & malgré le deſtin,
J'oſe eſpérer de voir Climene en ce jardin.
Mais pour cacher à tous cette étrange avanture,
Couvrons de cette mine avec ſoin l'ouverture ;

Ces caiſſes pourront rendre avec ces rameaux verds
Cette mine inviſible ; & ces débris couverts.
Il ne me reſte plus que de chercher l'ingrate,
Devant qui je prétends que mon dépit éclate ;
Je lui veux reprocher mes ſervices paſſés,
Son amour inconſtant, & ſes ſermens fauſſés.
De peur que mon trépas lui donne de la joye,
Afin de l'affliger, je veux qu'elle me voye,
Et que l'ingrate ici m'entende proteſter
Que je veux vivre encor, mais pour la déteſter.
Je la vois, je la vois, cette belle inconſtante.
Mais hélas ! je la vois, pâle, froide & mourante ;
A ce funeſte objet, qui me rend interdit,
Une tendre pitié ſuccede à mon dépit ;
Et ſi cette pitié, que ſon malheur me cauſe,
N'eſt pas encore amour, il s'en faut peu de choſe.
Climene ! beau ſujet de mon feu renaiſſant,
Jette encor ſur Fabrice un regard languiſſant,
Malgré tout mon dépit, malgré ton inconſtance,
Je n'ai point contre toi ſouhaité de vengeance,
Reviens, & ſi tu veux que je ne vive pas,
D'un regard tout au moins honore mon trépas,
J'entends quelqu'un marcher, cachons-nous ſans l'attendre.
Si j'entrois dans la mine, on pourroit me ſurprendre.

SCENE V.

LE DUC, CLIMENE,

LE DUC.

JE viens d'oüir des coups, qui m'ont inquiété,
Le bruit qui m'a surpris est fait de ce côté,
Avançons, j'apperçois Climene qui sommeille;
Mais, hélas! ô disgrace à nulle autre pareille,
Elle a perdu le jour, & sous un voile épais,
Ses beaux yeux sont fermez pour ne s'ouvrir jamais!
Par quelle loix faut-il, ô destin tyrannique,
Qu'une beauté si rare ait un sort si tragique;
Et que l'astre naissant, dont mon feu s'est produit,
Trouve dès son matin une éternelle nuit?
Mais, quelle est mon erreur! ô merveille adorable,
Le sort est innocent, & je suis seul coupable,
C'est ce bras inhumain, qui par un coup fatal
M'a ravi ma maîtresse, en m'ôtant mon rival.

CLIMENE.

Hélas....

LE DUC.

Elle respire, amour, sois-moi propice.
Climene ouvrez les yeux.

CLIMENE.

C'est donc toi, cher Fabrice,
Fantôme, que j'adore, ombre de mon amant,
Que veux-tu.....

LE DUC.

Sa douleur trouble son jugement.

CLIMENE.

Viens-tu me reprocher d'une voix imprévûë
Que tu verrois le jour, si tu ne m'avois vûë,
Et que de notre amour, le feu jadis si beau,
Brilla pour t'éclairer à descendre au tombeau?

LE DUC.

Non, non, détrompez-vous, adorable Climene.

CLIMENE.

Dis-moi donc, cher amant, le sujet qui t'amene,
Viens-tu solliciter, & mon cœur & mon bras,
De differer ma mort pour venger ton trépas?
Veux-tu que cette main, au sang du Duc plongée,
Rende ma perte juste, & la tienne vengée?
Parle, parle: hé bien donc par un illustre effort,
Il sera hors d'état de rire de ta mort;
Au milieu de sa Cour, aux yeux de tout Ferrare,
J'irai percer le cœur de ce Prince barbare.

LE DUC.

Ce n'est que de vos yeux que mon cœur craint les coups,
Connoissez qui vous parle, & revenez à vous,
L'excès de vos ennuis vous font un tort extrême.

CLIMENE.

Que vois-je....

LE DUC.

Vous voyez un Prince qui vous aime.

CLIMENE.

Quel accident funeste, & quel cruel destin,
Au lieu de mon amant, m'offre son assassin?
Seigneur, souffrez ce mot d'une amante offensée,
Qui de vous respecter doit être dispensée.
Quoi! vous n'êtes donc pas assouvi pleinement,
D'avoir sçû me priver d'un noble & cher amant?
Et par des cruautez sans exemple & sans nombre,
Vous venez donc encor me priver de son ombre?

LE DUC

L'ombre, dont vous parlez, n'eſt qu'une illuſion ;
Que forme votre crainte & votre affliction ;
Et quand j'ai diſſipé cette funeſte image,
J'ai crû vous faire plus de faveur que d'outrage.
Quant à Fabrice mort, daignez vous ſouvenir
Que c'eſt votre intérêt qui me l'a fait punir ;
Le diſcours qu'il vous tint avec tant d'inſolence,
M'a porté juſtement à cette violence :
Je vous euſſe offenſée en lui laiſſant le jour,
Et j'aurois moins oſé, ſi j'euſſe eu moins d'amour.

CLIMENE.

A ce compte il faudra que je vous rende graces
De m'avoir expoſé aux dernieres diſgraces,
D'avoir cruellement fait perir à mes yeux
L'objet, ſans qui pour moi le jour eſt odieux ;
D'avoir ravi mon ame à la ſienne aſſortie,
Et percé de mon cœur la plus chere partie.
De vos prétentions vous êtes éloigné,
En perdant un rival, vous n'avez rien gagné ;
Et l'art que vous mettez à le noircir de blâme,
Ne ſçauroit l'empêcher de vivre dans mon ame.
Quand ce mort, que je ſens vivant dans mes eſprits,
M'eût autant témoigné de haine & de mépris,
Que vous montrez d'amour & de reſpect encore :
Je l'euſſe autant aimé, comme je vous abhorre.

LE DUC.

Je ne condamne point ce juſte emportement,
S'il étoit mon rival, il étoit votre amant,
Et j'eus tort d'outrager d'une rage animée,
Votre image charmante en ſon cœur imprimée.
Je ſçai que ce rival qui m'étoit odieux,
Eût plus de droit que moi de plaire à vos beaux yeux :
Son merite tout ſeul l'avoit rendu coupable,
Et je le haïſſois pour être trop aimable :
Mais en le haïſſant je vous aimois aſſez
Pour voir ſans murmurer ſes ſoins récompenſez,

S'il eût pû comme moi joindre en votre perſonne
Au préſent de ſon cœur le don d'une Couronne.
Vous pouvez recevoir ces deux biens de ma main,
Mais déja vos regards marquent votre dédain :
Pour moins vous irriter je vous laiſſe, & j'eſpere
Qu'un jour à mes déſirs vous ſerez moins contraire.

CLIMENE.

Le temps n'a point pour moi de remede aſſez fort,
Mon mal n'aura jamais de terme que ma mort.

SCENE VI.

IACINTE, FABRICE, CLIMENE.

FABRICE.

Approchons, j'apperçois le Duc qui ſe retire,
Ma peine eſt diſſipée, & Climene reſpire ;
Mais, Dieu qui vient encor ici me traverſer.

IACINTE *à Climene.*

Le funeſte appareil à l'inſtant va paſſer.

CLIMENE.

Quoi, celui de Fabrice ?

FABRICE.

Approchons, c'eſt Iacinte ;
Pour elle il ne faut pas me faire de contrainte.

IACINTE.

Oüi, de votre balcon dans ce même moment,
L'on peut voir le cercüeil qui cache votre amant :
Son pere, qui prétend rendre ſon deüil célébre,
Honore ſon trépas d'une pompe funebre ;
Et tandis qu'on le porte au temple deſtiné,
Vous pourrez voir paſſer ce corps infortuné.

CLIMENE.

C'eſt mon dernier ſouhait.

FABRICE *se découvrant.*

Il faut qu'il s'accomplisse.
Contentez-vous, voyez le malheureux Fabrice.

IACINTE.

Ciel, contre ce fantôme où dois-je avoir recours ?
La fuite en ce péril sera mon seul secours.
Où puis-je me sauver ?

CLIMENE.

Quoi, Iacinte me laisse ?

IACINTE *en s'enfuyant.*

Je ne reconnois plus que la peur pour maîtresse.

FABRICE *retenant Climene.*

Vous me fuyez, ingrate & perfide beauté :
C'est faire aller trop loin votre légéreté :
Si sur votre ame encor quelque justice regne,
Après m'avoir trahi, souffrez que me pleigne.

CLIMENE.

Moi, vous trahir ? qu'entens-je, en quel étonnement
Me met la nouveauté de cet évenement !
S'il faut croire mes yeux dedans cette rencontre,
C'est Fabrice vivant que ce hazard me montre ;
Mais si j'en crois sa voix, ce n'est assurément
Qu'un fantôme trompeur d'un si fidele amant.

FABRICE.

Je suis ce même amant, qui contre votre envie,
En perdant tout espoir n'a pû perdre la vie.
Oui, oui, je vis encore ; & malgré mon courroux,
Ingrate, je crains bien de vivre encor pour vous.
Je ne sçai qui s'oppose au dépit qui m'inspire,
Qu'au lieu de murmurer, je sens que je soûpire ;
Et que toute l'ardeur qui me reste en ce jour,
Ressemble beaucoup moins au dépit qu'à l'amour.

CLIMENE.

CLIMENE.

A ce dernier aveu je reconnois Fabrice,
En secret, malgré lui son cœur me rend justice ;
Et quand sa bouche injuste ose me condamner,
A me croire fidele il semble s'obstiner.

FABRICE.

Fidele ! ah ! c'est au Duc que ce discours s'adresse,
Il doit seul espérer toute votre tendresse.

CLIMENE.

Peux-tu bien m'inputer ces lâches sentimens ?

FABRICE.

Ce sont des véritez, si j'en crois vos sermens ;
Je douterois encor de ce malheur extrême,
Si je l'avois appris d'autre que de vous-même.

CLIMENE.

D'un mal que l'on connoît le remede est aisé,
Je connois ton erreur, cesse d'être abusé ;
Si dans le dernier soir, fécond en infortunes,
J'ai marqué pour le Duc des bontez peu communes ;
J'ai crû t'entretenir, & dessus cette foi,
Ce que j'ai dit pour lui ne s'adressoit qu'à toi ;
Ton image qui sçait avecque tant de gloire
Occuper tous mes sens, mon cœur, & ma mémoire,
Fut seule criminelle en ce fatal moment,
Si c'est crime en amour qu'un peu d'aveuglement.

FABRICE.

Pour un amant dont l'ame aux soupçons s'abandonne,
La plus mauvaise excuse est toujours assez bonne ;
Un mensonge qui plaît trompe agréablement,
Et tout ce qu'on souhaite est cru fort aisément.
Quand toutes tes raisons seroient des raisons feintes,
Il est si doux pour moi de voir finir mes craintes,
Et flatter les ennuis que tu m'as sçû causer,
Que tu m'obligerois de vouloir m'abuser.

CLIMENE.

De ces lâches soupçons que ton cœur se délivre ;
Si tu veux t'éloigner je suis prête à te suivre ;
Tu connoîtras par tout l'équité de ma foi,
Soit qu'il me faille vivre ou mourir avec toi.
Que le Ciel favorise ou trompe notre attente,
Je vivrai satisfaite, & je mourrai contente.

FABRICE.

Que dois-je. . .

CLIMENE.

Tu ne dois aucun remerciment,
En suivant tes desirs je suis mes sentimens :
Mais qui t'a pû sauver ?

FABRICE.

Le destin m'a fait grace,
Un passant a péri dans la nuit en ma place,
Et cette mine encor m'a donné le moyen
Du logis de Carlos de passer dans le tien.

CLIMENE.

Tu peux entretenir ici tes rêveries,
Cependant que j'irai prendre mes pierreries.
Passe sous ce berceau, je crois oüir du bruit,
Je te viendrai trouver si-tôt qu'il sera nuit.

SCENE VII.

FABRICE, IACINTE.

FABRICE.

SI je ne suis trompé, Iacinte ici s'avance,
De ma chere Climene elle a la confidence ;
De tout point aujourd'hui le sort me sera doux,
Si je puis l'obliger à partir avec nous.

IACINTE.

De ma derniere peur remiſe encore à peine,
Je retourne en tremblant au logis de Climene;
J'ai fait périr Fabrice, & je dois bien juger
Qu'il vient de l'autre monde afin de ſe venger.
Ma perte en ce moment ſeroit inévitable,
Si j'allois rencontrer ce ſpectre épouvantable.

FABRICE.

Arrête.....

IACINTE

C'eſt l'eſprit, bon Dieu, je meurs d'effroi!
Ah! Monſieur le fantôme, ayez pitié de moi,
Je reconnois ma faute, & je vous fais promeſſe
De ne trahir jamais ni vous ni ma maîtreſſe.

FABRICE *à part.*

Qu'entens-je? il faut ſçavoir les ſecrets juſqu'au bout.
Ne me déguiſez rien, auſſi-bien je ſçais tout.

IACINTE.

Ne me touchez donc point, je m'en vais vous tout dire;
Il eſt vrai que toujours j'ai tâché de vous nuire;
Que pour ſervir le Duc j'ai fait tout mon effort,
Et que même je ſuis cauſe de votre mort.

FABRICE.

Eſprit pernicieux.....

IACINTE.

N'entrez point en furie,
Ce n'eſt pas encor tout, écoutez, je vous prie;
J'oublois que le Duc a, par mon ſentiment,
De Climene aujourd'hui conclu l'enlevement;
Et que ce même ſoir poſſible ſans remiſe,
On doit exécuter cette injuſte entrepriſe.

FABRICE.

Quelle infidélité?.....

IACINTE.

J'ai tout dit mes forfaits,
Trouvez bon maintenant que je vous laiſſe en paix,

Et ſçachez que pour moi la peine eſt ſans ſeconde,
D'entretenir long-temps des gens de l'autre monde.
Si vous n'étiez point mort vous ſeriez aſſez bon
Pour à mon repentir accorder mon pardon.

FABRICE.

Il me ſeroit honteux de punir une femme :
Allez, ...

IACINTE.

Monſieur l'Eſprit, Dieu veuille avoir votre ame.

SCENE VIII.

FABRICE ſeul.

LE Duc doit enlever Climene cette nuit !
Ciel ! mon eſpoir encor doit-il être détruit ?
Mais d'une vaine peur mon cœur ſe laiſſe atteindre,
Puiſque je ſuis aimé, je n'ai plus rien à craindre.
Allons, ſouvenons-nous qu'il n'eſt rien d'aſſez fort
Pour déſunir deux cœurs que l'amour met d'accord;
Et qu'augmentant ſa force au milieu des obſtacles,
Ce Dieu ſçait toujours l'art de faire des miracles.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE seul.

VOici l'heure propice, où j'espere de voir
La beauté dont mon cœur adore le pouvoir.
Déja l'astre du jour achevant sa carriere,
Ne lance plus ici qu'une foible lumiere.
De ses derniers raions il pare l'Occident,
Il tombe avec éclat, il brille en se perdant;
Et le reste brillant de sa clarté mourante
Rend sa chute pompeuse, & sa perte éclatante.
Pardonnez, ô soleil, dont la splendeur me nuit,
Si mon espoir s'accroît quand votre éclat s'enfuit.
L'amour ingénieux assemble pour ma peine
Tout l'éclat qui me charme aux beaux yeux de Climene;
Et bien tôt ses regards me rendront des clartez
Qui passent de beaucoup celles que vous m'ôtez.
Mais, qu'elle tarde, & Ciel! qu'elle a de négligence!
Elle ne paroît point, & la lune s'avance.

Tout mon espoir déja s'éteint avec le jour,
Ce long retardement marque un défaut d'amour.
On marche ; & si mes yeux sont des témoins fidelles,
Je vois venir enfin ce miracle des belles.

SCENE II.

CLIMENE, FABRICE.

CLIMENE.

FAbrice ? ...

FABRICE.

Il n'est pas loin, beau sujet de mes feux,
Ce Fabrice fidéle autant qu'il est heureux.

CLIMENE.

Auprès de toi plûtôt j'esperois de me rendre,
Je crains de t'avoir fait ennuier de m'attendre.

FABRICE.

Pour Fabrice en effet croi que de tes beaux yeux
Le moindre éloignement est beaucoup ennuieux.
Je t'attendois plûtôt ; & pour ne te rien feindre,
J'avois dessus ce point résolu de me plaindre :
Mais pour tout oublier il suffit de te voir.
De me plaindre à tes yeux je n'ai pas le pouvoir ;
Et le plaisir présent qui flatte ma pensée,
M'ôte le souvenir de ma peine passée.

CLIMENE.

Puisque l'amour te force à ne pas m'accuser,
La même passion m'oblige à m'excuser.
Le soin des diamans dont je me suis chargée,
A ce retardement ne m'a pas engagée :

Le soin de prendre un temps propre à notre départ,
A pû seul m'obliger à te joindre si tard.

FABRICE.

Il faut de ces discours remettre ailleurs la suite,
Achevons nos desseins, & hâtons notre fuite.
Du sort injurieux je crains encor les coups,
On s'y doit moins fier lorsqu'il paroît plus doux.

CLIMENE.

Hâtons-nous, j'y consens: mais que vois-je paroître?
Je crains que ce flambeau ne te fasse connoître.
Cache-toi....

FABRICE.

Je mourrai plûtôt que me cacher:
On peut te faire outrage, & je dois l'empêcher.
Je suis bien averti que le Duc se prépare
A te faire enlever par un ordre barbare.

SCENE III.

LE DUC, VALERE, CLIMENE, FABRICE, Gardes.

VALERE.

Elle doit être ici....

LE DUC.

Je me tire à l'écart:
J'entendrai tout; allez, & parlez de ma part.

FABRICE.

Quoi ! souffrir qu'on t'enleve, & même en ma présence ?

CLIMENE.

Non, si tu t'apperçois de quelque violence,
Avance à mon secours ; cependant cache-toi,
Et ne me laisse encore à craindre que pour moi.
Que cherchez-vous, Valere, en ces lieux à telle heure ?

VALERE.

Je ne souhaitois pas de rencontre meilleure :
Un carrosse à présent vous attend ici près ;
Je vous y dois conduire, & j'en ai l'ordre exprès.

CLIMENE.

De qui vous vient cet ordre ?

VALERE.

Il vient du Duc, mon maître,
Qu'ici pour Souverain chacun doit reconnoître.

CLIMENE.

Tout Souverain qu'il est, il doit pourtant sçavoir
Que l'ame de Climene est hors de son pouvoir.
Mon cœur dépend d'un autre ; & quoi qu'il puisse dire,
Ce n'est pas un sujet qui soit sous son empire.

VALERE.

Madame, je vous plains ; mais il faut obéir.

CLIMENE.

Croit-il se faire aimer comme on se fait haïr ?
Perdant la liberté, pense-t-il que je prenne
Pour des effets d'amour tant de marques de haine ?
De son inimitié que peut-on redouter,
Si quand il m'aime, il cherche à me persécuter ?

VALERE.

VALERE.

Je ſuis autant forcé que vous êtes contrainte :
Mais, quoi ! votre ame en vain s'abandonne à la plainte ?
Suivez-moi promptement, ou je vais....

LE DUC.

Arrêtez.
Pour ſouffrir qu'on l'outrage elle a trop de beautez,
Ou plutôt quelque peine où ſa rigueur m'engage,
J'ai trop de paſſion pour ſouffrir qu'on l'outrage.
Oüi, de votre mépris confus, déſeſperé,
A votre enlevement je m'étois préparé.
J'en attendois l'iſſuë ; & j'avoüerai, Madame,
Que l'amour ſurmontoit le reſpect dans mon ame :
Mais à vos premiers mots par un ſoudain retour
Le reſpect dans mon ame a ſurmonté l'amour.
Ceſſez, ceſſez de craindre, ô merveille charmante,
L'ardeur de cet amour un peu trop violente !
Votre cœur dût-il être auſſi dur qu'un rocher,
J'emploirai le reſpect tout ſeul pour le toucher.
J'ai plus de paſſion que vous n'avez de haine ;
Par tout où je ſerai vous ſerez Souveraine,
Et je tiendrai mon ſort trop heureux & trop doux,
Non de donner des loix, mais d'en prendre de vous.

CLIMENE.

Je rendrois grace au Duc d'un aveu ſi propice,
Si je pouvois flatter l'ennemi de Fabrice.

LE DUC.

Encore que ſa perte ait lieu de m'obliger,
Puiſqu'elle vous afflige, elle doit m'affliger.
Mais il court ſur ce point un bruit qui m'épouvante,
On dit que ce Fantôme à vos yeux ſe préſente.

CLIMENE.

Ce bruit n'a rien de faux, il eſt vrai qu'en ces lieux
Fabrice après ſa mort s'eſt offert à mes yeux.

LE DUC.

Afin de diſſiper les craintes dangereuſes
Que vous pourroient cauſer des viſions fâcheuſes,
Quatre ou cinq de mes gens, & des mieux réſolus,
Auront ordre à l'inſtant de ne vous quitter plus.

CLIMENE.

Ah, Seigneur! ce n'eſt pas ce que je vous demande.

LE DUC.

C'eſt le moindre devoir qu'il faut que je vous rende:
Souffrez que l'on vous garde.

CLIMENE.

Il n'en eſt pas beſoin.

LE DUC.

Votre repos me touche, & j'en dois prendre ſoin.

CLIMENE.

Au lieu de m'obliger votre deſſein me bleſſe,
Mes déſirs de ce ſoin diſpenſent votre Alteſſe:

LE DUC.

Ce ſeroit vous trahir que ſuivre vos déſirs,
La viſion d'un mort accroît vos déplaiſirs.
Permettez....

CLIMENE.

Non, Seigneur, défendez qu'on me ſuive;
La viſion m'en plaît, & je crains qu'on m'en prive.

LE DUC.

Ce ſpectre troublera toujours votre raiſon,
Tant que vous reſterez ſeule en cette maiſon.

CLIMENE.

S'il ne tient qu'à changer de logis pour vous plaire,
Dès ce même moment je veux vous ſatisfaire:
Le logis de Carlos au mien ſe trouve joint.

LE DUC.

Si vous en faites choix, je n'y contredis point.

Sa mere eſt fort prudente, & ſes conſeils ſolides
Seront un grand ſecours pour vos eſprits timides :
Souffrez que je vous méne en ſon appartement.

CLIMENE.

Seigneur, cette priere eſt un commandement. *
De le ſuivre en ce lieu je ne puis me défendre,
Puiſqu'auſſi-bien Fabrice a deſſein de s'y rendre.

FABRICE *à part.*

De quoi donc ſi long-temps peut-elle diſcourir ?
Mais, Dieux ! le Duc l'emmene, allons la ſecourir.

LE DUC.

Ce fantôme eſt l'effet d'une triſte penſée,
Tous les ſens ſont troublés lorſque l'ame eſt bleſſée.

FABRICE.

Eteignons la lumiere.

LE DUC.

Enfin, je vous promets
Qu'il n'eſt point de fantôme, & qu'il n'en fut jamais.
Mais, que vois-je ? ô prodige ! Ah, Ciel ! quelle eſt ma peine ?

FABRICE.

C'eſt Fabrice qui vient vous arracher Climene.

CLIMENE.

Fabrice, à quel danger es-tu venu t'offrir ?

FABRICE.

Sauve-toi, ma Climene, ou laiſſe-moi périr.

CLIMENE.

Mes jours ſont en péril, lorſque tu te hazardes.
Je m'éloigne, ſui-moi.

LE DUC.

Que l'on s'avance, Gardes,
Je veux être éclairci, ne m'abandonnez pas.

FABRICE.

Climene eſt éloignée, allons ſuivre ſes pas.

* *Climene parlant tout bas.*

VALERE.

N'en doutez point, Seigneur, c'eſt l'ombre de Fabrice.

LE DUC.

N'importe, il faut encor que je m'en éclairciſſe.

SCENE IV.

CARLOS, VALERE, LE DUC.

CARLOS *ſortant de la mine.*

SEcourons notre ami ; ce bruit me fait juger
Que ſes jours en ces lieux courent quelque danger.

VALERE.

D'un fantôme trompeur la priſe eſt impoſſible ;
Il eſt pris toutefois, & c'eſt un corps ſenſible.

LE DUC.

Ah, traître ! ah, le plus grand de tous mes ennemis !

CARLOS.

Ah, Seigneur ! quel forfait Carlos a-t-il commis ?
Vous n'avez jamais eu de ſujet plus fidelle.

LE DUC.

Qu'entens-je ? c'eſt Carlos ; la ſurpriſe eſt nouvelle.
Tous mes raiſonnemens ſe trouvent ici vains :
Venez-vous d'enlever Climene de mes mains ?

CARLOS.

Moi, Seigneur ! nullement, le bruit qu'on vient d'entendre,
Pour en ſçavoir la cauſe, en ce lieu m'a fait rendre.

LE DUC.

Qui donc en ce jardin eſt venu m'arrêter ?

VALERE.

C'eſt l'ombre de Fabrice, en pouvez-vous douter ?
Nous en pouvons tous rendre un fort ſûr témoi-
gnage,
Nous avons bien connu ſa voix & ſon viſage.

LE DUC.

Je les ai remarqué auſſi diſtinctement.

CARLOS.

De Fabrice, Seigneur, c'eſt l'ombre aſſurément.

LE DUC.

Ce prodige me laiſſe comme étrange peine,
A quitter ce logis j'avois porté Climene ;
Et juſqu'en ſa maiſon j'allois l'accompagner,
Quand ce ſpectre eſt venu qui l'a fait éloigner.

CARLOS.

Ainſi que vous, Seigneur, ce ſuccès m'épouvante.

LE DUC.

Carlos, il faut trouver cette beauté charmante,
Et pour ſa ſûreté la conduire chez toi.
Cherche de ce côté, Vous autres, ſuivez-moi.

CARLOS.

Ah, Ciel ! tout eſt perdu, la fourbe eſt avérée.
Si Fabrice eſt trouvé, ſa perte eſt aſſurée.
Mais ſi, malgré la nuit, je ne m'abuſe pas,
J'apperçois qu'une femme adreſſe ici ſes pas.

SCENE V.

CARLOS, CLIMENE.

CLIMENE.

Fabrice, eſt-ce toi? ...

CARLOS.

Non....

CLIMENE.

Ah! ma peine eſt extrême.

CARLOS.

Si ce n'eſt lui, du moins c'eſt un autre lui-même.
C'eſt Carlos....

CLIMENE.

Ah, Seigneur! quel malheur eſt le mien!

CARLOS.

J'ai ſçû votre diſgrace, & n'en ignore rien;
J'ai tout appris du Duc, qui brûlant de colere
Vous cherche avec un ſoin qui n'eſt pas ordinaire.

CLIMENE.

Fabrice eſt en ces lieux; s'il alloit le trouver,
Il ſeroit impoſſible après de le ſauver.
Carlos, ſi vous l'aimez, détournez ſes diſgraces;
Pour rejoindre le Duc, marchez deſſus ſes traces:
Afin de l'éloigner, il le faut avertir
Que de ce lieu fatal je ſuis prête à ſortir;
Et qu'enfin j'ai promis ici de vous attendre
Pour en votre logis avecque vous me rendre.

CARLOS.

J'y cours. Vous, eſſayez d'avertir votre amant,
Et ſurtout rendez-vous en ce lieu promptement.

CLIMENE.

La fortune pour moi n'eſt pas aſſez propice
Pour ſouffrir qu'à préſent je rencontre Fabrice;
Avecque trop d'ardeur ſon courroux me pourſuit
Pour m'accorder ce bien : toutefois j'oüois du bruit.
Poſſible que l'amour favorable à mes flammes
Guide ici mon amant. Mais, quoi! ce ſont deux femmes;
Elles m'ont apperçu, ou je m'abuſe fort.
Allons chercher Fabrice, & fuïons leur abord.

SCENE VI.

IACINTE, ISABELLE.

IACINTE.

C'Eſt Climene, approchez avec toute aſſurance,
Et ſouffrez qu'au logis je rentre en diligence.
Ma conduite & mes ſoins ici ſont ſuperflus.

ISABELLE.

Demeure; elle s'éloigne, & je ne la vois plus :
Marchons deſſus ſes pas, & prenons cette route.

IACINTE *à part.*

Dieu! ſi j'allois trouver l'eſprit que je redoute.

ISABELLE.

Tu ſçais tous ſes détours, & tu m'y peux guider :
Paſſe devant....

IACINTE.

Qui, moi ! Dieu m'en veüille garder.
Je ſçais bien mon devoir, quoique fille groſſiere,
Madame, c'eſt à vous de paſſer la premiere.
Ah, ſi l'eſprit venoit punir ma trahiſon ! ...

ISABELLE.

Mais, tu trembles....

IACINTE.

Helas ! ce n'eſt pas ſans raiſon.

ISABELLE.

Demeure donc ; ſans toi je vais ſuivre Climene.

IACINTE.

Elle me laiſſe ſeule : ah ! ma perte eſt certaine.
Madame où courez-vous ?

ISABELLE.

N'arrête point mes pas.

IACINTE.

Vous dûſſiez-vous fâcher, vous ne la ſuivrez pas.

ISABELLE.

Ton importunité, ſans mentir, eſt extrême :
Pourquoi m'arrêtes-tu ?

IACINTE.

Parce que je vous aime ;
Vous ſeriez en péril, ſi vous alliez plus loin :
Votre ſalut m'eſt cher, & j'en veux prendre ſoin.

ISABELLE.

Laiſſe-moi....

IACINTE.

Non, ſçachez une choſe incroyable :
Il revient en ces lieux un eſprit effroyable.

ISABELLE.

Eſt-ce un eſprit folet ?...

IACINTE.

Non, il n'eſt point plaiſant,
C'eſt plûtôt un eſprit malin & mal-faiſant.

ISABELLE.

Qui te l'a dit ?...

IACINTE.

Mes yeux, Madame, & je vous jure
Que je l'ai vû vingt fois ſous diverſe figure ;
Tantôt en forme d'homme, & puis en loup garou,
Et chaque fois tout prêt à me tordre le cou.

ISABELLE.

Climene donc ici n'eſt pas en aſſurance.

IACINTE.

Je ne ſçais ; mais je crois qu'ils ont fait connoiſſance.
Ils s'accordent fort bien. Mais je l'avois bien dit,
En forme de géant voici venir l'eſprit.

SCENE VII.

FABRICE, IACINTE, ISABELLE.

FABRICE.

C'Eſt Iacinte, & Climene eſt ſans doute avec elle.

IACINTE.

Elle approche. Ah! fuïons, ſa rencontre eſt mortelle.

ISABELLE.

C'eſt à moi qu'il s'arrête : ô Ciel, que j'ai d'effroi !

FABRICE.

Climene, c'eſt Fabrice : arrête, écoute-moi.

ISABELLE.

Parlons bas, c'eſt mon frere. Ah! Dieu, quelle ſurpriſe !
Feignons, pour découvrir quelle eſt ſon entrepriſe.

FABRICE.

Le Duc, à qui mes ſoins viennent de t'arracher,
Sans doute en ce moment s'employe à te chercher.
Ne perdons point de tems pour fuir ſa violence,
Au logis de Carlos paſſons en diligence.
De plus, je crains ma ſœur; car chez mon pere au ſoir
Elle me témoigna qu'elle viendroit te voir :
S'il faut qu'elle me voye, au même inſtant mon pere ?
Qui me croit déja loin, apprendra le contraire.

Ce n'eſt pas que ma ſœur ſoit fine au dernier point ;
Elle eſt fort innocente, & ne me nuira point ;
Mais elle a le défaut de ne pouvoir rien taire.

ISABELLE.

Vous m'obligez beaucoup ; continuez, mon frere.

FABRICE.

C'eſt ma ſœur Iſabelle. Ah ! quel eſt mon malheur ?

ISABELLE.

Pourſuivez donc, ...

FABRICE.

Helas ! j'en ai trop dit, ma ſœur ;
Excuſe d'un amant la foibleſſe & les craintes.
Si ton cœur reſſentoit de pareilles atteintes,
Tu ſçaurois que le Dieu qui préſide aux amours,
Eſt un enfant timide, & qui tremble toujours.

ISABELLE.

Des maximes d'amour je ſuis fort ignorante,
Et pour les bien ſçavoir je ſuis fort innocente.
Quant à votre ſéjour, que j'apprens à regret,
Ce ſecret ſçû de moi n'en eſt pas moins ſecret.
Je veux, en vous montrant que je ſçai bien me taire,
Etre meilleure ſœur que vous n'êtes bon frere.

FABRICE.

Ah ! c'eſt avoir pour moi des ſentimens trop doux.

ISABELLE.

J'entens quelqu'un marcher, mon frere, éloignez-vous ?

FABRICE.

Je ſuivrai ton avis, ſors de cette demeure,
Et t'en vas chez Carlos, je te ſuis tout à l'heure.

SCENE VIII.

LE DUC, CARLOS, ISABELLE, Suite.

CARLOS.

Vous voyez en ce lieu Climene qui m'attend.

LE DUC.

Conduis-là, c'eſt aſſez, je ſortirai content.

CARLOS *à Iſabelle.*

Madame, c'eſt Carlos, ſuivez mes pas ſans crainte,
Parlez bas. . .

ISABELLE *à part.*

C'eſt Carlos, ſuivons-le ſans contrainte.

LE DUC.

Gardes, ſuivez Climene, il faudra pour ce ſoir
Que mes yeux ſoient privez du bonheur de la voir.
Mon amour à la ſuivre en vain me ſollicite.
Différons à demain de lui rendre viſite.
Le bien que j'en attens ſeroit trop acheté,
S'il coûtoit à Climene une importunité.
Sortons, & flattons-nous encor de l'eſpérance
Qu'on vient à bout de tout par la perſévérance,
Et qu'il n'eſt point de cœur, ſoit de bronze ou de fer,
Que des feux bien ardens ne puiſſent échauffer.

SCENE IX.

CLIMENE, FABRICE, LE DUC.

CLIMENE.

Fabrice, . . .

FABRICE.

Ma Climene. . . ;

LE DUC.

Ah, Ciel! qu'ai-je entendu?
Mon jugement ici se trouve confondu.
Climene suit Carlos! Quel charme que j'ignore,
Avec l'ombre d'un mort la fait trouver encore?

CLIMENE.

Chacun est retiré, nous sommes seuls enfin,
Et le Duc à présent n'est plus en ce jardin;
Je viens d'ouïr un bruit de gens qui se retirent;
Achevons le dessein où nos souhaits aspirent;
Pressons notre retraite, & fuyons sans terreur
L'amour de ce tyran, pour qui j'ai tant d'horreur.

LE DUC *à part.*

Dans un gouffre d'erreur ce prodige me plonge:
Est-ce une vérité, seroit-ce point un songe?

FABRICE.

Hâtons-nous, mais je crains que dans l'obscurité
Tu n'entres dans la mine avec difficulté.

CLIMENE.

Il faut de ce jardin sortir d'une maniere,
Il m'est aisé d'ouvrir la porte de derriere:
J'en ai pris dessus moi la clef secrettement,
Nous pouvons chez Carlos parler commodément;
Et dès qu'il fera jour je serai préparée
De suivre ta fortune en toute autre contrée.

FABRICE.

Par quels remeſcimens.....

CLIMENE.

Hâtons-nous de ſortir,
Ne perdons point de temps, ſuis-moi ſans répartir.

LE DUC.

Il n'en faut point douter, la choſe eſt très-certaine,
Fabrice, vif ou mort enleve encor Climene.
Ha! je ne puis ſouffrir cet outrage à mes yeux,
Allons, il faut nous perdre ou la ſauver. Ah, Cieux!

Le Duc courant pour ſecourir Climene tombe dans la mine.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CARLOS, *ISABELLE*, dans une Salle du logis de Carlos.

CARLOS.

QUe vois-je! qu'ai-je fait! Ah! rencontre cruelle,
Ne n'abuſai-je point, eſt-ce vous, Iſabelle?

ISABELLE.

Qu'entens je! quoi Carlos, vous me méconnoiſſez,
Mes traits en un inſtant ſe ſont-ils effacez?
Non, ils me ſont reſtez, & j'ai bien lieu de croire
Que s'ils ſont effacez, c'eſt de votre mémoire.

CARLOS.

Ce ſoupçon eſt injuſte, avec ſincérité
Je vous veux ſur ce point dire la vérité.

ISABELLE.

Quelle ſincérité de vous peut-on attendre?

CARLOS.

Ne me condamnez point avant que de m'entendre:
J'avois fait un deſſein, qui n'a pas réüſſi,
Je prétendois conduire une autre femme ici.

J'avoûrai qu'à regret je vous vois en ſa place ;
Et que votre préſence en effet m'embarraſſe :
Mais.....

ISABELLE.

Il ſuffit, ingrat, ton crime eſt conſeſſé,
Et plus ſincérement que je n'aurois penſé.

CARLOS.

Souffrez que je m'explique.

ISABELLE.

Il n'eſt pas néceſſaire,
Quelle explication pourroit être plus claire ?

CARLOS.

Ecoutez ce qui reſte.

ISABELLE.

Ah ! je n'écoute plus.
Tous tes déguiſemens ſont ici ſuperflus.

CARLOS.

Mais ſçachez.....

ISABELLE.

Je n'ai rien à ſçavoir davantage.
Ne m'as-tu pas appris que ton ame eſt volage ?
Tu prétendois conduire une autre femme ici ;
Tu veux que je le croye, & je le crois auſſi.

CARLOS.

Je n'ai.....

ISABELLE.

Tu n'as pour moi que froideur & qu'audace ;
Avec regret, dis-tu, tu me vois en ſa place ;
Et d'une injuſte ardeur ton eſprit emporté,
Paſſe de l'inconſtance à l'incivilité.

CARLOS.

Souffrez que je vous parle.

ISABELLE.

Hé! que me peux-tu dire ?
Que d'un plus digne objet tu reconnois l'empire,
Qu'à ſes charmes ton cœur en vain a réſiſté,
Et que pour t'acquerir j'ai trop peu de beauté ?

CARLOS.

CARLOS.

Ah ! prenez moins de soin à vous tromper vous-même,
Et soyez moins injuste enfin pour qui vous aime.

ISABELLE.

Je perdrai peu, perdant un cœur comme le tien,
Il est fourbe, il est lâche, & je n'y prétends rien :
Adieu.

CARLOS.

Quoi, sans m'entendre ! Ah ! demeurez de grace :
Arrêtez.

ISABELLE.

Ma présence en ce lieu t'embarrasse.

CARLOS.

C'est la vérité même.

ISABELLE.

Ingrat ! la vérité ?

CARLOS.

Vous ne sortirez pas sans m'avoir écouté.
Souffrez que sur ce point j'explique ma pensée.

ISABELLE.

De tes discours encor je serois offensée.

CARLOS.

Ce que je vous dirai se peut vérifier.

ISABELLE.

Non, non, je te défends de te justifier.

CARLOS.

Pour la derniere fois laissez-moi dire encore,
Que ce n'est que vous seule aujourd'hui que j'adore,
Que je suis tout à vous.

ISABELLE.

Hé bien, fais-moi donc voir
S'il me reste en ton ame encor quelque pouvoir.

CARLOS.

Madame, commandez, vous serez satisfaite.

ISABELLE.

Ne dis rien qui t'excuſe, & ſouffre ma retraire ;
Je l'ordonne, obéïs.

CARLOS.

Pour un parfait amant,
C'eſt crime d'obéïr un peu trop promptement.

ISABELLE.

Non, non, ſur ton eſprit ſi j'ai quelque puiſſance,
Montre encor ton reſpect par ton obéïſſance.

CARLOS.

L'amour par des reſpects ſe ſçait mal exprimer.
Qui ſçait bien obéïr ne ſçait pas bien aimer :
Ce conſeil favorable, ô beauté trop cruelle ;
Fut donné pour Carlos.

ISABELLE.

Oüi, pour Carlos fidelle,
Mais ce conſeil fatal, dont tu préſumes tant,
Ne fut jamais donné pour Carlos inconſtant.

CARLOS.

Quel eſt mon crime ?

ISABELLE.

Ingrat, je veux bien te l'apprendre,
J'ai toujours eu pour toi je ne ſçai quoi de tendre,
Et ce je ne ſçai quoi commençoit en ce jour
D'être peu different de ce qu'on nomme amour.
J'étois amante, enfin, alors que pour ma peine,
J'ai ſçû que mon amour n'a produit que ta haine ;
Oüi, tu n'es plus atteint quand je me ſens toucher,
Je deviens importune à qui me devient cher ;
Lorſque mon feu paroit, ta flamme eſt conſommée,
Et commençant d'aimer, je ceſſe d'être aimée.
Aimée ? Ah qu'ai-je dit, j'apprends par les effets
Que tu feignis toujours, & ne m'aimas jamais :
Ingrat pour t'excuſer que pourrois-tu répondre ?
Un reproche ſi doux a droit de te confondre.

Pour te justifier, tu ne t'empresses plus,
Tu reconnois ton crime, & tu restes confus.

CARLOS.

Cette confusion qui dans mes yeux s'exprime,
Vient de votre injustice, & non pas de mon crime.

ISABELLE.

Défends-toi, qu'ai-je dit que tu puisses nier.

CARLOS.

Vous m'avez défendu de me justifier;
De mes discours encor vous seriez offensée.

ISABELLE.

Non, non, parlez Carlos, ma colere est passée;
Fussiez-vous inconstant, m'eussiez-vous pû trahir,
Je pourrai bien me plaindre, & non pas vous haïr,
Et quelque changement que vous fassiez paroître,
Vous serez excusé, si vous le devez être.

CARLOS. *

Dessus vos belles mains pour cet aveu charmant,
Que j'exprime ma joye & mon ressentiment.

* *Il luï baise la main.*

SCENE II.

ALPHONSE, ISABELLE, CARLOS.

ALPHONSE.

Que vois-je ?

CARLOS.

Vos soupçons me font un tort extrême ;

ISABELLE.

Mes soupçons à Carlos font sçavoir que je l'aime.

ALPHONSE.

Vous l'aimez.

ISABELLE.

Dieu ! qu'entens-je ?

CARLOS.

O sort trop inhumain.

ISABELLE.

Il faut me disposer à mourir de sa main :
Mon pere.

ALPHONSE.

Indigne objet de ma juste colere,
Je suis ton ennemi, je ne suis plus ton pere.
Quoi perdant à la fois l'honneur & la raison,
Tu viens chercher Carlos de nuit en sa maison ;
Et mépriſant le cloître où je t'ai destinée,
A de lâches amours tu t'es abandonnée.

ISABELLE.

De grace, écoutez-moi, faites-vous cet effort.
Me refuserez-vous ?

ALPHONSE.

Oüi, tout hormis la mort.

CARLOS.

Souffrez que l'équité par ma bouche s'exprime,
Je suis seul criminel si sa flamme est un crime.
Oüi, si c'est un forfait, daignez vous souvenir
Que c'est moi qui le cause, & qu'on doit seul punir:
Sans être plus humain, soyez plus équitable;
Conservez l'innocente, & perdez le coupable.

ISABELLE.

Non, soyez contre moi seulement animé,
Si c'est crime qu'aimer, c'est vertu qu'être aimé:
Tout ce que pour Carlos je ressens de tendresse,
Témoigne son mérite, & fait voir ma foiblesse:
Et si ma passion est digne du trépas,
Je suis seule coupable, & Carlos ne l'est pas.

ALPHONSE.

Tu mourras donc perfide.

CARLOS.

Ah! perdez cette envie.

ALPHONSE.

Carlos, avec l'honneur ôtez-moi donc la vie.
Pour assurer son crime il le faut achever,
Et si l'on ne me perd, on ne la peut sauver.
Ma mort peut seulement empêcher son supplice,
Et s'il faut que je vive, il faut qu'elle périsse.

CARLOS.

Ne craignez rien de moi, j'ai du respect pour vous;
Et puisque je n'ai pû calmer votre courroux,
Loin de combattre encor cette fureur cruelle,
Je ne vous presse plus que de perdre Isabelle.

ISABELLE.

Quoi, vous pressez ma perte! Ah, c'est dans ce moment
Que je puis du destin me plaindre justement!
Je me plains de vous voir avec tant d'injustice,
Etre plûtôt mon Juge ici que mon complice.

J'allois mourir, Carlos, & mon ſort m'étoit doux;
Quand je ſongeois qu'au moins j'allois mourir pour vous;
Mais je ne croyois pas que dans cette avanture,
L'amour dût me trahir ainſi que la nature,
Et qu'enfin je ne dûſſe entrer au monument
Que par le coup d'un pere, & l'arrêt d'un amant.

CARLOS.

Madame, je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.
Oüi, Seigneur, puiſqu'il faut que votre fille expire,
Et qu'en vain je voudrois empêcher ſon trépas;
Contentez-vous, frappez, mais ne vous trompez pas.
Portez ici vos coups, c'eſt-là qu'eſt Iſabelle:
C'eſt-là qu'elle eſt amante, & qu'elle eſt criminelle:
C'eſt-là pour la punir qu'il la faut attaquer,
En me perçant le cœur on ne la peut manquer.

ISABELLE.

Ah, ne le croyez pas! tournez ici vos armes.

ALPHONSE *à part.*

Prêt à verſer mon ſang, je ſens couler mes larmes.
Ma colere s'éteint, & par un prompt effet
Je reſte ſeul vaincu du combat qu'ils ont fait.
Haut.
Feignons encor pourtant, Carlos, votre artifice,
Pour bien peû de momens retarde ſon ſupplice.
Mais ſur ce qui m'amene, ôtez-moi de ſouci,
Dites-moi ſi mon fils n'eſt point encore ici.
S'il ſe trouve en ces lieux ſa mort n'eſt que trop sûre.

CARLOS.

Il n'eſt point en ces lieux, & je vous en aſſure.

ALPHONSE.

Je n'en veux point douter puiſque vous l'aſſurez.

SCENE III.

FABRICE, ALPHONSE, CLIMENE, CARLOS, ISABELLE.

FABRICE.

ENfin des mains du Duc nous ſommes délivrez.

ALPHONSE.

O Ciel ! eſt-il poſſible ?

FABRICE.

Ah ! funeſte rencontre.

ALPHONSE *à Carlos.*

Quoi, Fabrice à mes yeux encor ici ſe montre !
J'avois à vos diſcours donné trop de crédit.

CARLOS.

Il n'étoit point ici lorſque je vous l'ai dit.

ALPHONSE.

O toi, fils aveuglé, par quelle ingratitude ?
Fondes-tu tes plaiſirs ſur mon inquiétude ?
Qui te fait mépriſer les volontez d'un pere
A qui tu ſçais, ingrat, que ta vie eſt ſi chere ?
Et pourquoi, violant toute ſorte de droits,
Fais-tu ſi peu d'état du jour que tu me dois ?

FABRICE.

Le ſoin de mon ſalut vous donne trop de peine,
J'aime le jour, Seigneur ; mais bien moins que Climene.

ALPHONSE.

Je t'avois commandé de quitter ce ſéjour.

FABRICE.

J'en avois un autre ordre.

ALPHONSE.

Et de qui ?

FABRICE.

De l'amour.

ALPHONSE.

L'amour ne fait les loix que pour qui veut en prendre,
Et la raiſon alors te le devoit défendre.

FABRICE.

Ah, Seigneur ! la raiſon m'avoit abandonné,
Et pour pouvoir partir j'étois trop enchaîné.

ALPHONSE.

Peux-tu reſter ſans honte auprès d'une infidelle ?

FABRICE.

Ma Climene eſt conſtante autant comme elle eſt belle.
D'un injuſte ſoupçon j'avois l'eſprit frappé,
Elle eſt prête à me ſuivre, & je ſuis détrompé.

ALPHONSE.

A te ſuivre ?

CLIMENE.

Oüi, Seigneur, je m'y ſuis engagée,
Si ſon ſort eſt changé, je ne ſuis point changée.

ALPHONSE.

J'avois toujours douté juſques à ce moment,
Qu'une femme jamais pût aimer conſtamment.
Mais ſi dans votre amour quelque raiſon vous reſte,
Hâtez-vous de ſortir de ce païs funeſte.

FABRICE.

Il n'eſt rien, qui demain puiſſe arrêter nos pas,
Seigneur, je vous le jure.

CARLOS.

Ami, n'en jurez pas.

FABRICE.

Si vous ne le croyez, votre erreur eſt extrême.
Qui peut nous arrêter ?

CARLOS.

CARLOS.

C'eſt peut-être moi-même.

FABRICE.

Vous ?

CARLOS.

Oüi. Soyez inſtruit d'un triſte évenement
Qui doit être à tous deux funeſte également.
Sçachez qu'une fortune à nulle autre ſeconde,
Met Climene à ma garde, & veux que j'en réponde.
J'en ai l'ordre du Duc ; & pour dernier malheur
J'ai crû prendre Climene, & j'ai pris votre ſœur.

ISABELLE.

Quoi ! c'eſt donc le ſujet qui tantôt a fait naître
Le trouble que d'abord vous avez fait paroître ?

CARLOS.

Avec peu de raiſon vous en avez douté.
Mais connoiſſez ma peine en cette extrémité.
Si Climene s'enfuit, il faudra qu'au lieu d'elle
Aux paſſions du Duc j'abandonne Iſabelle.
Je l'aime, il n'eſt plus temps de nous rien déguiſer.
Jugez en ce péril ſi je dois l'expoſer.

FABRICE.

Votre malheur eſt grand.

ALPHONSE.

Bien moins qu'il ne nous ſemble.
Pour ne craindre plus rien, partez tous quatre enſemble.
Le Duc à s'appaiſer après ſera réduit.

CARLOS.

Le moyen eſt fort ſûr, mais d'où provient ce bruit ?

SCENE IV.

CELIN, ALPHONSE, CARLOS, FABRICE, CLIMENE, ISABELLE.

CELIN *à Carlos.*

Plusieurs hommes, Seigneur, armez de hallebardes,
Desirent vous parler.

CARLOS.

C'est le Duc & ses Gardes :
Leur dessein me surprend.

ALPHONSE.

Tout mon espoir se perd.
Carlos, assûrement mon fils est découvert.

CARLOS.

Nous serons sur ce point éclaircis tout-à-l'heure,
Que sans clarté Fabrice en cet endroit demeure ;
Et s'il se peut douter qu'on le vienne chercher,
Derriere ce faux mur il pourra se cacher.

(*Il leur montre un mur qu'on tourne sur un fer pointu.*)

Vous voyez comme il tourne. Avant sa mort mon pere,
Craignant ses ennemis, en secret le fit faire ;
Et je sçai qu'il n'est point d'esprit assez adroit
Pour pouvoir découvrir Fabrice en cet endroit.

ALPHONSE.

Fai-toi ce peu d'effort pour assurer ta vie,
Ton pere t'en conjure.

CLIMENE.

Et Climene t'en prie.

FABRICE.

J'obéis comme fils, j'obéis comme amant.

CARLOS.

Cessons de discourir, & sortons promptement.

SCENE V.

FABRICE seul.

Ciel! faut-il que toujours & je craigne & j'espere,
Et qu'un amour si juste est le sort si contraire?
Le Duc aime, on l'abhorre, & je reconnois bien
Que je dois craindre tout de qui n'espere rien.
Et que sur toute chose il est dangereux d'être
Concurrent de son Prince, & rival de son Maître.
Mais quoi! N'entens-je pas ici quelqu'un marcher,
Qui témoigne de moi se vouloir approcher?

SCENE VI.

LE DUC seul.

Après avoir passé par une étroite route,
J'entre en un lieu plus grand, & ne sors point de doute.
Mon espoir se confond, & n'a pas de clartez
Qui puisse m'éclaircir dans les obscuritez.
Suis-je entre les mortels? Suis-je au creux de quelqu'antre?
Suis-je encore sur la terre? Ou suis-je dans son centre?
Fabrice massacré s'offre à mon souvenir.
Le Ciel de son trépas, me voudroit-il punir?

SCENE VII.

LE DUC, FABRICE.

LE DUC.

J'Ois du bruit. Qui va là?

FABRICE.

C'est Fabrice.

LE DUC.

Fabrice!
Quoi, son Fantôme ici paroît pour mon supplice?
Et pour être puni des maux qu'il a soufferts,
Je suis donc descendu tout vivant aux enfers?

FABRICE *bas les premiers vers.*

enfers; la voix du Duc qui m'est assez connuë,

Je n'en douterois plus pour peu qu'il continuë,
Seigneur Duc, c'eſt donc vous ?

LE DUC.

Tu ne t'abuſe pas :
Oüi, Fabrice, je ſuis l'auteur de ton trépas.
Je ne te dirai rien pour me ſauver la vie,
Tu peux l'ôter ſans crime à qui te l'a ravie.
Tout l'effroi qui me reſte en un ſi triſte ſort
Ne vient que de mon crime, & non pas de ma mort :
Et ſi dans ce moment quelque douleur m'accable,
Ce n'eſt pas de mourir, mais de mourir coupable.

FABRICE *à part.*

Il me croit toujours mort : profitons de l'erreur.
(*haut*)
Duc, vous avez ſujet de craindre ma fureur,
Votre ſort maintenant ſe trouve en ma puiſſance,
Rien ne peut vous ſouſtraire au coup de ma vengeance,
Je puis ſacrifier tout votre ſang au mien,
Mais vous êtes mon Prince, & je n'en ferai rien.
J'abhorre l'injuſtice, & malgré ma colere,
Seigneur, j'aime encor mieux la ſouffrir que la faire.

LE DUC.

Plus ton reſpect pour moi ſe fait encore voir,
Plus la perte eſt injuſte, & plus mon crime eſt noir,
Mon forfait en devient doublement condamnable,
Et moins tu me punis, plus je ſuis puniſſable.
Mais ſi ton ombre encor prétend me reſpecter,
Qui t'oblige en tous lieux à me perſecuter ?
D'où vient que tu me fais des faveurs imparfaites ?
Pourquoi me pourſuis-tu ? Qu'eſt-ce que tu ſouhaites ?

FABRICE.

Puiſque vous l'ordonnez, Seigneur, je vais parler,
Sçachez, s'il m'eſt permis de ne vous rien celer,

Que vous ne ſçauriez voir la fin de cette peine ;
Que vous n'ayez devant ceſſé d'aimer Climene.

LE DUC.

Ceſſer d'aimer Climene ! Ah ! c'eſt trop préſumer ;
Je puis ceſſer de vivre, & non pas de l'aimer.
Pour rendre de tes vœux le ſuccés infaillible,
Tu devois ſouhaiter une choſe poſſible :
Mais je t'abuſerois, ſi je t'avois flatté
De l'eſpoir de ceſſer d'aimer cette beauté.

FABRICE.

C'eſt aimer en Tyran, que d'aimer de la ſorte.

LE DUC.

Oüi, oüi, j'aime en tyran, je le ſai, mais n'importe.
Scache auſſi que l'Amour qui me donne la loi,
Eſt encor un Tyran plus aveugle que moi :
Pour me forcer d'aimer cette ingrate Maîtreſſe,
Il n'a que trop de force, & moi trop de foibleſſe ;
Et je puis ſeulement te donner quelque eſpoir
Non de ne l'aimer plus, mais de ne la plus voir.

FABRICE.

Qui peut perdre l'objet, peut perdre auſſi la flamme,
Ce que l'on ôte aux yeux, s'ôte aiſément de l'ame.
De notre volonté l'Amour tient ſon pouvoir,
Et pour ceſſer d'aimer on n'a qu'à le vouloir.
Pour perdre tous vos feux, perdez toute eſpérance ;
Et cédez pour jamais Climene à ma conſtance.

LE DUC.

Mais, toi, que prétens-tu ſi je fais cet effort ?

FABRICE.

L'épouſer.

LE DUC.

L'épouſer ! Quoi ! tu n'es donc pas mort ?

FABRICE *à part.*

Qu'ai-je dit ?

LE DUC.

Des vivans tu dois être du nombre :
Qui peut chérir un corps ne ſçauroit être une Ombre.
Parle, & croi que ta mort m'a coûté des regrets.

FABRICE *à part.*

Il feint pour me connoître, & pour me perdre après.

LE DUC *à part.*

Il ne dit mot, cherchons. Mais de peur qu'il ne ſorte,
Il eſt plus à propos de garder cette porte,
Pour ſçavoir où je ſuis il faut faire du bruit.
(*haut.*).
Hola ! Quelqu'un ? A moi.

FACRICE *à part.*

Ciel ! où ſuis-je réduit ?
Avant que l'on nous ait apporté la lumiere
Avançons vers ce mur, & nous cachons derriere.

LE DUC.

Nous ſortirons d'erreur, voici de la clarté
Qui pourra m'éclaircir de ce dont j'ai douté ?

SCENE VIII.

LE DUC, CARLOS, ALPHONCE, VALERE, CLIMENE, ISABELLE, Gardes.

CLIMENE.

Voyons-nous pas le Duc ?

LE DUC.

Vois-je encor ma Maîtreſſe ?

VALERE.

Ah, Seigneur ! En tous lieux nous cherchons votre Alteſſe.

LE DUC.

Eſt-ce un enchantement ? Où ſuis-je ?

CARLOS.

En mon logis.

LE DUC.

Mais qu'eſt-il devenu ?

ALPHONCE.

Qui, Seigneur ?

LE DUC.

Votre fils,

ALPHONCE

Mon fils n'eſt plus, Seigneur, votre Alteſſe s'abuſe.

LE DUC.

Je viens de lui parler, ne cherchez point de ruſe.

ALPHONCE.

Ce ſont des viſions.

LE DUC.

Ce ſont des veritez;
Mais il n'a pû ſortir, cherchons de tous côtez.

ALPHONCE *parlant à Carlos.*

Ah, Carlos! que je crains.

CARLOS *s'adreſſant à Alphonce.*

Ne craignez rien, vous dis-je.

VALERE.

Seigneur, je n'ai rien vû.

LE DUC.

Ciel! Quel nouveau prodige!
Jugez ſi j'ai raiſon de me croire enchanté.
Je ſortois du jardin où j'étois ſeul reſté,
Croyant voir devant moi le ſpectre de Fabrice
Lorſque je ſuis tombé dedans un précipice;
Et paſſant par des lieux que je ne connois pas,
J'ai porté juſqu'ici mon erreur & mes pas;
Où pour combler d'effroi mon ame épouvantée,
Son Ombre devant moi s'eſt encore préſentée,
Qui m'a parlé long-temps pour me perſuader
De n'aimer plus Climene, & de la lui céder.
Ce diſcours qui m'a mis en quelque inquiétude,
M'a donné de ſon ſort beaucoup d'incertitude.

J'ai douté qu'il fût mort ; mais surpris & confus ;
J'apprens de ce succès qu'il faut n'en douter plus.
Plût au Ciel que sa mort ne fût point véritable,
Je serois délivré du remors qui m'accable,
Je lui ferois justice, & perdant tous mes feux,
Je le rendrois content, en le rendant heureux.

ALPHONCE

La générosité n'est pas grande de plaindre
L'ennemi qu'on opprime & qui n'est plus à craindre.
Vous croyez mon fils mort, & le plaignez en vain ;
Mais s'il étoit vivant, vous seriez moins humain.

LE DUC.

Je tiendrai ma parole, Alphonce, je vous jure.
Par le Ciel, par Climene, & toute la nature
Que si par un miracle à l'instant en ces lieux
Fabrice encor vivant paroissoit à mes yeux,
A ses justes désirs, bien loin d'être contraire,
Il obtiendroit de moi cette beauté si chere.

SCENE DERNIERE.

FABRICE, LE DUC, ALPHONCE, CARLOS, CLIMENE, ISABELLE, VALERE, Gardes.

FABRICE *ſortant de derriere le faux mur.*

VOus me voyez vivant, Prince trop généreux,
Tenez votre parole, & me rendez heureux.

LE DUC.

Eſt-ce un fantôme ? O Ciel !

ALPHONCE.

Diſſipez votre crainte,
C'eſt Fabrice vivant ; & ſa mort n'eſt que feinte.

FABRICE.

J'atens de vos ſermens l'effet à vos genoux.

LE DUC.

Oüi, je tiens ma parole, & Climene eſt à vous.

ALPHONCE.

Favoriſez, Seigneur, de tout point ma famille ;
Et ſouffrez que Carlos épouſe auſſi ma fille ;
Approuvez avec moi leurs déſirs innocens.

CARLOS.

Veüillez y conſentir, Seigneur.

LE DUC.

Oüi, j'y conſens.

Je ſuis trompé, Carlos, & par votre artifice :
Mais perdant mon amour je perds mon injuſtice.
Vous trahiſſiez ma gloire à ne me pas trahir.
A qui commande mal, on doit mal obéir.
Aux injuſtes deſſeins on peut juſtement nuire.
Suivez-moi, cependant, & me venez inſtruire
Par quel art mon rival, auſſi conſtant qu'heureux,
A paſſé dans ce jour pour Fantôme Amoureux.

Fin du Tome ſecond.